

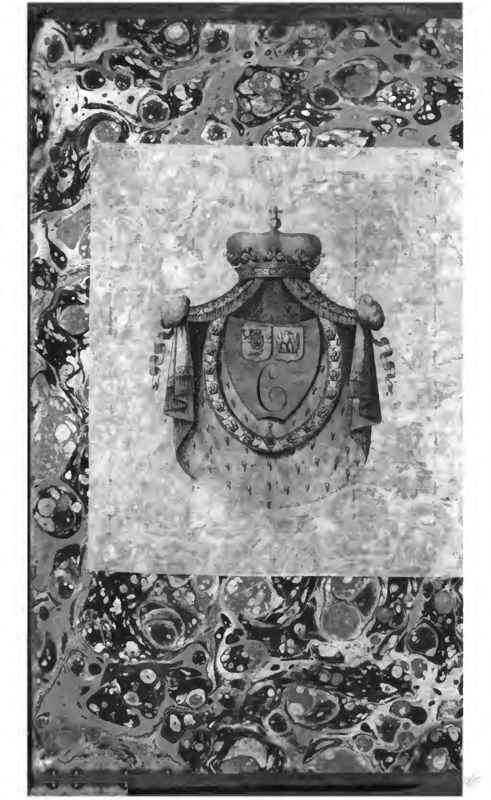




TABLEAU
HISTORIQUE
DES NATIONS.



TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS,

OU

RAPPROCHEMENT DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS ARRIVÉS, A LA MÊME ÉPOQUE, SUR LA SURFACE DE LA TERRE;

AVEC

Un aperçu général des progrès des Arts, des Sciences et des Lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours;

PAR M. E. JONDOT.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Cassette, n°. 23.
MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.



TABLEAU
HISTORIQUE
DES NATIONS.

SOIXANTE-TREIZIÈME SYNCHRONISME.

De 1498 à 1515 après J. C.

Louis XII, rebelle sous le règne précédent, et fait prisonnier à la bataille de S. Aubin, eut la magnanimité de ne point se venger de cette honte sur la Trémouille, son vainqueur, et le roi de France oublia entièrement l'injure faite au duc d'Orléans : cependant l'intérêt de la politique fit taire la nature et le devoir dans le cœur du monarque français. Afin de conserver une des plus importantes provinces du royaume, il répudia la vertueuse Jeanne de France, fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, qu'il avoit tendrement aimée. La France respiroit sous le gouvernement d'un roi vertueux, juste, chérissant la nation, et chéri d'elle, lorsqu'il voulut aussi conquérir

4. 1

le Milanez, pays qui avoit déjà coûté tant de sang à l'humanité. Des revers suivirent promptement de rapides succès : Louis XII s'allia avec le plus fourbe des princes, Ferdinand, roi d'Arragon, et les Français partagèrent avec les Espagnols les dépouilles du royaume de Naples; mais ceux-là, par la perfidie de leur allié, perdirent le fruit de leurs exploits, et attaqués,
1503. à l'improviste, à Cérignoles, dans l'Abbruzze, par Gonsalve de Cordoue, surnommé *le grand capitaine*, ils furent chassés de cette contrée. Une inconcevable simplicité se faisoit remarquer parmi les personnages de ce temps : le cardinal d'Amboise, chargé de venger l'honneur français, passa en Italie, à la tête d'une puissante armée, et se laissa tromper de la manière la plus révoltante. Louis XII alloit conclure une paix honteuse, lorsque les États-généraux assemblés à Tours, eurent le courage de l'en détourner.

Le peuple de Gênes, soumis aux Français, massacra les nobles, nomma pour doge, un teinturier, Paul Nuovi, et se livra à toutes les
1506. horreurs de l'anarchie. Louis XII marcha, en personne, contre les rebelles, les battit, entra comme un vainqueur irrité, dans la ville de Gênes, et fit mourir les chefs de tous les troubles.

Durant *la ligue de Cambrai* contre Venise, ce prince se montrant avec franchise, tenta les plus grands efforts, obtint les plus glorieux succès, et fut celui de tous les alliés qui en profita le moins : il défit les Vénitiens à la journée d'Agnadel, victoire aussi préjudiciable aux Français qu'à l'ennemi. Jules II, auteur de *la ligue de Cambrai*, se réconcilia avec la république de Venise, prit les armes contre le roi lui-même, et lui suscita de nouveaux ennemis. Le monarque français n'exerça qu'une haine impuissante, en assemblant le concile de Pise contre un pontife qui déshonoroit la tiare : une armée française pénétra en Italie. Gaston, duc de Foix, eût réparé les malheurs de la France, si le jeune héros, entraîné par l'ardeur de son courage, n'eût péri à la journée de Ravenne où les Espagnols essuyèrent une entière défaite. Sa mort fut un véritable désastre ; en apprenant cette triste victoire, Louis XII ne put s'empêcher de s'écrier : « *Ah ! souhaitons-en de pareilles à nos ennemis* ». Les Français découragés, n'éprouvèrent plus que des échecs ; de nouveaux efforts n'aboutirent qu'à de nouvelles pertes ; les Suisses vainquirent la Trémouille sous les murs de Novare, et contraignirent les Français d'évacuer l'Italie : pour comble de malheur, Henri VIII, roi d'Angleterre, et Maximilien, em-

1509.

1512.

pereur d'Allemagne, pénétrant en France, triom-
1513. phèrent d'une armée française à Guinegate, tandis que les Suisses s'avancèrent jusqu'à Dijon. Louis XII vint à bout de détacher le roi d'Angleterre de l'alliance des Espagnols et des Allemands; le monarque français épousa Marie,
1515. sœur d'Henri VIII : ce mariage abrégea ses jours, et la mort l'enleva cette même année.

Louis XII, quoique malheureux à la guerre, fut universellement regretté de ses sujets. Le hérault d'armes, fidèle interprète de la douleur publique, crioit en parcourant, suivant l'usage, les rues de Paris : « *Le bon roi Louis XII est mort* ». Dire que les Français surnommèrent ce prince *le père du peuple*, c'est assez le faire connoître, et annoncer qu'il ne les accabla point d'impôts.

Henri VII s'appliqua à cicatriser les plaies de l'Angleterre, remit les loix en vigueur, fit observer la justice, se mêla peu des querelles du continent, et mourut (1509) : son fils, Henri VIII, trouva le royaume dans un état de paix et de prospérité. Dans les premières années, ce jeune prince, tendrement chéri de la nation, se comporta avec assez de sagesse et de politique; le

cardinal Volsey, ministre, le gouverna d'abord à son gré. Henri VIII prenant une part active à la guerre continentale, s'arma contre la France, battit l'armée française à Guinegate, et conclut la paix en 1515.

Les Anglais, cette même année, battirent, à la journée de Flostown, les Écossais, et tuèrent Jacques IV, roi d'Écosse.

Les Vénitiens eurent l'imprudence de s'opposer au passage de Maximilien, empereur d'Allemagne, qui voulut aller se faire couronner dans Rome; ils battirent ses foibles troupes, et ce revers humiliant devint la principale cause de la fameuse *ligue de Cambrai:* plein de ressentiment, l'empereur s'unit contre eux avec les rois de France, d'Espagne, et le pape Jules II; mais entrant trop tard en campagne pour agir efficacement, il se contenta de leur enlever quelques places, conclut la paix avec Venise, et ne rougit point de se mettre à la solde de l'Angleterre. Maximilien se laissa tromper par le pape Jules II auquel il fit des cessions impolitiques: petit, mesquin dans les détails de la vie privée, cet empereur se faisoit mépriser de ceux qui l'approchoient.

Quoique courageux, et même entreprenant, il ne retiroit jamais aucun fruit de ses victoires, parce qu'il se voyoit tout à coup délaissé, et que l'argent, principal nerf de la guerre, lui manquoit : voilà pour quelle raison Maximilien, d'ailleurs, si recommandable, ne put rien faire de grand. Après avoir été l'allié de la France, il en devint l'ennemi, et eut part à la victoire de Guinegate, ou journée dite *des éperons*.

A la vérité, il étoit plein de sagesse, plein de grandes vues, mais sans aucun moyen coercitif pour les réaliser : le spectacle d'un souverain, sans cesse aux expédiens pour se procurer des ressources pécuniaires, sans cesse aux prises avec les besoins impérieux, n'étoit pas très-propre à en imposer aux peuples.

Les Suisses, jaloux d'être maîtres dans leurs pays, bravèrent le courroux de l'empereur Maximilien, et le ressentiment du corps germanique. Un de leurs députés dit à l'électeur de Mayence qui, la plume à la main, les menaçoit de les mettre au ban de l'empire : « *Ce dont votre grâce nous menace, d'autres ont voulu l'exécuter avec des hallebardes, qui sont plus à craindre que des plumes d'oie, et cependant ils n'ont rien*

avancé ». Les cantons s'unirent étroitement avec *les ligues grises*, et les deux républiques soutinrent avec courage une nouvelle guerre contre les villes confédérées avec les princes de Souabe, et contre l'empereur lui-même. Cette guerre, commencée en 1499, se termina à l'avantage des Suisses qui détruisirent les forces de leurs puissans ennemis, et acquirent une réputation encore plus redoutable de patience et de valeur; mais l'héroïsme ne mit point les Suisses à l'abri de la cupidité, et ce vice les rendit plus d'une fois perfides, durant les guerres d'Italie. Le parti qui payoit le mieux leurs soldats étoit toujours le meilleur parti : ils arrachèrent, par la voie des armes, le comté de Bellinzona à Louis XII qui s'empressa de regagner l'amitié d'un peuple avec lequel la guerre n'offroit que des chances défavorables. Ces montagnards affectèrent toute la hauteur, toute la morgue qu'inspire ordinairement la victoire; l'appât de l'or faisoit sortir de l'Helvétie, des milliers de citoyens qui alloient vendre leur sang aux Français, aux Vénitiens, aux Allemands, ainsi qu'aux Espagnols. Dans le canton de Berne, des bandes anarchiques de paysans dictèrent des loix au gouvernement, et firent mourir les magistrats qui leur causoient de l'ombrage.

L'habileté, la valeur de Pierre de Navarre et de Gonsalve de Cordoue élevèrent la monarchie espagnole au plus haut point de gloire, et les exploits de ces deux généraux couronnèrent la perfidie de Ferdinand; mais le roi d'Arragon ne fut réellement, dans le royaume de Cstille, que l'époux d'Isabelle; cette reine seule, jouissoit de l'autorité suprême. Néanmoins, Ferdinand se faisoit redouter au dehors, par sa politique et sa dextérité qui, le plus souvent, dégénéroit en fourberie. Antoine de Lève (1503), un de ses généraux, battit les Français commandés par d'Aubigny, dans ces mêmes plaines de Séminare où d'Aubigny, en personne, avoit, quelque temps auparavant, vaincu les Espagnols: la victoire de Cérignoles, remportée par Gonsalve de Cordoue, acheva le triomphe de l'Espagne, et la ruine de l'armée française. Isabelle mourut, l'année suivante, estimée, admirée et chérie des Castillans (1504): elle laissa le sceptre à Jeanne *la folle*, sa fille, mariée à Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche; reine qui adora son époux, et perdit la raison, parce que cet amour ne fut payé que d'ingratitude. Ferdinand, retiré dans le royaume d'Arragon, enleva le royaume

de Navarre à Jean d'Albret, et conserva la moitié des possessions espagnoles en Italie. Philippe étant mort, Ferdinand, roi d'Arragon, administra le royaume de Castille en qualité de régent. Le cardinal Ximénès, plein de génie, de fermeté et de patriotisme, s'empara, en Afrique, de la ville d'Oran sur les infidèles.

Venise soutenoit sa haute réputation de valeur contre les Turcs; mais cette république démentit toute sa sagesse, en triomphant, avec insolence, de Maximilien dont elle aigrit le ressentiment, et qui entra avec joie, dans la *ligue de Cambrai*, pour satisfaire sa vengeance personnelle. Cette fameuse ligue devoit anéantir la république vénitienne qui, cependant, fit courageusement tête à ses nombreux ennemis. Venise étoit encore le centre de toutes les négociations importantes, et sa politique éclairée étoit justement admirée de l'Europe entière : on sait que de timides conseillers, voulurent, à ce sujet, effrayer Louis XII : « *Je leur donnerai*, dit ce prince, *tant de foux à gouverner, qu'avec toute leur sagesse, ils ne pourront en venir à bout* ». A la journée d'Agradel, ces foux donnèrent effectivement une assez bonne leçon aux Vénitiens, si

prudens, si sages, et répondirent dignement à cette joyeuse confiance de leur roi.

Les Vénitiens attaqués et vaincus de toutes parts, excommuniés par le pape Jules II, près de succomber, se tirèrent d'un danger si pressant, par la souplesse, ainsi que par la dextérité de leurs négociateurs, détachèrent de la ligue de Cambrai, les ennemis qu'il leur importoit le plus de ménager, et affrontèrent ensuite la *furie* française; mais l'audace, l'industrie des Portugais, portoient des coups plus terribles à Venise, et sapoient tous les fondemens de sa puissance. La découverte du Cap-de-Bonne-Espérance devoit, avant peu, ruiner son commerce: les richesses de l'Inde, source de la grandeur vénitienne, prirent un nouveau cours. La conquête de l'Égypte, par Sélim, ferma plus tard l'entrée de la mer Rouge aux Vénitiens, et rendit leur position plus critique.

Naples venoit de céder aux armes de Louis XII; Frédéric, dernier roi d'une dynastie où couloit le sang de France, mêlé à celui d'Arragon, alla oublier, dans les douceurs de la vie privée, la perte d'un trône ébranlé par les révolutions, et mourut la même année qu'Isabelle de Castille,

son ennemie. Les États de ce prince furent partagés entre les Français et les Espagnols ; mais ceux-ci, plus par ruse que par force, chassèrent des rivaux qui leur causoient de l'ombrage.

En Hongrie, durant le règne de Ladislas VI, prince vertueux, humain, clément, mais peu ferme, un héroïque délire transporta les paysans résolus de vaincre les Turcs ; mais tout ce feu se tourna contre la noblesse hongroise, et ces malheureux, oubliant les infidèles, commirent les mêmes excès et les mêmes horreurs que nos *Jacques* en France ; ils reçurent aussi le même châtiment : ces frénétiques, partisans de la liberté, répandirent la consternation dans le pays. Le Vaivode de Transylvanie, se mettant à la tête de la noblesse, leur livra bataille, les défit près de Témeswar, et se signala par des représailles dont le récit épouvanteroit un Atrée. Pour donner une idée de ces affreuses représailles, nous nous contenterons de dire que le barbare vainqueur obligea les rebelles de manger publiquement le corps de Grégoire Tékel, leur chef, et que le propre frère de ce malheureux, fut obligé de boire le sang de cette victime.

Ladislas, au milieu de ces calamités, s'occu-

poit pourtant, sans relâche, du bonheur de ses sujets, et fit pour eux un recueil de loix nationales qui a rendu sa mémoire chère à la Hongrie.

Le nord de l'Europe, plus malheureux que le midi, étoit ravagé par des ennemis barbares. Les Turcs, sous le règne de Jean Albert, pénétrèrent dans la Pologne, où la rigueur du froid les fit presque tous périr. Alexandre I[er], frère et successeur de Jean Albert (1501), prince d'un esprit médiocre, n'étoit guères propre à rassurer la nation contre les dangers qui la menaçoient; mais elle avoit dans un de ses concitoyens, Glinski, un homme capable de la défendre. Ce général vainquit le kan de Krimée. A la mort d'Alexandre (1506), son frère Sigismond, prit les rênes du gouvernement. Ce même Glinski, devenu l'effroi des Polonais, après en avoir été le plus intrépide défenseur, appela en Pologne les Russes, et ce traître établit une longue et terrible lutte entre les deux peuples.

En Danemarck, le roi Jean perdit une sanglante bataille contre les Dithmarques, peuplade à demi sauvage du Holstein, et parvint

cependant à réduire les rebelles : en mourant (1513), il laissa le sceptre à son fils Christiern II, qui avoit de l'habileté et des talens militaires. *Le Néron du nord* commença comme le Néron des Romains, c'est-à-dire, qu'il signala les premières années de son règne par des vertus et des bienfaits : il encouragea l'agriculture, augmenta les ressources alimentaires de ses États, en faisant semer des légumes dans les îles danoises, et se montra d'abord le père de ses sujets. Il ne tarda point à en être le fléau ; sa passion pour une hollandaise, nommée Sigebritte, changea ses heureuses dispositions, et fit de Christiern un tyran.

La Suède venoit de renoncer une seconde fois à l'*union de Calmar*, et de séparer ses intérêts politiques de ceux des Danois (1501). Ce pays eût joui de la paix, sans l'audacieuse ambition et l'implacable vengeance de Troll, archevêque d'Upsal, qui, s'efforçant de détruire le gouvernement des administrateurs, fit la guerre à sa patrie, et la remplit de deuil et de carnage.

En Russie, Ivan III, après avoir établi, sur

des bases solides, la puissance de son empire, après avoir, le premier, travaillé à dissiper les épaisses ténèbres de la barbarie, termina un long règne de quarante-trois ans, en laissant (1505) le trône à son fils Ivan IV, qui marcha sur les traces de son père.

Chez les Turcs, une révolution arracha Bajazet II des bras d'une honteuse mollesse; le féroce Sélim son fils, en étoit l'auteur: vaincu dans une grande bataille par le sultan, ce barbare fils gagna, peu de temps après, les janissaires, qui forcèrent d'abdiquer Bajazet II, dont une mort tragique termina les jours (1512). Le parricide Sélim Ier fit périr ensuite ses deux frères, ses neveux, son oncle, le vertueux Corcul, et sous le plus léger prétexte, fit étrangler des milliers d'individus. Ce fut néanmoins un grand capitaine; fléau de ses ministres, redouté de l'ennemi, il concentra toutes ses affections dans son camp, et ses soldats devinrent son peuple. Il retrempa le courage des Turcs, en les conduisant sur le territoire de la Perse : la victoire remportée à la journée de Zaldéran, près de Tauris, couvrit de gloire ce tigre, que ses sujets ne purent s'empêcher d'admirer (1514).

La conquête de la Mésopotamie fut le résultat de ce brillant exploit.

Ismaël Séphi (1), génie supérieur, mit fin aux malheurs de la Perse, rétablit l'ordre dans cet empire, se débarrassa, par la voie des armes, des princes de la dynastie du *mouton blanc*, qui pouvoient lui ravir le sceptre. Dans les commencemens de son règne, il eut à combattre un parti redoutable, formé par un arabe, nommé *Élie*, fanatique qui prêchoit la communauté des biens. Les principes de ces niveleurs pénétrèrent jusque dans Constantinople : le sultan Bazajet les poursuivit avec rigueur, et en fit brûler plus de deux cents. Ismaël, à peine délivré de la crainte que lui inspiroient les anarchistes, eut à soutenir la guerre contre la Porte-Ottomane. Quoique vaincu par les Turcs dans une grande bataille, il leva une nouvelle armée, et soutint une guerre de postes qui fatigua singulièrement les vainqueurs.

---

(1) Séphi, ou Sophi, en langue arabe, signifie laine, parce que le fils du premier de ces princes, étant santon ou religieux, ne pouvoit porter que des vêtemens faits avec cette étoffe.

Les braves mamelucs, en Égypte, ayant à leur tête Gauris, ne s'endormoient point sur le danger qui les menaçoit, et se préparoient à recevoir, de pied ferme, les destructeurs du trône du grand Constantin.

Les huit dernières années du pontificat d'Alexandre VI, mort en 1503. Pie III son successeur, ne gouverna que l'espace de vingt-six jours. Jules II s'assit dans la chaire de S. Pierre, d'où la mort le fit descendre en 1512 : Léon X le remplaça.

Alexandre VI, sous la tiare, fut un tyran farouche : cependant les historiens chargent le tableau de ses crimes, surtout lorsqu'ils accusent ce pape d'avoir remis à Charles VIII, Zizim empoisonné. Jules II vécut sous le casque, et se montra moins pape que général d'armée. Léon X, de la riche famille des Médicis, déploya dans la chaire de S. Pierre une magnificence qui éblouit l'Italie, et dont l'éclat offusqua une partie de l'Europe.

Sept conciles ; les deux plus célèbres, celui de Pise, sous l'influence française, fut dirigé contre Jules II ; et celui de Latran, improprement nommé

nommé dix-neuvième concile général, fut dirigé contre le concile de Pise, et en cassa les divers actes. L'assemblée de Vienne, en Autriche, (1515), eut pour objet la réconciliation de tous les priuces chrétiens.

Exploits, et nouvelles découvertes des Portugais et des Espagnols.

Les Portugais remplissoient l'Asie et l'Afrique de la terreur de leurs armes, et chaque jour abordoient sur de nouvelles terres : ils possédoient, dans la Mauritanie tingitane, Ceuta, Tanger, Arzil, et entretenoient à leurs frais une nombreuse armée de Berbers, destinée à repousser les attaques des Maures. Vers ce temps, un imposteur, Mahomet-Ben-Hamet, cachant son ambition, sous le masque des vertus religieuses, rassembla un grand nombre de disciples dont il fit des soldats : avec ces troupes, il s'empara d'une grande étendue de pays, et jeta les fondemens du nouvel empire de Maroc.

Les Espagnols rivalisoient avec les Portugais, d'audace et de génie. Pinçon, un des compagnons de voyage de Christophe Colomb, le premier des Européens qui passa la ligne équinoxiale d'Amérique, découvrit (1499) le Brésil, près du

cap Saint-Augustin. Alvarès Cabral reconnut l'année suivante cette contrée, dont il prit possession au nom de son maître Emmanuel, roi de Portugal. Jean de la Nuéva, de la même nation, découvrit l'île de Sainte-Hélène, et Gaspard de Cortéreal l'île de Terre-Neuve, ainsi que toute cette partie de l'Amérique septentrionale, appelée *Labrador*, ou *Terre labourable*, comme nous l'avons dit dans le synchronisme précédent. Un Français, Paulmier de Gondeville, le premier des Européens, s'avança dans les mers australes (1503). Deux années après, François Alméida, vice-roi des Indes, pour Emmanuel, roi de Portugal, découvrit l'île de Ceylan, et prit, au nom de son maître, possession de cette île si riche en arbustes précieux. Albukerque, surnommé le *Mars portugais*, s'empara de l'île et de la ville d'Ormus, qui devint l'entrepôt des richesses de l'Orient: la prise de Goa et de Malacca, par le même général, celle de Diu par Almeïda, assurèrent à la nation portugaise l'empire de l'Asie, vaste théâtre sur lequel cette nation déploya la plus rare valeur: chaque Portugais, à cette époque, étoit un héros; mais ce peuple s'épuisoit par les efforts mêmes tentés sous des climats si lointains; la population n'étoit nullement en proportion de son héroïsme.

L'espagnol Ponce-de-Léon découvrit, le jour de Pâques fleuries (1512), une grande presqu'île, qu'il nomma *la Floride*, soit parce que le rivage étoit émaillé de fleurs, soit pour rappeler à la postérité le souvenir du jour ue s'étoit opérée cette découverte. Nugnès, de Balboa, parti du Darien, aborda le premier (1513) au Pérou, et s'avançant, l'épée nue à la main, dans l'océan pacifique : « *Vous êtes témoins*, cria-t-il à ses compagnons de voyage, *que je prends possession de cette partie du monde pour la couronne de Castille ; je saurai lui en conserver le domaine avec cette épée* ».

Observations sur la politique espagnole.

Le roi d'Arragon, fourbe, perfide, profondément dissimulé, ne pouvoit manquer de profiter des exploits aussi bien que des fautes de Charles VIII, et de triompher de Louis XII, monarque d'un caractère loyal et d'un esprit confiant. Alors les Français se montrèrent plus braves que politiques ; un nouveau genre de guerre, de nouvelles armes déconcertèrent leur impétuosité. Ferdinand ne s'allia avec eux que pour mieux les tromper, les surprendre, et leur ravir une proie qu'ils avoient eu l'imprudence de partager avec

lui : son odieuse politique enchaîna leur valeur, et ses troupes battirent des lions qu'une insidieuse amitié avoit endormis.

L'Espagne étoit déjà une des premières puissances européennes, lorsque, pour comble de malheur, la maison d'Autriche, nouvellement enrichie par le patrimoine des ducs de Bourgogne, vint s'asseoir sur le trône d'Espagne, et déranger en Europe toute espèce d'équilibre : alors la rivalité devint terrible pour la France. Henri VIII seul auroit pu maintenir la balance égale ; mais le monarque anglais, entraîné par ses passions, aveuglé par l'antipathie nationale, contribua lui-même, dans l'origine, à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

SOIXANTE-QUATORZIÈME SYNCHRONISME.

De 1515 à 1547 après J. C.

La fureur des conquêtes transporta l'ame guerrière de François Ier : ce jeune roi, âgé de vingt et un ans, avide de gloire, bouillant de courage, reprit les funestes projets de Louis XII, rendit vénales les charges de la judicature, pour faire face aux dépenses nécessaires pour l'expédition

du Milanez, et, pour célébrer, en quelque sorte, son avènement au trône, gagna la célèbre bataille de Marignan sur les Suisses, venus au secours de Maximilien Sforce, duc de Milan ; victoire fatale, 1516.
puisqu'elle enfla d'un vain orgueil le cœur du monarque français, puisqu'elle lui fascina les yeux, et le rendit téméraire. Faute d'expérience, il se laissa tromper par l'artificieux pape Léon X, et, malgré les représentations du clergé, de l'université et du parlement, substitua le *concordat* à la *pragmatique sanction* plus favorable à la monarchie, ainsi qu'aux libertés de l'Église gallicane.

La France, respectée au dehors, manquoit d'une sage administration au dedans; un luxe effréné préparoit de nouveaux revers à ce royaume. François Ier étala, inconsidérément, dans son entrevue avec Henri VIII, une magnificence qui devoit exciter la jalousie du roi d'Angleterre; et tout le fruit de cette entrevue fut de gagner le cardinal Wolsey qui recevoit de toutes mains, et ne se montroit guères affectionné aux Français. Les cinq premières années de ce règne furent cependant assez heureuses, en apparence.

François Ier ne pouvant pardonner à Charles-Quint la préférence que lui avoient témoignée

1521. les électeurs d'Allemagne, s'en vengea par une invasion en Espagne, dont les suites ne furent point très-honorables. Les Allemands attaquèrent la France vers le nord ; le brave chevalier Bayard renfermé dans Mézières (1521), les arrêta dans leurs progrès, et sauva cette place. En Italie, les troupes manquoient de solde ; aussi Lautrec se vit-il dans la cruelle nécessité d'abandonner le Milanez où, d'ailleurs, ce général s'étoit fait haïr par de criantes exactions.

Dans l'intérieur du royaume on prodigua les finances en de futiles prodigalités ; le trésor public
1523. s'épuisa, et cet épuisement causa des injustices : Semblancay, surintendant des finances, fut sacrifié, d'une manière odieuse, à la place des véritables criminels.

Sur ces entrefaites, l'Europe entière s'arma contre la France, sans penser à l'avenir, sans
1524. prévoir l'imprudence d'une ligue si impolitique : l'aveugle amitié que le roi témoigna à Barbézieux, ainsi qu'à Bonnivet, indisposa contre lui ses plus fidèles serviteurs. Dans un si pressant danger, au lieu de ménager le seul homme qui eût de grands talens militaires, il souffrit qu'on le persécutât. La folle passion de la reine-mère, Louise de Savoie, pour le connétable de Bourbon, le ressentiment que cause une passion mé-

prisée, les odieuses poursuites faites contre le plus habile capitaine de l'État, le réduisirent au désespoir, et privèrent la France d'un homme précieux, lequel bientôt fit sentir ce qu'il valoit, ainsi que toute l'ineptie de ses persécuteurs (1).

Au lieu de concentrer ses forces dans le royaume, et d'y attendre de pied ferme l'ennemi, François Ier envoya en Italie Bonnivet qui n'essuya que des défaites. Dans la honteuse retraite de Biagrassa, finit glorieusement sa carrière l'illustre chevalier Bayard dont trois rois négligèrent l'expérience, et méconnurent le mérite. Marseille arrêta les efforts de l'ennemi victorieux, et donna au roi le temps de réparer de si fâcheux échecs : le monarque français se mettant lui-même à la tête d'une nouvelle armée, marcha en Italie, sur cette terre qui sembloit dévorer les Français, et s'abandonna aux conseils du téméraire Bonnivet. La journée de Pavie coûta la vie à la fleur de la 1525.
noblesse française : la captivité de François Ier alarma la nation entière qui, privée de son chef, ne se montra cependant pas moins grande, moins

(1) Dans la suite, le même esprit d'injustice et de légèreté priva la France des talens du génois André Doria, qui entra au service de Charles-Quint.

intrépide, ni moins résolue à combattre les Impériaux vainqueurs.

1526. François I[er], après avoir acheté sa liberté par le traité de Madrid, oublia ses engagemens dès qu'il fut rentré dans son royaume, et d'accord avec ses sujets, se refusant à toute proposition de démembrer la France, forma, à son tour, une ligue contre Charles-Quint dont la puissance causoit de l'ombrage à toute l'Europe; les efforts de cette ligue n'eurent que de tristes résultats. Les Impériaux unis aux Espagnols, sous le commandement du connétable de Bourbon, prirent et saccagèrent Rome. Les Français reparurent en Italie, reprirent cette ville, et en imposèrent à leurs vainqueurs; la paix fut enfin signée à Cambrai.

1529. François I[er], devenu plus sage, fomenta adroitement des divisions en Allemagne, et cette tactique lui réussit : la guerre recommença l'année suivante. Charles-Quint se proposoit de subjuguer la France entière; l'exécution d'un pareil projet n'étoit pas facile, et l'empereur débuta fort mal à l'ouverture de la campagne. Les Allemands attaquèrent la Provence où le maréchal de Montmorency, comme un autre Fabius, évitant les actions générales, se renferma dans les bornes de la défensive, et,

par cette conduite si opposée à la fougue française, contraignit les ennemis de se retirer. Ils furent également repoussés du côté de la Picardie; une trêve suspendit, durant quelques an- 1538.
nées, les fureurs de la guerre. François Ier et Charles-Quint parurent réconciliés pour la vie; celui-ci ayant osé traverser la France pour aller châtier les rebelles Gantois, fut reçu dans Paris avec les plus grands honneurs, la plus franche hospitalité, et fit au monarque, son allié, des promesses qu'il oublia sur les frontières. Les 1542.
hostilités recommencèrent; le roi, sans cesse joué par un rival astucieux, avoit, dès l'année 1538, contracté alliance avec Soliman II, sultan des Turcs. On vit les lis, unis au croissant, abaisser, sur la Méditerranée, l'orgueil de Charles-Quint: le jeune duc d'Enghien consola les Français de la défaite de Pavie, en triom- 1545.
phant des Impériaux à la journée de Cérisolles.

La prise de Boulogne par Henri VIII, empoisonna la douceur d'une si belle victoire; la paix se rétablit heureusement cette même année, entre la France et l'Allemagne: peu de temps après, l'humanité eut à gémir du massacre des habitans de Cabrières et de Mérindols, infectés de l'hérésie de Luther. François Ier mourut victime d'une maladie honteuse ap-

portée du nouveau monde : monarque loyal,
1547. galant, brave, aimable, mais trop confiant, trop paresseux et trop prodigue, il justifia la prophétie de Louis XII qui, l'apercevant un jour, ne put s'empêcher de dire : « *Ce gros garçon gâtera tout* ». Dans les combats, il étoit plus propre à jouer le rôle de soldat que celui de capitaine : vainqueur au commencement de son règne, vaincu au milieu, il répara sur la fin ses revers. Il combattit sous les murs de Pavie avec la même valeur qu'à Marignan; mais il n'avoit plus dans son armée de connétable de Bourbon, et la témérité lui fit tout perdre, *hors l'honneur*. Les Français, sous les règnes de Louis XII et de François Ier, n'avoient, non plus que leurs souverains, ni la prudence, ni la politique, ni le sens rassis de leurs ennemis; les généraux laissoient pénétrer dans le fond de leur ame, et lire leurs plus secrètes pensées. François Ier, infatué de préjugés chevaleresques, se tenoit entièrement à découvert devant des rivaux qui, après avoir trompé la vigilance des Français, les attaquoient à l'improviste.

Des historiens ont essayé de rendre suspecte la religion de ce prince, et de prouver qu'il avoit un penchant secret pour la réforme de Luther. C'est une calomnie, et pour en faire remarquer

toute l'absurdité, il suffit de citer les paroles suivantes, prononcées dans une procession solennelle à laquelle François Ier assista en personne, pour expier l'attentat commis par des luthériens contre le saint Sacrement : « *Aujourd'hui*, dit le monarque, *qu'il est question des intérêts du roi des rois, je ne me regarde que comme un sujet et un serviteur partageant avec vous les titres et les devoirs de la dépendance qui nous attache tous à Dieu* ».

Henri VIII, d'une humeur versatile, sans principes fermes de politique, au lieu de s'appliquer à tenir la balance égale entre Charles-Quint et François Ier, s'amusoit à composer des écrits polémiques en faveur de la religion, contre les luthériens. L'habile cardinal Wolsey gouvernoit le monarque et l'Angleterre qui ne s'en trouvoient pas très-mal ; malheureusement ce ministre, aveuglé par la prospérité, jouissoit avec insolence de sa faveur, et soulevoit contre lui une noblesse naturellement fière.

La funeste passion d'Henri VIII pour Anne de Bouleyn, arracha le roi à lui-même, et le changea en un autre homme. Dès ce moment, on ne vit plus en ce monarque qu'un tyran ca-

pricieux ; il répudia son épouse légitime, Catherine d'Arragon, tante de l'empereur, et se laissant guider par les conseils de Cranmer, esclave des passions de son maître, se sépara de la communion de l'Église romaine, pour se faire nommer chef suprême de l'Église anglicane. Un esprit de vertige et de persécution s'empara du roi ; le parlement devint l'instrument de sa cruelle tyrannie. Henri VIII gêna les consciences, supprima les couvens, et, par ses ordres, s'allumèrent de toutes parts des bûchers sur lesquels périrent des milliers de catholiques, plus attachés à leur religion qu'à leurs intérêts personnels. La résistance qu'il éprouva, le rendit encore plus sanguinaire, et la hache des bourreaux abattit les têtes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres celle du vertueux chancelier Thomas Morus. Le tyran déchargea sa fureur sur les personnages mêmes qui l'avoient encouragé dans ses projets d'innovation, et fit exécuter publiquement Thomas Cromwel, un des plus célèbres de tous : les protestans, ne furent guères plus ménagés que les catholiques.

Henri VIII, dévoré d'une sombre jalousie, ne s'occupa plus qu'à dresser des échafauds pour ses femmes. Anne de Bouleyn, cette maîtresse si chérie, pour laquelle le roi avoit foulé aux

pieds les devoirs les plus sacrés de l'honneur, devint la première victime de ses farouches caprices. Jeanne de Seymour, morte en couche, lui épargna un crime de ce genre : il répudia sa quatrième femme, la princesse Anne de Clèves, et fit décapiter Catherine Howard, sa cinquième épouse. Catherine Parr, la sixième femme qui entra dans son lit, eût subi vraisemblablement le même supplice, si la mort n'eût enlevé ce féroce époux qui, jusqu'à son dernier soupir (1547), s'entoura de victimes.

Les principes de la réforme luthérienne pénétrèrent dans les montagnes de l'Écosse, divisèrent la nation, affoiblirent l'autorité royale et celle du clergé : une poignée d'Anglais défit une armée écossaise déjà infectée de maximes séditieuses. Jacques V, en apprenant cette nouvelle, expira de douleur, emportant avec lui dans le tombeau, les plus sinistres présages pour l'avenir.

Maximilien Ier, toujours contrarié dans ses projets d'ambition, presque toujours malheureux, excepté dans les alliances de famille, porta, dit-on, ses vues sur la tiare. A la mort de cet empereur (1519), son petit-fils, Charles-Quint, depuis trois années, étoit déjà roi d'Es-

pagne, des Deux-Siciles, et maître des Pays-Bas. L'empire menacé par les Ottomans, avoit besoin d'un souverain puissant, riche, et capable de défendre l'Allemagne contre des ennemis formidables : Charles-Quint, sous ce double rapport, devoit l'emporter sur son rival, François Ier.

Avant de recevoir le sceptre impérial, Charles s'étoit vu dans une position assez critique ; il se trouvoit dans les Pays-Bas au moment de la mort de Ferdinand, roi d'Arragon (1516) : durant son absence, Ximénès gouverna l'Espagne avec autant de vigueur que de sagesse, et se fit respecter, craindre et admirer tout à la fois. Charles-Quint paya d'ingratitude de si grands services, et le sentiment de cette injustice avança les jours de l'intrépide vainqueur d'Oran.

A peine Charles fût-il parvenu à l'empire d'Allemagne, qu'une révolte éclata dans ses États héréditaires, administrés par le cardinal Adrien (1519). Les rebelles soutenus par un fol enthousiasme, encouragés par quelques succès, se proposoient de changer la forme du gouvernement, et de régénérer, à leur manière, avec des principes d'égalité, toute la nation espagnole. La noblesse se croyant menacée elle-même, craignant pour la perte de ses priviléges, prit les armes contre les insurgés qui furent défaits,

en 1521, à la journée de Villalar: cette défaite mit fin à une révolution qui pouvoit amener les plus terribles résultats. François Ier, peu généreux, peu politique, crut devoir profiter de ces fâcheuses circonstances pour recouvrer la Navarre; il offrit des secours aux rebelles: les Français ayant été battus sous les murs de Pampelune, ces offres devinrent infructueuses.

Cet orage une fois apaisé, la fortune combla de faveurs Charles-Quint: depuis Charlemagne, l'Europe ne vit jamais un souverain plus vigilant, plus actif, plus infatigable, ni plus propre à régler les destinées de tant de nations différentes rangées sous le même sceptre; mais il n'eut pas l'éclatante valeur du fondateur de l'empire germanique; il se contenta long-temps d'être l'ame de ses généraux, sans paroître à la tête des troupes. L'esprit chevaleresque du siècle plaisanta sur l'extrême prudence de cet empereur, qui ne se trouva point à la journée de Pavie. On le piqua d'honneur; ses ennemis ne pouvant méconnoître son habileté et son génie, le faisoient passer pour *couard :* il ne se borna point à faire partir la foudre de son cabinet, et la lança enfin lui-même, dans plusieurs actions contre les Turcs. Dans ses deux expéditions d'Afrique, il s'exposa comme le dernier de ses

sujets, partagea leurs fatigues, leurs privations, et prouva que le chef qui a la force de concevoir de grandes et de périlleuses entreprises, a bien aussi le courage de les exécuter, et de payer, au besoin, de sa personne.

Une politique tortueuse et une insigne mauvaise foi ternirent les belles qualités de ce souverain; il se seroit immortalisé si, traitant avec plus d'égards François Ier, il eût su vaincre une avarice insatiable, une ambition démesurée, comme ses généraux Pescaire et Bourbon avoient su vaincre les Français devant Pavie. Charles-Quint tira un parti avantageux des talens du connétable, quoiqu'il méprisât le traître, tout en profitant de la trahison. La maison d'Autriche acquit en Europe une prépondérance effrayante, et aspira publiquement à la monarchie universelle.

L'anarchie avoit porté le premier des princes autrichiens sur le trône impérial; l'anarchie porta Ferdinand, frère de Charles, sur le trône de Hongrie. Ladislas VI, mort en 1516, avoit eu pour successeur son fils Louis II : à la cour de ce monarque enfant, le droit des gens fut horriblement violé dans la personne des ambassadeurs de Soliman II, auxquels on coupa le nez et les oreilles. Le sultan furieux se porta rapidement sur la Hongrie, attaqua, prit Bellegrade

regardée

regardée comme le boulevard de la chrétienté, battit les Hongrois dans les plaines de Mohats (1526), et subjugua une partie du royaume. Le jeune roi disparut, et quelques jours après la bataille, on trouva son cadavre dans un gouffre du Danube. Les malheureux habitans de la Hongrie, supérieurs à la fortune, résistèrent aux efforts du vainqueur, et, pour se défendre, appelèrent à régner sur eux l'archiduc Ferdinand, frère de Charles-Quint: la guerre civile désola, durant quelques mois, la Hongrie. Ferdinand d'un côté, Jean Zapole de l'autre se disputèrent la couronne, et leur rivalité prolongea les malheurs de la Hongrie. Zapole, en mourant, laissa un fils en bas âge, qu'il eut l'imprudence de mettre sous la tutelle de Soliman. Le sultan marcha de nouveau dans ce royaume, écrasa une armée autrichienne sous les murs de Bude, et répandit la terreur dans toute l'Allemagne: le jeune Etienne, malgré la protection du sultan, remit le sceptre à Ferdinand, archiduc d'Autriche. A cette époque finit, à proprement parler, l'histoire de Hongrie qui, désormais, se confondra avec celle de la maison d'Autriche. Cette heureuse maison acquit bientôt après la Bohême, et ce fut le même Ferdinand qui porta cette nouvelle couronne.

Aucune nation ne mérita plus que celle des Hongrois, par sa bravoure, l'estime de la postérité; les revers ne pouvoient abattre leur courage; de nouveaux soldats se levoient, et remplaçoient à l'instant les morts. Après les défaites de Varne, de Cassovie et de Mohats, des cris de vengeance et de gloire échappoient de leurs cœurs; souvent les femmes hongroises elles-mêmes, cachant sous un casque les grâces de leur sexe, joignirent leurs efforts à ceux des hommes, et repoussèrent les farouches Ottomans.

Fière et remuante en temps de paix, cette brave nation se montra extrêmement jalouse de sa liberté, et la défendit avec opiniâtreté contre ses souverains. Les sujets, d'après une loi fondamentale du royaume, étoient autorisés à s'armer contre leur monarque, et à le déposer; aussi que de rois chassés ou assassinés! Des priviléges si étendus coûtoient cher à ceux qui en faisoient usage; lorsque la Hongrie n'avoit plus à redouter les ennemis extérieurs, elle étoit déchirée aussi cruellement par l'anarchie que la Pologne, avec cette différence néanmoins, que les Hongrois, beaucoup plus patriotes que les Polonais, savoient ajourner leurs querelles lorsque la guerre extérieure menaçoit leur patrie. Les nobles et les ecclésiastiques, qui représentoient tout

l'Etat, tenoient leurs assemblées en rase campagne : c'étoit un spectacle bien imposant que celui des vastes plaines de Rasko, couvertes de plus de quatre-vingt-dix mille tentes, sous lesquelles campoient ces fiers députés ; quand ils ne s'entendoient pas entre eux, toutes les difficultés se tranchoient le sabre à la main.

Charles-Quint auroit pu détruire, en Allemagne, l'hérésie de Luther ; mais il protégea ou persécuta les novateurs, suivant ses vues : politique criminelle qui tourna contre son propre auteur. Les luthériens acquirent bientôt une influence redoutable, que la ligue de Smalkaden augmenta rapidement. L'empereur s'arma contre eux, les vainquit à la journée de Muhlberg, sur les bords de l'Elbe (1546), fit prisonnier leur chef, l'électeur Jean Frédéric trahi par son parent Maurice Charles, se joua de toutes les loix de l'empire, condamna à mort l'électeur, et ne lui fit grâce de la vie qu'aux conditions les plus humiliantes : en un mot, Charles-Quint usa de la fortune en conquérant et non en souverain ; il tenoit en son pouvoir les principaux chefs de la ligue qui sembloit abattue, et que nous verrons bientôt se relever.

La Bohême, sous les règnes de Ladislas, et de Louis, tous les deux en même temps sou-

verains de la Hongrie, demeura assez paisible. Après la journée de Mohats, les Bohémiens reconnurent pour monarque Ferdinand, frère de Charles-Quint, et, sous le gouvernement de ce prince, jouirent de la même tranquillité, jusqu'à l'année 1546, que les protestans et les catholiques se livrèrent de sanglantes batailles, ainsi que dans le reste de l'Allemagne. Les Bohémiens se liguèrent pour défendre leurs priviléges; la journée de Muhlberg ayant assuré la supériorité au parti catholique, le frère de l'empereur dissipa cette ligue, entra dans Prague, et dit aux bourgeois de cette ville qui imploroient, les larmes aux yeux, la clémence de leur roi: « *Vous pleurez; pensez-vous me toucher par ces larmes que vous arrache non l'horreur de votre crime, mais l'appareil de ma vengeance* »? Naturellement humain, Ferdinand se contenta de punir les chefs de la révolte, et d'enlever à la nation des priviléges dont elle étoit si fière, et dont elle faisoit un si mauvais usage.

La journée de Marignan éclaira les Suisses sur leurs véritables intérêts, et les cantons signèrent un nouveau traité d'alliance avec la France. Le cardinal de Sion, principal instigateur de la guerre, perdit une partie du crédit qu'il avoit

sur ses compatriotes. Auxiliaires intrépides, les Suisses, dans ce temps, ne se piquoient pas d'une grande fidélité envers leurs alliés ; en Italie on les entendit demander, à Lautrec, *argent, bataille* ou *congé*. Le général français livra bataille à Bicoque, près de Milan, fut vaincu, et eut la douleur de se voir abandonné par ces étrangers : cependant les cantons témoignèrent constamment de l'attachement à François Ier, et se distinguèrent par les services qu'ils rendirent à ce monarque accablé par les revers de la fortune.

La Suisse jouissoit du bonheur attaché à l'obéissance des loix, à l'amour de la patrie, lorsqu'un seul homme vint jetter les brandons de la discorde dans le pays ; c'étoit Zuingle, curé de Glaris, qui prêcha la réforme dans la Suisse, avant même la naissance du luthéranisme : une foule de moines défroqués se joignirent à l'hérésiarque, et répandirent ses erreurs, principalement dans la ville de Genève. Le canton de Zurich protégea les zuingliens ; des troupes d'anarchistes, nés de cette secte, se mirent à prêcher des maximes destructives de toute société, invectivant contre les magistrats, les princes et les prêtres, regardés par ces fanatiques comme les ennemis du peuple, et se signalèrent par les mêmes violences, les mêmes

brigandages que les anabaptistes en Allemagne. Une ligue, nommée la *ligue du Valais*, se forma contre les zuingliens; on se battit avec acharnement dans un grand nombre de villes; cinq cantons catholiques, Uri, Undervalden, Zug, Schwis et Lucerne, s'armèrent pour la défense de la religion, et résolurent de la faire respecter. Une bataille se livra entre les hérétiques et les catholiques, près de Capell (1531); ceux-ci furent vainqueurs, et l'auteur de ces funestes dissentions, Zuingle, du côté des vaincus, resta sur le champ de bataille: les guerriers des cantons catholiques le jugèrent quoique mort, et firent écarteler son cadavre par le bourreau; les réformés perdirent une seconde bataille l'année suivante, près du mont de Zug. Bientôt les deux partis rougirent eux-mêmes de leurs excès, et le patriotisme étouffa le ressentiment dans les cœurs des catholiques, justement aigris contre les perturbateurs du repos de la nation. Dans le traité de paix conclue entre les deux partis, les cantons protestans, se condamnant eux-mêmes, promirent de laisser les cantons catholiques dans leur *ancienne, vraie et indubitable croyance chrétienne* (1).

(1) Hist. des Suisses, par Mallet.

La journée de Cappel raffermit le catholicisme, et réprima l'audace de ses ennemis ; les petits cantons montrèrent une fermeté, un zèle héroïque, et leur valeur, ainsi que leur sagesse, assoupit un feu qui dévora presque toutes les contrées de l'Europe. Leur fierté naturelle, l'amour de la liberté, le respect pour l'ancienne croyance, ne leur permirent pas de se livrer aux projets des Zurichois qui prétendoient tyranniser les consciences, et faire triompher la réforme dans toute la Suisse. La ville de Genève, soutenue par le canton de Berne, se révolta contre le duc de Savoie, et forma une république indépendante, sous la protection des cantons helvétiques : plusieurs autres villes de la domination savoisienne chassèrent leurs évêques, et se constituèrent dans la même indépendance. Jean Calvin, natif de Noyon, en quittant le séjour de la France, s'établit dans Genève (1537), devint le maître absolu dans cette ville, et sapa, avec plus d'audace que Luther, les fondemens de la religion chrétienne.

Au fond du nord se passoient des événemens non moins mémorables que dans le midi de l'Europe. Troll, archevêque d'Upsal, mauvais citoyen, appela dans son pays les Danois, que

Gustave-Éricson vainquit (1517). Le séditieux prélat, arrêté et déclaré ennemi de la patrie, trouva un appui dans le pape Léon X qui, sans prévoir les suites de ce violent remède, jetta l'interdit sur la Suède, et irrita une nation courageuse, blessée dans ses droits les plus chers. Les Danois entretenoient dans ce pays de nombreuses intelligences; la trahison enchaîna Gustave-Ericson, et livra ce vaillant homme à ces ennemis qui tentèrent une nouvelle invasion, sous le commandement d'Othon-Crumpipen. Le dernier des Stentures, administrateur du royaume, perdit une grande bataille sur le lac Wener, et périt vaillamment, les armes à la main. Troll sortit de sa prison, et avec lui toutes les calamités. Le farouche Christiern II usa de la victoire remportée par son général, avec une cruauté inouie, et versa le plus pur sang de la Suède (1520). Gustave-Vasa, fils d'Ericson, échappé au massacre des principaux seigneurs du royaume, après mille aventures bizarres, alla se réfugier dans les montagnes de la Dalicarlie : là, invisible aux bourreaux de son pays, il rassembla une poignée de braves paysans, surprit les Danois, battit, dispersa leurs troupes, et se fit nommer administrateur (1521). Au bout de deux années, les suffrages de ses compatriotes le portèrent sur le trône; le titre de roi affermit

sa puissance, et affoiblit celle des Danois qu'il chassa enfin de Stockolm.

Plus heureux que ses prédécesseurs, Gustave-Vasa rendit la couronne héréditaire dans sa famille : ce prince qui étoit redevable de sa grandeur aux Dalécarliens catholiques, abjura la doctrine de ses pères, pour embrasser le luthéranisme, et se vit obligé de combattre contre ses propres bienfaicteurs. Il falloit payer les immenses dettes que la Suède avoit contractées; le roi n'imagina pas de moyen plus sûr que de dépouiller le clergé, et d'établir la réforme parmi ses sujets (1528) : du reste, Gustave-Vasa se consacra tout entier à faire revivre le commerce, ainsi qu'à cicatriser les douloureuses plaies de la Suède.

Christiern II, roi de Danemarck, l'opprobre ainsi que l'horreur du nord, fatigua de ses crimes les Danois eux-mêmes; ils déposèrent cet égorgeur qui, errant, fugitif, implora la pitié de Charles-Quint, passa dans la Norwège, n'éprouva que des revers, et se vit contraint de se rendre à son successeur, qui le retint dans une étroite captivité où il ne mourut qu'au bout de vingt-sept années. Frédéric Ier de Holstein, son neveu, que les Danois placèrent sur le trône

(1522), embrassa les erreurs de Luther, et s'efforça d'introduire la réforme en Danemarck. La mort l'arrêta, lorsqu'il étoit occupé de ce projet (1533), dont Christiern III, son frère et son successeur, poursuivit l'exécution. Une double révolution politique et religieuse se consomma : les hérétiques, en détruisant le clergé danois, renversèrent la principale barrière qui retenoit le despotisme des nobles et des rois. L'année même de l'avénement de Christiern III, les Danois, entraînés par des ambitieux, livrés au fanatisme, et séduits par un étranger, de Lubeck, Wullen-Wever, tête ardente, tomba dans une violente anarchie : comme les révolutionnaires présentoient un appât séduisant à la multitude, elle fut aisément gagnée. Cette crise se termina par quelques mois de guerre civile, et par le supplice des principaux conspirateurs qui furent vaincus, après avoir obtenu d'abord les plus effrayans succès.

Le luthéranisme faisoit dans la Pologne des progrès alarmans ; le roi Sigismond, sincèrement attaché au catholicisme, contint les hérétiques, par sa fermete et des mesures sévères : il défit, à la journée d'Oberstin (1531), les Valaques qui

avoient envahi la Pologne. Sigismond, redouté au dehors, l'orgueil et la gloire de la Pologne, se fit craindre au dedans, veilla à la tranquillité de ses sujets, abattit la puissance teutonique, et mérita le titre si doux de *père de la patrie*. Avec ce grand roi fleurirent les arts et les sciences.

En Russie, Vassili IV, Ivanovitch, prince doux, humain, pacifique, repoussa courageusement les efforts des Polonais, et laissa en mourant (1533), le sceptre à son fils Ivan IV, encore dans l'enfance. D'affreux troubles signalèrent la minorité du nouveau czar : parvenu à l'âge de quatorze ans, Ivan, surnommé le *Terrible*, les apaisa par sa fermeté, son grand caractère, et châtia, d'une manière cruelle, l'insolence des seigneurs russes : il donna des bases solides à son empire, par l'établissement d'une milice réglée et permanente, dont les soldats furent désignés sous le nom de *strélitz*, mot qui signifie *tireurs*, parce qu'il les arma tous de mousquets. Jusqu'à cette époque, les armées russes s'étoient formées comme les armées françaises dans les siècles de barbarie ; elles se débandoient à la fin d'une campagne, et laissoient le souverain dans une désespérante solitude.

Les Vénitiens, adoptant une nouvelle politique, ménagèrent, avec beaucoup de sagesse, les grandes puissances de l'Europe, et tâchèrent de parer les terribles coups portés journellement à leur commerce, par les Portugais et les Espagnols. La circonspection remplaça l'audace républicaine; cependant ils déployèrent contre les Turcs la même énergie, sans obtenir les mêmes succès qu'auparavant: après avoir conclu une paix désavantageuse avec Soliman, Venise se renferma dans les bornes d'une exacte neutralité, et se refusa à toute proposition de se joindre aux Impériaux.

Toute la fougue des Florentins étoit dissipée; et leur ville soumise à la maison de Médicis, se trouva à l'abri des orages qui bouleversèrent le reste de l'Italie.

Le fougueux Sélim Ier, sultan des Turcs, quitta la Mésopotamie, pour marcher en Égypte contre les mamelucs qui lui épargnèrent la moitié du chemin, et l'attendirent, de pied ferme, sous les murs d'Alep, en Syrie; mais ayant été battus

(1517), ils perdirent leur bey Gauris qui, fatigué de tuer ses ennemis, épuisé de fatigues, tomba, percé de coups, sur des monceaux de cadavres. Les Turcs pénétrèrent en furieux dans l'Égypte où Thomas-Bey, successeur de Gauris, opposa la plus opiniâtre résistance. Une seconde bataille, livrée durant plusieurs jours sous les murs du Caire, ne fut pas moins fatale aux mamelucs qui se défendirent comme des désespérés dans les rues de la ville. Sélim déshonorant sa victoire, fit pendre Thomas-Bey à une des portes du Caire, et massacrer, dit-on, trente mille mamelucs. Vingt-sept souverains ou beys, tirés du corps de cette redoutable milice, avoient, depuis 1382, gouverné l'Égypte.

Après avoir ordonné un si affreux massacre, Sélim craignit que le pacha, nommé pour commander dans cette contrée, ne se rendît indépendant : afin de le tenir en bride, le sultan victorieux traita favorablement les mamelucs échappés au fer, leur permit de se recruter, et leur accorda même le privilége de se choisir vingt-quatre beys ou chefs, au lieu d'un seul, pour les diviser eux-mêmes, et diminuer leurs forces: politique odieuse qui devint pour l'Égypte la source des plus cruelles calamités. Peu à peu, la milice circassienne reprenant son ancienne in-

fluence, se contenta de payer tribut au grand-seigneur, et foula impunément les Égyptiens.

Sélim, sur les bords du Nil, méditoit la destruction de l'empire des Persans, et se disposoit à l'exécution de ce grand projet, lorsque la mort le surprit (1518), à l'âge de cinquante-quatre ans : prince atroce, mais d'une rare intrépidité, d'une vigilance incroyable, il alloit lui-même, déguisé, épier les démarches de ses sujets, et connoissoit par ce moyen le secret des familles. Les Turcs redoutoient tellement cette sévère vigilance, qu'ils avoient coutume de dire : *Le sultan saura ce matin ce qui s'est passé entre le mari et la femme.*

Il eut pour successeur son fils Soliman II, surnommé, tout à la fois, le *magnifique*, le *législateur*, le *conquérant* et le *martyr*. Les Turcs, à l'exemple de leur sultan, eurent toutes les vertus des nations civilisées, sans en avoir les vices : le génie de Soliman répondoit à la vaste étendue de son empire. Dragut et Barberousse portèrent sur la Méditerranée la terreur de son nom : avec deux souverains de ce caractère, de cette vigoureuse trempe, les Ottomans subjugoient toute l'Europe. Rien n'égala la vigilance, l'habileté, le courage de Soliman, que son ardent amour pour la justice, et sa sol-

licitude pour le bonheur de ses sujets : ce fut le plus grand prince de son siècle, sans en excepter peut-être Charles-Quint même. Contre la coutume de ses prédécesseurs, il se montra religieux observateur de sa parole envers les chrétiens, et n'eut rien de barbare, ni dans ses mœurs, ni dans ses habitudes; le premier des sultans, il fit recueillir les coutumes nationales, pour en former une espèce de code civil.

La conquête de l'île de Rhôdes (1522) suffiroit pour immortaliser la mémoire de ce Charlemagne des Ottomans; la défense et l'attaque furent également belles: il fallut enfin céder à la valeur de Soliman, qui se conduisit avec une magnanimité que l'histoire ne cesseroit de proposer à l'admiration des hommes, s'il étoit question des Grecs ou des Romains. Les larmes d'attendrissement que le sultan répandit à l'aspect de l'intrépide Villiers de l'île-Adam, les égards qu'il témoigna à ce vénérable vieillard, honorent peut-être plus Soliman que tous ses exploits. Jamais conquérant ne se rapprocha avec autant d'héroïsme, du vaincu, et ne confondit plus généreusement ses glorieuses destinées avec celles du malheur; il poussa la sensibilité au point d'embrasser le grand-maître, et de le faire asseoir à ses côtés : le poids de

sa puissance tomba principalement sur la Hongrie. Après la bataille de Mohats, la tête du jeune roi Louis, apportée à Soliman, le fit reculer d'effroi, spectacle qui eût été si agréable au farouche Sélim. La fortune abandonna quelquefois le grand-seigneur, entr'autres, sous les murs de Vienne, dont il fut contraint de lever précipitamment le siége. Soliman, après ce revers, passa en Asie (1534), battit les Perses, fit mourir son visir Ibrahim, au retour de cette expédition, et l'année suivante, enleva la Géorgie aux Persans.

Ismaël-Séphi, chez les Persans, après avoir rétabli la tranquillité dans l'intérieur de ses États, eut à combattre Sélim Ier et Soliman II. Quoique souvent vaincu, ce prince répara, par son activité, son génie, les revers de la fortune, et mit ses peuples à l'abri de la fureur des Ottomans. Son fils Thamas II, qui lui succéda (1524), s'endormit, au fond du sérail, dans les bras de la volupté ; mais les conquêtes de Soliman II, en Mésopotamie, le réveillèrent de son assoupissement, réveil d'abord plus fatal à la Perse qu'aux troupes de Soliman. Thamas, naturellement

ment cruel, tyrannisa ses sujets, et commit toutes sortes d'injustices et de crimes.

Léon X, dans la chaire de S. Pierre, avec des mœurs irréprochables, fit paroître des qualités plus dignes d'un grand prince que du père commun des fidèles : son luxe, ses dépenses excessives occasionnèrent le trafic honteux des indulgences, et, peu de temps après, une révolution dans la chrétienté. Affectant de mépriser Luther, il excommunia, mais trop tard, cet hérésiarque (1520), et le pontife, avant de mourir, eut la douleur de voir le poison de l'hérésie infecter le cœur des princes et des peuples de l'Allemagne.

Adrien qui remplaça (1522) Léon X, n'occupa qu'une seule année le siége apostolique. Clément VII, son successeur, se trouva dans la plus cruelle des perplexités ; il vit l'Angleterre se séparer de l'Église romaine, pour avoir embrassé, avec plus de vertu que de politique, la cause des mœurs, celle de Catherine d'Arragon, épouse d'Henri VIII, et tante de Charles-Quint ; lui-même n'éprouva que des humiliations de la part de cet empereur dont il avoit pris, avec tant de chaleur, les intérêts. Le connétable de Bourbon, dénué de toutes ressources, voulut, pour payer ses

troupes, pour se venger de la fortune et de l'empereur en même temps, se faire couronner roi des Romains : résolu de s'emparer de Rome, après avoir disposé son armée en habile capitaine, il agit avec toute la fougue d'un soldat ; le téméraire monta lui-même à l'assaut, tout habillé de blanc, afin d'être aperçu des troupes ; action inconcevable qui causa sa mort : un Romain le renversa d'un coup d'arquebuse. Fier, intrépide, conservant toute sa présence d'esprit au sein de la mort même, le connétable de Bourbon eut la force, avant d'expirer, de soulever un coin du manteau qui couvroit son corps, et de dire aux soldats qui s'informoient de leur général : *Bourbon marche devant.*

Il seroit difficile de peindre les horreurs qui suivirent cette mort ; les troupes désespérées d'avoir perdu le chef qu'elles adoroient, montèrent sur les remparts, aux cris de rage : *au carnage! au sang! au sang! à la scie! à la scie! Bourbon! Bourbon!* culbutant tout ce qui se présentoit, elles se précipitèrent dans la ville ; le sac fut épouvantable. S. Augustin, dans son livre de *la Cité de Dieu*, loue la modération, l'humanité des soldats d'Alaric, qui, eux-mêmes, conduisoient les Romains dans les églises, afin de sauver les malheureux : il suffisoit aux vaincus

de se ranger en ordre de procession, avec quelques ornemens religieux, de paroître dans un état de recueillement, et de chanter quelques pseaumes, pour obtenir grâce, et voir leurs ennemis les suivre dévotement. Toute la fureur des Goths venoit expirer à la porte des temples sacrés, asiles qu'Alaric défendit à son armée de violer, sous les peines les plus terribles : s'il y eut des massacres, des esclaves seuls les commirent sur leurs maîtres.

Des scènes bien différentes se passèrent dans Rome, à l'époque dont nous parlons : on ne respecta rien ; les églises furent profanées, et le fer des vainqueurs atteignit les habitans au pied des autels. Comme les barbares des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'armée impériale mutila les monumens des arts : plus barbares mille fois que les Goths, les soldats luthériens violèrent les tombeaux, et dispersèrent la cendre des morts. Les *Lansquenets*, presque tous religionnaires, revêtus d'ornemens épiscopaux, firent de scandaleuses processions, accompagnés de véritables prélats habillés en laquais, qu'ils chargèrent de coups par forme de divertissement, et avec de bruyans éclats de rire : ces excès renouvelés ensuite dans plusieurs villes de France, sous les règnes de Charles IX, de Henri III, ne

contribuèrent pas foiblement à aigrir les catholiques, et à rendre la guerre civile plus affreuse; on outragea l'honneur de toutes les dames romaines: presque tous ces pillards, ces brigands périrent misérablement, sans en excepter leur jeune général, le prince d'Orange, qui avoit pris le commandement de cette armée après la mort du connétable de Bourbon. Clément VII fut retenu prisonnier dans le château Saint-Ange; une armée française s'avança, délivra Rome et le saint Père: son successeur, Paul III, ami de l'humanité, déclara par une bulle, que les Indiens étoient des hommes raisonnables, et dignes de participer aux bienfaits du christianisme.

Cette période fut celle des marins les plus intrépides: dans Gênes, André Doria et Philippin Doria parurent avec gloire; les mers du Levant et de Barbarie devinrent le théâtre des exploits d'André: chez les Espagnols, Magellan, le marquis de Santa-Crux; chez les Portugais, Hector de Sylveyra; parmi les Italiens, Vérazzani, le capitaine More, Botigello, général des galères de Malte, Léon de Strozzi, prieur de Capoue, s'illustrèrent par leurs exploits maritimes: les Turcs eurent Dragut, Sinan-pacha, Ucciali, Cigale,

et Barberousse, roi-corsaire de Tunis et d'Alger. Ces *diables de la mer*, pour me servir des expressions de Brantôme, doués d'un esprit aussi inventif qu'audacieux, se signalèrent par l'habileté de leurs manœuvres. Dragut, enfermé dans un canal, près les côtes de Barbarie, mit ses galères hors de l'eau, les fit rouler l'espace de trois lieues, et reparut ensuite en pleine mer, laissant les chrétiens dans un tel étonnement, qu'André Doria pensa que c'étoit *une manœuvre diabolique et infernale* : ce corsaire flétrit plus d'une fois les lauriers de l'amiral génois.

Découvertes et conquêtes des Européens dans le nouveau monde, ainsi que dans les autres parties du globe.

Fernandès de Cordone découvrit (1517) la presqu'île d'Yucatan qu'il appela ainsi d'un nom que proféroient les Indiens, et, l'année suivante, Jean de Grijalva découvrit le Mexique même, que les soldats espagnols nommèrent la Nouvelle-Espagne, à cause de la beauté du pays. Un demi-siècle avant l'arrivée des Espagnols, ce vaste empire présentoit le même spectacle d'ignorance et de barbarie que le reste de l'Amérique continentale. Ce que l'histoire ancienne rapporte de la fondation de Carthage en Afrique,

se retrouve, à peu de chose près, dans le récit d'un écrivain espagnol, au sujet de la fondation de Mexico. Parmi les Mexicains sauvages, s'éleva un de ces hommes rares, faits pour être les bienfaicteurs de leurs semblables, dans quelque contrée du globe qu'ils fussent nés; il s'appeloit Tlakaleck, nom barbare, et par conséquent condamné à l'obscurité. Ce sauvage, éclairé par les lumières naturelles de son esprit, parvint à rassembler les Mexicains, à leur faire goûter les charmes d'une vie moins grossière, et, pour les fixer, jeta les fondemens de Mexico dans les marais qu'une autre nation lui avoit cédés: sans autres ressources que celles de son génie, il trouva le moyen de préparer un écoulement aux eaux qui allèrent se décharger dans un lac, et de construire des levées qui excitèrent l'étonnement des Européens eux-mêmes. Tlakaleck vainquit les peuples qui entreprirent de détruire son ouvrage; mais il les vainquit pour les gagner eux-mêmes, et les faire participer à ses bienfaits : cependant ce n'étoit qu'une barbare ébauche de civilisation; les Mexicains, à l'arrivée des Espagnols, n'avoient pas encore eu le temps de se dépouiller de cette férocité religieuse dont le récit nous fait frémir.

Manco-Capac avoit joué le même rôle chez

les Péruviens : ce législateur, plus heureux que Tlakaleck, étoit même venu à bout de civiliser, jusqu'à un certain point, ses compatriotes, et d'adoucir leurs mœurs.

Sébastien-Canut, Biscayen, d'autres disent Vénitien, acheva, au bout de trois années, de faire le tour du monde, et fut récompensé magnifiquement à son retour, par l'empereur Charles-Quint qui lui fit présent d'un globe d'or portant cette devise : « *Primus me circumdedisti*, tu m'as le premier visité tout autour ».

Magellan, gentilhomme portugais, ayant quitté le service de son roi pour entrer à celui de Charles d'Autriche, découvrit (1520) le détroit situé à l'extrémité de l'Amérique méridionale, auquel il donna son nom, navigua le premier sur l'Océan pacifique, aborda aux îles Mariannes, reconnut les Philippines, et périt, quelque temps après, dans une action contre les insulaires de Sibu. Barboza, compagnon de voyage de ce grand homme, découvrit, après une affreuse tempête, l'Archipel composé de cinq îles, les Moluques, où, avant son arrivée, l'islamisme formoit la religion dominante, ainsi qu'aux Philippines. Barbosa fut aussi le premier des Européens qui venant de l'Océan pacifique, doubla le cap de Bonne-Espérance pour revenir en Europe.

De retour dans leur patrie, les compagnons de Barbosa débitèrent sur les Moluques les fables les plus absurdes : dans toute l'Europe on ne parla que de pygmées aux longues oreilles, d'anthropophages très-gourmets qui mangeoient les hommes avec du jus de citron et d'orange; surtout on ne pouvoit se lasser de parler d'oiseaux assez forts pour enlever des éléphans, et l'on forgea mille autres contes aussi absurdes, dont se repaissoit avidement la curiosité des peuples crédules de ce siècle. Raja-Manzor, sultan de l'île de Tidoré, reçut Barbosa comme un ami, ou plutôt comme un frère : les insulaires, tenant étroitement embrassés les Européens, les arrosant de leurs larmes, ne virent partir qu'avec douleur ces hôtes dangereux qui devoient bientôt venir s'emparer de ces terres lointaines.

Le Florentin Vérazzani, envoyé par François Ier, aborda vers les côtes du Canada, pays qu'il nomma la *Nouvelle-France*, et que Jacques Cartier, de Saint-Malo, reconnut plus particulièrement, en 1534.

Un Portugais se rendit le premier, par mer, dans l'empire de la Chine, à la fin de l'année 1515. George de Ménezez découvrit l'île de Bornéo, sans pouvoir y former d'établissement : pour lors rien n'égaloit l'ignorance des insu-

laires, depuis Java jusqu'aux Philippines, si l'on en juge par le trait suivant. Ce navigateur envoya une tapisserie au souverain qui, apercevant des figures, en eut peur : les regardant comme des hommes enchantés qui pourroient le tuer, il fit remettre ce funeste présent aux Portugais, et refusa de les recevoir : heureux si ces barbares eussent toujours persisté dans cette aversion pour les étrangers ! Hector de Sylveyra, digne imitateur de la valeur d'Albukerque, soumit une partie du royaume de Cambaye, détruisit les flottes que les Musulmans lui opposèrent, et rendit le nom portugais formidable dans toute la grande presqu'île en deça du Gange. Antonino de Faria-Sousa ne fit pas moins d'exploits glorieux pour sa nation qui, tous les jours, alloit se perdre et s'engloutir dans l'immense population des Indes orientales. Sur la fin de cette période, Antoine de Moto découvrit l'archipel du Japon, où la tempête le jeta en 1542, sur la côte de l'île Nyphon.

De tous les aventuriers dont nous avons déjà parlé, Fernand-Cortez sera toujours considéré comme le plus illustre, comme celui qui eut les plus vastes conceptions, et peut-être, comme un des guerriers les plus extraordinaires qui ayent jamais existé. Son intrépidité, son im-

perturbable sang froid au milieu des dangers les plus pressans, la bonne discipline qu'il maintint dans ses troupes, l'ascendant qu'il conserva toujours sur elles, ses nombreuses victoires, doivent lui faire assigner une place distinguée parmi les plus célèbres capitaines, surtout si l'on a quelque égard aux nombreuses difficultés vaincues par ce héros, qui subjugua tous les pays dont le golfe du Mexique baigne les terres. La noble fierté de ce Castillan se peint toute entière dans cette réponse à l'empereur Charles-Quint, lui demandant *qui il étoit*: « Cet homme dont vous demandez le nom, vous a donné plus de contrées que vous n'en avez reçu de vos pères ».

Il se montra plus grand et moins cruel que François Pizarre, le conquérant du Pérou, qui eut aussi moins d'obstacles à surmonter que Cortez : la seule victoire de Caxamalca rendit le premier, maître de l'empire des Incas. A l'arrivée des Espagnols, les Péruviens, nation douce et timide, étoient déchirés par la guerre civile, et Pizarre en triompha par la plus révoltante trahison : de véritables hommes disputèrent le terrain à Cortez ; l'incendie volontaire de sa flotte est une action plus hardie encore que celle d'Agathocle et de Guillaume-le-Con-

quérant. Qui pourroit se défendre d'admirer ce héros pénétrant, avec une poignée de soldats, à travers les provinces d'un empire couvert de peuples belliqueux, terrassant les troupes indiennes de Tabasco et celles des Tlascalans qui bravèrent la foudre des étrangers? Avec quelle audace (barbare il est vrai) il punit la noire trahison des habitans de Cholula! La confiance de Cortez dans ses cinq cents guerriers, l'entrée de ce héros dans Mexico, sa vigoureuse résistance contre un peuple en fureur, sont des faits dignes d'être présentés à la postérité la plus reculée. Quels éloges ne doit-on pas donner à la conduite qu'il tient en sortant de Mexico, lorsqu'il marche sur Narvaës, si supérieur en forces, le surprend, l'enlève, change la fortune, et range sous ses drapeaux des soldats qui marchoient dans l'intention de l'attaquer comme rebelle! Sa seconde retraite de la capitale du Mexique, devant les Mexicains aguerris par leurs défaites mêmes, seroit regardée, dans l'ancien continent, comme un chef-d'œuvre de l'art militaire. Prompt à se relever de ses malheurs, il fond, dans les plaines d'Otumba, sur les Mexicains, avec la rapidité de l'éclair, et avec une intrépidité faite pour étonner l'Univers, perçe, à travers des troupes innombrables, jusqu'à l'éten-

dard royal, dont il tue le porteur : cet incomparable coup de main que lui inspira la réflexion, lui valut une victoire complète.

Pizarre, il faut en convenir, avoit du courage, et sut opposer à l'adversité une constance inébranlable : la ligne qu'il traça avec son épée, dans l'île des Gorgones, pour éprouver la fermeté et le dévouement de ses compagnons d'armes, suffiroit pour nous faire concevoir une haute idée de ce chef; mais ce grand caractère ne se soutint pas toujours. Dans la plupart des autres circonstances de sa vie, on ne remarque dans Pizarre qu'un brigand avide de richesses, et qui se souille, sans nécessité, des plus lâches crimes : il exige d'Atabalipa, souverain du Pérou, la plus énorme des rançons; l'or et l'argent remplissent une chambre entière à une hauteur considérable, et le scélérat, au lieu de mettre en liberté son prisonnier, le fait condamner et mourir.

Cortez, en se livrant à des excès criminels, fut moins coupable; on peut, jusqu'à un certain point, excuser son zèle outré pour la religion, qui lui fait mettre l'épée à la main, et le rend cruel. Les temples des Mexicains, dégouttans du sang des victimes humaines, ressembloient à des boucheries : qui n'auroit frémi d'indignation, en

voyant des idoles horriblement parées de crânes, et ne se fût élancé, comme cet Espagnol, sur les bourreaux qui, sous le nom de prêtres, égorgeoient tant de malheureux en l'honneur de leurs divinités? Le plus grave reproche qu'on puisse adresser à Cortez, est le supplice de Guatimosin, un des successeurs de Montézuma; Guatimosin, dont la fermeté inouie parut d'une manière si admirable, lorsque étendu sur un gril ardent, voulant redonner à son favori qui enduroit les mêmes tourmens, le courage de mourir sans révéler un secret, cet empereur proféra ces paroles éternellement mémorables : « *Et moi, suis-je donc sur un lit de roses* » ? Cette action de Cortez est un forfait; mais la honte de ce forfait rejaillit plus sur les soldats que sur leur chef, qui céda avec peine à leur mécontentement. Pizarre seul assassina Atabalipa : ainsi, au Mexique, c'est l'armée qui est criminelle; au Pérou, c'est le général.

Sans foi, sans conscience, Pizarre étoit insensible aux charmes de l'amitié. Après avoir laissé, sous le titre de procédure, jouer une atroce comédie contre Almagro, le conquérant du Chili, il le fait étrangler, sans respect pour le grand âge du compagnon de ses travaux, sans égard pour les services qu'il en avoit reçus. Almagro cependant avoit épargné les jours de Fer-

dinand Pizarre que le sort des armes avoit remis en son pouvoir; et François Pizarre, ce prétendu héros, immola celui auquel les Espagnols étoient redevables d'une partie de leur gloire. Les fureurs de Cortez ne se tournèrent point contre ses compatriotes; il chérissoit ses soldats, et il en étoit si chéri, qu'ils s'exposèrent à devenir rebelles à leur prince, pour suivre cet audacieux Castillan. Dans la *nuit de la désolation*, l'humanité lui fit verser des larmes amères sur la triste destinée des Espagnols pris par les Mexicains, qui les immolèrent à d'exécrables divinités. L'ambition de ce conquérant, au milieu de ses prospérités, fut toujours subordonnée à l'amour pour son souverain dont il auroit pu se rendre indépendant, si Cortez eût voulu jouer, sous un autre hémisphère, le glorieux rôle de fondateur d'un nouvel empire.

Pizarre, au contraire, méconnut l'autorité de Charles-Quint, et manqua à ses engagemens les plus sacrés, en refusant de céder la ville de Cusco à son rival Amalgro; il alluma les feux de la guerre civile, (1525) feux qui, après sa mort, embrasèrent tout le Pérou, et ne s'éteignirent qu'à la fin de l'année 1549: lui-même, expirant sous le fer des assassins, périt sur le théâtre où il avoit commis, avec un despotisme

sans exemple, les plus sanglantes tragédies.

Gonzale-Pizarre, frère du conquérant, défit le vice-roi Nugnez-Vela, et l'obligea de s'embarquer. Le vainqueur auroit pu usurper la souveraineté du Pérou, épouser l'héritière des Incas, et se déclarer indépendant; mais son audace ne répondoit point à son ambition, et le faîte des grandeurs effrayoit l'ame de cet aventurier.

L'Espagne s'épuisoit dans le cours de ces étonnantes révolutions; des milliers de Castillans, la plupart pauvres, sans aveu, sans éducation, s'embarquèrent dans l'espoir de faire une prompte fortune. Pour la première fois, les combats enrichirent les guerriers; des soldats, retournés en Europe, étalèrent, en présence de leurs compatriotes, des trésors presque aussi considérables que ceux des monarques : alors fut décidé le sort du nouveau continent. Le désir d'acquérir de semblables richesses rendit les émigrations plus nombreuses, et les champs du Mexique, ainsi que du Pérou, se couvrirent bientôt de colonies espagnoles; alors aussi commença la dépopulation de l'Espagne.

Sur la nouvelle politique établie en Europe ; et sur la puissance de la maison d'Autriche.

L'Espagne se trouvoit déjà maîtresse d'une grande étendue de territoire, lorsque la découverte de l'Amérique vint subitement accroître ses ressources, et lui assurer une prépondérance marquée. Depuis l'invention de l'artillerie, la guerre étoit devenue une espèce de calcul, une espèce d'opération financière ; les nations de l'Europe, peu accoutumées à faire de grands sacrifices pécuniaires, ne donnoient qu'avec une extrême parcimonie des secours à leurs souverains. Les revenus d'un empereur d'Allemagne, à cette époque, exciteroient foiblement l'envie d'un simple particulier ; « l'empire n'étoit, pour nous servir des expressions de Bielfeld, qu'une dame de haut parage, née avec de grandes prétentions, mais pauvre et sans crédit ». Le parlement, en Angleterre, n'accordoit non plus que de très-minces subsides à ses rois, et presque toujours de mauvaise grâce.

Cependant l'argent devenoit, plus que jamais, le principal nerf de la guerre ; les rois de France n'osoient établir de nouveaux impôts, dans la crainte

crainte de s'attirer les malédictions de leurs sujets : on ne vit plus de grandes armées sur pied, et, quoique souverains d'une contrée si belle, si guerrière, ils ne mettoient plus en mouvement qu'un petit nombre de troupes, dans la vue d'économiser les finances, et de ne point déranger l'ordre habituel observé dans cette partie si importante de l'administration. On est surpris de voir Charles VIII envahir l'Italie, avec une armée à peine équivalente à deux de nos divisions actuelles, sans laisser aucun corps de réserve sur ses derrières, sans prendre aucune des précautions nécessaires pour s'affermir dans ses nouvelles conquêtes : avec de tels moyens, il rouloit néanmoins dans sa tête les plus magnifiques projets, se disposoit à chasser les Turcs de Constantinople, à rétablir l'empire romain d'Orient, et à rendre le nom français aussi redoutable que du temps de Charlemagne. Le jeune héros vit bientôt s'évanouir toutes ces brillantes chimères que la valeur française eût pourtant été capable de réaliser avec des forces plus nombreuses : la journée de Fornoue, où huit mille français et le roi à leur tête, passèrent sur le ventre de trente mille hommes, fit connoître quels exploits eussent pu couronner une semblable entreprise, si elle eût été soute-

nue convenablement. Le trésor public étoit épuisé : pour lever quelques nouveaux corps, il falloit recourir à la générosité des particuliers.

Il n'en étoit pas de même de l'Espagne; les richesses du Mexique et du Pérou, en quadruplant les ressources et la puissance des monarques espagnols, leur permirent de déployer des forces supérieures. Colomb fut donc le véritable auteur du prodigieux agrandissement de la maison d'Autriche qui, bientôt, monta sur le trône d'Isabelle et de Ferdinand. Une poignée d'aventuriers, par leur audace, leurs crimes, lui mirent entre les mains, avec l'or du Potosi, les moyens de corrompre et de subjuguer l'Europe entière. L'activité, la prudence, le sang froid, le génie sembloient s'être rangés du côté des Espagnols, avec Gonsalve de Cordoue, Cardone, Pescaire, Antoine de Lève, etc. : on auroit dit que la vue des trésors du nouveau monde avoit exalté leur courage en même temps que leur imagination.

Tout changeoit dans un royaume limitrophe de la France : pour éviter les malheurs qui suivirent le règne de Charles VIII, il auroit été nécessaire que nos monarques prissent aussi quelques leçons des circonstances, afin d'augmen-

ter leurs ressources; cette idée ne leur vint point dans l'esprit. Charles VIII lui-même, bon, généreux, chérissant ses peuples, avoit, dans la dernière année de sa vie, formé le projet de réduire les impôts *à douze cent mille livres*. *Un bon pasteur*, répétoit souvent Louis XII, *ne sauroit trop engraisser son troupeau*; maxime admirable et d'une bonté vraiment attendrissante; toutefois maxime dès-lors opposée à la saine politique, car enfin le troupeau ne s'engraissoit que pour devenir la proie de la maison d'Autriche, si le corps germanique se fût ébranlé : heureusement d'autres révolutions firent avorter les projets conçus par une ambition démesurée, qui se trahit, et qui devoit s'affoiblir elle-même.

Les voies de corruption, encore plus que la force des armes, réduisirent la France aux dernières extrémités. Charles-Quint et Philippe II avoient gagné des partisans, ou plutôt des traîtres, dans l'intérieur du royaume; les favoris leur livroient, pour un vil intérêt, le secret de l'Etat, et l'ennemi paroissoit plus instruit que nos généraux eux-mêmes, de tous les plans de campagne. Le goût des plaisirs, dans une cour voluptueuse, étoit pour le moins aussi vif que la passion de la gloire, et les Espagnols seuls, avec

leurs immenses richesses, pouvoient satisfaire le premier de ces besoins.

Avec des finances si délabrées, le gouvernement commettoit encore la faute de soudoyer des troupes étrangères; nos petites armées, composées de Lansquenets et de Suisses, n'avoient aucune physionomie nationale; quelques milliers d'hommes-d'armes, français d'origine, combattoient seulement sous les étendards de la patrie; la noblesse, quoique brave et généreuse, méprisoit trop les services des paysans, et ne daignoit pas les associer à ses travaux militaires, comme si les mains des hommes qui cultivent la terre, n'étoient pas les plus propres à manier l'épée et à défendre l'Etat! A voir le grand nombre de Suisses et d'Allemands enrôlés sous les drapeaux de nos monarques, on auroit cru que ce beau territoire de la France, aujourd'hui couvert de si nombreuses armées, ne produisoit plus de soldats, ou bien que l'ancien esprit de Carthage revivoit dans ce pays, et que désormais on se reposeroit sur des mercenaires étrangers, du soin de la sûreté et de la gloire de la monarchie.

On méconnoissoit alors ce peuple français si brave, et les immenses ressources que promettoit son courage, arme qui pouvoit lui servir à con-

quérir ces trésors dont l'Espagne se montroit si fière. Même à l'époque dont nous parlons, l'Europe eût tremblé, si nos rois avoient fait un généreux appel au peuple français, et s'ils eussent déployé les forces que l'étendue, ainsi que la population de leur royaume, leur donnoient la facilité de déployer; il ne leur falloit que frapper du pied la terre, pour en faire sortir des soldats. Les seigneurs, presque exclusivement adonnés à la profession des armes, représentoient dignement, il faut en convenir, la nation française sur le champ de bataille, et se faisoient admirer de l'ennemi lui-même; mais une chevaleresque magnanimité enlevoit tout le fruit de leurs exploits; elle étoit déplacée à l'égard d'un adversaire qui, toute sa vie, aussi bien que Ferdinand, se joua de la crédulité et de la bonne foi des Français.

Si l'Espagne eût plus sagement combiné son système politique, si le corps germanique se fût ébranlé tout entier à la voix de Charles-Quint, cet empereur asservissoit infailliblement la France; mais l'orgueil, le despotisme, des coups d'autorité mal calculés, la jalousie des princes allemands et la bravoure des Français, épargnèrent au monde un spectacle de cette nature. Les vices d'organisation du corps germanique, ainsi que la naissance du luthéranisme, contribuèrent

efficacement à séparer les intérêts des deux nations, allemande et espagnole, qui cependant obéissoient au même chef.

François I[er], instruit par d'accablans revers, formé à l'école de l'adversité, prit soin de fortifier les frontières, oublia ses idées chevaleresques, et, pour assurer l'indépendance de son royaume, s'allia avec le redoutable Soliman. La glorieuse journée de Cérisoles, les exploits de Montmorency, ainsi que ceux de Guise, la ligue de Smalkaden, rassurèrent la monarchie française, et rétablirent, pour un moment, l'équilibre entre les deux puissances rivales. La France, dans les années de ses plus fâcheux désastres, présenta au dedans le phénomène le plus consolant pour l'humanité, et que ce pays seul pouvoit offrir; le bonheur des Français, grâce à la bonté paternelle de son monarque, à l'excellent esprit de la nation, ne fut point sensensiblement altéré.

Antérieurement au quinzième siècle, chaque État agissoit indépendamment de l'État voisin, et dans sa propre sphère; mais depuis, l'un ne sauroit se remuer ni agir, qu'il n'ébranle les autres simultanément. Avant cette époque, les Français, les Allemands, les Espagnols, accoutumés à la vie sédentaire, vivoient dans l'isolement, et regar-

doient les voyages comme des entreprises difficiles et hasardeuses ; ces peuples étoient, sinon par les loix féodales, du moins par habitude, attachés à la glèbe. A peine les relations politiques se multiplient, que la circulation devient plus commune, que les diverses provinces des monarchies européennes se lient davantage entre elles par le moyen du commerce, et que les sujets ont plus de rapports avec leurs souverains.

Bientôt les hommes se déplacent, et s'embarquent sur l'Océan ; le monde physique s'agrandit, en même temps que la politique se perfectionne ; les diverses nations du globe se rapprochent ; toutes les facultés intellectuelles se développent ; et si la réformation ne fût venue arrêter ces nobles élans de l'esprit humain, les siècles qui suivirent celui des Médicis, auroient été également des siècles de lumières, de gloire et de prospérité ; malheureusement la réformation déposa des germes de républicanisme et de rebellion dans la plupart des monarchies.

Jamais on ne vit un concours aussi nombreux de grands souverains et de grandes révolutions. On ne sauroit parler de Charles-Quint, qu'on ne soit forcé de jeter ses regards sur les autres princes contemporains, Henri VIII,

François Ier, Soliman II, qui tous eurent, chacun dans leur genre, des lumières et des talens extraordinaires. Sigismond en Pologne, Gustave-Vasa en Suède, Ivan IV en Russie, Ismaël-Séphi en Perse, ne se montrent pas avec des traits moins frappans. Charles-Quint fut, à quelque chose près, l'empereur de la plus grande partie de l'Europe; les actions de sa vie se rattachent à tous les événemens mémorables de ce siècle de prodiges; autour de lui se meut, en quelque sorte, le monde politique.

Jamais non plus on ne vit autant de femmes célèbres qui, pour la plupart, exercèrent une influence marquée en Europe. Louise de Savoie, en France, durant la captivité de son fils François Ier, s'élevant au-dessus de son sexe, répara glorieusement par sa fermeté, sa sagesse, les fautes dont cette princesse s'étoit rendue coupable. La duchesse d'Alençon, sœur du monarque français, Marguerite, gouvernante des Pays-Bas pour Charles-Quint, parurent avec un caractère de noblesse, de grandeur, et avec des talens qui eussent honoré un souverain.

Mais la plus étonnante, la plus admirable pour le caractère, quoique la moins connue de toutes, est Isabelle, fille de Sigismond, roi de Pologne, et mère d'Étienne, roi de Hongrie. Cette reine,

veuve de Jean Zapole, pleine de tendresse pour un fils en bas âge, trahie par ses sujets, abandonnée des Turcs ses protecteurs, obligée de remettre la couronne à Ferdinand, archiduc d'Autriche, dit au jeune Étienne ces paroles si touchantes : « *Mon fils, la vertu ne manque jamais de couronnes, et qui sait faire des heureux, a toujours des sujets. Oublie ton auguste naissance, prends des sentimens conformes à ton malheur, et songe que cette paix, dont nous sommes les victimes, va mettre un terme aux maux dont la patrie est déchirée* ».

Isabelle, renvoyée avec une simple escorte dans la principauté qui lui restoit, grava sur un arbre ces caractères qui peignoient son héroïque résignation. *Sic facta volunt... Isabella regina*(1): ce furent comme les derniers adieux qu'elle adressa à d'ingrats sujets.

Quelle époque plus intéressante pour l'esprit humain, que celle où l'Europe sortant des ténèbres de l'ignorance, brille de tout l'éclat des lettres, et se renouvelle au bruit des armes! Quelle époque plus digne de notre attention, que celle où l'Espagne subjugue un nouveau

---

(1) Tel est l'ordre du destin..... Isabelle, reine.

continent, s'y élance avec une partie de sa population, et s'affoiblit en augmentant ses richesses! L'esprit de l'homme semble s'agrandir avec le monde; le spectacle d'un nouvel hémisphère éblouit les yeux du lecteur, et des héros d'une nouvelle espèce frappent ses regards. Au Mexique, Cortez, Montézuma, Quetlavaca, Guarimosin; au Pérou, Almagro, les Pizarres, Huascar et Atabalipa excitent sa curiosité. Que de scènes de carnage à décrire! que d'horreurs au milieu du grand mouvement politique de l'Europe! des nations entières écrasées sur les pas des conquérans espagnols, l'établissement des colonies européennes fondées sur les cadavres de plus de six millions d'Indiens, des peuplades d'Africains qui remplacent la population indigène; tel est le pendant de ce tableau si magnifique du siècle des Médicis.

La muse de l'histoire, transportée dans le nouveau monde, a besoin de nouvelles couleurs. Avouons-le, une réunion de tels événemens, avec les exploits des Espagnols en Italie, en Allemagne, en France, en Afrique, est certainement la plus extraordinaire que les annales des peuples ayent, jusqu'à présent, offerte à notre curiosité.

Siècle littéraire des Médicis, ou de Léon X, ou de François Iᵉʳ.

Les productions des siècles antérieurs ne sont pas tout-à-fait dénuées de charmes; on aime à retrouver dans les écrits de nos vieux chroniqueurs, cette naïveté de pensées, cette simplicité de langage qui représentent si fidèlement nos aïeux, lesquels parloient avec moins de politesse, de correction, mais avec plus de franchise et d'abandon que leurs descendans : leurs ouvrages sont comme autant de miroirs qui réfléchissent, traits pour traits, la physionomie des anciens Français; ils font descendre les princes à notre niveau, et nous les montrent entièrement des hommes, de rois et d'empereurs qu'ils étoient.

L'invention de l'imprimerie par Jean de Guttemberg, en 1441, ou plutôt par Jean Schoëffer, précéda l'aurore même du siècle littéraire dont nous allons parler. Si l'imprimerie n'eût propagé que les saines lumières, les maximes avouées par la sagesse, ce seroit de toutes les inventions la plus digne de nos éloges; mais que de fruits pernicieux elle a fait mûrir! Nous commettons à d'autres écrivains le soin de résoudre si l'influence de cet art a contribué à développer toutes

les facultés de l'homme dans le sens le plus utile à la société, ou si plutôt elle n'a pas contribué à les affoiblir, ainsi qu'à relâcher le ressort politique des États et les liens de la subordination parmi les peuples. L'époque de l'apparition du génie, guidé par le bon goût, appelle toute notre attention.

La renaissance des lettres remonte à l'année 1439, à la tenue du concile de Florence où assista l'empereur Jean-Paléologue, accompagné du patriarche Joseph, et de vingt et un évêques, les plus savans de l'église grecque : ces grandes lumières de l'Orient servirent tout à coup à éclairer l'Occident, sans pouvoir aussitôt pénétrer les esprits. Dans ce concile parut le célèbre Bessarion, dont l'éloquence fut admirée universellement. Bien des lecteurs s'imaginent que les lettres fleurirent en Italie, seulement après la prise de Constantinople : c'est une erreur (1).

---

(1) Nimirùm hos omnes credidit post Constantinopolis excidium, in Italiam unà profugisse. Quo errore etiàm alios magni nominis viros versari in Emmanuele-Chrysologorà animadvertitur.

Humprèdius-Hodius, de græcis illustribus Linguæ græcæ instauratoribus.

Un grand nombre de Français, d'Espagnols, d'Allemands, dont plusieurs furent des grands hommes, suivirent dans Rome les leçons publiques, données par Georgius-Trapézuntius, de l'île de Crète, Léontius - Pilatus, Emmanuel Chrysologoras, et Theodorus-Gaza de Thessalonique. Il est vrai qu'à la prise de Constantinople les Grecs émigrèrent en plus grand nombre: parmi eux on distingue Jean Argyro-Pylus, Démétrius-Chalcondyle, Andronic-Lascaris, et d'autres illustres malheureux que Milan, Ferrare, Naples et Florence s'empressèrent de recueillir et de combler de bienfaits.

Avant le pontificat de Léon X, l'académie de Naples, fondée par Alphonse Ier, ainsi que l'université de Florence, répandoient les lumières des lettres et l'amour de l'étude. Dans Venise, les Guérin, les Jacques Zéno, les Contarini, les Bernard Justiniani avoient déjà cultivé, avec succès, les langues savantes, l'éloquence, la philosophie et l'histoire; Boyardo, Coriteo, Sannazar, Pontanus, Alde-Manuce s'étoient déjà illustrés dans des genres divers. Les plaisirs de l'esprit succédèrent, en Italie, aux fureurs de l'ambition; on suivit scrupuleusement les traces des écrivains grecs, et le savant cardinal Bessarion rassembla les livres des anciens, en transcrivit lui-même un

grand nombre, sacrifiant à cette noble entreprise une partie de son patrimoine, et rendit les oracles de l'antiquité aux peuples de l'Europe. Les trésors de la science furent ouverts de nouveau à la curiosité des hommes, et le passé s'unit au présent; tous les siècles littéraires sortirent de la poussière du tombeau, et reparurent avec gloire : ce fut une seconde création morale ; les cendres des grands hommes grecs et romains, se ranimèrent en même temps que leurs chefs-d'œuvres.

Ces illustres restaurateurs des lettres qui parloient la langue grecque dans toute sa pureté, ne se bornèrent pas, non plus que les Italiens leurs disciples, à l'explication d'Homère et de Démosthène; ils inspirèrent le goût de l'histoire naturelle et de la politique, en traduisant du grec en latin, Aristote et Théophraste. Euclide, Archimède furent rendus au monde; la médecine elle-même recouvra son premier éclat. Eustache de Padoue, Fallope de Modène, Roger de Carpo s'illustrèrent par d'importantes découvertes qui portent encore le nom de ces savans ; les sciences les plus abstraites, ainsi que la littérature, prirent en Italie le plus hardi essor, et furent cultivées avec un étonnant succès. Les Allemands, alors dans les ténè-

bres de la barbarie, s'occupoient uniquement de sciences minutieuses; aucun de leurs écrivains ne reçut, dans ce temps, l'heureux don du génie.

La réforme qui survint manqua d'éteindre les lumières : heureusement l'Italie, préservée du fléau de la guerre civile, servit de foyer où les peuples purent rallumer le flambeau des lettres, lorsque les fureurs du fanatisme se furent apaisées. Durant les horribles troubles qui déchirèrent le reste de l'Europe, l'Italie, exempte de la manie des controverses, fit les plus étonnans progrès dans les arts et dans les sciences. Après deux siècles de combats, les hommes fatigués des discordes religieuses, se rejétèrent dans le sein des muses, et la civilisation arrêtée dans sa marche, par le protestantisme, unit plus étroitement les nations entre elles. Enfin le beau siècle de Louis XIV naquit, et la France catholique produisit elle seule plus de grands hommes, de tous les genres, que toutes les autres contrées.

La réforme nous replongea un moment dans le chaos de la scolastique; et pourtant, de nos jours, on a voulu opposer la Saxe, berceau du protestantisme, à l'Italie même. Lorsque l'Italie étoit si florissante, que faisoit cette Saxe si injustement préconisée ? elle étoit nulle. Parmi

ces laborieux, ces infatigables Saxons, livrés à des études ridicules, en voit-on un seul, depuis la renaissance des lettres, qui puisse soutenir le parallèle avec les écrivains de l'Italie? Sannazar, Bembo, Boyardo, l'Arioste, le Tasse, mort en 1596, déployèrent les richesses de leur imagination. Guichardin, le Tite-Live de l'Italie, le Vénitien Paul Jove, qui en fut le Xénophon, honorèrent leur siècle et leur nation par des talens supérieurs. Quels noms opposer à ces noms si célèbres? Eichorn, Schullen, Kennicott, Hemsterhuys, Goëthe; leurs productions mi-parties de grec, de latin, d'hébreu, de syriaque et d'allemand, sont plus propres à dégoûter des sciences qu'à les faire aimer, à épaisir le voile de la barbarie qu'à le faire tomber. « Les Allemands, dit Voltaire, n'étoient pas les hommes de la terre les plus déliés aux yeux des Italiens éclairés et pleins de goût? Qu'étoit-ce que ce Luther, appelé de nos jours le réformateur de la *littérature* et de la religion? cet homme si fort vanté, n'a composé que des ouvrages grossiers. Si la réforme qu'on ose appeler *la fille des lumières*, n'éteignit point les lumières elles-mêmes, c'est qu'elles avoient inondé, en quelque sorte, l'Italie. Cette gloire des lettres, dit le même Voltaire, a été pendant le seizième siècle

siècle *le partage de la seule Italie* : la réformation en Allemagne, dans le nord, en France, en Angleterre, retarda les progrès de la raison, au lieu de les hâter.

La naissance du luthéranisme forme une des époques les plus remarquables de cette période, déjà si remplie d'événemens faits pour piquer la curiosité des hommes. L'inquiétude, la cupidité, l'ambition donnèrent lieu à cette révolution; le zèle religieux étoit étranger à celui qui l'opéra; les princes ne redoutoient déjà plus l'autorité des souverains pontifes : en France, la pragmatique-sanction, sous Charles VII, avoit déterminé, d'une manière précise, les deux pouvoirs spirituel et temporel, et les appels au concile général avoient été admis; les mœurs s'épuroient, s'adoucissoient, et le clergé s'éclairoit chaque jour. « La religion, dit Voltaire, depuis la persécution des Hussites, ne causoit plus aucun trouble dans le monde..... la cour de Rome poliçoit les mœurs, et rendoit les hommes plus sociables ». Il est curieux d'entendre le plus mortel ennemi du christianisme, l'homme qui a le plus lancé de sarcasmes contre les prêtres et les papes, le même qui composa ce vers :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin,

il est curieux, dis-je, de voir cet homme forcé de rendre, en cette circonstance, publiquement hommage à la vérité. L'Église auroit continué à jouir d'une paix inaltérable, si Léon X eût chargé les moines Augustins de lever les indulgences : Luther seroit resté un moine obscur, si, au lieu de confier la distribution des indulgences aux Dominicains, Léon l'eût confiée aux Augustins qui avoient toujours été chargés de cette *vente*. L'énonciation de cette vérité est universellement attestée par Voltaire, Hume, Caillard, et par les écrivains de toutes les nations et de tous les partis. Quelques hommes ont voulu regarder Luther comme un de ces rares génies qui, calmes et impassibles, embrassent d'un seul coup d'œil, l'avenir le plus reculé; Voltaire s'exprime franchement à cet égard : « Si l'on avoit dit alors à Luther qu'il détruiroit la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'auroit pas cru ». Cet ambitieux réformateur s'enveloppant du manteau sacré de la religion, *alla*, dit Mézerai, *plus loin qu'il ne pensoit*. Le mépris du pape pour la personne et les opinions de ce moine, eut les plus funestes résultats : Luther, pour l'Allemagne d'alors, étoit certainement un esprit prodigieux; ses ennemis l'ont trop déprimé, ses amis ont trop exalté

son mérite. C'étoit pour réformer la religion chrétienne qu'il s'annonçoit, et les passions seules le servirent : renonçant à l'esprit du christianisme, qui est un esprit de tolérance, de douceur, il finit par déclarer la guerre au pape, *à feu et à sang,* et par cet odieux langage, prouva qu'il manquoit même de la politique nécessaire à un homme qui opère une grande révolution. Les circonstances et les passions le servirent au delà de ce qu'il auroit osé attendre de ses propres moyens : les chrétiens, dans la primitive Eglise, furent des brebis qui, se laissant égorger, scelloient la religion de leur sang : presqu'à l'origine de la réforme, les protestans coururent aux armes, et dans leur haine aveugle pour le papisme, on les entendit crier en Hollande : *Plutôt servir le Turc que le pape.* Le grand Soliman, au rapport de Brantôme, haïssoit la religion des luthériens, disant que ces gens-là n'étoient que des brouillons et des séditieux.

Luther, ce génie prétendu supérieur, eut tous les préjugés de son siècle, et ne rougit pas de tromper ses sectateurs : il soutenoit que le diable lui avoit apparu à Wirtemberg, et qu'il l'avoit exorcisé en lui jetant un cornet d'encre à la tête. Celui-ci lui ayant reproché, un jour, de dire la

messe, il lui prouva, à force d'argumens, que c'étoit une idolâtrie : voilà, il faut en convenir, le diable bien zélé pour la cause du protestantisme. Luther accabla d'injures ses adversaires, sans en excepter aucun, de quelque rang qu'il fût (1).

Un historien doit se piquer d'une impartialité rigoureuse, ne pas déguiser le caractère des personnages, et ne pas se borner à montrer dans ses récits un seul des côtés du tableau. Pour juger Luther, et le juger impartialement, il ne faut se servir ni du père Garasse, ni de Cnoglerus, ni de Maimbourg, ni du père Daniel, ni même de Bossuet. Nous verrons Mézeray peindre, trait pour trait, le caractère du célèbre réformateur : on n'oubliera point que cet écrivain est, de tous les historiens français, celui qui s'énonce avec le plus de hardiesse en faveur des novateurs. « Ayant (Luther) la langue perpétuellement trempée dans les aigreurs de la médisance, jamais saoul d'injures et de malédictions..... adonné, outre mesure, à la bonne chère et aux voluptés, et, jusqu'à son extrême vieillesse, aussi peu réglé dans ses mœurs que constant et arrêté dans sa doctrine, laquelle il changea et

(1) *Hist. de l'égl. luth.*, t. IV, p. 267, par le baron de Mosheim, auteur protestant.

rechangea tandis qu'il vécut, plus de fois que le soleil ne recommença sa course ». — « Si l'on en excepte Mélancthon, dit le baron de Mosheim, zélé protestant, tous les autres montrèrent beaucoup d'aigreur. *Luther lui-même en donna le premier exemple, et surpassa tous les autres* par les injures grossières dont il accabla ses adversaires. Érasme lui-même appelle Luther *bête farouche, sanglier furieux*, et nomme son mariage *le scandale de la réforme*.

Luther n'eut jamais d'énergie que pour faire le mal ; il se déshonora par une lâche complaisance en faveur de la bigamie du landgrave de Hesse. Le chef des hérétiques songeoit beaucoup plus à ses plaisirs qu'à la religion : lui qui ne cessoit de tonner contre les vices et les scandales de la cour de Rome, auroit dû au moins ne pas mener la vie d'un Thrace. Tout en déclamant contre les papistes, il vidoit, d'un seul trait, une coupe contenant deux pintes, nommée *poculum catechisticum*, et presque aussi fameuse que l'antique coupe d'Hercule. En voulant soumettre le christianisme aux lumières de la raison, les luthériens faillirent perdre le christianisme et la religion elle-même. C'est à dater de cette époque désastreuse des controverses, que les esprits foibles vont se précipiter dans le

gouffre de l'athéisme ; ennemis, disoient-ils, des persécutions, ils devinrent les plus cruels persécuteurs. Storck, Muncer, Mathos, Jean de Leyde ensanglantèrent l'Allemagne : les protestans aujourd'hui les rejettent de leur sein ; mais il n'est pas moins vrai de dire que les anabaptistes furent les enfans perdus du protestantisme. Dans la suite, Calvin, à Genève, signala son intolérance et sa cruauté ; il fit chasser de cette ville, où il exercoit une tyrannie insupportable, le savant Castalion, et fit brûler le médecin espagnol Servet, accusé d'avoir fait imprimer, vingt-quatre ans auparavant, un livre contre *la sainte et individue Trinité*. Spifame, qui avoit abandonné le riche évêché de Nevers, pour embrasser la réforme, expira sur un bûcher au milieu des flammes, dans cette Genève si jalouse de la liberté de conscience (1).

La grande révolution causée par la réforme, agita tous les esprits, et les controverses de

(1) Ce seroit une injustice criante d'appliquer, de nos jours, de semblables reproches à Genève. Nulle part on ne trouve de mœurs plus douces et de citoyens plus industrieux : peu de villes ont donné le jour à un plus grand nombre de savans de tous les genres ; les ardeurs du fanatisme sont éteintes dans cette ville.

théologie ralentirent les progrès des lumières, excepté en Italie où les peuples restèrent calmes et inébranlables dans la foi. Des idées nouvelles de liberté ébranlèrent tous les trônes, et la hiérarchie ecclésiastique devint odieuse aux protestans, parce qu'elle sembloit en opposition avec la république universelle, qu'ils s'efforçoient d'établir sur les ruines de tous les gouvernemens.

En tous lieux où le protestantisme s'introduisit, les fureurs des Hussites se renouvelèrent, le patriotisme se perdit : les calvinistes, en France, ouvrirent l'entrée de leur pays à des armées étrangères, et du fond de sa retraite, Calvin attisa le feu de la guerre civile ; les chefs du parti calviniste exigèrent des places fortes, et, par le fait, ce pays, au lieu d'un seul État, en forma plusieurs. Nos ancêtres, comme au temps de Charles-le-Chauve, se livrèrent de sanglantes batailles. Falloit-il *réformer* l'Eglise à un prix aussi cher pour l'humanité (1)?

---

(1) Nous ne prétendons point réveiller des haines heureusement éteintes depuis long-temps ; nous nous transportons, en esprit, dans ces malheureux siècles où l'intolérance arma les hommes les uns contre les autres, et nous nous trouvons forcés, après un mûr examen

C'est ainsi que les protestans épurèrent le christianisme ; c'est ainsi qu'ils servirent les lumières et la philosophie : ces ennemis de la persécution devinrent les plus cruels persécuteurs, et justifièrent, au rapport de l'histoire, l'intolérance qu'ils reprochoient aux catholiques. Mélancthon se regardoit, au milieu des luthériens de son temps, comme Daniel dans la fosse aux lions.

Lisez dans l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, la lettre de Calvin à un officier du roi de Navarre : « Pareils monstres (en désignant ses ennemis) doivent être étouffés, comme j'ai fait de Michel Servet ». C'est ainsi que Luther, Calvin et Zuingle *entraînèrent leur siècle dans la route du perfectionnement.*

En Allemagne, les luthériens détruisant les monastères dans ce temps d'effervescence, appeloient les moines des *suppôts de satan* ; et cependant les princes luthériens eux-mêmes ont

---

historique, de prononcer ces divers jugemens. Les maximes de prudence et de sagesse professées par le gouvernement actuel, ont achevé de rétablir l'harmonie entre les diverses communions, et de tranquilliser toutes les consciences : de part et d'autre on a abjuré les faux systèmes de politique, et l'on déplore le excès inouis commis au nom de la religion.

rétabli des chapitres de chanoinesses de leur communion, entre autres celui de Stèdenbourg. Dès l'origine de cette secte, ils ne parloient que de simplicité dans le culte et dans les funérailles; et pourtant ces ennemis des grandes cérémonies religieuses, firent de pompeuses funérailles à Luther. Plus intolérans, plus cruels dans leur intolérance que les catholiques, les soldats luthériens de l'armée du traître connétable de Bourbon, commirent mille indignités dans Rome, et profanèrent les cendres des Saints. Charles-Quint, au contraire, défendit à ses soldats, surtout aux troupes espagnoles, de démolir le tombeau de Luther. « *Violari autem sepulchrum vetuit Carolus. Je ne fais pas*, dit-il, *la guerre aux morts, mais aux vivans; laissons-le reposer en paix, il a déjà trouvé son juge* ».

SOIXANTE-QUINZIÈME SYNCHRONISME.

De 1547 *à* 1559 *après J. C.*

Au commencement du règne d'Henri II, fils de François Ier, la France fut heureuse et paisible, malgré les intrigues de la cour, et la passion du monarque pour la fameuse Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois; de nouvelles espérances

vinrent ranimer la monarchie. Henri II sut habilement tirer parti des troubles que la ligue
1551. protestante de Smalkaden excitoit en Allemagne. Après avoir racheté la ville de Boulogne des Anglais qui l'avoient conquise sous le règne précédent, et apaisé une révolte en Guïenne, il s'unit aux autres protestans, s'empara des Trois-Evêchés, et garda cette importante conquête.

1552. Mais la paix de Passau, conclue entre les électeurs rebelles et Charles-Quint, dérangea de nouveau l'équilibre entre la France et la maison d'Autriche. Charles-Quint ne respiroit que la vengeance; les protestans désarmés ne l'inquiétoient plus, et cet empereur reprit, avec plus d'ardeur qu'auparavant, l'exécution de ses grands projets de monarchie universelle. Henri II s'étoit, jusqu'alors, montré inconséquent et impolitique; il persécutoit les protestans, les faisoit brûler en France, et combattoit pour eux en Allemagne: il avoit pour allié le barbare Albert de Brandebourg, surnommé l'*Attila de la Germanie,* que les luthériens abhorroient, pour le moins, autant que les catholiques eux-mêmes. Cette contradiction, cette duplicité dans les principes dévoient naturellement choquer le peuple, chez lequel l'ignorance ne sauroit détruire le bon sens, et devoient inspirer une juste défiance à la ligue

protestante, dont Henri II s'étoit déclaré le protecteur.

Charles-Quint envahit la France, résolu de 1553.
recouvrer les places conquises par son ennemi : il ne se proposoit pas moins que de pénétrer dans l'intérieur du royaume, et d'en subjuguer la plus grande partie; mais les talens, l'héroïque bravoure du duc de Guise ne lui en laissèrent pas le pouvoir; une armée de cent mille impériaux se fondit sous les murs de Metz dont elle avoit formé le siége. Charles-Quint humilié par la fortune, n'agit plus qu'avec foiblesse; les Français, sous le commandement du héros leur libérateur, vainquirent, l'année suivante, les Impériaux à la journée de Renti. A la vérité les troupes françaises perdirent la bataille de Marciano, en Italie, contrée perpétuel objet de l'ambition de nos rois, et toujours funeste à leurs armes; les Français y firent cependant admirer leur courage, et Montluc, enfermé dans Sienne, se défendit avec une intrépidité digne d'un meilleur succès.

Après l'abdication de Charles-Quint, les Français, rappelés en Italie par le pape Paul III, n'essuyèrent encore que des échecs, et se privèrent des talens du duc de Guise leur chef, dont les lauriers se flétrirent sur cette terre si

malheureuse pour nos généraux. Philippe II, héritier d'une partie de la puissance de son père, héritier de ses projets d'ambition, s'avança dans le cœur de la France même, à la tête d'une armée commandée par Emmanuel Philibert,
1557. duc de Savoie.

Cette fois, tout sembla conspirer la perte de cette antique monarchie. L'Angleterre, intéressée à ne point laisser succomber les Français, s'arma contre eux, et dix mille Anglais allèrent se joindre aux Espagnols. La noblesse française aveuglée par un faux point d'honneur, méprisoit une nouvelle arme (celle des pistolets), comme celle des lâches; et ce mépris, aussi fatal que l'avoit été autrefois celui pour l'arbalète, causa la perte de la bataille de Saint-Quentin. Les reîtres, ou *pistoliers* allemands surent bien en profiter, et presque toute cette brave noblesse expia, sur le champ de bataille même, un préjugé si mal entendu.

Après cette journée désastreuse, on croyoit la France anéantie; mais on ne connoissoit point assez l'indomptable valeur des Français; Coligny ne rendit la ville de Saint-Quentin qu'après un siége opiniâtre. Déjà l'arrière-ban étoit convoqué; les nobles venoient de toutes parts se rallier autour de leur souverain; les provinces mé-

ridionales en armes, s'ébranloient pour écraser les vainqueurs; et Paris, renfermant une nombreuse milice nationale, eût fait repentir Philippe II, s'il lui eût pris fantaisie de vouloir s'emparer de cette capitale. Un grand nombre d'historiens, sans réfléchir, accusent hautement ce roi de n'avoir pas su profiter de sa victoire, et lui adressent les mêmes reproches, et tout aussi peu fondés, que l'on a coutume d'adresser à Annibal, après la journée de Cannes.

L'intrépide Noailles, évêque d'Ax, digne imitateur de la vertu patriotique des anciens Romains, n'en soutint pas moins, dans Venise, l'honneur français, et refusa de céder la préséance à l'ambassadeur d'Espagne, fier des triomphes de Philippe II, fier de représenter le plus puissant souverain de l'Europe : ces triomphes des Espagnols se changèrent en humiliations pour l'Angleterre. La nation française, ranimée par le duc de Guise, tenta un généreux effort; ce général se porta, avec l'élite des troupes, sur Calais, reprit enfin cette ville importante, et par d'autres conquêtes importantes, effaça la honte de la journée de Gravelines, perdue, cette même année, contre les Espagnols, par le maréchal de Termes;

La perte de Calais réveilla la Grande-Bretagne, et l'éclaira elle-même sur ses véritables intérêts.
1558. La paix de Cateau-Cambrésis alloit remédier promptement aux maux de la France; la fertilité du sol, les ressources de l'industrie nationale promettoient une longue prospérité; on s'occupoit de fêtes au sujet du mariage de la fille d'Henri II avec le roi d'Espagne, lorsque la malheureuse joute de Montgomery replongea ce beau royaume dans le deuil, et fit renaître les ambitieuses espérances de la maison d'Autriche, espérances qu'elle n'eut pas même l'art de déguiser, et qui finirent par effrayer l'Europe entière.

Le maréchal de Brissac illustra ce règne par des vertus militaires et un désintéressement, auxquels la Grèce et Rome n'offrent rien de comparable.

Un conseil de régence fut établi en Angleterre au commencement du règne d'Édouard VI, fils d'Henri VIII, et Seymour, oncle du jeune prince, obtint le titre de protecteur et celui de duc de Sommerset. Tout plioit devant l'autorité absolue de ce seigneur : sa victoire de Pinkey, contre les Écossais, lui inspira encore plus d'orgueil et de despotisme; mais la jalousie

arma contre lui les grands du royaume. Seymour, de concert avec Cranmer, attaché au protestantisme, tourmenta les consciences, renouvela les exécutions du regne précédent, fit abolir la messe et une partie de la lithurgie romaine (1548). Dudley, comte de Warwick, créature du protecteur, le trahit, noua contre son bienfaicteur d'affreuses intrigues qui conduisirent Thomas Seymour, frère de Sommerset, à l'échafaud, et qui bientôt y conduisirent Sommerset lui-même (1552).

Dudley, créé duc de Northumberland, gouverna l'Angleterre plus despotiquement que ses victimes, persécuta les catholiques, fit exclure du trône, Marie, fille de Catherine d'Arragon, et désigner, pour héritière de la couronne, Jeanne Gray à laquelle l'ambitieux duc fit épouser son fils Guilford Dudley. Édouard VI, âgé seulement de seize années, mourut sur ces entrefaites, emportant avec lui dans le tombeau les plus belles espérances, que faisoient entrevoir d'heureuses qualités. L'Angleterre auroit eu besoin de toute la sagesse d'un bon prince : ce royaume présentoit l'aspect le plus misérable ; la *réforme* avoit défiguré les traits de la nation anglaise ; un sombre fanatisme commençoit déjà à bouleverser les têtes ; les réformés faisoient la

guerre aux arts ainsi qu'aux sciences, et couvroient leur patrie des ténèbres de l'ignorance et de la plus cruelle superstition.

La légitime héritière, Marie, rassemble une armée, dissipe le parti de son rival, fait juger, condamner et décapiter le traître Northumberland. De nouveaux troubles, suivent de nouvelles exécutions sanglantes; l'infortunée Jeanne Gray, à laquelle on avoit remis le sceptre malgré elle, périt aussi sur l'échafaud, et cette jeune femme, ornée de toutes les grâces de son sexe, douée des talens les plus aimables, mourut victime de l'ambition effrénée de son beau-père, et de la vengeance de sa souveraine. La cruelle Marie, sans recourir aux voies de la prudence, rétablit le catholicisme, et achève d'indisposer la nation anglaise, en épousant Philippe II, roi d'Espagne (1554), qui fut obligé de se restreindre aux droits d'un mari, sans pouvoir jouir dans cette île des prérogatives du trône.

Gardner, prélat sans caractère, qui avoit souscrit à tous les projets de réforme sous Henri VIII, ainsi que sous Édouard VI, affectant un zèle religieux, qui n'étoit point au fond de son cœur, excita le ressentiment de la reine contre les hérétiques, tandis que le vertueux cardinal Pole, demeuré constamment attaché à la religion catholique,

tholique, s'efforçoit d'inspirer à Marie l'humanité et la modération.

Une sombre tyrannie enveloppa toute l'Angleterre, et la persécution donna au protestantisme des martyrs, dont le plus célèbre fut Cranmer : ce Mutius-Scévola des siècles modernes, laissa brûler dans les flammes sa main, en disant : « *Cette main a péché* », parce qu'il avoit signé une rétractation de son hérésie. Marie, dans tout autre temps, eût régné avec beaucoup de gloire ; cette souveraine avoit de la fermeté, et savoit se roidir avec héroïsme contre les obstacles ; elle prit part à la guerre contre Henri II, en faveur de Philippe son époux. Marie, objet de la haine des réformés, s'éteignit dans les accès d'une noire mélancolie (1558), et laissa le trône à sa sœur Élisabeth, fille d'Anne de Bouleyn, qui, long-temps gardée à vue et prisonnière, trembla pour ses jours. La nouvelle reine prit aussitôt des mesures pour détruire l'ouvrage de Marie, et rétablir la réforme en Angleterre.

Durant toute cette période la fureur dogmatique des protestans agita l'Écosse, et fit bientôt couler le sang le plus précieux de ce royaume. Les réformés qui vouloient renverser l'édifice de la religion chrétienne, les catholiques qui vouloient

le soutenir, en vinrent aux mains; ceux-ci eurent d'abord l'avantage, et persécutèrent des ennemis qui ne les ménageoient pas non plus. La jeune reine, Marie Stuart, recherchée en mariage par les princes les plus puissans, épousa le dauphin de France, qui régna sous le nom de François II.

Charles-Quint, vainqueur des luthériens, dictoit des loix à toute l'Allemagne, intimidoit ses ennemis, et ne les épargnoit plus. La prospérité étourdit cet empereur, et l'aveugla : accoutumé à parler en maître, il donna le fameux *interim*, édit qui déplut aux protestans ainsi qu'aux catholiques. Au lieu de poursuivre, de combattre et d'écraser le protestantisme, Charles-Quint, traînant à sa suite son prisonnier Jean Frédéric, s'amusa à jouir insolemment de ses triomphes.

Un prince, qui avoit vieilli dans la politique, dans la connoissance des hommes, se laissa pourtant tromper par le jeune Maurice auquel il avoit donné l'investiture de l'électorat de Saxe, et qui lui devoit toute sa fortune. L'étincelle du fanatisme se communiqua dans toutes les villes impériales, et l'empereur, au milieu de l'incendie qui s'allumoit de toutes parts, s'endormit dans une fausse sécurité. Maurice, qui n'avoit d'autre

religion que l'intérêt, trahit habilement son bienfaicteur, se servit même des ressources que lui fournit Charles-Quint, leva le masque inopinément, et marcha sur Inspruck pour le surprendre et l'accabler. Le réveil fut aussi terrible qu'humiliant pour l'empereur, obligé de quitter précipitamment cette ville (1552), et d'aller au delà des Alpes, chercher un asile. Charles-Quint, jusqu'à cette époque, si fier, si heureux, ne songea point à se venger d'un hypocrite, d'un scélérat qui s'étoit joué de sa bonne foi, et qu'il avoit cru le plus ferme soutien de sa grandeur. L'année suivante, les Turcs défirent une armée impériale à Dessick, en Hongrie. *La paix de religion* termina la guerre civile : l'inflexible Paul IV anathématisa cette paix, et ceux qui l'avoient conclue.

Charles-Quint méprisant les foudres ecclésiastiques, se livra tout entier au plaisir de la vengeance contre le roi de France, Henri II, qui avoit puissamment secondé la ligue de Smalkaden. Cette fois, il n'essuya que des revers ; la fortune sembla se jouer de tous ses projets, et le traiter avec dédain sur la fin de sa carrière : tant de sceptres réunis entre ses mains commencèrent à n'être plus d'aucune valeur à ses yeux. Les protestans cessèrent néanmoins de l'inquiéter, et

se réunirent contre le farouche Albert de Brandebourg, surnommé l'*Alcibiade*, et bien plus justement l'*Attila de la Germanie*, parce qu'il désola toutes les provinces de l'empire. Maurice le battit à la journée de Siéverhausen (1553); une blessure mortelle termina les jours du vainqueur, et délivra Charles-Quint d'un redoutable adversaire. Albert de Brandebourg, fugitif, abhorré de toute l'Allemagne, se réfugia en France, où bientôt ce prince mourut de chagrin et de désespoir.

De douloureuses infirmités, de cuisans chagrins déterminèrent Charles-Quint à résigner (1555) le sceptre de l'Espagne à Philippe II son fils, et, l'année suivante, le sceptre impérial à son frère Ferdinand II. Pour lui, dégoûté des grandeurs humaines, fatigué de régner sur les peuples, ne voulant plus régner que sur lui-même, il choisit une retraite, en Espagne, dans un couvent d'Hiéronymites, où de nouvelles afflictions, de nouveaux chagrins, entre autres l'ingratitude de son fils, minèrent peu à peu sa foible santé. Tout entier délaissé à ses tristes réflexions, oubliant l'Univers, ayant sans cesse l'éternité devant les yeux, il ne chercha de distractions que dans le travail des mains, et encore le souvenir de sa puissance venoit-il quelquefois le troubler, et

réveiller sa triste philosophie. Un jour, ne pouvant faire accorder deux montres, il lui échappa cette plainte si expressive : « *Je ne puis donner à deux montres un même mouvement, et j'ai voulu long-temps donner à tous les hommes la même opinion* » ! Un acte religieux de mélancolie conduisit cet empereur au tombeau, à l'âge de cinquante-neuf ans, et dans la même année que Henri II son ennemi.

Ferdinand, prince d'une humeur conciliante, pacifique, calma les passions fougueuses des deux partis protestant et catholique, et s'appliqua soigneusement à maintenir entre eux la bonne harmonie. La Bohême, jusqu'alors si remuante, obéit avec docilité à ce prudent souverain : spectacle de bonheur, qui indigne certains historiens stupides qui, dans leurs écrits, n'estiment les nations que lorsqu'ils les voient armées pour la défense d'une liberté mal entendue ; ils louent sans mesure ces fanatiques ambitieux qui attisent le feu de la guerre civile, et couvrent leur patrie de soldats (1). Ces lâches écrivains ne se plaisent que dans le fracas des sé-

(1) Lisez le 41[e] volume de la grande *Histoire universelle ;* les auteurs appellent presque tous les chefs de rebelles de *grands hommes.*

ditions; ils en exaltent les fauteurs, lesquels écrasent, dans leur marche, les peuples qui ont le malheur d'admirer ces sanglantes idoles, et de leur prodiguer un fol encens.

La Hongrie, déchirée par la guerre civile, attaquée par les Turcs, ne vit arriver de terme à ses malheurs, qu'après la retraite de la reine Isabelle, veuve de Jean Zapole, femme d'un admirable caractère, et que ses grandes qualités rendoient tout-à-fait digne de porter la couronne. Castalde, habile général de Ferdinand, fut le principal auteur de cette révolution, et ses victoires affermirent le sceptre entre les mains de son maître. Les troupes allemandes se signalèrent contre les infidèles, par des prodiges de valeur, sous la conduite de leur général aussi intrépide que les soldats : déterminé à enlever une ville à Soliman, rien ne put le faire revenir de cette résolution, ni le courage désespéré des Turcs, ni les efforts plusieurs fois inutiles de ses guerriers qui le conjuroient d'opérer la retraite : « *Il faut prendre Lippe ou mourir* », répondoit Castalde, et cette ville fut effectivement prise.

Philippe II, possesseur d'une vaste monarchie, maître du nouveau monde, ne pensa qu'à

bouleverser l'Europe, afin de placer de nouvelles couronnes sur sa tête, et dans l'Espagne même alluma des bûchers contre les hérétiques. L'histoire de ce prince se trouve, à cette époque, confondue avec les histoires de France et d'Angleterre.

Les Suisses, au milieu des scènes de carnage que l'histoire du fanatisme offre, partout ailleurs à nos regards, vécurent dans le calme et le silence du bonheur : liés à la France, par un secret penchant, ils lui fournirent de nombreux bataillons qui rendirent des services signalés à Henri II. Ce monarque prodigua les plus grandes marques d'estime et d'amitié aux cantons, et désira qu'ils servissent de parrains à une fille qui lui étoit née : ce fut le peuple le plus heureux de l'Univers, puisqu'il se borna à jouir des fruits de la liberté et des bienfaits de la nature. Du moins on est sûr de pouvoir se distraire dans les vallées de la Suisse, de l'horreur qu'inspire le tableau des crimes et des calamités qui désolent le reste de l'Europe.

La république de Genève, alliée des cantons, présente seule un contraste qui trouble la douceur d'un spectacle si consolant pour l'humanité;

l'ambition s'y couvre d'un voile aussi lugubre qu'en France et en Allemagne. Dans cette ville s'ourdirent toutes les conspirations qui coûtèrent tant de larmes et de sang à notre patrie : dans cette ville s'agita la discorde, pour semer de toutes parts les calamités de la guerre civile : efforts criminels, efforts que des historiens aveuglés par le fanatisme, osent représenter comme les efforts du patriotisme, et le combat de la philosophie contre l'ignorance. Les catholiques, il est vrai, de leur côté, allumoient le ressentiment des réformés; c'étoit le combat des passions contre les passions, et de la haine contre la haine.

En Pologne, Sigismond II (1548) venoit de terminer, a l'âge de quatre-vingt-deux ans, sa longue et glorieuse carrière. Sigismond-Auguste son fils, recueillit paisiblement une couronne affermie par de nombreux exploits, et durant tout le règne d'Henri II, gouverna comme ses enfans les Polonais, dont la tranquillité ne fut troublée que par une guerre passagère contre les Russes.

Gustave-Vasa continuoit à encourager l'indus-

trie des Suédois, à chercher un débouché facile aux productions du royaume, ainsi qu'à favoriser l'étude des sciences et des lettres; il adoucit insensiblement les mœurs de ses sujets, s'environna d'un appareil propre à lui concilier leur respect, en même temps qu'il gagna leur cœur par des manières affables et douces. Heureux si ce roi n'eût allié à son zèle pour la prospérité de la Suède, un zèle destructeur contre la religion catholique !

Christiern III, en Danemarck, à l'exemple du monarque suédois, et dans les mêmes vues intéressées, établit la réforme dans le royaume, accorda aux nobles l'horrible droit de vie et de mort sur leurs vassaux, et, par la destruction du clergé, renversa la seule barrière qui fermât l'entrée au despotisme. Ainsi, le catholicisme aboli, l'autorité royale n'eut plus de frein, non plus que la noblesse, et le peuple se vit abandonné comme un vil troupeau, aux passions tyranniques des grands.

Le jeune Ivan IV, après avoir châtié l'insolence des Boyards, et pourvu à la tranquillité intérieure de l'empire russe, marcha contre les

Tartares d'Astrakan, assiégea cette ville, partagea, dans cette occasion, les fatigues et les dangers du moindre soldat, soumit à ses armes (1553) une place si importante, défit complétement les Criméens qui vouloient secourir leurs compatriotes, renversa la dernière monarchie des Tartares, et, par ses exploits, força la renommée de publier son nom dans toute l'Europe. Le czar vainqueur, attaqua ensuite (1558) les chevaliers *porte-glaives*, les vainquit, et fit prisonnier leur grand-maître, Furstemberg.

En Italie, toujours même sagesse de politique parmi les Vénitiens; cette qualité ne fait que s'accroître, lorsque leur puissance diminue. Le sénat de Venise résistant à toutes les séductions de la France, persévéra dans la neutralité: alors cette république, jalouse d'une autre célébrité moins dangereuse, encourageoit les arts, et récompensoit généreusement les hommes de mérite; elle jouit, au sein de la paix et de l'abondance, de tout le bonheur qu'il est permis aux hommes d'obtenir sur la terre.

Soliman II se préparoit à subjuguer l'Allemagne, lorsqu'une diversion, causée par les Per-

sans, sauva cette contrée, et tira Charles-Quint d'un danger alarmant. Le sultan étant passé en Asie, s'avança dans la Perse, ravagea une grande étendue de pays, et dicta la paix à ses ennemis, après les avoir vaincus dans plusieurs combats. Soliman, la terreur et l'admiration des chrétiens, ce héros qui avoit un si grand fonds d'esprit et de bonté, se laissa tromper, comme autrefois le grand Constantin, par les artifices de la sultane Roxelane, et commettant le plus affreux des crimes, fit étrangler en sa présence son fils Mustapha (1553). Comme le grand Constantin, il reconnut bientôt l'innocence d'une victime aussi chère, et le sultan immola à sa juste vengeance les auteurs d'un forfait qu'il pleura amèrement, et dont le souvenir empoisonna le reste de ses jours.

Il eut la douleur de voir son autorité méprisée, et ses deux fils, Sélim et Bajazet, se faire une guerre opiniâtre : quarante mille hommes périrent dans une bataille livrée entre les deux frères, et Bajazet vaincu, alla chercher un asile à la cour du sophi de Perse.

Thamas II, désirant venger l'honneur de la Perse, se mit à la tête d'une armée, et gagna,

sur les Turcs, une grande bataille où périrent, dit-on, cent trente mille hommes. Soliman II conclut la paix avec Charles-Quint, se transporta dans la Mésopotamie, et répara glorieusement ce revers. Thamas, retombé dans la mollesse, mourut (1556) universellement détesté de ses sujets. Ismaël II, son fils, passa d'une prison sur le trône; le malheur n'avoit servi qu'à lui aigrir le caractère, et à lui donner des inclinations perverses : sombre, farouche et cruel, il fit périr son propre frère.

En 1552, les Persans rétablirent, sur le trône de l'Inde, Akébar, descendant de Timur-Lenk. Le nouveau grand mogol fonda la ville d'Agra, et protégea les missionnaires chrétiens qui s'introduisirent dans son empire, pour y prêcher le christianisme : la science des ministres de l'Evangile les fit accueillir avec bonté du souverain.

Papes. Les trois dernières années du pontificat de Paul III; le pontificat de Jules III, les vingt-deux jours de celui de Marcel II, et le pontificat de Paul IV: treize conciles; le plus célèbre de tous,

celui de Trente, ouvert le 16 décembre 1545. Depuis le schisme d'Angleterre, la cour de Rome, au milieu des tempêtes religieuses qui changeoient la face de l'Europe, se soutient par des prodiges de sagesse, par la politique la plus fine et la plus déliée. Jules III et Paul IV furent sévères dans leurs mœurs, et, dans leur palais, menèrent une vie aussi régulière que dans un couvent.

Paul III, trop occupé de la fortune de sa famille, sacrifia quelquefois à cette passion, le repos de l'Italie. Jules III, se regardant comme le père commun des fidèles, essaya, mais inutilement, de réconcilier Henri II avec Charles-Quint. Paul IV, par une inflexible sévérité de principes, nuisit à la religion, offensa inutilement la reine Élisabeth, et refusa de reconnoître pour empereur Ferdinand II; conduite capable d'opérer un schisme, si Ferdinand II ne se fût montré plus sage et plus modéré; mais Élisabeth ne se piqua point de la même modération, et choquée de la hauteur du pontife Amiens, se sépara entièrement de l'Église romaine.

Découvertes et conquêtes des Européens.

En 1549, S. François-Xavier, invité par un seigneur japonais, débarque dans l'île de Nyphon,

est reçu avec respect par le gouverneur du pays, convertit un grand nombre de ces insulaires, et opère les mêmes changemens dans l'île de Bungo, malgré les obstacles que lui suscitèrent les bonzes, ou prêtres idolâtres du pays. Les services que les Portugais rendirent à plusieurs gouverneurs contre les peuples révoltés, contribuèrent beaucoup à la propagation du christianisme.

Ces hardis navigateurs, désormais concentrés dans les opérations mercantiles, ne tentent plus aucune découverte. La population portugaise se dénaturoit en Europe par le mélange des couleurs; les habitans indigènes, et même la plus haute noblesse, avoient passé les mers pour aller s'établir à Ormus, à Goa, Ceylan, Malacca, au Brésil, à Mozambique, au Congo, ainsi que dans les îles de l'Océan atlantique; la gloire du nom portugais s'étoit aussi, en quelque sorte, disséminée sur cette immense étendue de territoire.

A la fin du règne d'Henri II, la rivalité de l'Angleterre cesse d'être dangereuse à la monarchie française. Jusqu'à cette époque, l'histoire de ces deux pays est si étroitement liée, qu'on ne sauroit séparer l'une de l'autre, sans opérer une espèce de déchirement; les événemens, les

hommes, les choses s'y confondent perpétuellement, depuis dix siècles environ, et l'antipathie qui règne entre les deux peuples ajoûte un nouveau degré d'intérêt au récit de leurs démêlés: on voit toujours d'étonnans contrastes au milieu du choc des passions; et ces deux histoires, si intimement liées entre elles, présentent néanmoins constamment des couleurs qui les distinguent l'une de l'autre; semblables à ces fleuves qui, en se mêlant avec les flots de la mer, conservent encore la teinte de leurs eaux.

Jamais contrée n'offrit une diversité de scènes plus frappante: les Bretons, jusqu'au troisième siècle de l'ère chrétienne, eurent des mœurs aussi sauvages que les Américains. Carause et Allecte, généraux romains, enseignent les premiers élémens de l'art nautique à une nation qui couvre aujourd'hui l'un et l'autre Océan de ses flottes. A peine elle s'est civilisée par son commerce avec l'empire romain, qu'elle tombe dans une sorte d'abâtardissement: foible, pacifique, étrangère à l'art militaire, elle ne peut défendre son indépendance contre les Pictes; elle n'excite plus que la commisération.

Sous la domination des Anglo-Saxons, cette île qui remplit actuellement la terre du bruit de son nom, se dérobe entièrement à nos regards,

l'espace de quatre siècles. Les Anglais eux-mêmes sont forcés de convenir que l'histoire de l'heptarchie est inabordable, et le savant qui a le plus de patience, le plus de sagacité, recule à l'aspect du chaos qui entoure les sept royaumes. L'Angleterre, réunie sous le même sceptre, par Egbert, formé à la cour du sage Charlemagne, ne jouit que peu d'années des douceurs de la paix et de la concorde. Les ancêtres d'un peuple naguères insulté par les princes de la maison de Brunswick, attaqué jusque dans Copenhague, et qui s'est vu enlever ses vaisseaux, les Danois, alors redoutables, débarquèrent dans cette île, s'y composèrent, les armes à la main, un État, et, au bout d'un siècle, la subjuguèrent du nord au midi. Les Saxons n'opposèrent qu'une foible résistance à leurs ennemis, et ne se vengèrent qu'avec perfidie, de la honte imprimée par cette conquête.

La discorde troubla bientôt les conquérans; on auroit dit que l'Angleterre étoit destinée à devenir la proie du premier audacieux. Quatre-vingt mille Normands passent la Manche, écrasent l'armée anglaise à la journée d'Hastings, s'emparent de Londres, traitent le peuple vaincu avec une rigueur, une barbarie étonnante, le chargent de toutes les entraves du despotisme, et

et lui prescrivent même, sous les peines les plus dures, l'heure de son coucher et de son lever. Guillaume-le-Conquérant appesantit un joug de fer sur ce peuple, et ne voulut régner que par la terreur : ce fut ainsi que les Anglais rongèrent, sans oser murmurer, le frein qui les retenoit sous une domination étrangère et cruelle : ce fut ainsi qu'ils se virent obligés de se soumettre au code des loix normandes, et de renoncer au sentiment de leur propre caractère. Sous la dynastie nouvelle, naquirent les premiers germes de la grandeur britannique ; les princes de cette dynastie commencèrent à fomenter habilement les divisions dans un pays où ils n'étoient que des vassaux.

Long-temps la rivalité de l'Angleterre fut fatale à la France ; la supériorité de la première de ces puissances doit être regardée comme un effet des circonstances et des vices du gouvernement féodal. On voit les Anglais triompher de nos monarques, à l'aide des Français eux-mêmes; car enfin, jusqu'au règne de Louis XI, la France eut dans les ducs de Bretagne et de Bourgogne de puissans auxiliaires qui secondèrent les efforts des armées anglaises. Quand Louis VI, dit le Gros, soutint la guerre contre Henri Ier, la plupart des châtelains des provinces occidentales

se déclarant contre leur souverain, allèrent se ranger sous les étendards de l'ennemi. Quand Édouard III terrassa les Français dans les plaines de Crécy, Édouard III avoit à sa solde un grand nombre de traîtres, comptoit les Flamands au nombre de ses sujets, et possédoit, comme ses prédécesseurs, une grande étendue de territoire dans la France même : cependant un souvenir flatte l'orgueil national, et sert, en quelque sorte, de compensation. Si l'histoire nous montre Henri V dans Paris, sous le règne de Charles VI, elle nous montre, dans Londres, Louis, fils de Philippe-Auguste, sous le règne de Jean-sans-terre. Malgré les immenses avantages qu'assuroit la politique du temps aux monarques anglais, on remarque avec plaisir la fierté nationale se soutenir au même degré, et ces ennemis si redoutables venir prêter l'hommage lige à nos rois, réduits à une foible portion d'autorité. Les Français ne succombent jamais que par l'excès de la témérité, et se relèvent glorieusement de leurs chutes.

Du moment que les Anglais eurent perdu les provinces continentales, et que leurs rivaux furent revenus à l'unité de monarchie, après la mort de Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne; du moment que nos souverains fu-

rent les seuls maîtres dans le royaume, l'équilibre se rétablit promptement entre les deux nations, et la valeur française, éclipsée par la féodalité, ne tarda point à reparoître dans son ancien lustre. Les guerres civiles de *la Rose blanche* et *de la Rose rouge* contribuèrent efficacement au repos de la France, en même temps qu'elles affoiblirent les forces de ses adversaires. De continuelles révoltes, qui éclatèrent sous les princes de la maison d'Owen-Tudor, empêchèrent ces princes d'inquiéter notre patrie, et de profiter encore du mécontentement des divers partis. Les guerres de religion isolèrent, quelque temps, la Grande-Bretagne de l'Europe. Avant que ces funestes événemens ne surviennent, nous verrons les Anglais servir comme auxiliaires dans les armées françaises, et concourir à replacer sur le trône le descendant de ces monarques auxquels leurs ancêtres avoient fait une guerre si opiniâtre, et quelquefois si injuste.

SOIXANTE-SEIZIÈME SYNCHRONISME.

De 1559 à 1560 après J. C.

FRANÇOIS II.

Les protestans contenus, jusqu'à cette époque, par un roi d'un âge mûr et d'une grande fermeté, conçurent, de leur côté, des espérences criminelles, et songèrent à se venger des persécutions qu'ils avoient essuyées, au lieu de pardonner généreusement à leurs ennemis, à l'exemple des chrétiens de la primitive Église. Les divers partis s'enhardirent dans leurs projets ambitieux ; la guerre contre les Espagnols et contre les Allemands, avoit formé, dans les divers partis, de grands capitaines ; et cette ressource si brillante, dans tout autre temps, n'étoit propre, dans la crise actuelle, qu'à éterniser la guerre civile, et accélérer la ruine de la monarchie. Le nombre des factieux se grossit sous le règne de François II, et la conjuration d'Amboise annonça hautement les vues ambitieuses des religionnaires : des idées de républicanisme se mêlèrent à tous leurs pro-

jets; ils ne vouloient pas plus de la hiérarchie politique que de la hiérarchie ecclésiastique.

L'ambition démesurée des Guises, tout puissans à la cour, appuyés de tout le crédit de la jeune Marie Stuart, avoit excité la jalousie d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et celle de Louis Ier, prince de Condé. Les Montmorency formoient un tiers-parti dont les vues n'étoient ni moins ambitieuses, ni moins préjudiciables à la tranquillité du royaume : en une seule année, s'accumulent, se pressent les événemens historiques, se nouent, se dénouent les intrigues les plus criminelles, et se préparent tous les malheurs qui fondirent sur la France. Coligny rassuroit, par une grande réputation militaire, les protestans que les exploits de Guise auroient pu effrayer; de cruelles exécutions, entre autres, celle d'Anne du Bourg, conseiller au parlement de Paris, excitèrent le ressentiment des réformés.

La conjuration d'Amboise, dirigée par la Renaudie, démasqua leurs intentions : quoique les acteurs eussent été immolés à la vue de toute la cour, les principaux chefs vivoient, ainsi que leurs sinistres projets, et, pour leur en imposer, on nomma le duc de Guise lieutenant-général du royaume. On ne peut, dans cette crise, que blâ- 1560.

mer l'espèce de plaisir cruel que prit la cour à contempler le spectacle du supplice des conjurés, car, pour ces malheureux, ils méritoient leur sort, et l'on ne sait pour quelle raison des historiens s'appitoient à leur égard. Les conjurés n'avoient-ils donc pas été arrêtés sur le fait? étoit-ce violer l'humanité que de punir des hommes armés contre leur pays, et qui, certes, en matière de religion, dans une pareille circonstance, ne se bornoient pas à penser différemment que leurs concitoyens? En vain, le chancelier, Michel l'Hopital, éleva sa voix patriotique au milieu de ces premières étincelles de la guerre civile; l'animosité des partis rendit son courage inutile. Coligny, dans l'assemblée de Fontainebleau, parla plutôt comme un maître que comme un sujet: d'ailleurs, les indignités, les violences de la *congrégation calviniste écossaise* donnoient en France la mesure de celles que pouvoient se permettre les calvinistes. Le duc de Guise alarmoit, non sans fondement, la nation sur les dangers que couroit la religion catholique, à laquelle étoit fortement attachée la grande majorité du peuple français. Des princes du sang, jaloux du crédit des Guises, cherchoient à contrebalancer la puissance de ces rivaux, en s'appuyant d'une croyance nouvelle qui com-

mençoit à s'accréditer, sûrs d'être secourus par l'Angleterre et par les princes protestans de l'Allemagne : mais les Guises n'étoient guères plus modérés dans leur despotisme ; ils recoururent à des voies perfides pour se saisir, dans Orléans, du prince de Condé et d'Antoine de Navarre, et faire juger criminellement leurs prisonniers. Condé alloit perdre la tête sur un échafaud, lorsque François II vint à mourir, à l'âge de dix-sept ans, sans avoir régné un instant.

Tandis que la monarchie française étoit menacée d'un triste naufrage, l'Angleterre, sous Élisabeth, reprenoit un aspect plus imposant : cette reine, gouvernant à son gré le parlement, obtenoit tous les subsides, toute la puissance qu'elle pouvoit désirer, et par sa fermeté, sa prudence, maîtrisoit les divers partis, leur imposoit silence, et gagnoit l'estime ainsi que l'attachement de tous ses sujets. Le fanatisme s'agitoit avec une fureur toujours croissante dans l'Écosse. Jean Knox, disciple de Calvin, attisoit le feu de la discorde dans cette contrée, fomentoit les haines, armoit les Écossais les uns contre les autres, troubles excités, sous main, par Élisabeth, et qui servoient merveilleusement ses

projets d'ambition. Cette reine, presque despote en Angleterre, travailloit à affoiblir l'autorité de sa rivale Marie Stuart : le parlement écossais, à l'exemple du parlement britannique, abolit la religion catholique, et substitue le calvinisme, sous le nom *de presbytériat.*

Philippe II venoit de quitter les Pays-Bas pour retourner en Espagne, où ce prince, tirant le glaive de la persécution contre les hérétiques, souleva contre sa barbarie, les Belges et les Bataves : une de ses flottes, commandée par le duc de Médina-Céli, essuya, devant Tripoli, un échec considérable, et les Turcs vainqueurs, enlevèrent près de cinquante galères.

En Allemagne, Ferdinand II se ménageoit habilement entre les protestans et les catholiques, s'efforçoit d'assoupir les haines religieuses, et de rappeler la concorde parmi ses sujets des deux communions. Les luthériens ne voyoient pas, sans inquiétude, les nouveaux progrès des calvinistes, protestans rigides qui rejetoient toute espèce d'hiérarchie, et qui interprétoient la morale évangélique au gré de la passion des hommes.

Tout le nord de l'Europe goûtoit les charmes de la tranquillité intérieure : le protestantisme régnoit sans obstacles en Danemarck, en Suède, mais n'osoit lever la tête parmi les Polonais, nation religieuse et grave dans ses principes. Sigismond II faisoit goûter à ses sujets les douceurs de la paix : les catholiques, unis entre eux, s'opposèrent aux efforts du protestantisme.

Gustave-Vasa, roi de Suède, termina la même année que François II, un règne qui seroit beaucoup plus glorieux, sans l'ingratitude dont il se rendit coupable envers les Dalécarliens catholiques, auxquels il étoit redevable de la vie et de la couronne.

Venise, aspirant à la gloire d'une bonne législation, rappela dans ses murs l'antique simplicité des mœurs, et fit de sages loix somptuaires pour rétablir une espèce d'équilibre entre les diverses classes de la république.

Les ducs de Savoie commencent à jouer un rôle important parmi les puissances de l'Europe : la France s'étoit emparée de leurs États après la paix de Cateau-Cambrésis. Emmanuel-Philibert fut remis en possession de son duché.

Soliman II, accablé par la douleur, ne donnoit presque plus signe de cette vigueur et de cette activité qui avoient fait trembler l'Europe.

Pape : Paul IV, qui mourut à la fin de l'année 1559; son inflexibilité l'avoit rendu odieux au peuple romain : pour dérober le cadavre du pontife à la rage de la multitude, on fut obligé de l'enterrer précipitamment durant la nuit; mais elle se vengea sur les statues du pontife, que les Romains précipitèrent dans le Tibre. Les cardinaux élevèrent, à la place de Paul IV, Pie IV, de la famille des Médicis.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 1560 à 1574 après J. C.

CHARLES IX.

Un roi de dix ans, une reine ambitieuse, Catherine de Médicis sa mère, les Guises d'un côté, Coligny, Antoine de Bourbon, Louis de Condé de l'autre, les divers partis en présence, et sur le point de courir aux armes, telles paroissoient les dispositions des esprits. Cet état de choses ne présageoit que des malheurs à la France; néanmoins toutes les haines, toutes les pas-

sions semblèrent un moment éteintes, mais elles n'étoient qu'ajournées. Les États-généraux, convoqués à Orléans, sous le règne précédent, ne servirent qu'à exalter le fanatisme et l'ambition, ainsi qu'à réveiller la discorde qui s'étoit reposée seulement pour retrouver de nouvelles forces. Catherine de Médicis, nommée régente, jalouse de conserver le pouvoir, divisa bientôt les partis, afin de régner plus sûrement, et se trompa dans son odieux calcul; les moyens de rapprochemens qu'elle proposa n'étoient propres qu'à nourrir le fanatisme. L'inutile colloque de Poissy ne servit qu'à flatter la vanité 1561.
du cardinal de Lorraine, et rendit plus audacieux les calvinistes : la liberté de conscience que la cour leur accorda, ne fit qu'accroître leur audace; il ne falloit plus qu'une étincelle pour allumer un grand incendie, et couvrir la France de ruines.

Le massacre de Vassi, en Champagne, occasionné par une querelle particulière entre les calvinistes de ce lieu, et les gens du duc de Guise, devint le signal de la guerre civile : aussi- 1562.
tôt le patriotisme s'éteignit dans la cour des Français; la reine-mère, elle-même, attisa le feu au lieu de l'étouffer. Le duc de Guise, chef du fameux *triumvirat*, composé du roi de Na-

varre et du connétable de Montmorency, unis au maréchal de Saint-André, rallia sous les drapeaux du roi les catholiques.

Calvin, obligé de quitter la France sous le règne de François Ier, se comportoit alors dans Genève avec toute la férocité du despote le plus sanguinaire, et de cette ville bouleversoit le pays qui lui avoit donné le jour ; c'étoit l'ame du parti religionnaire : le véritable but de ce parti tendoit à morceler la monarchie française, à former des républiques fédératives, et à se rendre indépendant. Le prince de Condé, abjurant les sentimens qui devoient l'attacher à l'honneur, ne rougit point de livrer le Hâvre aux Anglais, et de donner, le premier, l'exemple contagieux de cet oubli du patriotisme.

Les catholiques obtinrent d'abord une supériorité marquée : la prise de Rouen (qui pourtant
1563. coûta la vie au roi de Navarre), le succès de la bataille de Dreux, la captivité de Condé, ainsi que la paix signée entre les vainqueurs et les vaincus, faisoient concevoir les plus heureuses espérances pour l'avenir, lorsqu'un scélérat, Poltrot, calviniste, assassina François, duc de Guise, qui assiégeoit la ville d'Orléans : l'horreur de ce crime rapprocha une seconde fois les deux factions. Les Anglais, chassés du Hâvre, s'aperçurent

aussitôt quelle étoit l'énergie du peuple français, lorsqu'il savoit déposer ses animosités. La cour garda, en faveur des calvinistes, tous les ménagemens de la plus sage politique, et, pour ne leur causer aucun ombrage, refusa d'admettre en France les canons du concile de Trente qui regardoient la discipline ecclésiastique : mais plus on leur cédoit, plus les calvinistes se montroient exigeans; la paix n'étoit pour eux qu'un moyen de se recruter, et de faire la guerre avec plus d'avantage; ils voyoient, au dehors, le nombre de leurs prosélytes augmenter chaque jour. L'insurrection des Pays-Bas contre la maison d'Autriche les rendit encore plus séditieux.

La cour, il est vrai, livrée à un esprit de vertige, détruisant elle-même son propre ouvrage, ne suivoit qu'une marche tortueuse : la 1565.
fameuse conférence de Bayonne avec Philippe II n'étoit guères propre qu'à faire naître la défiance dans le cœur des protestans, et qu'à les irriter. On ne peut que déplorer le malheur de la France, d'avoir eu, à cette époque, un gouvernement si perfide, et des sujets si ombrageux, qui élevoient si haut leurs prétentions, sujets qu'un monarque ferme et prudent eût pu rappeler à eux-mêmes, pour employer plus utilement leurs bras contre les ennemis du royaume;

mais il auroit fallu, en même temps, que les Français de tous les partis, eussent professé cette belle maxime du vertueux Montmorency : « *Une foi, une loi, un roi* ». Les grands n'avoient au fond du cœur qu'une ardente ambition ; la foi, la loi et le roi comptoient pour peu de chose.

Les religionnaires jetèrent tout à coup le masque ; le prince de Condé, un de leurs chefs, à la tête d'une armée, résolut d'enlever à Meaux Charles IX ; mais quatre régimens suisses, se formant en bataillon carré, reçurent le roi, la reine, ainsi que toute la cour, et ramenèrent intrépidement dans Paris un si précieux dépôt, quoique, sur toute la route, les troupes protes-
1567. tantes harcelassent cette brave infanterie, qu'elles ne purent jamais entamer. Les Suisses marchoient rapidement, les piques croisées, en faisant retentir les airs de chants guerriers qui donnoient l'apparence d'un triomphe à leur retraite. La sanglante journée de Saint-Denis suivit de près cet événement, et affoiblit le parti des catholiques vainqueurs, qui perdirent, sur le champ de bataille, le vertueux connétable de Montmorency, un des plus dignes soutiens du trône et de la religion. L'histoire ne présente plus qu'une complication horrible d'événemens, des

traités de paix rompus aussitôt que jurés, et de nouvelles batailles entre les protestans et les catholiques. Les Allemands et les Anglais accourent dans l'intérieur de la France, afin de prendre part aux querelles des religionnaires, et de s'enrichir aux dépens du royaume. Condé expire sur le champ de bataille de Jarnac, tué ou plutôt assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes 1569
du duc d'Anjou, nommé lieutenant-général du royaume, et qui dut sa victoire aux talens du maréchal de Tavannes, son guide et son conseil.

Les calvinistes, malheureux en rase campagne, et tant de fois vaincus, se relevèrent promptement de leurs défaites, soit par la perfidie de la reine-mère, soit par l'habileté de leur principal chef, l'amiral Coligny. Alors se montra le jeune Henri, roi de Navarre : de nouvelles troupes protestantes, intéressées à ne point laisser succomber leurs frères, se portèrent avec ardeur au secours des vaincus ; la nouvelle victoire remportée par le duc d'Anjou, à Montcontour, devint aussi stérile que toutes les précédentes. Coligny restoit toujours aux protestans, et c'étoit pour eux une ressource inépuisable : cet homme actif retrouvoit des soldats, et de nouveaux moyens d'éterniser la guerre : les places fortes, que ceux de sa religion possédoient, leur don-

noient le temps de recevoir des renforts du dehors. Il ne faut donc pas s'étonner que la cour ait accordé aux protestans le traité de Saint-
1570. Germain, si favorable à leur secte.

D'ailleurs, cette cour corrompue et cruelle méditoit une de ces sanglantes tragédies, dont les historiens honnêtes voudroient pouvoir effacer jusqu'au souvenir ; toutes les ruses de la perfidie furent employées pour tromper les calvinistes, et cacher la vue du précipice qu'elle creusoit sous leur pas : c'est au milieu des plaisirs, au milieu des fêtes célébrées pour le mariage du jeune Henri, avec Marguerite de France, que s'apprêta le plus affreux des massacres. Enfin la fa-
1572. tale Saint-Barthelemi couvrit de deuil la France ; le fanatisme de l'ambition, caché sous un masque religieux, s'abreuva de sang, et savoura à longs traits, le barbare plaisir de la vengeance. Des prélats et des seigneurs refusèrent vertueusement d'obéir aux ordres du roi sur le massacre des protestans, et d'imiter le zèle atroce de la capitale.

La cour ébranla elle-même, par ces sanglantes tragédies, les fondemens de l'autorité royale qui, au lieu de protéger ses sujets, les faisoit égorger impitoyablement. La guerre civile prit dès-lors un caractère plus dangereux, et les protestans que l'on croyoit terrassés, se défendant

dant avec une nouvelle fureur, opposèrent la plus vive résistance.

Toutes les passions se déchaînèrent contre la France, tous les feux de l'ambition s'allumèrent en même temps, et ce malheureux pays devint tout entier un champ de bataille : on auroit dit que la race de Cadmus revivoit en France pour s'entre-détruire. Les chefs des divers partis osoient se servir du nom sacré de la religion qui les désavouoit tous, et les rejetoit de son sein comme des enfans dénaturés. Nous n'essayerons point de prononcer entre les protestans et les catholiques, car il faudroit opposer fanatisme à fanatisme, perfidies à perfidies, massacres à massacres, et cette digression nous conduiroit beaucoup trop loin.

L'Espagne, durant ces scènes d'horreurs, s'applaudissoit de voir une nation si belliqueuse se consumer elle-même. Jamais la sombre et cruelle ambition de Philippe II ne s'étoit plus agréablement satisfaite, et ce *démon du midi*, s'apprêtoit à recueillir le fruit que la discorde lui offroit, lorsque l'Angleterre, sous le règne suivant, vint rabattre la joie de ce prince, et le contraignit, après la défaite de la fameuse *Armada*, à ne plus agir que par les voies sourdes de la perfidie. Le mal alla toujours croissant

1574. jusqu'à la mort de Charles IX, qui descendit dans le tombeau déchiré par les remords.

La nature avoit pourvu ce prince d'un grand fonds d'esprit, qu'il n'eut pas le temps de faire valoir : élevé au milieu des images sanglantes du crime, son ame ne s'ouvrit jamais qu'à de sinistres impressions; il vécut au milieu des armes et dans le feu des guerres civiles : sa mère vint à bout de pervertir le caractère naturellement aimable de ce jeune roi rempli des plus heureuses dispositions. Variété de connoissances, vivacité d'esprit, conception facile, charmante physionomie, Charles IX réunissoit toutes les qualités physiques et morales, et cependant ce ne fut qu'un tyran; Catherine de Médicis, qui ne lui permettoit pas de régner, lui permettoit seulement de cultiver les lettres. Nous l'avons dit plus d'une fois, les plus mauvais souverains firent le métier d'auteur. Charles IX se consacra à l'étude de la poésie, et fit même des vers assez jolis, préférables, selon nous, pour le mérite, à tous ceux de Ronsard; il ne rougit pas d'adresser à un poëte si burlesque, si pédant, ce quatrain d'une tournure aussi délicate qu'agréable :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être au plus haut prix que celui de régner :

Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais roi, je les reçois, poëte, tu les donnes.

Cette galanterie de madrigal ne sied point à un souverain. Eh! qui sera roi, si le roi lui-même renonce à ses augustes fonctions, et les échange contre le métier de poëte? Rendre les peuples heureux, est un ouvrage plus important que le plus beau poëme épique ; le rôle de monarque réclame tous ses soins ; la guerre, les finances, les impôts, la justice, l'agriculture et le commerce, sont les magnifiques sujets qui doivent sans cesse l'occuper : un prince qui pense différemment devient, sans le vouloir, un tyran ; aussi doit-on s'étonner de voir quatre guerres de religion déchirer l'État de Charles IX auteur ?

L'Écosse étoit en feu, et l'Angleterre paisible; Marie Stuart obligée de quitter, non sans les regrets les plus amers, *le beau pays de France*, alla régner sur un peuple grossier, ignorant et fanatique; le parlement écossais venoit d'abolir la messe, et l'audace des presbytériens excités par le fougueux Knox, ne connoissoit plus de bornes.

Guillaume Cécil, ministre d'Élisabeth, se-

conda puissamment les vues politiques de cette reine qui, en partie, lui fut redevable de la prospérité de l'Angleterre : il avoit les idées les plus saines sur l'administration publique. Toute cette impétueuse ardeur de fanatisme qui avoit agité le royaume, s'éteignit un moment, et les Anglais se livrèrent heureusement aux spéculations de l'industrie et du commerce : leur souveraine, par la force de son caractère, par l'ascendant de son génie, tint l'ambition des grands en respect, et s'occupa librement à jeter les bases de la puissance maritime de l'Angleterre.

Mais une fatale jalousie contre la reine d'Écosse, empoisonnoit tout le bonheur d'Élisabeth. Marie, jeune, aimable et belle, en donnant sa main au lord Darnley, son cousin, en lui procurant le titre de roi (1565), crut se l'attacher par les liens de l'amour et de la reconnoissance ; elle ne fut payée de ces bienfaits que par la plus noire ingratitude. Darnley agissant en maître, en tyran soupçonneux, cruel, fit assassiner le musicien Rizzio, sous les yeux mêmes de Marie enceinte depuis six mois. Elle ne se vengea non plus d'un tel crime qu'avec la plus noire perfidie, et fit périr Darnley pour épouser le misérable comte de Bothwel, complice de ce crime (1567). Marie, depuis ce temps, n'essuya que des malheurs ;

les Ecossais furieux prirent les armes, firent prisonnière, accablèrent d'outrages leur souveraine, laquelle, parvenue à s'échapper de leurs mains, rassembla une petite armée que les rebelles vainquirent près de Glascow (1568). Marie Stuart, fugitive, se retira en Angleterre où Élisabeth, contre les loix de l'honneur, de l'humanité, contre le droit des gens et des souverains, la retint en captivité, après l'avoir d'abord reçue avec tous les égards dus à l'infortune. Le spectacle d'une reine prisonnière enflamma l'ambition de plusieurs seigneurs anglais qui tous virent sur l'échafaud s'évanouir leurs espérances, et périrent tragiquement pour s'être intéressés à la cause de Marie Stuart. Sa rivale, paisible, semoit la discorde en Écosse ainsi qu'en France, dans les Pays-Bas, et soutenoit de toute sa puissance les protestans.

La Suisse donna à tous les peuples une leçon admirable de prudence, de sagesse et de modération; les cantons protestans refusèrent des secours aux calvinistes de France, comme à des rebelles armés contre leur souverain. Les peuples de l'Helvétie ne sont, dans leurs vallées, en spectacle qu'aux yeux de la vertu et du pa-

triotisme; la gloire, au dehors, les produit cependant à nos yeux de manière à augmenter notre estime pour une nation aussi loyale : la belle retraite de Meaux suffit pour l'immortaliser ainsi que le nom du colonel Psiffer. Les événemens arrivés en France, la part que les soldats suisses des cantons catholiques prirent à toutes les victoires contre les réformés, semèrent quelque défiance entre les cantons protestans et les cantons catholiques.

Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, surnommé *Tête de Fer*, se rendit redoutable à ses voisins, força le canton de Berne de lui céder une assez grande étendue de territoire. Les Bernois attachés à la réforme, se méfiant de leurs compatriotes catholiques, n'osèrent soutenir contre ce prince une lutte trop inégale; ils n'avoient plus la ressource de faire un appel au patriotisme de leurs concitoyens, puisqu'eux-mêmes en avoient affoibli les liens, en adoptant les erreurs de Luther, de Zuingle et de Calvin.

En Espagne, Philippe II repaissoit ses yeux du spectacle de ses sujets expirant dans les flammes, et par un zèle sacrilége de religion, multiplioit, chaque année, le nombre des victimes:

se renfermant en lui-même, il épioit l'occasion de satisfaire son ambitieuse inquiétude. Son entrevue dans Bayonne avec Catherine de Médicis et Charles IX (1565), épouvanta les calvinistes français; le meurtre de dom Carlos, et la mort prématurée d'Élisabeth de France, achevèrent de le rendre en horreur à toute l'Europe. Philippe II, en bouleversant tous les États, ne sut point, comme Élisabeth, assurer la paix dans les siens : les Pays-Bas se révoltèrent contre la tyrannie de leur souverain.

Les Maures d'Espagne eux-mêmes redoutant les entreprises tyranniques de Philippe II, tentèrent un dernier effort pour se relever, mirent sur pied une armée de quatre-vingt-dix mille hommes (1568), et implorèrent le secours des Turcs et du roi de Maroc, qui se contentèrent de former des vœux pour ces malheureux, lesquels s'étoient choisi pour roi un nommé Valor. Durant cette guerre civile se commirent des représailles affreuses; dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, vint à bout de la terminer, et, depuis ce temps, les Maures vaincus se virent en butte à la haine ainsi qu'à la persécution des catholiques.

Le cardinal de Grandvelle, ministre de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, et sœur na-

turelle de Philippe II, bravant l'autorité de cette princesse naturellement portée à l'indulgence, et secrétement encouragé par son maître, foula aux pieds les priviléges des Belges ainsi que des Hollandais, établit l'inquisition, et souleva enfin (1563), contre la maison d'Autriche, une nation patiente, laborieuse, mais peu accoutumée aux excés d'un semblable despotisme. Le duc d'Albe, envoyé (1567) pour soumettre les rebelles, appelés *les gueux*, par dérision, entra dans leur pays, environné de tout l'appareil d'un conquérant. Ce général, aussi habile que barbare, se comporta avec toute la férocité d'un Vandale, et fit périr sur l'échafaud les personnages les plus illustres du pays, entre autres les comtes d'Egmont et d'Horn, et poussa même le délire au point d'insulter publiquement, et de la manière la plus odieuse, des peuples qu'il auroit pu, avec certains ménagemens, ramener à leurs devoirs. Guillaume de Nassau, l'ame du parti protestant, parvenu à se soustraire à la cruauté d'un pareil bourreau, se réfugia en Allemagne où il combina le plan d'une république: l'an 1572, époque de l'existence politique des Hollandais, il se rendit maître du petit port de la Brille, et se disposa à faire tomber les fers de ses compatriotes. Il auroit peut-être échoué dans

cette généreuse entreprise, si Philippe II n'eût rappelé le redoutable duc d'Albe, qui étoit près d'anéantir les insurgés cantonnés dans un petit espace de terrain marécageux; désormais c'étoit seulement par la force, par l'habileté militaire qu'on pouvoit se flatter de les soumettre. Requeseus qui vint le remplacer (1573), n'avoit ni l'activité, ni l'énergie, ni les talens militaires de son prédécesseur; aussi cette retraite inespérée quadrupla les moyens de Guillaume de Nassau.

Dans le temps même que le duc d'Albe faisoit tomber sous la hache du bourreau un si grand nombre de têtes; dans le temps même que les bandes espagnoles traitoient la Hollande comme un pays conquis, des Hollandais, excités par l'appât des richesses, fuyant le dangereux séjour d'une patrie qu'ils croyoient perdue, allèrent s'établir dans les grandes Indes, et enlevèrent un grand nombre de comptoirs aux Portugais.

Le Portugal jetoit encore quelque éclat sous le règne de Sébastien, successeur de Jean III, prince vif, brave, d'une imagination ardente, et qui rouloit dans sa tête des projets gigantesques de gloire et de conquêtes.

Ferdinand Ier, à force de prudence, de modération, réunit les catholiques et les réformés, pour les opposer aux Musulmans qui menaçoient ses États héréditaires : ce prince si humain eut (1564) pour successeur, Maximilien II, son fils, dont l'Allemagne bénira éternellement la mémoire. Prenant pour modèle l'exemple de son père, il s'efforça d'éteindre l'esprit de parti, et d'exhorter les catholiques à la concorde, en leur disant : « *Ce n'est pas en teignant les autels du sang des hérétiques, qu'on doit honorer le père commun des hommes* ». Une si louable tolérance étoit nécessaire dans la crise où se trouvoit l'empire que les Turcs se préparoient à envahir ; ils commencèrent par se jeter sur la Hongrie (1560). La réunion des catholiques et des protestans sauva l'Allemagne, et les infidèles, après avoir pris la ville de Zizeth, et perdu leur vaillant prince Soliman II, renoncèrent à leurs projets. Un homme, Grumbach, trama une conspiration aussi horrible que celle de Catilina dans Rome, avec les mêmes talens, la même scélératesse : cette conjuration ayant été heureusement découverte, les principaux conjurés périrent du dernier supplice.

Maximilien II, doux, clément, charitable, ne faisant consister son ambition qu'à maintenir la tranquillité de ses peuples pour les rendre heureux, est pourtant moins connu, a moins de panégyristes, qu'un prince entreprenant et guerrier qui remporte de grandes victoires.

En Pologne, Sigismond II Auguste, pour mettre fin aux ravages des Russes, rassembla une armée qui, à la journée de Czaniski, remporta une victoire complète ; les ennemis vaincus laissèrent vingt-cinq mille hommes sur le champ de bataille (1564) : le monarque victorieux s'empressa de leur offrir la paix. Les Suédois éprouvèrent aussi la valeur de la nation polonaise, et furent vaincus peu de temps après cette journée. Sigismond II Auguste, dans les dernières années de son règne, se laissant aveugler par ses passions, répudia Catherine d'Autriche son épouse, et montra du penchant pour le luthéranisme ; l'hérésie reprit ses anciennes espérances, et fit de nouveaux progrès dans le royaume. La réunion définitive du grand duché de Lithuanie à la Pologne (1569), en augmentant les ressources de l'Etat, n'apporta aucun changement dans la constitution vicieuse des Polonais. Avec Sigismond II

Auguste qui mourut (1572), s'éteignit la dynastie des Jagellons, qui avoit occupé le trône l'espace de cent quatre-vingt-six années.

Le bonheur de la Pologne s'évanouit avec cette illustre famille, parce que la couronne devint élective, d'héréditaire qu'elle étoit auparavant. Ce pays se condamna lui-même, en adoptant cette mesure, à toutes les horreurs de l'anarchie, et retraça trop fidèlement jusqu'à nos jours, les images sanglantes du seizième siècle, où la voie d'élection remplaça celle de l'hérédité.

Une foule de concurrens se présentèrent pour régner sur les Polonais : ils eussent reçu un prince de la maison d'Autriche, sans la hauteur de l'empereur Maximilien II qui, du reste, sans ambition, content de ses vastes domaines, envioit très-peu un nouveau sceptre. Montluc, ambassadeur de France, mania les esprits avec un art si admirable, qu'il réussit à faire nommer Henri duc d'Anjou. Le changement de climat, des usages nouveaux dégoûtèrent bientôt ce prince de la Pologne : en apprenant la nouvelle de la mort de son frère Charles IX, il ne put se contenir, et pour renoncer à une couronne, recourut aux mêmes précautions, aux mêmes subtilités que l'ambition emploie d'ordinaire pour l'acquérir : avec moins d'impatience, moins

de mépris pour une nation fière, il eût pu la conserver avec celle de la France; mais sa fuite précipitée indigna contre lui la Pologne entière qui, cependant, eut la magnanimité de lui envoyer des ambassadeurs pour solliciter son retour.

En Suède, Éric XIV, successeur de Gustave-Vasa, ne marcha point sur les traces d'un père si recommandable; plus capricieux que cruel, il ne commit que des fautes, et poussa le délire et l'oubli de sa propre dignité, au point d'épouser une simple paysanne. Pierson, favori d'Éric, le principal instigateur de toutes les actions condamnables du monarque, fit juger à mort, et ensuite renfermer Jean, frère d'Éric. Une révolution s'opéra; elle devint fatale à Pierson, qui subit sur l'échafaud la peine due à ses forfaits. Jean ayant recouvré la liberté, peu de temps après (1568), usurpa la couronne, et remit Éric entre les mains des plus cruels ennemis du malheureux prince qui, dit-on, mourut empoisonné, après dix années de captivité. Durant le règne dÉric, les Suédois se battirent sur mer avec une rare intrépidité, contre les Danois leurs ennemis, et les vainquirent. Dans une bataille, un de leur vaisseaux résista à toute la flotte danoise,

et plutôt que de se rendre, se fit sauter en l'air. Jean favorisa les catholiques qui l'avoient secondé dans sa rebellion, et, pour un moment, rétablit les liens qui attachoient autrefois la Suède à l'Église romaine; il déclara la guerre au czar Ivan IV : elle se fit, de part et d'autre, avec une férocité inouie (1570), mais avec désavantage pour les Suédois.

La révolution religieuse, commencée par Christiern II, sous le règne de Frédéric II, s'acheva entièrement dans le Danemarck, qui ne s'en trouva pas mieux qu'auparavant : de continuelles guerres civiles épuisèrent les finances de ce petit royaume, et les nobles, dont le clergé romain avoit jusqu'alors réprimé le despotisme, soulevèrent les bourgeois ainsi que les paysans, et affectèrent pour ces deux ordres le plus souverain mépris.

En Russie, la perte de la sanglante bataille de Czaniski, ainsi que la mort d'une épouse chérie, qui tempéroit, par sa douceur, le caractère fougueux d'Ivan IV, dérangèrent l'esprit de ce czar qui devint réellement *terrible;* il exerça des cruautés, dont le récit effraieroit des bri-

gands eux-mêmes. Les revers qu'Ivan essuya dans la Pologne, aigrirent davantage l'humeur sanguinaire de ce souverain : transporté de la même frénésie que Caligula et Néron, il commit les mêmes extravagances, les mêmes horreurs, et, dans le délire du crime, dans les bras d'une honteuse mollesse, se joua des droits les plus sacrés de l'humanité. Cette bête féroce entra dans Novogorod, massacra de ses propres mains, un grand nombre d'habitans, traita cette ville plus cruellement que n'auroient pu le faire les Tartares, et, de retour à Moscou, fit jeter huit cents femmes dans la rivière, indépendamment de trois cents autres victimes qu'il livra au fer du bourreau; les bords de la Moska devinrent le théâtre des mêmes atrocités que ceux de Volkof. Tel fut cependant un des plus vaillans et des plus habiles czars de la Russie, celui qui, le premier, donna l'éveil à l'industrie de ses sujets, qui encouragea le commerce, fonda la ville d'Archangel, pourvut les places de guerre de nouveaux moyens de défense, et, par l'établissement d'une imprimerie, répandit les premiers rayons de lumière au milieu des ténèbres épaisses qui couvroient la surface entière de son empire. Ainsi l'homme peut allier les qualités les plus contraires; ainsi

le génie ne met pas les plus grands souverains à couvert des vices les plus monstrueux, et ne ferme pas toujours dans leur cœur l'accès à la plus affreuse barbarie.

De féroces brigands nommés Uscoques, occupèrent les armes de Venise qui eut beaucoup de peine à les réprimer : un tremblement de terre détruisit la forte ville de Cattaro, et cette catastrophe coûta la vie à la moitié des habitans qui reconnoissoient les loix de la république : l'arsenal de Venise et un grand nombre de bâtimens, sautèrent en l'air par l'explosion d'un magasin à poudre. La république s'affoiblissoit au dehors, tandis qu'elle s'embellissoit au dedans, de tous les chefs-d'œuvres de la peinture et de la sculpture : depuis long-temps elle vivoit en paix avec la Porte ; Sélim II rompit cette bonne harmonie, en faisant attaquer l'île de Chypre ; les Vénitiens se défendirent comme des lions dans Nicosie, une des villes principales que les Turcs prirent d'assaut (1570), et dans laquelle ces barbares massacrèrent plus de vingt mille personnes. Venise sollicita inutilement les puissances chrétiennes de lui fournir des secours ; le fanatisme et l'ambition les tenoient toutes en mouvement dans l'intérieur

l'intérieur de leurs États. L'Espagne seule, ainsi que le pape, s'empressèrent d'armer en faveur de la république : ces armemens furent inutiles; les finances de Venise étoient épuisées; elle n'avoit plus les mêmes ressources que dans le siècle précédent. Enfin, les Turcs enlevèrent Famagouste, la dernière place qui lui restoit dans l'île de Chypre, et cette nouvelle répandit la terreur dans Venise même. Le féroce Mustapha, leur général, usa de la victoire avec toute la fureur d'un cannibale : sans respect pour la foi d'une capitulation jurée entre les deux peuples, il fit écorcher tout vif Bragadin, commandant de Famagouste, et remplir de paille la peau de ce généreux martyr, que le barbare musulman suspendit, comme un trophée, à la vergue de sa galère; trophée qui le suivit jusqu'à Constantinople (1571).

Les chrétiens, cette même année, mirent en mer une nombreuse flotte montée par l'élite de la noblesse des divers États de l'Europe. Les Vénitiens combattant pour une légitime vengeance, combattant pour leurs intérêts les plus chers, firent des prodiges à la journée de Lépante, et leur valeur contribua beaucoup au gain de cette mémorable victoire navale : ce furent eux aussi qui en recueillirent le principal fruit; ils eurent la dou-

leur de se voir bientôt abandonnés à leurs propres forces, et conclurent la paix avec le sultan Sélim III (1573).

Chez les Turcs, Soliman II, avancé en âge, fit attaquer l'île de Malte; ses troupes, après un siége opiniâtre, furent repoussées par la bravoure des chevaliers que commandoit Jean de La-valette. Ce grand-maître ayant reçu une blessure en combattant sur la brèche, répondit à ceux qui le conjuroient de se retirer: « *Puis-je, à soixante et onze ans, finir plus glorieusement mes jours qu'avec mes frères?* Le sultan désirant terminer glorieusement sa carrière, désirant mourir comme il avoit vécu, c'est-à-dire, dans les bras de la victoire, reprit les armes contre les chrétiens, marcha en Hongrie et assiégea Zizeth.

Soliman II, quoique mourant, poursuivoit avec chaleur le siége de cette ville où commandoit le brave comte de Serin. Le grand-seigneur avoit déjà perdu près de vingt mille hommes: furieux de voir ses troupes toujours reculer, il mande tous les pachas de son armée, auxquels il adresse ces reproches foudroyans qui démentoient toute la sagesse de sa conduite passée: « *Lâches et indignes officiers, si, dans une heure, Zizeth n'est*

pas pris, je vous fais tous décapiter; je comble le fossé de vos têtes, et je passe sur ce pont pour monter à la brèche». Il survécut, quelques heures seulement, à ce barbare accès de colère (1561). Les Turcs, ignorant le trépas de leur souverain, se portèrent avec une nouvelle ardeur à l'attaque. Deux cents hommes restoient dans la place : ces braves guerriers s'embrassèrent réciproquement, et s'exhortèrent à se battre jusqu'au dernier soupir; aussi résolus que les trois cents Spartiates aux Thermopyles, ils montrèrent, avant le généreux sacrifice de leur vie, une héroïque gaieté, et se parèrent comme s'ils alloient à un festin. Cependant ils auroient pu recevoir une honorable capitulation; ils en rejetèrent l'idée même : tous périrent vaillamment les armes à la main; trait de dévouement qui nous fournit une nouvelle preuve de la bizarrerie de la fortune. Léonidas et ses trois cents Spartiates sont immortels; le comte de Sérin et ses deux cents Hongrois sont inconnus, tant il est vrai de dire que la renommée et la gloire ne se mesurent pas toujours sur la grandeur des actions.

A peine Soliman eût rendu le dernier soupir, que le grand visir répandit des flots de sang autour du cadavre de son maître, afin d'assurer le trône à Sélim II (1566). Le nouveau sultan,

fils de Soliman II, avoit de grandes vues que la barbarie de ses sujets ne lui permit point de réaliser; il essaya d'unir, par un canal, le Volga au Don; mais la guerre l'empêcha d'exécuter cette entreprise si utile au commerce. La conquête de Chypre lui promettoit les plus grandes prospérités; jusqu'alors les Turcs avoient fait trembler la chrétienté. La journée de Lépante détruisit des espérances si flatteuses; les Turcs y perdirent trente mille hommes, deux cents galères, leur amiral Ali et leurs plus braves marins, entre autres Mahometet Sirocco : l'élite de la noblesse vénitienne, italienne et espagnole, combattit dans cette célèbre journée.

Les Ottomans ne purent jamais réparer cette horrible brèche faite à leur puissance maritime. Sélim II, leur sultan, méritoit l'estime ainsi que l'amour de ses sujets, par sa douceur, son affabilité, sa libéralité et sa clémence; il mourut la même année que Charles IX: son fils Amurath III lui succéda.

En Perse, Ismaël II, abusé par une fausse politique, ne songea point à saisir l'occasion favorable que la fortune lui offroit pour humilier les Turcs. Les Vénitiens envoyèrent à ce sophi des

ambassadeurs, afin de l'exhorter à opérer une diversion; mais la vieillesse avoit enlevé toute l'ardeur guerrière de ce prince persan qui s'opiniâtra à rester dans l'inaction.

Papes. Pie IV, Pie V et les deux précédentes années du pontificat de Grégoire XIII. Pie IV termina les sessions du concile de Trente; Pie V donna la fameuse bulle *In cœnâ Domini*, attentatoire à la majesté des souverains, et créa Cosme de Médicis grand duc de Toscane, démarche qui offensa l'amour propre de l'empereur. Dans Rome se conservoient encore les anciennes prétentions de Grégoire VII; l'Église n'avoit cependant plus à rougir des mœurs ni de la conduite de ses pontifes : ils déployèrent toutes les vertus de l'humanité, et s'efforcèrent, mais inutilement, de rétablir le calme dans la chrétienté. Le pieux Pie V arma les chrétiens contre les infidèles; la victoire de Lépante, qui fit tomber les fers de vingt mille hommes, fut due au zèle de ce pontife.

Le concile de Trente termina ses sessions en 1563 : onze conciles particuliers furent tenus pour régler la discipline ecclésiastique, et pour la réforme des mœurs.

Ce synchronisme forme une période aussi sanglante, aussi malheureuse que beaucoup de périodes des siècles de barbarie ; en Turquie, en France, en Hollande se jouent d'épouvantables tragédies. L'Allemagne, d'où étoit sorti le germe de toutes les discordes, respire seule, ainsi que l'Angleterre, au milieu de l'agitation universelle. La réformation ébranle le bonheur des peuples dans les contrées septentrionales, présente des appâts au despotisme, ou bien à l'anarchie, gagne, par l'intérêt, les princes, et les peuples par celui de la liberté ; tous les souverains, si l'on en excepte Maximilien II, ont dans le caractère une dureté, une cruauté vraiment extraordinaires. Élisabeth elle-même, étoit sombre, jalouse, vindicative et cruelle ; Charles IX et Philippe II sont assez connus ; Éric X ne l'est pas autant : ce fut, pour le peindre en un seul trait, le Caracalla des Suédois. En France les généraux, les rois, les historiens, les poëtes, ceux-ci, dans leurs écrits, ceux-là, dans leur conduite, ont une teinte vraiment barbare. Une licence incroyable de mœurs règne au milieu de toutes les fausses idées de perfection que sème la R. p. réformée. Jean Knox, Calvin, l'un en Écosse, l'autre à Genève, s'appliquèrent,

sans relâche, à aigrir les esprits, ainsi qu'à pousser les peuples à la révolte contre les souverains. Un esprit de républicanisme se répand avec l'hérésie ; partout naissent des séditions ; dans tous les pays où les princes n'embrassent point la réforme, les princes sont attaqués jusque sur le trône. L'Italie seule est l'asile de la paix ; les beaux-arts y sont en honneur ; de nouveaux chefs-d'œuvres de tous les genres paroissent au jour : c'est, par excellence, la période du fanatisme.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 1574 à 1589 après J. C.

Charles IX laissoit à son frère une couronne ensanglantée et d'un poids accablant, même pour une tête vigoureuse. Henri III quitta, ou plutôt déserta la Pologne, pour aller régner en France : ce prince si brave, n'étant encore que duc d'Anjou, devint foible et lâche en prenant les rênes du gouvernement. Le trône, il est vrai, se trouvoit placé sur un volcan ; toutes les passions étoient près de faire éruption, et de le pulvériser : il falloit une grande dextérité, une fermeté inébranlable, une sévérité mêlée de douceur ; il falloit de

l'activité, de la prudence; et la plupart de ces qualités manquoient au monarque. Il est mille fois plus dangereux, pour un souverain, de pâlir devant ses sujets, que de prendre la fuite devant les ennemis du dehors : cette maxime n'étoit point celle du nouveau monarque. Peu de temps après l'arrivée d'Henri, le parti des *politiques* conspira contre son autorité; son frère, le duc d'Alençon, esprit foible, inquiet, brouillon, figuroit à la tête des conspirateurs. Les protestans, que le roi avoit vaincus, sous le règne précédent, reparurent en campagne, sous la conduite du jeune Henri, roi de Navarre, avec plus de moyens et d'audace qu'auparavant, et, sans avoir fait d'actions importantes, intimi-
1576. dèrent la cour, en obtinrent des conditions si avantageuses, que les catholiques alarmés pour la sûreté de la religion formèrent, la même année, cette ligue si fameuse par tant de fanatisme, de malheurs et de guerres civiles. En vain les Etats-généraux furent assemblés à Blois; ils se tournèrent contre l'autorité royale au lieu de la protéger.

En vain Henri III se déclare le chef de la ligue; cette résolution achève de le perdre : aucun projet ne lui réussit, toutes ses mesures lui deviennent funestes; de nouveaux édits, trop

favorables aux protestans, irritent, mettent en fureur les catholiques ; les Guises, à la mort du duc d'Alençon, tâchent de se frayer un chemin 1584.
au trône, et l'affection du peuple semble les y convier. Les ligueurs forcent le roi de faire la guerre aux protestans : ceux-ci, plus heureux que sous Charles IX, battent leurs ennemis à la journée de Coutras où périt Joyeuse, général de l'armée catholique ; le ressentiment augmente 1587.
contre la personne du dernier des Valois.

Mais aussi l'excès du mal et de l'injure le tire de sa profonde léthargie ; le vainqueur de Jarnac et de Moncontour se réveillant enfin, marche contre une armée de trente-cinq mille Allemands, empêche, près de la Charité-sur-Loire, leur jonction avec le parti protestant, et délivre la France d'un grand danger. Un service si éminent ne fit qu'aggraver les peines du monarque ; tout l'honneur de cette mémorable expédition fut attribuée à Henri, duc de Guise, surnommé le *Balafré* ; les rues de Paris retentirent de ces paroles injurieuses : « *Saül en a tué mille, David* (Guise) *en a tué dix mille* ». C'est ainsi que la séditieuse malice de la ligue exaltoit le prince lorrain, idole de la plus vile populace. Les satires, les outrages sans nombre accablèrent le malheureux Henri III, au lieu de lui

inspirer une courageuse indignation ; il vouloit être roi, et cependant il défendit aux Suisses qu'il avoit fait venir dans Paris, de tirer sur le peuple. L'immobilité de ces braves étrangers enhardit les Parisiens, qui s'entourèrent de barricades; les Suisses furent obligés de demander grâce, en agitant des chapelets et en criant : « *Bons catholiques* » *!* Le comte de Brissac, un des héros de cette journée, eut beaucoup de peine à les sauver.

1588. Henri III convoqua dans Tours les États-généraux qui, loin de le seconder, se joignirent à ses plus mortels ennemis. La tempête devint plus effroyable, et le naufrage plus certain ; il n'y eut plus de France pour le malheureux Henri III, il n'y en eut plus pour les bons Français eux-mêmes; la ligue et l'Espagne régnèrent conjointement. Dans ce moment de crise, il se réveilla une seconde fois, pour ordonner l'assassinat du duc de Guise, auteur de tous ces événemens. Loin de régler sa conduite sur cette action d'éclat et de vigueur, il retomba dans ses premières incertitudes, dans ses premières langueurs, et laissa échapper un temps précieux, qui lui eût permis d'agir avec succès contre la capitale rebelle.

Henri III, abandonné des principaux seigneurs catholiques, fut contraint, malgré ses scrupules

de religion, de se réunir au roi de Navarre, le 1589.
plus proche héritier du trône, prince généreux et magnanime, qui embrassa avec chaleur la cause de l'infortuné monarque : leur réunion s'opéra sur les bords du Cher, près du château de Plessis-les-Tours, aux applaudissemens d'un peuple immense. L'activité, l'audace et la gloire reparurent sous les drapeaux des deux Henri qui marchèrent aussitôt sur Paris : cette grande ville, cernée par leurs troupes, étoit à la veille de se rendre, lorsque la main du fanatique moine Jacques Clément, dirigée par la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, élargit les plaies de l'État, en commettant un parricide sur la personne d'Henri III, qui expira en pardonnant à ses ennemis, après avoir désigné, pour son successeur, le roi de Navarre, et l'avoir affectueusement conjuré de se convertir.

Élisabeth, attentive aux mouvemens des Pays-Bas, se lia, par un traité, avec les insurgés, réprima, dans l'intérieur de l'Angleterre, les projets des catholiques, et fit rentrer dans le devoir l'Irlande révoltée. Durant les troubles qui déchiroient le continent de l'Europe, les Anglais

reculoient les limites du monde, et Drake, leur compatriote, en faisoit le tour: les nombreuses prises sur les Espagnols, faites par ce fameux navigateur, enflammèrent le ressentiment de Philippe II.

Élisabeth, toujours sur le point de se marier, sans réaliser ce projet, alloit enfin se décider en faveur du duc d'Alençon, frère d'Henri III, lorsqu'elle en fut détournée par les conseils de la nation qui ne voyoit pas sans ombrage cette alliance avec un prince catholique. De nouvelles exécutions troublèrent le repos de l'Écosse où Jacques VI, fils de Marie Stuart, commençoit à régner; de nouvelles conspirations se tramèrent aussi en Angleterre contre Élisabeth; elles devinrent fatales au catholicisme que le parlement proscrivit. Un tribunal arbitraire, aussi sanguinaire que l'inquisition, connu sous le nom de *haute-commission*, porta la terreur dans le royaume: toutes ces conspirations devinrent encore plus fatales à Marie Stuart.

Élisabeth devoit à cette infortunée, sûreté et protection; mais la reine d'Angleterre n'écouta qu'une sombre jalousie. Au mépris des loix les plus sacrées de la nature, Marie Stuart fut jugée, condamnée, et la mort termina sur l'échafaud les ennuis de sa longue captivité

(1587). La nouvelle de cet assassinat juridique, souleva toute l'Europe d'indignation, et imprima une tache ineffaçable à la mémoire d'Élisabeth : le lâche Jacques VI, roi d'Écosse, abandonnant les soins d'une vengeance légitime, se contenta de prendre le deuil, sans oser recourir aux armes, pour soutenir la cause de la nature si indignement outragée.

Aucun souverain ne parut plus disposé que Philippe II, à punir Élisabeth de cet outrage fait à la majesté des rois; d'ailleurs les marins anglais ruinoient en détail le commerce de l'Espagne. Philippe ne songeant à rien moins qu'à subjuguer l'Angleterre, rassembla, dans cette vue, une flotte formidable nommée l'*invincible*. A l'approche du danger, la fille de Bouleyn déploya le plus énergique caractère; elle sut exalter la valeur, l'enthousiasme de ses sujets, et se montra avec toute l'expérience et toute la capacité d'un vieux capitaine.

Qu'on se représente Élisabeth sur le rivage de l'Océan, passant, à cheval, en revue les troupes anglaises, dans le camp de Tilburi, au moment où la flotte espagnole se prépare à tenter un débarquement. « *Je viens parmi vous aujourd'hui*, leur disoit-elle, *non pour m'amuser comme à une fête, mais dans la résolution d'y vivre ou*

d'y mourir.... Je sais que je n'ai que le foible bras d'une femme, mais j'ai l'ame d'un roi.... Je m'armerai moi-même; je marcherai à votre tête, et je jugerai de votre valeur, pour la récompenser sur le champ de bataille». Cette princesse étoit plus digne assurément du titre de roi, que son lâche successeur, Jacques Ier, accoutumé à trembler devant une épée nue.

Une horrible tempête, ainsi que la valeur de l'amiral Elfingham, de Howard, de Drake, de Forbisher, de Hawkins, délivrèreut l'Angleterre de tout danger; la reine ne s'occupa plus qu'à ruiner le commerce de l'Espagne, ainsi qu'à soutenir le parti des calvinistes en France.

En Espagne, Philippe II, surnommé le *Démon du midi*, s'entendoit mieux à concerter de vastes projets qu'à les exécuter : il faut convenir que ce roi, en apprenant l'entière destruction de l'*Armada*, ou flotte invincible, se montra grand dans l'adversité, et supérieur à la fortune. Si Philippe II eût suivi les conseils d'Alexandre-Farnèse, si une mort imprévue n'eût enlevé le marquis de Santa-Crux, le plus habile marin de son temps; si un jeune homme, dépourvu de talens, tel que le duc Médina-Céli, n'eût point été chargé

du commandement de l'armée navale, les Anglais se fussent difficilement défendus contre la puissance espagnole : l'Angleterre elle-même pouvoit très-bien n'être pas conquise ; mais l'Espagne, sans l'ignorance, la présomption de son amiral, restoit au premier rang des puissances maritimes, et la marine anglaise ne dicteroit pas aujourd'hui la loi sur l'Océan ainsi que sur la Méditerranée ; mais aussi, pour le moment, la destruction de l'*Armada* par la tempête, sauva la France, en épuisant les finances de sa rivale, la maison d'Autriche.

Le véritable libérateur de l'Europe fut l'audacieux Drake qui, par sa valeur, détourna heureusement le cours des richesses du Nouveau-Monde ; elles n'avoient servi, jusqu'alors, qu'à bouleverser le continent. Ces richesses devinrent fatales à l'Espagne, parce qu'elles enflammèrent la cupidité des aventuriers de tous les pays, qui, avec du fer, vinrent à bout de se procurer l'or de leurs ennemis. Bientôt les galions du Pérou tombèrent au pouvoir des Anglais, des Hollandais et des corsaires français eux-mêmes ; les revenus de l'Espagne passèrent en Angleterre et dans la Hollande : ces deux puissances établissant des colonies en Amérique, et des croisières dans les mers de cette nouvelle partie du globe, paru-

rent bientôt avec plus de moyens de faire la guerre que l'Espagne elle-même.

En Allemagne, Maximilien II, le seul prince pacifique de son temps, tout entier livré aux soins d'entretenir la bonne harmonie entre ses sujets des deux communions, mourut (1576) regretté universellement. Son fils, Rodolphe II, avoit tous les talens nécessaires pour s'illustrer dans la carrière des sciences, sans posséder aucune des qualités nécessaires à un grand roi : toutes celles que la nature lui avoit départies si libéralement, il les concentra dans le cercle étroit de sa renommée personnelle, et ne pensa point à les employer plus utilement au bonheur de ses sujets. Rodolphe se livra à l'étude des sciences contemplatives, devint chimiste, astronome, physicien, s'amusa à travailler avec des artistes, et se rendit un fort mauvais empereur, en cherchant la pierre philosophale.

Il eût été à désirer, qu'à l'exemple de son père, il se fût appliqué à maintenir la tranquillité entre les protestans et les catholiques ; l'indolence de Rodolphe réveilla les haines du fanatisme et l'audace des Ottomans : on vit la réforme occasionner, dans l'Église romaine, un

scandale

scandale d'un nouveau genre : on vit un archevêque, électeur de Cologne, embrasser le calvinisme; et l'apostat, méprisé des luthériens eux-mêmes et des catholiques, abandonné de ses propres troupes, aller traîner, dans les pays étrangers, une vie misérable et bien digne de sa lâche apostasie.

Les sept cantons catholiques formèrent entre eux, à l'exemple de la France, une ligue sacrée, *la ligue de Borromée*, ou *la ligue d'or*, pour défendre la réligion contre les réformés : heureusement on s'en tint, de part et d'autre, à des menaces, à de secrètes défiances et à une guerre de controverse. Tous les cantons se réunirent contre Mulhausen, ville de la Haute-Alsace, soumise aux loix de la confédération helvétique, et marchèrent contre cette ville qu'ils prirent après un combat des plus meurtriers, et des excès de la plus barbare vengeance exercés par les assiégés. Les vainqueurs se contentèrent d'adresser une sévère réprimande aux femmes de la ville, principale cause de cette révolte, et leur signifièrent de se renfermer désormais dans le cercle de leurs occupations domestiques.

Dans la Hollande, dom Juan (1577) avoit remplacé Réquésens qui n'avoit pas su contenir dans les bornes de la subordination, les troupes espagnoles elles-mêmes. Le calme sembla renaître sous l'administration du vainqueur de Lépante; les insurgés, quoique jaloux de leur liberté, se donnèrent pour chef, d'abord l'archiduc Mathias qu'ils méprisèrent bientôt, et ensuite (1580) le duc d'Alençon qui, ayant manifesté des intentions hostiles, se vit obligé (1583) de retourner honteusement en France. Alexandre-Farnèse, prince de Parme, avoit pris la place de dom Juan en 1578 : le nouveau gouverneur battit, contint les mécontens, sema adroitement la division parmi eux, et ramena dans le devoir toutes les provinces du midi.

Celles du nord, dès 1579, séparées de l'Espagne, avoient déjà pris la consistance d'un État indépendant, grâce à l'habileté de Guillaume de Nassau; l'union fut jurée dans Utrecht, entre les sept provinces, depuis appelées *les Provinces-Unies*, et le gouvernement fédératif fut établi. Batlhasard Gérard tua (1584), d'un coup de pistolet, le fondateur de la nouvelle république. L'assassinat de Guillaume

sembloit devoir entraîner la ruine de la Hollande, l'habile duc de Parme obtint de nouveaux avantages sur les insurgés. La reine Élisabeth envoya des troupes, sous le commandement du comte de Leicester : cet ambitieux favori ayant essayé d'imiter le duc d'Alençon, ne fut pas plus heureux, et sa maîtresse se vit contrainte de le rappeler en 1588.

Sébastien, roi de Portugal, la tête remplie de chimères, voulant s'illustrer par des conquêtes, leva tumultuairement une armée de trente mille hommes, composée de paysans, et débarqua (1578) en Afrique, près de Tanger. Muley-Moluc, empereur de Maroc, quoique mourant, marcha aussitôt contre lui, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, non loin d'Alcaçar. Muley-Moluc, dans les langueurs, dans les souffrances d'une maladie mortelle, se ranimant à la vue des Portugais, résolut de terminer héroïquement sa vie et son règne. Ce prince, porté en litière, parcourut les rangs des troupes africaines, les prépara pour l'attaque, et se sentit défaillir par ce dernier effort : vainqueur de la mort même, avant de l'être des Portugais, il expira en appliquant la main sur

ses lèvres, pour recommander le secret de son trépas aux principaux officiers qui entouroient cette litière si redoutable, quoique ne renfermant plus qu'un cadavre. Les Maures taillèrent en pièces l'armée portugaise, et Sébastien disparut sans qu'on n'ait jamais eu de certitude sur la véritable destinée de ce roi. Cette téméraire et fatale expédition acheva de perdre le Portugal; le foible cardinal dom Henri monta sur le trône, et se maria, avec une dispense de la cour de Rome. Étant mort le 31 janvier 1580, dom Antoine se saisit du sceptre : cette même année, le marquis de Santa-Crux avec une flotte, le duc d'Albe, à la tête d'une nombreuse armée de terre, envahirent le Portugal, et celui-ci vainquit, à la journée d'Alcantara, le nouveau roi qui, après d'infructueuses tentatives, se réfugia en France. Le Portugal ne put jamais se relever de ses désastres : les Hollandais, révoltés contre le même souverain qui venoit de donner des fers à ce royaume, se jetèrent de toutes parts sur les colonies portugaises, augmentèrent prodigieusement leur puissance, et la cimentèrent avec les richesses que leur procura le commerce.

Le Danemarck s'affoiblissoit sous Frédéric III qui, durant tout son règne, eut des guerres maritimes à soutenir contre les Suédois. Sous Christiern III, son successeur (1588), les ressources de l'État diminuèrent encore davantage.

Le tableau de la Suède, sous le règne de Jean III, n'offre rien de bien remarquable; le lüthéranisme s'affermissoit, de jour en jour, dans ce royaume.

Les Polonais envoyèrent une ambassade à Henri III, et ne déclarèrent le trône vacant qu'après avoir épuisé tous les moyens de rappeler leur monarque à son devoir. Les nobles élurent (1575) pour leur roi Étienne Battori, prince de Transylvanie, guerrier intrépide qui, ligué avec la Suède, envahit la Russie, et se vengea des ravages des Russes par des ravages si affreux, que le farouche Ivan Vasiliovitz recourut à la médiation du pape Grégoire XIII. Le Jésuite Possevin, envoyé par ce sage pontife, rétablit (1582) la paix entre la Russie et la Pologne. Étienne Battori, à l'exemple

des plus sages législateurs de l'antiquité, eut la gloire d'adoucir les mœurs sauvages des Cosaques, et de rendre ces peuples sensibles aux douceurs de la vie sociale: par ses soins ils se fixèrent dans des bourgades où ils contractèrent le goût du commerce et de l'agriculture. Après la mort de ce grand prince, les Polonais choisirent (1587) pour les gouverner Sigismond, roi de Suède, connu pour son attachement à la religion catholique. Maximilien, archiduc d'Autriche, nommé par un autre parti, lui disputa le sceptre ; mais Sigismond battit l'armée de ce rival qui tomba en son pouvoir.

En Russie, Vasiliovitz le *terrible*, maître dur, féroce et prince dénaturé, assomma d'un coup de bâton son fils Ivan, et mourut (1584) accablé de remords. Sous le règne de Fédor I[er], son autre fils, les Russes s'établirent dans la Sibérie, et fondèrent la ville de Tabolsk, capitale de toute cette immense région; mais la gloire de l'empire russe s'éclipse entièrement sous ce czar sans caractère, et de noirs complots fournissent seuls matière à l'historien : la nation entière étoit tombée dans la misère la plus abjecte.

Chez les Turcs, Amurath III, successeur de Sélim II, fit étrangler cinq de ses frères, afin de s'assurer la jouissance du pouvoir suprême, et le monstre, témoignant un sensibilité aussi bizarre que monstrueuse, versa des larmes à l'aspect de leur supplice qu'il lui eût été si facile de prévenir. Trois années s'écoulèrent sans être marquées par aucune hostilité: les Turcs, laissant respirer les chrétiens, au bout de ce térme, attaquèrent les Persans. Mustapha battit ces ennemis jurés de la Porte, et leur enleva Téflis; les Persans prirent leur revanche : cette guerre, de part et d'autre, n'offrit qu'une alternative de revers et de succès; cependant ceux-ci demandèrent la paix que la Porte conclut (1586) : elle devint funeste aux sultans, car c'est à dater de cette époque que leur autorité chancelle, et que de fréquentes séditions rendent cette autorité aussi précaire que dangereuse. Les janissaires révoltés s'étant présentés devant le sérail, Amurath III furieux, fondit vaillamment, le cimeterre à la main, sur ces soldats, les intimida par sa présence, et fit jeter dans le Bosphore les principaux chefs de l'insurrection.

En Perse, le sophi Ismaël II étoit mort empoisonné (1577). Son frère et son successeur, Mahomet Codabende, soutint la guerre avec assez d'habileté contre les Ottomans; la valeur ne s'allioit point, dans sa personne, avec l'humanité, puisqu'il se rendit coupable de l'assassinat de trois de ses frères. Sous Ismaël III, qui lui succéda (1585), l'histoire des sophis ne fournit que des traits de barbarie; le nouveau souverain sacrifia ses plus proches parens, et se souilla du sang le plus pur de ses sujets : lui-même, quelque temps après, fut égorgé par son barbier, que les grands seigneurs avoient invité à commettre un régicide. Abas dit le *Grand*, troisième fils de Codabende, qui s'étoit soustrait avec peine au fer d'Ismaël, reçut des principaux seigneurs le diadème, à l'âge de dix-huit ans.

La plus grande partie de l'Italie, soumise à la domination espagnole, ne présente aucun événement mémorable. Venise, fidelle à son système de neutralité, n'avoit d'inquiétude que du côté des Turcs. Les citoyens de cette république firent une magnifique réception à Henri III, à son retour

de la Pologne, et les sénateurs donnèrent au prince français de sages conseils sur la manière de se conduire à l'égard des protestans : au milieu des agitations de la guerre qui déchiroient l'Europe, les Vénitiens eurent le rare privilége de se maintenir en paix ; mais la peste leur causa autant de mal que la guerre même la plus meurtrière.

Découvertes des Européens, et conquêtes faites par le christianisme.

Drake (1578) navigua sur l'Océan pacifique, découvrit la nouvelle Albion, qui fait partie de l'Amérique occidentale, découvrit aussi la nouvelle Californie, et reconnut le détroit d'Anian, aujourd'hui le détroit de Behringhs. Forbisher, l'année précédente, navigua sur une mer inconnue, visita le Groenland ou terre Verte, et pénétra dans le détroit qui porte le nom de ce célèbre marin. Drake et Forbisher furent les véritables créateurs de la marine anglaise ; Élisabeth encouragea les travaux de ces deux grands hommes, les accueillit avec distinction, et tourna toute son attention vers la mer. Dès ce moment cette reine posa les fondemens de la puissance britannique, et dirigea toutes ses vues sur la Méditerranée,

ainsi que sur l'Océan. Ces hardis marins devinrent les libérateurs de leur patrie ; accoutumés aux dangers, aux plus rudes travaux, ils ne craignirent point de combattre la puissance maritime des Espagnols, et lui portèrent les plus terribles coups. L'un d'eux, Barlow, aborda, le premier, (1584) à cette partie du continent de l'Amérique, qu'il nomma *Virginie*, en l'honneur de sa souveraine Élisabeth qui n'étoit point mariée. Thomas Cavendish s'avança dans la mer australe du nouveau monde.

La pêche du banc de Terre-Neuve, la pêche plus difficile de la baleine dans les mers du nord, et des voyages lointains formèrent d'excellens matelots à la Grande-Bretagne. La puissance maritime des Anglais ne date, à proprement parler, que de cette grande époque ; les vaisseaux de cette nation désoloient le commerce des Espagnols et des Portugais, sur les mers de la Chine et de l'Amérique ; l'ardeur pour les grandes entreprises, ainsi que pour les découvertes, enflammoit l'imagination d'une foule d'hommes intrépides.

Le christianisme se trouvoit au Japon dans l'état le plus florissant, lorsque la conduite peu

mesurée des commerçans portugais, détruisit l'ouvrage des missionnaires ; les fureurs de la persécution succédèrent aux fureurs de la bienveillance. Les seigneurs japonais, gagnés par les bonzes, ou prêtres idolâtres, représentèrent au *Cubo-Sama*, ou souverain temporel du Japon, les chrétiens comme entretenant des intelligences criminelles avec les ennemis de l'État. Des pères franciscains allèrent aussi prêcher la foi dans cet archipel ; leur arrivée excita la jalousie des Jésuites : cette funeste passion fit naître des débats qui scandalisèrent les naturels du pays, et diminua leur respect pour une religion dont les ministres s'accusoient réciproquement. Les Anglais et les Hollandais nourrissoient, dans le cœur des insulaires, ces premières semences de haine qui devoient leur être si funestes à eux-mêmes.

Le christianisme s'introduisit vers ce temps dans la Chine. Cet immense empire étoit presque inconnu aux Européens, avant que l'Évangile n'y fût prêché ; nulle part les missionnaires n'eurent plus d'obstacles à vaincre pour s'insinuer dans des esprits hautains, dédaigneux, et qui regardent encore aujourd'hui les étrangers avec une espèce d'horreur : il falloit un esprit

souple, disons plus, un génie supérieur, et joindre à ces qualités toute la perfection des mœurs apostoliques. Former, pour une si glorieuse entreprise, un savant et un saint, la religion seule pouvoit offrir un phénomène si rare dans la personne du père Ricci, célèbre mathématicien, éclairé par toutes les lumières humaines, orné de tous les dons de la nature, sage, patient, infatigable, et digne émule de S. François-Xavier, l'apôtre du Japon. Le nouveau missionnaire porta, à la fin du seizième siècle, le flambeau de la foi, planta la première croix, et bâtit la première église dans la Chine. La science mathématique, dont il donna publiquement des leçons, disposa les Chinois ombrageux à recevoir la science plus importante du salut : de nombreuses conversions furent le fruit de cet innocent et pieux stratagème; des lettrés eux-mêmes, convaincus par la force des raisonnemens du père Ricci, renoncèrent au culte des idoles. La vie du missionnaire ne fut qu'un long martyre, tant il essuya de fatigues, souffrit de peines, de persécutions, et courut de dangers.

Les semences du christianisme heureusement étoient répandues; elles fructifièrent de jour en jour, et de jour en jour les missionuaires arrivés d'Europe, se concilièrent davantage l'estime

d'une nation éclairée, et l'affectueuse protection du souverain : on en vit quelques-uns s'élever par leur mérite aux plus grandes dignités de l'empire, et présider même le tribunal des mathématiques. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ces mêmes hommes, comblés des faveurs de la fortune, conservoient toujours des mœurs simples, et au milieu de tout le faste, de tout l'appareil de la grandeur qui les entouroient, se montroient toujours de véritables apôtres. Le feu de la persécution venoit-il à s'allumer ? ils donnoient l'exemple du dévouement et de toutes les vertus.

Papes : Grégoire XIII occupa encore dix années la chaire apostolique ; il eut pour successeur le fameux Sixte-Quint : les pontifes étoient regardés comme les pères de tous les chrétiens. Grégoire XIII, trompé par de faux rapports, aveuglé par les passions du siècle, se réjouit publiquement en apprenant la nouvelle de l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, et même fit célébrer des réjouissances également odieuses à la religion ainsi qu'à l'humanité. Ce même pape s'efforça de réconcilier entre elles les puissances du nord, et déploya, pour ce glorieux

et louable ministère, tout le zèle de la charité évangélique.

Sixte-Quint, à force de sévérité, blessa la justice même; les Romains durent pourtant s'applaudir de cet excès, puisque Sixte-Quint purgea de brigands leur territoire, fit renaître la sécurité, la tranquillité publique, et fleurir en même temps les lettres.

Treize conciles : le plus célèbre, celui du Caire où les Cophtes abjurèrent l'hérésie d'Eutychès et de Nestorius, en 1582. La secte des *illuminés*, ainsi que celle des Sociniens, commencent à se répandre en Europe.

On peut le voir, en résumant les faits, le monde, ainsi que dans les siècles de barbarie, n'est qu'un vaste théâtre de crimes et d'horreurs; le fanatisme arrête, en Europe, les progrès de la civilisation, et menace les lettres ainsi que les arts d'une nouvelle catastrophe; un esprit de sédition échauffe toutes les têtes, ébranle tous les trônes. L'Italie seule, où luit le flambeau des lettres, est toujours à l'abri de ces grandes révolutions qui nous effraient. Le fanatisme de l'ambition cause en Perse, les mêmes scènes que le fanatisme religieux en France; c'est au mo-

ment que *la ligue* s'empare du pouvoir suprême, que dans Constantinople, éclate, pour la première fois, l'insolence de la milice des janissaires : la *ligue* sera bientôt détruite, mais la tyrannie de cette milice redoutable s'étendra sur les successeurs d'Amurath III.

Presque tous les souverains de cette période ont une teinte de caractère qui réellement ravale l'humanité, et nous n'en exceptons pas même la fameuse Élisabeth. Philippe II et la reine d'Angleterre, malgré leur habileté, leurs talens, nous offrent les mêmes petitesses, les mêmes inconséquences, les mêmes travers qu'Henri III et l'empereur Rodolphe II ; aucun souverain ne fournit un caractère soutenu de prudence, de sagesse et de sévérité ; la cruauté réside dans toutes les cours. Élisabeth II dresse des échafauds pour les catholiques, en dresse un pour sa rivale Marie Stuart ; Philippe II allume des bûchers pour les hérétiques et les Maures. Les princes qui s'amusoient à contempler de semblables spectacles, qui, en France, alloient, d'un œil curieux, examiner avec les princesses, les cadavres de leurs victimes, ne diffèrent pas de beaucoup des sophis de Perse, qui immoloient à leur barbare jalousie, leurs parens les plus proches.

SOIXANTE-DIXNEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 1589 à 1610 après J. C.

Henri III, en expirant, ne transmit à son successeur qu'un titre sans réalité. L'éducation d'Henri IV avoit été aussi mâle, aussi austère que celle des anciens Spartiates; dans une pareille crise, il falloit un homme de cette trempe, pour sauver du naufrage la monarchie française. Un roi sans argent, sans États, et presque sans armée, aux portes d'une ville immense qui avoit juré sa perte, devoit succomber suivant toutes les apparences humaines: pour comble d'infortune, plusieurs seigneurs catholiques s'éloignèrent du camp des royalistes, entre autres, le duc d'Épernon qui emmena six mille soldats, défection dont le résultat fut la prompte levée du siége de Paris. L'Espagne convoitoit la possession de la France, et vouloit poser la couronne de ce beau royaume sur la tête d'une Infante.

Paris, inépuisable foyer du fanatisme et de la sédition, secondoit tous les projets d'un monarque étranger, aussi fourbe que cruel dans sa politique. L'ambition sourit à Philippe II, au milieu

milieu des flots de sang répandus pour sa cause, et les États-généraux du royaume, aveuglés par 1589.
les passions du temps, ne rougirent point de se mettre sous la protection d'un souverain de la maison d'Autriche. Un fantôme de roi, le vieux cardinal de Bourbon, prisonnier, sous le nom de Charles X, servit aux ligueurs de point d'appui.

Ce fut alors qu'Henri IV s'éleva au-dessus de lui-même et de la fortune; l'Europe entière le croyoit perdu : le seul salut qui restât à ce roi, c'étoit de n'en plus espérer aucun. Se retirer en Angleterre, comme on lui en donnoit le conseil, c'étoit renoncer pour jamais à la couronne, un roi exilé se trouvant bientôt oublié de ses peuples. Il montra un visage serein, quoique intérieurement il fût en proie aux plus mortels chagrins : trente mille hommes le poursuivoient dans la Normandie; Henri IV n'en avoit que six mille : avec cette poignée de braves, il s'élança sur ses ennemis, commandés par le duc de Mayenne, et les défit complétement à la journée d'Arques.

Le vainqueur eût, néanmoins, été accablé sans le renfort de six mille Anglais envoyés par Élisabeth : les Bourbons durent le sceptre à la protection de cette reine. Henri IV, actif et bouillant, s'avançant jusqu'aux portes de Paris,

enleva plusieurs faubourgs de cette capitale, et l'eût même prise, s'il eût été pourvu de quelque artillerie de siége. Il ménagea, avec une rare dextérité, les catholiques et les protestans armés pour sa cause, et gagna, par son aménité et ses manières affables, les troupes dont il partageoit les fatigues ainsi que les dangers. Henri IV, forcé de renoncer à son entreprise, se retira dans la Normandie, et mit le siége devant la ville de Dreux. Le duc de Mayenne accourut pour dé-
1590. fendre cette place : le roi, avec l'œil étincelant du génie, attaqua, avec des forces inégales, le chef de la ligue, dans les plaines d'Ivry, vainquit Mayenne, et lui donna une leçon plus forte que la première : *Épargnez, sauvez les Français,* furent les premiers cris qui échappèrent à ce bon roi sur le champ de bataille. C'est à cette journée qu'Henri IV, avec une gaiete héroïque digne des plus grands hommes de l'antiquité, adressa cette courte harangue à ses soldats : « *Enfans, si les cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire : Dieu est pour nous* ». Il combattit avec la même valeur qu'Alexandre-le-Grand, et il obtint le même succès.

Des rives de l'Eure, volant aux rives de la Seine, il mit de nouveau le siége devant Paris.

Le cardinal de Bourbon venoit de mourir; les Parisiens, livrés aux transports du fanatisme, se défendirent contre le meilleur des rois avec un opiniâtre acharnement. La pitié et la bonté prévalant dans le cœur d'Henri IV, il laissa entrer des vivres dans une ville que la famine alloit mettre en son pouvoir. « *J'aimerois quasi mieux n'avoir point de Paris*, disoit-il, *que de l'avoir tout ruiné par la mort de tant de personnes.*

Cette magnanimité manqua de le perdre. Le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, survint à la tête d'une armée, le contraignit de lever le siége, le suivit en Normandie et l'attaqua vivement : alors, de part et d'autre, se firent des exploits admirables, et ces deux habiles généraux se réduisirent, tour à tour, aux plus fâcheuses extrémités. Un esprit de patriotisme vivoit encore dans le cœur des Français des provinces méridionales, qui empêchèrent le duc de Savoie de conquérir des pays abandonnés à leur propre défense. Le célèbre Lesdiguières repoussa les ennemis qui venoient de se jeter sur cette province : en vain le roi promettoit de se faire instruire, et d'embrasser la religion catholique, les rebelles s'obstinoient à le rejeter. Heureusement les ligueurs se divisèrent entre eux; Mayenne se trouva forcé de combattre l'inso-

lence de la faction des *Seize*, et de réprimer l'enthousiasme des plus furieux.

L'intrépide Henri IV, quoique soutenu par Élisabeth et par les princes protestans de l'Allemagne, voyoit la guerre se traîner en longueur; aussi la discorde civile ralentissoit ses fureurs. La bonté du roi lui gagnoit, chaque jour, de nouveaux partisans; les ligueurs commençoient à ouvrir les yeux; les ardeurs du fanatisme s'éteignoient insensiblement, et l'afffreuse politique du roi d'Espagne, indignoit, dans Paris, le plus grand nombre des citoyens; ils soupiroient après les douceurs de la paix. Henri IV, qui avoit déjà manifesté ses intentions en faveur de la religion catholique, n'alarmoit plus les consciences; il méritoit d'être roi pour sa bravoure, son affabilité, sa clémence, et par toutes ces qualités personnelles éprouvées dans tant de circonstances.

Dans ces temps si déplorables on chantoit les plus noires tragédies, pour ainsi dire, sur les cadavres: l'arme du ridicule servit merveilleusement Henri IV; les gens d'esprit dans la capitale étoient presque tous déclarés en sa faveur; quelques-uns d'entre eux composèrent la fameuse *satire Ménippée*, qui lui valut presqu'autant qu'une armée.

L'héroïque courage de Henri, son abjuration solennelle à Saint-Denis lui ouvrirent enfin les portes de Paris, et, peu à peu, le rendirent maître de la France entière. Inaccessible à la 1594.
haine, à la vengeance, il reçut en grâce ses plus grands ennemis, et, pour épargner le sang des Français, acheta la soumission des principaux chefs de la ligue. Il pouvoit humilier, accabler l'opiniâtre duc de Mayenne; il le traita avec la même bonté que les autres ligueurs, après l'avoir vaincu à la journée de Fontaine-Française. Le duc d'Épernon, encore plus intraitable, plus insolent que le chef de la ligue, et plus long- 1595.
temps rebelle, obtint également sa grâce. « *Comme Dieu me pardonne, aussi veux-je pardonner* », disoit Henri IV. Clémence inutile! chaque jour on attentoit à la vie du souverain, dont la bonté ne pouvoit désarmer entièrement le fanatisme.

Les Espagnols inquiétoient vivement le monarque, et menaçoient le royaume de nouveaux malheurs : la prise d'Ardres ainsi que d'Amiens, répandit une consternation universelle. Les calvinistes mécontens, ne causoient pas moins d'inquiétude à Henri IV; mais la reprise d'Amiens, la réduction de la Bretagne qui, sous

le gouvernement du duc de Mercœur, formoit un État particulier, l'édit de Nantes et la paix
1598. de Vervins rendirent à la France la tranquillité, et lui permirent enfin de respirer après tant d'agitations.

Il falloit étouffer les derniers feux de la guerre civile ; il falloit rendre heureux, par la sagesse, un pays conquis par la valeur, et relever la monarchie de dessous ses ruines : elle ressentit bientôt les salutaires effets de la paix. Pour opérer une si heureuse révolution, la Providence lui fit trouver un homme qui le seconda puissamment ; c'étoit Sully, bon général, excellent financier, ministre éclairé, et qui réunissoit tous les genres de talens. Ce grand homme, ami du monarque, débrouilla le chaos des loix, rétablit les finances en désordre depuis la mort de François Ier, organisa la police sur un meilleur plan, réforma les abus autour du trône même, diminua le luxe, et purgea l'État de brigands.

Comme un autre S. Louis, Henri IV se crut assis sur le trône pour être le vengeur du crime, ainsi que le rémunérateur de la vertu, et les peuples reconnoissans comblèrent leur roi de bénédictions. Tous ses projets tendoient à rendre la France heureuse : ses regards se portèrent, avec une sorte de prédilection, sur les campagnes ; et les paysans,

premiers amis de son enfance, devinrent les objets de sa plus tendre sollicitude. Il encouragea l'agriculture, réprima l'avidité des traitans, créa des manufactures, unit par un canal (celui de Briare) la Seine à la Loire, étendit les relations commerciales de la France, et s'efforça de policer la nation française en favorisant, de tout son pouvoir, l'étude des sciences et des lettres. Il avoit beaucoup d'esprit, mais il ne s'amusoit pas, à l'exemple de tant de mauvais monarques, à composer des ouvrages. « *Mes amis*, disoit-il à ses bibliothécaires, *vous lirez mes beaux livres, et me direz ce qu'ils contiennent ; jusqu'à présent je n'ai pas eu le loisir de m'abandonner à l'étude ; il y a aujourd'hui, pour moi, plus de gloire à rendre mes sujets heureux et contens... travaillez-donc à m'enseigner ce que je peux faire pour être aimé de tout le monde* ».

La France s'aperçut à peine de la guerre que son roi fit au duc de Savoie; Henri eût pu chasser ce prince de la Savoie même, s'il n'eût été plus jaloux du bonheur de ses sujets, que de 1600.
la gloire des conquêtes. Invincible à la tête de ses troupes, il se laissa surprendre par les artifices de l'ennemi, en échangeant le duché de Saluces contre la Bresse et le Bugey qui étoient d'une moindre importance.

1602. Des conspirations, entre autres celle du maréchal de Biron, se tramèrent contre ce bon monarque; il punit, à regret, un ingrat qui, comblé de bienfaits, s'unissoit, contre sa personne, aux plus mortels ennemis du royaume. Un levain de fanatisme fermentoit encore en France : cependant la sage administration de Sully réparoit les malheurs que le fanatisme lui-même avoit causés. En peu d'années, la France avoit totalement changé de face; l'ambition et la cupidité, malheureusement survivoient toujours dans le cœur d'un grand nombre de seigneurs français. L'Espagne et la Savoie n'osant plus attaquer le royaume à force ouverte, l'attaquoient sourdement par les voies dangereuses de l'intrigue, s'efforçoient de rallumer le flambeau de la discorde, et se servoient des passions mêmes du monarque, pour venir à bout de ce projet.

L'amour qui avoit si long-temps adouci les chagrins d'Henri IV, qui l'avoit enivré de ses faveurs, l'amour empoisonna les dernières années de sa vie; la belle Gabrielle d'Estrées n'étoit plus; la jalousie tourmentoit Marie de Médicis, nouvelle épouse du roi. Ne pouvant se passer d'un nouvel attachement, il se lia avec Henriette d'Entragues, créée marquise de Verneuil, maîtresse aussi impérieuse, aussi méchante que spirituelle

et aimable, et dont la passion n'étoit pas aussi désintéressée que celle de Gabrielle d'Estrées : au lieu d'aimer Henri IV, elle conspira contre ce prince, lui suscita des ennemis, par de continuelles tracasseries, et l'abreuva d'amertumes. Au lieu de punir ces nouveaux conspirateurs, Henri IV leur pardonna; il ne put se détacher de cette femme, dont il reconnoissoit pourtant les insupportables défauts.

Après avoir surmonté tous ces obstacles au dehors, respecté au dedans, pacificateur de la France, médiateur des principales puissances de l'Europe, Henri IV, par l'ascendant de ses vertus, autant que par sa renommée, avoit mérité l'estime et la confiance de tous les peuples; il étoit sur le point de reprendre les armes pour la gloire de la France, lorsque le poignard de Ravaillac ravit à ses sujets, au mois de mai, le meilleur des
rois, et à l'Europe un vengeur. Le même coup 1610.
sembla frapper un grand nombre de Français qui expirèrent de douleur en apprenant la nouvelle de cet assassinat; des larmes coulèrent de tous les yeux, et la source, depuis deux siècles, n'en est point encore tarie: le deuil fut universel. Jamais, depuis cet empereur qui mérita d'être surnommé *les délices du genre humain*, il ne parut de meilleur souverain sur la terre; ce fut

un héros et un bon roi en même temps. Henri IV eut en partage toutes les qualités qui constituent un grand homme, dans toute l'acception de ce terme : valeur à toute épreuve, sens exquis, imagination ardente, gaieté inaltérable dans les combats, éloquence martiale, dextérité merveilleuse à ramener l'esprit du soldat, et désir sincère de faire le bonheur de ses sujets.

Quand la guerre bouleversoit le continent, l'Angleterre, victorieuse de l'Espagne, goûtoit les bienfaits de la paix ; la puissance maritime des Anglais s'accrut considérablement, et ces insulaires firent de brillantes conquêtes en Asie, en Afrique, en Amérique, enlevèrent aux Espagnols les trésors du Mexique et du Pérou, et allèrent jusque dans Cadix attaquer leurs ennemis.

La révolte des Irlandais, de tout temps ennemis irréconciliables, quoique soumis en apparence, causa de vives inquiétudes à Elisabeth. Son amant, le comte d'Essex, chargé de faire rentrer l'Irlande dans le devoir, fut battu par O-Néale, chef de l'insurrection irlandaise : ce fut la cause des malheurs d'Essex, et par contre coup des chagrins d'Elisabeth, laquelle adoroit ce

seigneur que la nature avoit formé pour plaire, mais dont les actions morales n'étoient pas aussi belles que les formes physiques Ce général, disgracié un moment pour avoir désobéi à sa souveraine, ayant conspiré ouvertement contre elle, fut arrêté, jugé, condamné à mort (1601), et exécuté sans vouloir demander sa grâce, qu'Élisabeth se fût estimée trop heureuse de lui accorder. Depuis cet instant, elle ne fit plus que languir; la vie lui devint insupportable; elle s'éteignit (1603) à l'âge de soixante-dix ans, dans la douleur, dans les larmes, ayant sans cesse présente à l'esprit l'image de son cher d'Essex.

Sous son successeur, Jacques Stuart, fils de Marie Stuart, la puissance de l'Angleterre, quoique agrandie par la réunion de l'Écosse, déclina sensiblement. La conduite du monarque enhardit le crime; timide, à force de circonspection, sa prudence dégénéra en lâcheté; il s'occupoit plus de sciences et de disputes théologiques que de gouvernement; il auroit eu besoin de la plus grande fermeté pour étouffer les semences de révolution qui se développoient autour de lui, et pour réfréner le fanatisme des calvinistes puritains, qui se piquoient d'une pratique plus stricte de l'Evangile que les autres

sectes ; il laissa accumuler sur l'Angleterre, les plus sinistres nuages, sans oser les dissiper. Toutes les mesures qui pouvoient le forcer à tirer l'épée, lui répugnoient ; il aimoit mieux céder au torrent des passions, que de lutter courageusement contre elles, afin de les arrêter, et de prévenir une catastrophe. Le parlement qui s'étoit plié à tous les désirs, à toutes les volontés d'Élisabeth, commença à manifester des prétentions inconnues sous les règnes précédens. Les catholiques levèrent aussi la tête : on les accusa d'avoir voulu faire sauter, avec de la poudre, le parlement et la famille royale : ainsi les troubles religieux commencèrent à naître en Angleterre lorsqu'ils cessoient dans la France.

Au lieu de surveiller les mouvemens des fanatiques, Jacques content d'assurer son repos personnel, s'occupa très-peu d'assurer celui de ses successeurs : n'osant tirer l'épée, ni se mêler des guerres du continent, il empêcha l'ardeur du fanatisme qui enflammoit ses sujets, de se dissiper au dehors. L'établissement de l'épiscopat, en 1606, l'érection d'un tribunal pour l'exercice de la juridiction des évêques, augmentèrent l'esprit de révolte qui devoit, dans peu, faire éclore tant de malheurs, et préparer l'échafaud de Charles Ier.

L'Allemagne où les brandons de la discorde religieuse s'étoient allumés, respiroit depuis un grand nombre d'années, et contemploit tranquillement le spectacle des révolutions qui ébranloient la France : ainsi, le feu s'étoit assoupi dans cette contrée, lorsqu'il avoit gagné de proche en proche les autres États, et l'empire étoit rentré dans une heureuse obscurité. L'empereur Rodolphe se tenoit dans le repos; mais ses sujets, naturellement belliqueux, ne s'y tinrent pas : prenant part aux guerres extérieures, ils alloient offrir leurs bras, suivant leurs principes religieux, aux protestans ou bien aux catholiques.

L'empereur s'occupoit paisiblement de découvertes physiques, mais nullement du soin plus important de gouverner l'Allemagne, de repousser les Turcs, et de rapprocher les protestans des catholiques. Un prince savant est le plus grand fléau des peuples ; l'histoire, jusqu'à présent, ne nous l'a prouvé que trop de fois. Les luthériens, depuis long-temps tranquilles, reprirent leurs premières idées d'ambition, et formèrent (1608) la fameuse *union évangélique*, dont le chef, Frédéric, électeur

palatin, se mit sous la protection de la France : les orthodoxes s'assemblèrent, et jetèrent aussi dans Wurtzbourg (1610) les fondemens d'une contre-ligue qui reconnut pour chef Maximilien, duc de Bavière, et qui eut pour protecteur le pape, et Philippe III, roi d'Espagne.

L'indolent Rodolphe ne savoit pas, ou pour mieux parler, n'avoit pas la force de régner, et pourtant vouloit être despote : sa conduite arbitraire pour la succession du duché de Juliers, irrita les esprits, et rendit le danger plus terrible ; la maison d'Autriche touchoit peut-être au moment de se voir renversée de tous ses trônes, lorsque l'assassinat de Henri IV suspendit les coups qu'on alloit porter à cette orgueilleuse maison.

Une paix profonde régnoit en Bohême, lorsqu'en 1609, un schisme éclata parmi les luthériens de ce pays. Les schismatiques, célèbres sous le nom de Calixtins, reconnurent la suprématie du pape, et son titre de successeur de S. Pierre ; ce changement excita la jalousie des *Évangéliques* qui prirent les armes, et enfoncèrent les portes de Prague. L'archiduc Léopold, sous prétexte d'épouser la cause de l'empereur, entra dans la Bohême à la tête d'une armée, ravagea le royaume ; les protestans et les catholi-

ques s'y firent une guerre opiniâtre, et les deux partis réconciliés un moment, reprenant l'ancienne fierté des Bohémiens, se disposèrent à revendiquer les priviléges dont la maison d'Autriche avoit dépouillé la nation.

Le canton de Berne soutint une guerre opiniâtre contre le duc de Savoie pour la défense de la ville de Genève; la paix s'étant rétablie entre la France et la Savoie, les Génevois, compris dans le traité, se reposoient sur la foi publique, lorsque leur ennemi essaya de surprendre les murs par escalade (1602). Les bourgeois, réveillés en sursaut, repoussèrent les attaques des assiégeans, en prirent un grand nombre, qu'ils firent mourir aussitôt, et instituèrent une fête solennelle pour l'anniversaire d'un événement si glorieux pour Genève, et si honteux pour le duc de Savoie, Charles-Emmanuël : cette république se vit désormais assurée de son indépendance. Dans le canton d'Appenzell, s'élevèrent quelques troubles religieux que la sagesse des mêmes cantons s'empressa d'apaiser. Chez les Grisous, alliés des Suisses, les protestans et les catholiques se battoient avec la même fureur qu'en France.

En Espagne, Philippe II, du fond de son cabinet, tourmenté par une sombre ambition, jouet de ses propres terreurs, continua de mettre en combustion la France et les Pays-Bas : les faux calculs de sa politique, l'excès de son orgueil, de sa jalousie et de son despotisme, nuisirent à ses autres qualités, car Philippe étoit une forte tête, un homme plein d'activité, d'esprit, de pénétration, de sagacité, un homme de génie pour tout dire. Bourreau de son propre fils, dom Carlos, il n'epargna aucun des grands qui pouvoient lui porter ombrage. Philippe fut roi jusqu'au tombeau; aussi cruel que Sylla, comme ce Romain il mourut (1598) d'une maladie pédiculaire : durant tout le cours de cette hideuse maladie, il n'en parut pas moins appliqué au travail; voulant voir la mort en face, il se fit apporter son cercueil, et *le démon du midi* vit arriver son dernier moment avec un sang froid, un courage qu'on ne sauroit trop admirer.

Son fils, Philippe III, se laissa gouverner par le duc de Lermes, et ce ministre lui-même, par Rodrigue Caldéron. L'honneur des armes espagnoles se soutint encore dans les Pays-Bas, où

la

la prise d'Ostende immortalisa Ambroise Spinola (1604). Quoique gouverné par un roi indolent, l'Espagne étoit heureuse, lorsque l'édit de 1610 contre les Maures, fit tomber cette monarchie dans une mortelle langueur; avec eux disparurent l'industrie, le commerce et l'agriculture. L'imprudence de Philippe III appauvrit un État maître des plus riches contrées du globe. Le peuple espagnol conserva toute sa morgue, toute sa fierté, mais perdit les moyens de s'illustrer désormais au dehors, dans la carrière des armes.

La république hollandaise acquéroit tous les jours une consistance plus redoutable; un autre grand homme, Maurice de Nassau, fils de Guillaume, dirigeoit les opérations de cette république. L'énergie des Hollandais, supérieure aux talens même du général Spinola que l'Espagne employa contre eux, déconcerta toutes les vues de la maison d'Autriche. Après avoir conquis leur indépendance, après s'être agrandis au dehors par la voie du commerce ainsi que par celle des armes, ils devinrent, à leur tour, les facteurs de toutes les nations, et répandirent l'abondance dans leurs marais où furent emmagasinées les productions des quatre

parties du monde. L'opulence ne fit qu'accroître leur courage, leur amour pour le travail, et leur passion pour les entreprises glorieuses : une paix, déguisée sous le nom de trève, permit, en 1609, aux Provinces-Unies de se livrer tranquillement à leur industrie. Cette année même vit naître les deux sectes d'Arminius et de Gomar, l'une composée de calvinistes tolérans, l'autre de calvinistes rigides ou intolérans. Barneveldt, le plus respectable magistrat de la république, embrassa la secte d'Arminius; Maurice de Nassau, uniquement par jalousie contre cet illustre vieillard, embrassa celle de Gomar, qui compta les personnages les plus puissans de la Hollande.

Le spectacle du nord présente un intérêt moins vif qu'auparavant. En Suède, Jean III s'efforçoit d'affermir le catholicisme parmi ses sujets : son frère Charles, au contraire, se ménageant, pour l'avenir, un appui, protégeoit la religion réformée. Les efforts de Jean eussent été couronnés du succès, si le fils de ce roi, Sigismond, n'eût été appelé à gouverner les Polonais; il étoit entièrement dévoué aux catholiques, et son absence contribua beaucoup à l'affoiblissement de leur parti. Jean étant mort (1604), Charles,

investi de la régence, en attendant l'arrivée de Sigismond, employa toutes les voies de la séduction pour se faire des partisans. Le roi de Pologne, obligé de quitter ses États héréditaires, pour retourner dans un royaume électif, laissa les rênes du gouvernement entre les mains de son plus mortel ennemi. Une secrète jalousie contre un monarque, presque toujours éloigné de la Suède, l'attachement de ce monarque au catholicisme, et la haine des luthériens favorisèrent les prétentions de Charles, prince dissimulé qui usurpa le trône, et prit le nom de Charles IX (1604) : une santé délabrée ne lui permit jamais de jouir du prix de sa politique et de sa perfidie. Gustave-Adolphe, son fils, heureusement se chargea du soin de défendre au dehors l'honneur national, et de faire respecter la Suède. Sigismond ayant voulu recouvrer ses États, fut battu en 1598 : les Polonais tentèrent un second effort, et, six années après, battirent à leur tour l'armée de Charles VII; mais la guerre contre les Russes et contre les Turcs, les empêcha de profiter de leurs avantages.

L'activité, la bravoure de Christiern III ne purent ranimer les forces épuisées du Dane-

marck ; le triomphe de la réformation étoit complet. Les Suédois, commandés par le jeune Gustave-Adolphe, battirent souvent les armées d'un royaume naguères si formidable.

D'affreuses tragédies se jouoient dans l'empire russe ; Boris-Godonouf, frère de la czarine, s'empara de la confiance du foible Fédor, et, pour s'élever sur le trône, accumula forfaits sur forfaits. Tous les hommes qui pouvoient s'opposer à sa cruelle ambition, devinrent ses victimes ; et ce scélérat, après avoir éloigné Dimitri, fils de Fédor, âgé de sept ans, le fit assassiner (1591). Les Tartares étendirent, cette même année, leurs ravages jusqu'aux portes de Moscou. Une fille unique, héritière du trône, mourut bientôt après, ainsi que Fédor lui-même (1598), et la voix publique ne manqua point d'accuser, de ce double crime, Boris-Godonouf qui parvint cependant à gagner les suffrages des nobles et de la multitude.

Avec Fédor s'éteint l'ancienne dynastie de Rurick, après huit siècles d'existence, sous cinquante souverains : en même temps se rouvrent toutes les plaies de l'empire.

Dans ce siècle où le fanatisme et le crime

planoient sur toutes les contrées de la terre, Boris l'emporta pour la profondeur de l'hypocrisie et de la scélératesse; il avoit de grands talens d'administration et des lumières très-étendues. Sa politique artificieuse enchaîna les Russes, et condamna à l'esclavage les paysans; la famine dévora une partie de la nation, et les maux de l'anarchie désolèrent l'autre : la sombre et cruelle tyrannie de Boris devint fatale à un grand nombre de Boyards. Un faux Démétrius, nommé Otrépief, soutenu par une armée polonaise et par des troupes cosaques, pénétra en Russie, et malgré la perte d'une bataille vit chaque jour son parti se grossir. Boris mourut sur ces entrefaites (1605); la vengeance céleste n'atteignit que son malheureux fils Fédor II. Otrépief, sous le nom de Démétrius IV, usurpa le sceptre, et fit étrangler le czar, ainsi que la mère du jeune prince.

Démétrius IV ne parut nullement indigne du trône ni du sang de Rurick; la postérité restera toujours dans l'incertitude au sujet de la naissance de cet homme qui fournit une énigme inexplicable : la mère du véritable Démétrius, reconnut Otrépief pour son fils, reconnoissance qui détruit, dans notre ame, les soupçons d'imposture. S'il eût pris soin de ne point blesser les préjugés

d'une nation grossière, en introduisant à la cour des usages étrangers, Otrépief se fût infailliblement maintenu à la tête du gouvernement.

Il régnoit depuis onze mois, lorsqu'une conspiration se forma contre sa personne, et qu'il périt assassiné : son cadavre resta exposé à toute la brutalité de la populace. Les conspirateurs proclamèrent czar Choüiski leur chef (1606) : des imposteurs se succédèrent sans interruption, et après avoir obtenu les plus brillans succès, furent égorgés. On vit un simple paysan, Salkof, essayer de se saisir d'un sceptre que tant de mains s'arrachoient; Choüisky, secouru par les Suédois, résistoit courageusement à tous ses ennemis : lui-même succomba quelque temps après, et précipité du trône, alla mourir dans une prison, en Pologne (1610).

Amurath III, ce sultan si féroce, étant mort en 1595, eut pour successeur Mahomet III : celui-ci, plus cruel encore que ses prédécesseurs, fit périr dix-neuf frères, et les fit jeter dans la mer, ainsi que vingt-sept concubines de son père, qui étoient la plupart enceintes. Naturellement guerrier, il marcha en Hongrie, prit la ville d'Égra, et battit les chrétiens. A dater de cet

affreux règne, les grands-seigneurs eurent perpétuellement à lutter contre l'audace des janissaires : trois révoltes de cette milice éclatèrent sous Mahomet III. Le tyran, après s'être encore souillé du sang de son fils aîné, s'ensevelit dans les délices du sérail, et trouva la mort en 1605. Son fils, Achmet Ier, à peine âgé de dix ans, saisit, d'une main ferme, les rênes du gouvernement, et s'arma de la plus grande énergie contre les rebelles.

En Perse, Schah-Abas-le-Grand avoit de grandes qualités; mais ce prince très-cruel, ne se faisoit aucun scrupule de répandre le sang de ses sujets. Il s'allia avec les Anglais, et avec leur secours enleva l'île et la ville d'Ormus aux Portugais: le vainqueur ne se montra pas moins redoutable aux grands de ses États dont il humilia l'orgueil pour gouverner sans obstacle; il détruisit l'ancienne noblesse, cause de tous les désordres et de tous les crimes commis sous les règnes précédens. Les Turcs n'eurent jamais un ennemi plus actif, ni qui leur suscita des guerres plus terribles; il les battit dans plusieurs campagnes, les chassa entièrement de la Mésopotamie, étendit les relations commerciales des

Persans, s'unit dans cette vue aux Vénitiens, et rétablit l'empire de la Perse dans sa première splendeur.

Schah-Abas, jaloux de conserver les richesses de ses peuples, et conduit par une politique prévoyante, institua dans l'intérieur de la Perse même, le célèbre pélerinage de Mezzat, afin d'empêcher les Persans de faire celui de la Mecque, et de rompre toute relation avec les Ottomans.

Dans l'Indostan, sous Jehan-Ghir, successeur d'Akébar, en 1605, l'ambition s'agite au pied du trône du grand mogol : son empire, livré au despotisme des omrahs et des rajahs, est continuellement agité par des dissentions intestines.

L'Italie présente le spectacle le plus doux pour l'humanité; les peuples cultivent en paix les muses, sans être ébranlés par les secousses de toutes les révolutions qui agitoient le reste de l'Europe. Peu s'en fallut que la bulle d'excommunication lancée par Clément VIII, contre César d'Est, duc de Ferrare, ne rallumât la guerre dans cette contrée; la sagesse du cardinal Aldo-

brandin prévint ce malheur. Venise, guidée par un esprit de grandeur et de magnanimité, s'empressa de reconnoître, pour roi de France, Henri IV, et sollicita même auprès du saint Siége, en faveur de ce bon monarque dont elle inscrivit le nom sur le *livre d'or*, en déclarant les Bourbons nobles Vénitiens: la république ne fut inquiétée que par les Uscoques, corsaires indomptables dont elle châtia l'insolence.

Les Vénitiens faisoient de nouveaux embellissemens dans leur ville, et goûtoient les douceurs d'une paix profonde, lorsque s'éleva leur fameux démêlé avec le pape Paul V (1605). Le sénat de Venise se roidit avec intrépidité contre les injustes prétentions de la cour de Rome, et méprisa l'interdit jeté sur la république. Les Jésuites, attachés aux intérêts du saint Siége, furent ignominieusement expulsés du territoire vénitien, et un décret les proscrivit. L'Espagne menaça d'attaquer Venise, qui se prépara à faire tête à l'orage; les Turcs lui promirent des secours en cas de rupture. Enfin, cette querelle scandaleuse, à laquelle s'intéressoient tous les souverains, se termina (1607) par la médiation de la France.

La dernière année du pontificat de Sixte-Quint, mort en 1590 ; les papes se succédèrent avec une rapidité étonnante, et la mort sembla les frapper avec une sorte d'acharnement. Henri IV vit sept papes durant son règne, Sixte-Quint, Urbain VII (durant treize jours), Grégoire XIV (dix mois), Innocent IX (deux mois), Clément VIII (treize mois), Léon XI (vingt--six jours); et les cinq premières années du pontificat de Paul V, intrônisé en 1605. Grégoire XIV se disposoit à terminer les querelles naissantes du molinisme, lorsque la mort enleva ce pontife. Les mœurs de tous ces papes, sans en excepter Paul V, furent irréprochables. Six conciles : le plus célèbre se tint dans les Grandes-Indes, contre les Nestoriens (1599).

Au Japon, la haine du gouvernement contre le christianisme, occasionna de nouveaux massacres ; les églises furent brûlées, et les exécutions devinrent plus fréquentes et plus cruelles. Les conquêtes des Européens aux Molucques et aux Philippines, avoient augmenté la méfiance du souverain que redoutoit particulièrement l'audace

des Espagnols. L'arrivée des Anglais et des Hollandais dans ces parages lointains, rendit plus vif le feu de la persécution. Divisés par la religion, les Européens s'occupèrent à s'accuser réciproquement, récriminations fatales à tous, et qui irritèrent davantage les Japonais contre le nom européen. La guerre civile s'étant allumée entre le daïri (prince spirituel) et le cubo-sama (prince temporel), les chrétiens prirent le parti du premier, et par cette imprudence irritèrent davantage le second qui triompha de son adversaire.

Quelques réflexions sur la politique de la maison d'Autriche en Europe.

En voyant, dans les commencemens de ce synchronisme, l'état désastreux de la France, il n'est personne qui ne tremble pour la monarchie française; avec plus d'adresse, plus d'activité, la maison d'Autriche établissoit sa domination dans le royaume. Philippe II se vit, dans la suite, frustré de cet espoir, parce que ce prince se crut un moment trop assuré du succès, et qu'il affecta pour Henri IV un imprudent mépris; il ne tarda point à connoître qu'un grand homme est capable de sauver toute

une nation, et de l'arracher des bras de l'anarchie.

Henri IV finit par réunir sous les mêmes drapeaux, les Français de tous les partis; nation vraiment étonnante qui, se survivant à elle-même au milieu de la destruction, baignée dans son propre sang, se relevant de dessous des monceaux de cadavres et de ruines, se ranima, reprit promptement une attitude menaçante, et rentra, avec une nouvelle vigueur, dans la lice contre la maison d'Autriche, qui frémit à l'aspect d'un ennemi couvert de cicatrices.

Plusieurs causes contribuèrent à ralentir les efforts de Philippe II contre les Français; une des plus marquantes fut l'insurrection des Pays-Bas. Les Hollandais, par leur héroïque résistance, opérèrent une utile diversion, et les troupes espagnoles, concentrées sur ce point, ne purent être dirigées contre le royaume : les campagnes du duc de Parme prouvent assez le danger auquel échappa la monarchie française. Durant toute cette crise, Henri IV succomboit infailliblement, si Philippe II eût pu déployer les mêmes moyens militaires que Charles-Quint; l'Angleterre même eût tenté d'inutiles efforts pour sauver la France en proie à toutes les horreurs de la discorde.

La paix de Vervins rétablit une sorte d'équi-

libre entre la maison des Bourbons et la maison d'Autriche, et même, sur la fin du règne d'Henri IV, la balance penchoit déjà du côté de la France. Chaque jour celle-ci voyoit ses ressources augmenter ; chaque jour l'Espagne voyoit diminuer les siennes. Sous Philippe III les finances s'épuisèrent ; les troupes espagnoles manquèrent de solde ; les corsaires anglais, hollandais et français étoient les véritables percepteurs des revenus du Mexique et du Pérou. L'édit de 1609, qui chassoit les Maures de l'Espagne, acheva d'appauvrir ce pays, en lui enlevant la principale force de sa population. Dès cet instant l'agriculture dépérit, les arts disparurent, une partie de l'Espagne resta en friche, et bientôt des provinces entières ressemblèrent aux déserts de l'Afrique. Pour arrêter les progrès du mal, pour rappeler l'homme à lui-même, ainsi qu'au véritable but de la civilisation, Philippe III se vit obligé de déclarer nobles, et d'exempter du service militaire ceux de ses sujets qui s'adonneroient à l'agriculture. Cette déclaration ne remédia aucunement au mal ; les Espagnols aimèrent mieux être soldats, et promener leur indolence. D'ailleurs, une partie de l'Espagne étoit passée en Amérique ; et cette autre cause, jointe à celle de l'expulsion des Maures, suffit

pour expliquer les raisons de ce dépérissement subit d'une puissance si formidable.

Durant le règne d'Henri IV, cinq pays jouissent exclusivement de quelque tranquillité, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, l'Italie et l'Allemagne; mais dans trois de ces contrées, se combinent froidement des révolutions : le meilleur des rois n'eut pour contemporains, si l'on en excepte Rodolphe, que des princes cruels, Philippe II, Elisabeth, Boris, Amurath III et Mahomet III. L'esprit de la ligue semble animer presque toutes les nations; les souverains eurent une activité rare, Philippe, pour diviser l'Europe, Élisabeth, pour accroître la prospérité de ses sujets, Henri IV, pour terrasser les factions; mais l'empereur d'Allemagne résida paisiblement dans son palais, occupé de tout autre soin que de celui des affaires politiques. Henri IV seul est sans tache, et mérite le surnom de Grand.

Deux ministres habiles, Guillaume Cécil et Sully, relèvent, presque en même temps, l'un en Angleterre, l'autre en France, la gloire de leur pays; mais à la fin de cette période, toutes les puissances s'affoiblissent, l'Angleterre, sous Jacques I[er], l'Espagne, sous Philippe III, et la Turquie, sous Achmet I[er].

QUATRE-VINGTIÈME SYNCHRONISME.

De 1610 *à* 1643 *après J. C.*

A un monarque ferme, éclairé, bon, clément, succède un roi foible, petit, impitoyable, vertueux sans caractère, qui eut du courage dans les combats, mais qui trembla toujours devant ses ministres, et n'eut jamais aucune volonté bien prononcée.

Louis XIII se trouvoit en bas âge, lorsque son père expira sous les coups de Ravaillac : à la cour, on se consola trop tôt d'un malheur qui affligeoit la France entière, et l'ambition parla plus haut que la nature, dans le cœur de Marie de Médicis, veuve de Henri, nommée, par le parlement, régente du royaume, durant la minorité de son fils. La sinistre influence de la maison d'Autriche se fit aussitôt sentir dans les conseils : l'aventurier Concini, ainsi que son épouse Eléonore Caligaï, gouvernèrent l'esprit de la reine ; le sage Sully se vit dédaigné, et contraint de se retirer d'une cour livrée à la plus basse intrigue.

La ligue vivoit encore parmi les grands ;

les protestans conservoient leur audace et leurs coupables espérances : grâce au bon génie de la France, les troubles de l'Allemagne empêchèrent la maison d'Autriche de prendre une part active à ceux qui s'élevèrent bientôt en France. Le prince de Condé, que la jalousie avoit obligé de quitter le royaume, afin de soustraire son
1613. épouse à la passion d'Henri IV, y rentra pour se mettre à la tête des mécontens, et dicter, par le traité de paix de sainte-Ménehould, la loi à Marie de Médicis. Les États-généraux, convoqués à Pa-
1614. ris, n'apportèrent aucun remède aux malheurs publics, et l'on dut bénir le ciel que cette assemblée nationale ne les aggravât point : une semblable mesure n'étoit propre qu'à faire fermenter davantage l'esprit de faction et de discorde. Après la dissolution des États - généraux, lorsque Louis XIII étoit déjà parvenu à sa majorité, le parlement de Paris commença à manifester des prétentions qui, depuis cette époque, allèrent toujours en croissant, et rendirent ce corps redoutable à l'autorité royale.

1616. Cependant la guerre civile se ralluma ; la cour, pour faire cesser ce fléau, recourut aux voies de la perfidie, et fit arrêter le prince de Condé, chef des rebelles. Louis XIII, né pour être maîtrisé, se laissa subjuguer par les manières insinuantes

insinuantes du jeune Albert de Luynes, simple gentilhomme, et fatigué de la tyrannie du florentin Concini, créé maréchal de France, sans avoir jamais paru dans les armées, il le fit tuer d'un coup de pistolet, par Vitry, capitaine des gardes, qui, sans l'avoir non plus trop méritée, obtint la place de la victime. Caligaï, plus infortunée 1617. que son époux, traitée comme une sorcière par ses juges, se défendit avec autant de fermeté que de noblesse, et périt sur l'échafaud.

Depuis cette révolution, Marie de Médicis n'éprouva que des revers, et l'ingratitude de son fils. Cette reine, originaire d'Italie, ne sachant ni dissimuler, ni être artificieuse comme les Italiennes, se méprit sur la connoissance des hommes, et protégea Richelieu qui devint son plus mortel ennemi. Exilée dans Blois, elle vit toute l'autorité passer entre les mains du duc de Luynes; le duc d'Épernon, après l'avoir tirée de cette ville, leva des troupes : durant deux années, le roi et sa mère ne s'occupèrent que de nouvelles entreprises hostiles, et de nouvelles réconciliations peu durables. Toutes ces dissentions relevèrent les espérances des calvinistes dirigés alors par le duc de Rohan, général qui jouissoit d'une grande réputation militaire; ils reprirent les armes, et leurs succès 1621.

firent trembler la cour. De Luynes venoit de mourir avec le titre de connétable, et le maré-
1622. chal Lesdiguières de remplacer le favori dans cette dignité importante, quand un traité de paix suspendit les horreurs de la guerre civile.

La maison d'Autriche et celle des Bourbons semblèrent réciproquement abjurer leur haine. Louis XIII épousa Anne, fille de Philippe III, roi d'Espagne; Richelieu, recommandé spécialement par la reine-mère, devenu tout-puissant, oubliant toute reconnoissance envers sa bienfaictrice, parvint à affoiblir ces liens de la nature; et la force de son génie supérieur donna une nouvelle direction à la politique du gouvernement qui, jusqu'alors, avoit protégé, en Al-
1624. lemagne, la maison d'Autriche.

Nommé premier ministre, Richelieu suivit le plan tracé par Henri IV, suscita, de toutes parts, des ennemis à l'empereur, et fit enlever la Valteline aux Espagnols. Ne pouvant plus souffrir de voir, pour ainsi dire, deux peuples
1625. et deux gouvernemens en France, le cardinal, après avoir conclu une paix honorable avec l'Espagne, tourna ses efforts contre les calvinistes, les attaqua, et les battit sur tous les points, en même temps qu'il contenoit les grands seigneurs du royaume, jaloux de son élévation et de son

pouvoir despotique. Le ministre alla lui-même mettre le siége devant la Rochelle, espèce de république qui étoit la principale place d'armes 1627. des religionnaires, et, malgré les flottes de l'Angleterre, malgré la bravoure et le désespoir des habitans, il vint à bout de s'emparer de cette ville, et ruina entièrement, par cette conquête, le parti des calvinistes qui opposèrent en vain en 1628. Languedoc quelque résistance. Il fallut enfin subir la loi, et redevenir des sujets soumis; mais ils conservèrent tous les priviléges de l'*édit de Nantes* qui ne blessoient point la majesté royale, non plus que la tranquillité publique. Louis XIII lui-même, durant cette guerre civile, se montra avec toute la valeur de Henri IV, et lorsque la 1629. guerre civile n'étoit point encore terminée, ce roi vola en Italie au secours du duc de Mantoue, et se signala par de nombreux exploits contre les Espagnols.

Richelieu devoit une partie de son caractère, de son génie même, au fameux père capucin Joseph; c'étoit l'ame du cardinal, celui qui 1630. soutenoit, qui affermissoit son courage dans les dangers. Plus d'une fois le ministre se crut sur le point de succomber : la reine-mère et les grands ne pouvoient supporter son despotisme; toujours il se releva au moment qu'on le

croyoit perdu ; mais il se vengea de ses ennemis avec une rigueur aussi injuste que barbare. Le maréchal de Marillac, décapité, Marie de Mé-
1631. dicis, obligée de quitter le royaume, Gaston, frère du roi, également obligé de fuir, telles furent les principales victimes sacrifiées au ressentiment du ministre auquel il ne manquoit que le titre de roi pour l'être effectivement. Un cardinal se montrant, au dehors, le plus ferme appui des protestans qu'il venoit d'écraser dans l'intérieur de la France, soulevoit tout le nord de l'Europe luthérienne contre l'empereur Ferdinand II, augmentoit la rapidité d'un torrent qu'il auroit eu bien de la peine à arrêter, et qui l'eût peut-être entraîné lui-même, ainsi que la France, sans d'autres événemens qui survinrent.

Richelieu ne jouissoit pas tranquillement de son pouvoir ; sans cesse en butte à la haine des grands, il avoit sans cesse des précautions à prendre pour déconcerter leurs projets. Gaston,
1633. frère du roi, excitoit, du fond de la Lorraine, les seigneurs contre un rival odieux : c'étoit un ennemi foible, pusillanime, et dont l'amitié devint fatale à ceux qui embrassèrent le parti de ce prince. Le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, commit, par générosité, l'imprudence de se déclarer pour Monsieur. Une seule

bataille, celle de Castelnaudari, fit échouer les projets de Gaston, et perdit le brave Montmorency qui, prisonnier de l'armée royale, périt dans Toulouse, sur un échafaud ; supplice aussi déshonorant pour le roi qui servoit aveuglément toutes les passions de son ministre, que pour le ministre lui-même dont le cœur étoit fermé à toute pitié. On peut dire que Louis XIII, surnommé *le Juste*, parla dans cette circonstance, comme auroit pu le faire Néron : les courtisans en larmes, demandoient la grâce du criminel : « *Allez lui dire*, leur répondit Louis, que *toute la grâce que je puis lui faire, c'est que le bourreau ne le touchera point, qu'il ne lui mettra point la corde sur les épaules, et qu'il ne fera que lui couper le cou.* »

Toutes les têtes se courboient devant l'impitoyable Richelieu ; il usa, il est vrai, de son autorité, pour la gloire de la monarchie : la France paroissoit le centre de la politique de l'Europe, et le génie de ce ministre donnoit le branle à toutes les grandes révolutions qui frappoient, dans ses fondemens, la puissance de la maison d'Autriche. Le plus dangereux des adversaires du cardinal, Gaston, avoit reparu à la cour, et ne causoit plus d'inquiétude : alors Richelieu fit marcher une armée dans les Pays-

Bas, sous le commandement du cardinal de la
1635. Valette, fils du fameux duc d'Épernon. Les Espagnols, dans cette campagne et dans la suivante, ne démentant point leur première valeur, repoussèrent le prince de Condé de la Franche-Comté, rendirent inutiles les efforts des Français, et même pénétrèrent dans l'intérieur du royaume.

Cette invasion augmenta le danger de la position de Richelieu, et réveilla la haine mal assoupie de Gaston qui, pouvant se défaire du cardinal, n'osa exécuter le dessein qu'il en avoit formé. Les Impériaux s'avancèrent dans la Bour-
1637. gogne; la ville de Saint-Jean-de-Lône devint l'écueil de leurs conquêtes, et le duc de Wéimar ainsi que le cardinal de la Valette les chassèrent du territoire français : d'un autre côté, les armées françaises recouvrèrent la supériorité sur les Espagnols. Délivré de toute crainte de la part des ennemis extérieurs, Richelieu se vit de nouveau exposé aux traits de l'envie : une de ses créatures mêmes, le père Caussin, Jésuite, faillit le supplanter, et le perdre dans l'esprit d'un monarque timide, irrésolu, et que le faste du ministre révoltoit en secret. Richelieu triompha encore dans cette

occasion, et le père Caussin fut éloigné de la cour.

La guerre se continuoit avec chaleur sur les bords du Rhin : la victoire couronna le duc de Wéimar à la journée de Rheinfel où quatre généraux allemands, entre autres, Jean-de-Wert, tombèrent au pouvoir des Français; mais du côté de l'Espagne, la France n'obtint pas les mêmes succès : la levée du siége de Fontarabie par le prince de Condé, troubla la joie que faisoit naître les exploits de nos armées en Allemagne. La prise d'Arras et le soulèvement de la Catalogne firent bientôt oublier ce revers. 1638.

La France étoit plus redoutée au dehors pour sa politique, qu'heureuse au dedans pour la sagesse de son administration; les finances se trouvoient dans une espèce de délabrement; le clergé perdit tout le mérite d'une bonne action, en contribuant de mauvaise grâce aux besoins de l'État. Les Français murmuroient contre le luxe 1641.
de la cour, et même la Normandie se révolta, mouvement qui fut bientôt apaisé. Le jeune comte de Soissons, les ducs de Bouillon et de Guise, nouveaux adversaires du cardinal, levèrent contre lui une armée qui battit celle du roi à la Marfée; mais le comte de Soissons trouva la mort dans les bras de la victoire. Un favori de

Louis XIII, Cinq-Mars, ne craignit point de tramer la perte de Richelieu son bienfaicteur, devenu plus puissant que jamais. Ce conspirateur et ses complices portèrent dans Lyon leur tête
1642. sur un échafaud; exécution terrible qui acheva de décourager l'ambition, et d'affermir l'autorité du ministre lequel ne jouit pas longtemps de son triomphe. Cette même année mourut Richelieu, après s'être servi d'un bras de fer pour terrasser les grands, en même temps que pour relever l'autorité royale; et laissant la réputation d'un homme plus polititique que religieux, qui n'eut jamais d'entrailles pour ses ennemis, d'un génie vaste qui, dans tous les siècles, dans toutes les contrées, eût opéré de grands changemens dans l'État.

1643. L'indolent Louis XIII suivit de près le cardinal au tombeau : sa mère, Marie de Médicis, l'y précéda de quelques mois, et mourut de misère dans la ville de Cologne.

En Angleterre, le fanatisme, comprimé par Élisabeth, souffloit la discorde dans tous les cœurs. Le pusillanime Jacques I[er], incapable de prendre des mesures répressives, laissoit le mal s'accroître : ce prince étoit né plutôt pour jouer

le rôle paisible de législateur que celui de guerrier et de monarque. Il civilisa l'Irlande, rétablit 1643.
le calme dans cette île, modéra l'avidité des grands, et se montra le bienfaicteur des Irlandais; mais il ne put désarmer autour de lui l'ambition, ni étouffer les funestes doctrines que des esprits remuans et séditieux prêchoient publiquement. Le parlement si souple, si complaisant sous Élisabeth, manifestoit déjà des dispositions hostiles contre le trône, en refusant les subsides les plus nécessaires à la dignité de la couronne (1614) : il est vrai que le monarque, gouverné par des mignons, s'avilissoit journellement aux yeux des Anglais. Le duc de Buckingham, le plus célèbre d'entre eux, entraîna son maître dans les démarches les plus déshonorantes pour le royaume; au lieu de ménager les Ecossais ses sujets, au lieu de chercher à apaiser leur maux, à ménager le fanatisme anglais (1617), Jacques irrita leur zèle, et, par l'érection de l'épiscopat (1718), prépara des maux incalculables à son successeur. Naturellement pacifique, jamais souverain ne fit cependant croître de plus nombreux germes de guerre civile : il sacrifia au désir de la paix, l'intérêt, l'honneur de l'Angleterre, et refusa de prendre les armes pour défendre son propre gendre Frédéric, électeur palatin (1620).

Sous un gouvernement aussi foible, l'autorité royale devoit recevoir de funestes atteintes : les communes annoncèrent des prétentions inouies, et des idées de républicanisme se mêlèrent aux disputes religieuses : lui-même, enfin dans la guerre entreprise injustement contre l'Espagne, encouragea, par une lâche condescendance, les novateurs dans leurs principes. Ce fut au milieu de cette crise que mourut Jacques I[er] (1625), après avoir marié son fils Charles à la princesse Henriette, fille d'Henri IV.

Ce fils, sans être aussi versé dans les lettres, valoit beaucoup mieux que son père pour la clémence, l'humanité, la bravoure, et pour toutes les qualités qui, d'ordinaire, concilient à un souverain l'estime, le respect et l'affection des peuples. Mais le parlement étoit un ennemi qu'aucune vertu ne pouvoit gagner ; les idées nouvelles agitoient toutes les têtes : maître des finances du royaume, il vouloit tenir en charte privée les rois, afin de gouverner, et se proposoit de les avilir en les appauvrissant. Le jeune prince, nourri dans les maximes de la grandeur, plein de sa dignité, vouloit s'arracher à cette humiliante sujétion ; malheureusement il trouva une résistance aussi forte que son courage : avec une plus grande souplesse de caractère, et de sages

tempéramens, peut-être fût-il parvenu à conjurer l'orage qui se formoit sur sa tête. L'amitié qu'il accorda à l'indigne duc de Buckingham, contribua à lui aliéner les cœurs. Dans cette lutte indécente du parlement contre l'autorité royale, les derniers liens qui attachoient les peuples au souverain furent rompus; Charles Ier ne paroissoit plus qu'un simple représentant aux yeux de la nation infatuée de faux principes de liberté: d'ailleurs, manquant d'une fermeté soutenue, il cassoit les parlemens, et la nécessité de se procurer des subsides, le forçoit bientôt de les rassembler. Les parlemens assurés de la protection de la multitude, se roidissoient, avec la même inflexibilité, contre le monarque. Certes, si Charles Ier se perdit, ce ne fut point sans combattre avec ardeur, avec intrépidité: enfin il pâlit à l'aspect d'un corps redoutable que des coups d'autorité n'intimidoient point, et qui disposoit des subsides sans lesquels la puissance royale n'étoit qu'un vain fantôme.

Les cris séditieux de liberté se firent entendre avec plus de fureur que de coutume; un troisième parlement cassé, des actes arbitraires peu concertés désespérèrent les esprits (1627), et les poussèrent à la révolte. Le reproche le plus grave que l'on put faire à Charles Ier, fut

d'épouser le puéril ressentiment de son favori contre le cardinal de Richelieu, et de s'embarquer, contre la France, dans une guerre dont le succès même ne devoit servir qu'à augmenter l'insolence des communes. Les Anglais, commandés par un chef plus propre à nouer une intrigue de cour qu'à vaincre les Français, ne retirèrent que de la honte de leur entreprise en faveur de la Rochelle. De la plus grande hauteur de caractère, le roi descendit à la plus funeste humilité; les puritains, ou calvinistes rigides, communiquèrent leur enthousiasme pour la liberté à la nation presqu'entière : un roi, le luxe d'une cour, l'appareil de la puissance royale offusquoient les regards de ces religionnaires séditieux. Pym, Torode, Hambden, chefs de ce parti, étoient les ennemis les plus dangereux de Charles Ier, parce qu'ils étoient les plus habiles et les plus modérés en apparence.

Le monarque, au milieu de cette effervescence, rendit sa position plus critique, en s'efforçant d'établir en Écosse la religion anglicane. Les Écossais ne répondant à leur roi que par des transports de fanatisme, s'unirent entre eux, et cette ligue si fameuse, sous le nom de *Covenant*, entraîna toute l'Angleterre (1638). Dès ce moment, le prince, semblable à un pilote

étourdi par la tempête, ne put tenir le timon du gouvernement; au lieu d'agir avec la vigueur convenable, Charles, cette fois, ayant les armes à la main, égaré par un faux amour de l'humanité, ne fit aucun usage de ses moyens militaires : il est vrai que le défaut d'argent paralysoit son courage. Obligé de convoquer encore le parlement, les députés des communes reparurent avec une intention marquée de secourir les rebelles, et de renverser la puissance royale : des adresses séditieuses, envoyées de toutes les parties du royaume, enhardirent davantage les communes. Le parlement, avant d'aller jusqu'à la personne même du roi, attaqua le vertueux comte de Strafford, ministre de Charles Ier, autrefois puritain, mais alors entièrement dévoué à la cause de son maître, et dont les talens ainsi que le zèle effarouchoient les communes, parce qu'il avoit essayé de comprimer le ressort révolutionnaire qui ébranloit la monarchie. Les factieux demandèrent à grands cris sa mort; et le roi cédant aux menaces de la multitude, le sacrifia en pleurant; trop coupable foiblesse qui le perdit lui-même. Dès ce moment Charles Ier cessa d'être roi; on l'insulta avec plus d'audace qu'auparavant; on lui enleva plus effrontément les plus belles prérogatives de la couronne; tout s'armoit

contre l'infortuné monarque; tout sembloit concourir à le perdre. La nouvelle du massacre des Anglais en Irlande, irrita davantage l'humeur séditieuse des puritains qui osèrent imputer au plus doux, au meilleur des princes, un événement si affreux. Charles Ier, pour se disculper, commit l'incroyable faute d'abandonner au parlement le soin de soumettre les Irlandais, et remit lui-même entre les mains de ses ennemis des armes pour le combattre.

La hiérarchie ecclésiastique blessoit les yeux des anarchistes autant que la hiérarchie civile, et ils vouloient dans la religion le même républicanisme, la même indépendance que dans la politique. Charles Ier ne se réveilla de sa léthargie qu'à la voix de la religion menacée par les factieux qui chassèrent du parlement tous les évêques (1642). Alors changé tout à coup, redevenu roi, il se montra, mais trop tard, avec une intrépidité vraiment admirable; le fanatisme égaroit tous les esprits. Charles Ier ne reçut que des outrages; un délire inconcevable régnoit dans les plus basses classes du peuple; l'Écriture sainte, commentée au gré des passions populaires, les enhardissoit dans leur révolte. Enfin, Charles quitta Londres, et se prépara à faire la guerre aux rebelles; il avoit pour lui presque toute la

haute noblesse, et contre lui la masse de la nation anglaise. Le roi, naturellement brave, se signala à la tête de ses sujets fidèles, principalement à la journée de Newbury, près de Glocester, où la fortune lui sourit d'abord. L'Écosse s'unit à la cause des parlementaires : ces derniers reconnoissoient pour général le comte d'Essex, personnage méprisable, qui s'étoit jeté dans leur parti, plutôt par ambition que par fanatisme, et dans le désir de jouer un rôle important. Déjà Olivier Cromwel se signaloit par une valeur à toute épreuve, et par une hypocrisie qui charmoit les puritains.

Le cardinal de Richelieu, après la prise de la Rochelle, malgré la paix conclue depuis entre la France et l'Angleterre, oubliant que les Bourbons étoient redevables, en partie, de leur rétablissement, à la monarchie anglaise, fomenta les troubles chez les Anglais, excita le zèle des fanatiques, et tant qu'il vécut, les seconda dans tous leurs projets.

Les Provinces-Unies ne jouirent pas longtemps des avantages que leur garantissoit la trêve de 1609 : grâce à la protection de la France, regardées par l'Espagne comme un État libre et

indépendant, elles venoient de se ranger au nombre des puissances de l'Europe : ses immenses richesses, le nombre de ses flottes, le courage de ses soldats permettoient à la nouvelle république d'y tenir une place disinguée. Deux sectes, celles des Arminiens et des Gomaristes, déchirèrent le sein de la Hollande : ceux-ci, plus puissans, plus nombreux, avoient pour chef le stathouder Maurice de Nassau; ceux-là, le vertueux vieillard Barneveldt qui, par la sagesse de sa conduite, par ses lumières, son zèle, n'avoit pas rendu moins de services à la patrie que Guillaume et Maurice. Le savant Grotius partageoit et les vues et les opinions de Barneveldt, lesquelles tendoient toutes à resserrer, dans de justes bornes, le pouvoir de Maurice; ce fut donc plutôt une querelle d'ambition que de fanatisme. Les Gomaristes arrêtèrent, jugèrent, condamnèrent et firent décapiter Barneveldt, en 1619 : ces discordes n'empêchèrent point la Hollande d'être florissante au dehors; la puissance de cette république s'accrut chaque jour ; ses nombreux vaisseaux rapportoient dans les ports les richesses du monde ; elle pesa, d'une manière sensible, dans la balance de l'Europe.

Le

Le même esprit de discorde et de fanatisme mettoit en combustion toute l'Allemagne ; l'indolent Rodolphe, uniquement occupé de sciences frivoles, voyoit avec une sorte d'indifférence, son frère, l'archiduc Mathias, lever l'étendard de la révolte, et se rendre presque indépendant en Hongrie ainsi qu'en Bohême, pays dévoués à l'ambitieux usurpateur. L'empereur mourut (1612) dépouillé de ses États héréditaires ; prince foible, que les chagrins conduisirent au tombeau : il répétoit souvent cette sentence qui lui étoit applicable plus qu'à tout autre souverain : « *Si notre dignité et notre naissance nous élèvent au-dessus des autres, nous devons penser combien nous tenons au commun des hommes, par nos foiblesses qui nous mettent de niveau avec eux* ». Mathias le remplaça sur le trône impérial. Sans la conduite artificieuse et criminelle du nouveau souverain, qui se ménagea la protection des protestans, le sceptre sortoit de la maison d'Autriche, et *l'union évangélique* triomphoit.

Mathias, avec autant de fermeté que de souplesse, s'affranchit du honteux esclavage dans lequel vouloient le tenir les électeurs. Toutes les passions se déchaînèrent dans l'empire : protes-

tans et catholiques s'apprêtoient à vider leurs querelles, les armes à la main; la peste désoloit l'Allemagne. Les Turcs firent la conquête de la Transylvanie sans trouver une forte résistance, les religionnaires refusant de concourir à la défense de l'État : heureusement les infidèles conclurent la paix (1615). Mathias n'étoit qu'un empereur mourant : l'âge et les infirmités avoient amorti le feu des passions de ce prince qui, cependant, toujours plein d'habileté, parvint à faire reconnoître son cousin Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême : cette élection enflamma le ressentiment des Bohémiens protestans, qui redoutoient l'intolérance du nouveau souverain; sous prétexte de venger leurs frères, ils se révoltèrent, et, sous la conduite de leur compatriote, le comte de Thurn, se livrèrent, dans Prague, à tous les excès de l'anarchie : ils demandoient, à grands cris, qu'on leur livrât l'évêque de Vienne, dont le nom leur étoit en horreur. Les catholiques de la Bohême, poussés par le fanatisme de la liberté, se joignirent aux rebelles. Le discours de Thurn, aux Bohémiens, renferme des traits dont l'ambition n'a que trop profité sur la terre : « *C'est le succès, dit-il, qui rend une guerre juste ou injuste aux yeux des nations : si nous sommes vaincus, nous ne sommes qu'un vil ramas de mutins;.....*

si nous sommes vainqueurs, nous sommes un peuple puissant et équitable, qui venge ses droits violés, et punit les tyrans. Voyez quel jugement vous voulez que l'Europe porte de nous? il n'est plus temps de reculer; nous avons outragé des Autrichiens, ils sont inexorables; il n'y a plus à balancer, nous courons à la victoire ou à l'échafaud! Choisissez. Les ménagemens gardés par l'empereur, ne servirent qu'à augmenter l'audace des séditieux, auxquels se joignirent les religionnaires de la Moravie, de la Silésie et d'une partie de l'Autriche. Le comte de Mansfeld, un des capitaines les plus habiles, mais les plus cruels de l'Europe, accourut pour les commander et les secourir: d'un autre côté, les catholiques se rallièrent autour des princes de la maison d'Autriche, et dès ce moment, la guerre civile, si célèbre sous le nom de *guerre de trente ans*, embrasa toute l'Allemagne. Le spectacle des malheurs publics affecta tellement l'ame de Mathias, qu'il en mourut de douleur (1619). Les électeurs protestans voulurent élever à l'empire Maximilien de Bavière, qui répondit à l'électeur palatin, Frédéric IV, leur député: « *Vous me croyez bien peu sage, lorsque vous pensez que je puisse aspirer à l'empire.... celui qui est élu croit recevoir un sceptre, et ne reçoit que*

des fers. Duc, je suis votre égal, et ne vous redoute point; je serois forcé de vous craindre, si j'étois votre maître. Eh! pensez-vous que le trône ait beaucoup de douceurs, lorsqu'on ne règne qu'au milieu des discordes, lorsque l'empereur n'est qu'un chef de parti dans l'empire, lorsque la moitié de ses sujets est soulevée contre lui? Si vous avez eu assez de crédit pour réunir, en ma faveur, les suffrages des électeurs protestans, faites un plus noble usage de ce même crédit; réunissez les esprits divisés, ramenez-les au sein de l'Église, retournez-y vous-même, et suivez l'exemple que je vous donne, d'être fidèle à la maison d'Autriche ».

Ferdinand II recueillit le fruit d'un si noble désintéressement, et réussit à gagner la majorité des suffrages pour monter sur le trône impérial. Si Mathias eût, dans l'origine des troubles, écouté les avis de ce prince naturellement courageux, la maison d'Autriche ne se fût pas exposée aux dangers d'une révolution qui sembloit devoir l'écraser. Ferdinand II savoit heureusement faire agir les ressorts de la politique, et, dans cette conjoncture, il profita de cette science importante pour réduire à la neutralité l'*union évangélique*; mais pressé d'un autre côté, et presque sans États héréditaires, il se vit attaquer par les Bohé-

miens. Il avoit une ame vraiment romaine, qui le servit merveilleusement dans cette circonstance critique : son imperturbable intrépidité sauva la ville de Vienne, et le tira lui-même de péril. Des boulets de canon pleuvoient sur son palais, et des seigneurs autrichiens parloient déjà insolemment à leur prince pour le forcer à capituler, lorsque tout à coup résonna la trompette : c'étoit le général Dampier qui, à la tête d'un régiment de cuirassiers, entroit dans la capitale de l'Autriche, et voloit au secours de l'empereur. Ce renfort imprévu jeta la consternation parmi les seigneurs, et l'effroi parmi les rebelles qui levèrent aussitôt le siége : la Hongrie et la Bohême furent bientôt soumises.

Les Bohémiens, quoique affoiblis par la bataille de Budewitz, perdue par le comte de Mansfeld, nommèrent pour leur roi Frédéric V, électeur palatin, qui ne fut, à proprement parler, qu'un roi de théâtre : ce prince si ambitieux, si peu mesuré dans sa conduite, s'exposoit volontairement, et pour une cause odieuse, aux traits de la fortune. L'électeur de Bavière, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, battit les troupes bohémiennes, sous les murs de Prague (1621), à la vue des habitans de cette ville; il ne lui fallut qu'une heure pour vaincre les rebelles. L'é-

lecteur palatin fugitif, se vit cité au ban de l'empire, dégradé de sa dignité d'électeur, et contraint de se réfugier en Hollande : « *Je sais à présent ce que je suis*, dit-il au fond de sa retraite; *il est des vertus qui ne s'acquièrent que par la disgrâce, et les princes ne se connoissent qu'après l'avoir éprouvée* ». Personne ne le plaignit, personne ne le secourut, pas même Jacques Ier, roi d'Angleterre, son proche parent. La victoire de Prague fit trembler les ennemis de l'empereur qui, usant de la fortune avec une extrême sévérité, fit abattre, en Bohême, les plus nobles têtes, et ne craignit point d'établir le redoutable régime militaire dans un pays jusqu'alors si fier de ses priviléges.

Ferdinand II, impérieux, inflexible, jouit de son triomphe avec la même arrogance que Charles-Quint, et prétend traiter les électeurs eux-mêmes, comme de simples sujets. L'Allemagne trembloit devant lui : l'empereur fait envahir par ses troupes le Palatinat que défendoit et que désoloit en même temps le célèbre comte de Mansfeld : un moment la fortune sourit à l'électeur palatin. Le duc de Brunswick, surnommé l'*ennemi des prêtres*, et le margrave de Baden se déclarent en sa faveur; ils sont vaincus par Tilly, et les troupes échap-

pées au carnage se retirent en Lorraine, en portant la terreur et la mort sur leur passage : rentrées une seconde fois en campagne, elles sont encore défaites, et obligées de se réfugier en Hollande où elles attendent une troisième occasion de signaler leur féroce courage.

Une nouvelle ligue se forme contre l'empereur ; à la tête paroît le roi de Danemarck : Mansfeld et Brunswick accourent pour combattre sous ses drapeaux. Tilly et Wallestein écrasent l'armée de ces deux généraux, triomphent ensuite de l'armée danoise, et forcent Christiern à demander la paix (1629). Ferdinand II se voyoit au comble de la prospérité ; tout plioit devant cet empereur, quand de nouveaux traits de despotisme effraient l'empire. Le fameux *édit de restitution*, qui frappoit les luthériens, achève de consterner les esprits déjà exaspérés par le pillage des troupes allemandes. La politique du cardinal de Richelieu suscite à Ferdinand de nouveaux ennemis. Les protestans, assemblés à Leipsick (1630), appellent à leur secours Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui venoit de s'illustrer contre les Danois, les Polonais et les Russes. Le héros, chef d'une nation pauvre, mais brave et soudoyée par la France, part à la fin de 1631, des extrémités du nord, et re-

lève les espérances de l'*union évangélique*, par une marche hardie, des conquêtes importantes, et des coups d'éclat qui annonçoient une prochaine révolution dans l'empire.

Tilly, envoyé contre le monarque suédois, s'empare de Magdebourg, saccage cette ville, ensevelit trente mille habitans sous les ruines de leur patrie, horrible cruauté qui attache plus que jamais les protestans à la cause du roi de Suède. Gustave-Adolphe traversant l'Allemagne avec la rapidité de l'éclair, voit grossir en chemin le nombre de ses troupes, joint, bat Tilly à la journée de Leipsick, et soumet les provinces du centre de l'empire. Walstein reparoît à la tête des armées impériales; Tilly est tué sur les bords du Lech dont il défendoit le passage contre les Suédois. Walstein, vainqueur à la journée d'Altemberg, se porte sur la Saxe, réduit aux abois l'électeur allié du roi de Suède; exploits inutiles! tout s'ébranle contre la maison d'Autriche. Ferdinand II alloit être renversé du trône impérial si, à la journée de Lutzen, en Saxe, (1632), Gustave-Adolphe n'eût péri sur le champ de bataille même illustré par la mort de ce roi, par le désespoir de ses troupes, et par l'éclatante victoire qu'elles remportèrent. L'*union évangélique* privée des talens militaires de son hé-

ros, tombe dans une espèce de découragement. Les protestans étoient près de se désunir, lorsque le suédois Oxenstiern les rassurant par son habileté, continue la guerre avec de nouveaux succès, et prolonge les malheurs de l'Allemagne tour à tour ravagée par les armées protestantes et par les armées catholiques. Le vaillant Walstein, devenu le bouclier de la maison d'Autriche, s'oppose aux progrès des confédérés, répare les échecs essuyés par les troupes impériales, bat l'électeur de Saxe à la journée de Sténau, et rétablit la balance entre les deux partis. Maximilien, électeur de Bavière, durant tout le cours de ces hostilités, défendit avec énergie la cause du parti catholique.

Non moins habile, non moins dangereux que Gustave-Adolphe, Walstein, le sauveur de la maison d'Autriche, élevé par la victoire au-dessus des simples sujets, songeoit à se rendre lui-même indépendant, et, d'accord avec le cardinal de Richelieu, pensoit à usurper le trône de Bohême. Ferdinand II ne voulut que prévenir les desseins du traître, et s'assurer de sa personne; mais des officiers, outrepassant leur pouvoir, assassinèrent à Égra l'ambitieux général. Les Suédois se crurent délivrés, par cet assassinat, de leur plus redoutable ennemi; Gallas, Picolomini

et Jean-de-Wert, générauxde l'empereur, diminuèrent leur joie en les battant complétement près de Nordlingen (1633), défaite qui affoiblit davantage la ligue protestante. Le foible Jean-George, électeur de Saxe, méprisable, aux yeux des réformés eux-mêmes, par ses lenteurs, ses tergiversations, fit sa paix avec l'empereur, et cette défection entraîna la dissolution de *l'union évangélique*.

Il ne restoit plus d'allié à la Suède que le Landgrave de Hesse-Cassel, lorsque la France déclare la guerre à la maison d'Autriche, et vient sur ce théâtre sanglant, remplacer tant de princes naguères armés contre Ferdinand II. Le duc de Wéimar d'un côté, Banner de l'autre, obtiennent de nouveaux succès, et font trembler l'Allemagne. Au milieu de ce bouleversement meurt Ferdinand II (1637) qui eut pour successeur son fils Ferdinand III. L'intrépide Gallas continue la guerre avec une activité nouvelle contre les ennemis de la maison d'Autriche, et les repousse d'abord; bientôt la fortune se range une troisième fois sous les drapeaux suédois. Wéimar et Banner remportent de nouvelles victoires qui ébranlent de nouveau la puissance autrichienne; le premier de ces généraux est tué, le feu de la valeur suédoise commence

à s'éteindre ; le second meurt de maladie, tout semble désespéré, lorsqu'un autre grand homme, Torstenson, leur succède, triomphe des Impériaux à Schsweidnitz et à Leipsick : la paix de Munster (1643) met enfin un terme à cette longue querelle qui avoit coûté tant de larmes à l'humanité, et la Suède seule reste encore aux prises avec la maison d'Autriche. La mort de Louis XIII, la minorité de Louis XIV, et l'état critique de la France exposée aux orages d'une régence, faisoient naître les plus flatteuses espérances dans la cour de Ferdinand III.

L'Espagne en imposoit encore par le souvenir récent de sa grandeur ; ses généraux conservoient les vrais principes de la tactique militaire, et la gloire de Charles-Quint couvroit toujours de son ombre cette monarchie languissante. Philippe IV remplaça (1621) son père Philippe III sur le trône. Le génie du ministre Olivarès ne put tirer l'Espagne de l'état d'épuisement où elle se trouvoit : cependant cette puissance se montra sur mer, contre les barbaresques, avec toute la bravoure des premiers temps. Les guerres civiles qui désolèrent la France, ranimèrent un peu ce corps usé par une vieil-

lesse prématurée ; les Espagnols pénétrèrent dans l'intérieur du royaume, et ne tremblèrent point devant le génie du cardinal de Richelieu.

Sans leur courage, sans les secours qu'ils fournirent à Ferdinand II, cet empereur eût été écrasé par *l'union évangélique*. Le cardinal Infant, frère du roi, se signala contre les Suédois à la journée de Nordlingen, ainsi que dans les Pays-Bas, et les vieilles bandes espagnoles soutinrent dignement, pendant plusieurs campagnes, l'honneur national. Gusman, comte d'Olivarès, régnoit sous le nom de Philippe IV qui, renfermé dans l'intérieur de son palais, ignoroit ce qui se passoit au dehors, et fermoit les yeux sur la conduite de son ministre. L'orgueil de celui-ci révoltoit les peuples soumis à la domination de la maison d'Autriche ; le Portugal gémissoit sous la plus dure tyrannie. Une conspiration habilement tramée, et plus habilement encore dirigée par le patriotisme, enleva (1640) ce royaume à l'Espagne ; le Portugal recouvra son indépendance, et la maison de Bragance, alliée à l'ancienne famille royale, monta sur le trône. Olivarès annonça cette révolution comme un heureux événement au foible et insouciant Philippe IV. « *Je félicite votre majesté*, dit le ministre, *de la rebellion*

du duc de Bragance, qui va faire réunir tous ses biens à votre domaine ». La maison d'Espagne se voyoit isolée de la maison d'Autriche allemande; les empereurs avoient besoin de soldats pour se défendre eux-mêmes, et se voyoient forcés de renoncer à la défense de Philippe IV.

Richelieu qui brilloit éminemment dans l'art terrible de fomenter partout des troubles, fit, par ses agens, répandre des semences de révolutions en Catalogne, à Milan, à Naples, ainsi qu'en Sicile: elles produisirent bientôt des révoltes, et l'Espagne attaquée sur tous les points, menacée sur son propre territoire, se vit contrainte de combattre et de réduire les rebelles; diversion heureuse pour la France, et qui lui épargna des malheurs incalculables. La disgrâce d'Olivarès (1431), causée par des secousses si dangereuses, et par le mécontentement universel du peuple espagnol, augmenta les dangers d'une semblable position : les talens du ministre le rendoient nécessaire à l'Espagne. Dom Louis de Haro, son successeur dans le ministère, avec plus de souplesse dans l'esprit, moins de hauteur, moins d'inflexibilité dans le caractère, entreprit de guérir les maux, et recourut à des palliatifs plutôt qu'à des remèdes efficaces.

En Portugal, un de ces esprits rares, intrépides, de sang froid, et tels qu'il en naît rarement pour délivrer les peuples, Pinto, intendant du duc de Bragance, médita le projet de délivrer ses concitoyens du joug des Espagnols, et devint par son activité, ses ruses, son audace, l'ame d'une si noble conspiration.

Les conjurés, plus décidés que leur souverain, prince d'un esprit foible, lui inspirèrent, par un héroïque dévouement, une partie de leur ardeur martiale. Le duc de Bragance étoit encore soutenu par l'intrépidité de la duchesse son épouse qui, pour le dissuader du funeste dessein de se rendre à Madrid où il étoit appelé, dit ces paroles : « *La mort vous attend à Madrid; vous la trouverez peut-être à Lisbonne; mais là vous mourrez comme un misérable prisonnier: ici vous succomberez couvert de gloire, et en roi* ». Une partie des bourgeois de la ville étoient dans le secret du complot, et aucun d'eux ne le trahit : en moins d'un jour la révolution fut opérée, et le Portugal se vit délivré de la domination espagnole. Dom Jean de Bragance, établi sur le trône, prit le nom de Jean IV, et reçut le titre de *Fortuné*.

Les Portugais, rappelés au sentiment de leur gloire passée, pleins de confiance dans leur propre courage, défendus par les soldats et par l'argent de la France, soutinrent avec succès, les armes à la main, la liberté qu'ils avoient conquise avec une si admirable dextérité.

Le royaume se relevoit, à la vérité, mais privé, en quelque sorte, de ses principaux membres, l'Angleterre et la Hollande lui ayant enlevé presque toutes ses colonies : au Brésil les planteurs portugais soupiroient en secret avec ardeur après le moment de se rattacher à la métropole, et de chasser leurs ennemis de cette belle colonie, révolution qui ne tarda point effectivement à s'opérer.

En Suède, Gustave-Adolphe qui, en 1617, succéda à Charles IX, se montra dès l'adolescence un héros ; la première année même de son règne, il eut la guerre à soutenir contre les Russes, les Suédois et les Danois: c'étoit un prince doux, libéral, clément et magnanime. L'empereur Ferdinand II méprisa trop un pareil ennemi : les protestans d'Allemagne l'appelèrent pour les seconder dans leur vengeance ; la victoire, comme nous l'avons déjà vu, termina les glo-

rieuses, mais courtes destinées de ce jeune roi dans les plaines de Lutzen (1632). Après sa mort, et durant la minorité de sa fille Christine, l'ombre de Gustave-Adolphe gagna encore des batailles. Banner à Vistock, Torstenson à Janxau en Bohême, vainquirent les Impériaux. Oxenstiern, aussi bon ministre qu'habile général, déploya en Suède, dans l'administration des affaires publiques, les talens d'un rare génie.

Tout le nord de l'Europe retentissoit, comme le midi, du bruit des armes. Le Danemarck, abattu sous Christiern III, humilié par de fréquentes défaites, donna à peine quelques signes de vie.

En Pologne, Sigismond III, ardent défenseur de la foi catholique, sut, durant les dernières années de son règne, contenir les protestans, sans devenir cruel. Ladislas, son fils, battit les Turcs, les Russes, et mit les frontières du royaume à couvert de l'invasion de ces deux peuples. Sigismond, ce prince renommé pour ses éminentes qualités, étant mort (1632), eut pour successeur son fils Ladislas VII, tant de fois victorieux avant de porter le sceptre.

Les

Les Jésuites obtinrent, ainsi que sous le règne précédent, le plus grand crédit en Pologne; chargés de l'éducation de la jeunesse, ils s'acquittèrent de cet emploi aussi honorable que difficile, avec tout le soin et tout le succès qu'on devoit attendre d'hommes éclairés et vertueux.

Après un interrègne de trois années, les Russes fatigués de l'oppression commencèrent à reprendre de l'énergie contre les auteurs de la guerre civile (1610). Les Suédois, d'un côté, cherchoient à aggraver les malheurs de cette nation, et d'un autre, des hordes tartares exerçoient impunément d'horribles brigandages: les imposteurs, qui osèrent reparoître sous le nom de Démétrius, reçurent le juste châtiment de leur criminelle ambition.

L'élévation du jeune Michel Romanof au trône, rallia tous les partis; tant de révolutions avoient épuisé les forces de la Russie, que le czar sentant le besoin de la paix, céda, pour l'obtenir, les plus belles provinces de l'empire à la Pologne ainsi qu'à la Suède. Michel éteignit les derniers feux de la guerre civile, fit cesser le fléau de l'anarchie; et ce prince, chéri de ses sujets, s'appliqua à guérir entièrement les plaies

de l'État, à décharger les Russes du poids de leurs infortunes, à relever l'éclat de la puissance royale, ainsi qu'à rouvrir les sources de la prospérité publique.

Les Turcs devenoient plus barbares, à mesure que les autres nations se civilisoient : rien ne changeoit parmi eux, lorsque tout changeoit autour d'eux, institutions politiques, tactique militaire, mœurs et gouvernement : ils allèrent toujours en s'affoiblissant dans cette immobilité de caractère.

Achmet Ier, durant les sept dernières années de son règne, perpétuellement en butte aux traits de la révolte, les repoussa par son inébranlable fermeté : c'est dans ce temps que la populace de Constantinople contracta la funeste habitude de mettre le feu à la ville, pour se venger de ses maîtres. Le ciel sembla punir les crimes de ces forcénés, puisque la peste enleva, en 1611, le tiers au moins des habitans de la capitale. Le plus bel éloge que l'on puisse faire d'Achmet, c'est qu'il respecta les jours de son frère Mustapha, et qu'il eut ce frère pour successeur, en 1617.

Le nouveau grand-seigneur, livré tout entier

aux plaisirs, indigne de tenir les rênes du gouvernement, passa, au bout de trois mois, du trône dans une prison. Osman, âgé de huit années, proclamé sultan, étoit un de ces enfans rares, dont la raison précoce, la vigueur de l'esprit, dans un âge si tendre, auroient dû étonner les peuples, leur faire chérir et admirer même un don si précieux du ciel. Il avoit toute l'activité et toutes les pensées d'un homme plein d'expérience: lui-même se mettant à la tête de ses armées (1620), marcha contre les Polonais, leur enleva Choczim, et prescrivit des conditions de paix à la Pologne : paix fatale pour Osman ! le sultan avoit besoin de tenir en haleine les gens de guerre, de les occuper au dehors, afin de dissiper les semences de rebellion qui germoient dans leur cœur, au milieu des délices de la capitale. Ayant voulu réprimer l'insolence des janissaires, ces barbares soldats massacrèrent leur vertueux souverain, au bout de cinq années de règne, replacèrent l'imbécille Mustapha sur le trône (1622), l'en précipitèrent, quelque temps après, à cause de ses vices, le promenèrent dans les rues, le chargèrent de coups, et l'étranglèrent ensuite.

Amurath IV, frère de Mustapha, surnommé *le Vaillant*, contint cette milice si cruelle, et

raffermit l'autorité souveraine. Sentant combien une guerre extérieure étoit nécessaire à la tranquillité de l'empire, il tourna ses armes contre les Persans, essuya d'abord de fâcheux revers, et finit par obtenir de grands avantages; il s'empara de Bagdad (1636), monta lui-même à l'assaut, et tua son visir qui lui paroissoit ne pas se porter avec assez de courage sur la brèche: le féroce vainqueur fit égorger, en sa présence, trente mille prisonniers persans. Amurath IV, de retour de cette expédition, s'abandonna à son penchant pour l'ivrognerie, et ce vice lui fit commettre de nombreux forfaits. Bizarre dans sa cruauté, il lui prit envie d'être le dernier de sa race, et dans cette vue, il ordonna d'étrangler son frère Ibrahim : heureusement cet ordre ne fut point exécuté. Les Turcs, si mutins sous les règnes précédens, tremblèrent devant ce despote absolu, qui cependant étoit populaire, et prenoit quelquefois plaisir à se déguiser, afin de savoir ce que l'on pensoit de son gouvernement. A la mort d'Amurath IV (1640), il fallut enfoncer les portes de la prison où vivoit enfermé Ibrahim, et montrer à ce malheureux, le cadavre de son frère, pour le forcer à régner.

En Perse, Schah-Abas-le-Grand, vainqueur des Turcs, aussi politique que courageux, institua le célèbre pélerinage de Mezzat, ville de Perse, afin de retenir ses sujets dans le pays, et les empêcher de porter à la Mecque les richesses ainsi que les produits de l'industrie nationale, dont les Ottomans profitoient eux-seuls. Plus cruel que ses prédécesseurs, il fit crever les yeux à l'un de ses fils, et fit mourir un autre, Sophi-Mirza, dont les belles qualités excitoient la jalousie de ce prince barbare. Schah-Abas se repentit d'un tel forfait; et se renfermant dans son palais, baigné de larmes, tout entier à sa douleur, fuyant la lumière et toute espèce de consolations, il prit la résolution de se laisser mourir de soif et de faim. Les grands, à force de prières, parvinrent, au bout de trois jours, à vaincre cette résolution; mais le sophi ne fit plus que languir, et les remords ne tardèrent pas à le conduire au tombeau (1629).

Sophi-Mirza, son petit-fils, prince le plus sanguinaire qui ait régné en Perse, n'apporta sur le trône que les inclinations d'un scélérat. Les Turcs, tant de fois vaincus, sous le règne précédent, firent des conquêtes importantes, et battirent

les armées persanes. Plus redoutable à ses sujets que les Ottomans, Sophi-Mirza détruisit, par le fer, ou par le poison, une partie de sa famille, et les principaux seigneurs de sa cour; aussi chacun désiroit la mort de ce monstre qui fit enterrer vives quarante femmes de son harem, ainsi que sa mère, toutes accusées d'avoir voulu l'empoisonner. Presque toujours ivre, il commettoit la plupart de ses forfaits, dans cet état si humiliant pour l'homme : Sophi-Mirza mourut en 1642, et eut pour successeur, son fils Abas II, moins indigne que son père de porter le sceptre. Encore en bas âge, il resta sous la tutelle de la reine sa mère qui obtint la régence : de nouvelles scènes d'atrocités se passèrent durant la minorité du nouveau sophi.

L'histoire de l'Indostan ne nous fournit pas un spectacle moins déplorable, ni moins terrible que celle de la Perse. Jehan-Ghir donna le jour à des enfans dénaturés qui abreuvèrent sa vie d'amertumes : le plus coupable d'entre eux, Schah-Jehan, lui succéda (1627). Une fois sur le trône, cet empereur s'ensevelit dans les délices, perdit de vue les soins du gouvernement, et jouit, durant plusieurs années, assez tranquil-

lement du pouvoir suprême, au sein d'une honteuse mollesse; heureux s'il n'avoit donné naissance à des fils qui, dans la suite, se montrèrent aussi ambitieux et aussi ingrats qu'il l'avoit été lui-même!

A l'extrémité de l'Asie orientale, la fortune se signaloit par des jeux sanglans : la longue paix dont la Chine avoit joui sous la dynastie Taïmingienne, causa la perte de cette dynastie, et les malheurs de l'empire : les gens de guerre étoient méprisés ; les mandarins lettrés avoient obtenu la préférence sur les mandarins militaires, et l'on écoutoit plus favorablement ceux qui discouroient sur la guerre, que ceux qui étoient capables de la faire avec succès. Qu'arriva-t-il? Les Tartares mantcheoux ayant envahi la Chine, on n'eut point de soldats à leur opposer, et du nord au midi, les Chinois accoutumés à une vie efféminée, furent aisément subjugués : ils ne déployèrent d'énergie que pour défendre leurs cheveux, et ce frivole motif causa la plus inutile résistance.

Vanlié, un des plus grands empereurs de la Chine, avoit cessé de régner : son petit-fils, Zunchin, dont le nom, en langue chinoise, si-

gnifie *heureux augure*, lui succéda : cet augure ne fut point accompli. L'ambition s'agita autour du trône, et deux aventuriers, Ly et Cham, se révoltèrent contre leur souverain. Il ignoroit cette révolte, et ne se douta de l'existence des rebelles, qu'au moment où leurs troupes paroissant devant Pékin, entrèrent dans cette capitale, et investirent le palais impérial. Zunchin avoit hérité de la vertu des plus doux et des plus justes de ses prédécesseurs, sans hériter de leur fermeté ni de leurs talens politiques; aucun empereur n'avoit été plus chaste ni plus humain, aucun ne fut plus à plaindre. Tous les malheurs conjurés fondirent sur sa tête innocente : au siége de son palais, il entendit les cris de ceux qui combattoient et qui mouroient pour sa propre cause; le parti opposé l'outrageoit de vive voix, et de la manière la plus humiliante pour la majesté royale : jamais un homme qui ceignit le diadème, ne fut mis à une plus terrible épreuve. Zunchin se sentit déchirer par les sentimens les plus contraires, et par la rage des rebelles, et par la fidélité des siens qui succomboient en soutenant sa cause : un petit nombre de serviteurs continuoient à défendre l'entrée du palais impérial. Zunchin vit bien qu'il étoit perdu : afin d'épargner un par-

ricide à ses ennemis, il résolut de s'immoler lui-même, et, désespéré, commença par étrangler sa fille. Quand sa résolution eut été connue, les salles du palais ne furent bientôt plus que d'affreuses boucheries où des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, faisant retentir ces lieux de cris plaintifs, s'immoloient, pour témoigner, par ces sanglantes marques, leur attachement au souverain : Zunchin se rendit dans ses jardins, pour consommer le douloureux sacrifice de sa vie. L'histoire fait observer que ce prince infortuné ne put retenir ses larmes, à l'aspect du contraste que la fraîcheur et la beauté de ces lieux formoient avec la tristesse de son cœur : l'homme, il est vrai, dans l'adversité, associe la nature la plus riante à ses douleurs. Zunchin s'étant enfoncé dans la solitude d'un petit bois, maudit mille fois la destinée qui avoit présidé à sa naissance, puis embrassa tendrement son épouse qui alla se pendre à un arbre. Pour lui, avant de mourir, il déclara que les mandarins étoient des traîtres, et, les ayant tous voués à la vengeance publique, s'étrangla comme l'impératrice. C'est ainsi que cet empereur termina ses jours et son règne, à l'âge de trente-cinq ans : toute la Chine le pleura, et ne le vengea pas.

Venise, toujours attentive à ménager les grandes puissances de l'Europe, auroit joui de la plus grande tranquillité, sans l'audace des pirates uscoques qui exercèrent d'horribles brigandages contre cette république. Le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, ennemi acharné des Vénitiens, et l'archiduc d'Autriche encourageoient les forbans dans leurs cruelles entreprises; malgré ces protecteurs, la république réprima les crimes des Uscoques. D'Ossuna, d'intelligence avec le marquis de Bédemar, ambassadeur d'Espagne, médita le renversement du gouvernement de Venise, et l'on vit le représentant d'une grande nation, abjurer son ministère de paix, pour tramer le plus odieux des complots (1618). Ses projets ne purent long-temps échapper à la surveillance du gouvernement qui punit les conjurés, et demanda à la cour de Madrid le rappel du marquis de Bédemar.

Une autre espèce de conspirateurs, quatre années après, se liguèrent pour dénoncer et perdre les nobles les plus vertueux : ils exécutèrent d'abord avec succès leur infernal projet, et causèrent la mort de plusieurs illustres citoyens; mais les inquisiteurs reconnurent bientôt toute la

noirceur de ce système de calomnie, et condamnèrent aux derniers supplices les scélérats qui l'avoient conçu.

Au milieu des agitations de l'Europe, Venise vécut assez paisiblement, grâce à la sagesse de ses loix, dont elle surveilla l'observation plus scrupuleusement que dans aucun autre siècle. Des idées de réforme troublèrent cependant cette tranquillité; mais la prudence du sénat modéra le zèle des novateurs, et sauva la république. Les Vénitiens (1630) ayant épousé la querelle du duc de Mantoue contre la maison d'Autriche, furent battus, et pour comble d'infortune, la peste enleva, dans Venise, plus de soixante mille ames. Réconciliée avec l'Autriche, cette république eut, avec le saint Siége, de nouveaux démêlés dont la France prévint les dangereuses suites, par sa médiation auprès d'Urbain VIII.

Tandis que tout le reste de l'Italie étoit exposé aux désastres de la guerre, et que les ducs de Savoie, de Modène, de Parme, et le monarque français y portoient le fer et le feu, l'État ecclésiastique reposoit doucement à l'ombre de la paix. Rome, devenue le centre des lumières, bénissoit le gouvernement paternel de ses pon-

tifes ; déjà les ambassadeurs des diverses puissances de l'Europe, dans cette capitale du monde chrétien, se disputoient, en public, pour les règles de l'étiquette et des bienséances, disputes qui, plus d'une fois, occasionnèrent des scènes affligeantes pour l'humanité.

Paul V termina ses jours en 1621, et eut pour successeur Grégoire XV. Urbain VIII remplaça celui-ci en 1623, et, durant vingt années de pontificat, il veilla constamment au bonheur des Romains, et s'efforça, mais inutilement, de réconcilier les princes chrétiens.

Cinq conciles particuliers chez les catholiques: chez les protestans, le fameux synode de Dordrecht, en 1618, mit fin aux querelles des Arminiens et des Gomaristes : trois conciles chez les Grecs schismatiques.

QUATRE-VINGT ET UNIÈME SYNCHRONISME.

De 1643 à 1661 après J. C., époque à laquelle Louis XIV régna véritablement.

Comme ce règne est un des plus longs, un des plus féconds en événemens mémorables que nous offre l'histoire, nous avons cru devoir nous

arrêter à la mort du cardinal Mazarin, époque à laquelle Louis XIV, déjà majeur, commença véritablement à tenir les rênes de l'empire français, et à gouverner par lui-même : du moins le cercle de l'histoire sera plus circonscrit, et nous perdrons moins de vue la série des grandes révolutions qui bouleversent les trois parties du monde; d'ailleurs, à cette même époque, la France change entièrement de face, et s'élève à une période de puissance et de gloire qui nous la représente sous un point de vue nouveau et tout-à-fait différent.

Le royaume se voyoit exposé aux orages d'une régence; Anne d'Autriche par sa sagesse, sa fermeté, étoit digne de tenir les rênes de l'État durant l'enfance de son fils. Le cardinal Jules Mazarin, quoique Italien, connoissoit parfaitement l'esprit de la nation, et les ressorts qu'il falloit faire mouvoir pour la contenir.

A peine Louis XIII étoit descendu dans le tombeau, que les Espagnols, malgré la foiblesse de leur monarchie, se repaissant des vaines chimères de l'ambition, envahirent la France, sous le commandement de don Francisco de Mélos, et mirent le siége devant Rocroi. Le jeune duc d'Enghien vif, impétueux, plein d'habileté, général par inspiration, les vainquit sous les murs de cette place, écrasa les vieilles bandes espa-

gnoles, principale force et dernière ressource de la maison d'Autriche d'Espagne. Elles ne périrent point sans gloire, et leur chef, le comte de Fuentes, mourut avec tant d'honneur sur le champ de bataille, qu'il mérita les regrets et l'admiration des Français, justes appréciateurs du courage.

Le héros ne s'en tint pas à ce coup d'essai qui répandit l'alégresse dans toute la France : avec la même intrépidité, la même présence d'esprit,
1644. le même bonheur, il marcha contre les Impériaux, les défit sous les murs de Fribourg, et leur enleva les villes de Thionville, de Philisbourg et de Mayence. Le génie de la victoire conduisit à Nordlingue le duc d'Enghien, et le jeune prince, réparant le revers de Turenne à Mariend-
1645. hal, triompha des Autrichiens qui perdirent le brave Merci : l'année suivante, le vainqueur enleva la ville de Dunkerque. Dans les Pays-Bas, le duc d'Orléans, dirigé par les maréchaux de France la Meilleraie et Gassion, se signala aussi par quelques succès obtenus sur les Espagnols.

Le duc d'Enghien abandonné à l'impétuosité de son génie, eût été capable de plus grandes actions encore, s'il eût été le maître absolu de diriger les opérations militaires : c'étoit un de ces hommes audacieux nés pour commander à la

fortune; mais il vivoit sous un gouvernement ombrageux, et dans une cour où ses exploits excitoient une secrète jalousie. Envoyé en Espagne à la tête d'un petit nombre de troupes, ne recevant point de renforts, il se vit obligé de lever le siége de Lérida qu'il avoit formé, et de revenir 1647.
avec ses lauriers un peu flétris par cette malheureuse expédition.

Bientôt animé par le souvenir récent de ses exploits, il en fit de nouveaux, battit l'archiduc Léopold à la journée de Lens, se signala 1648.
par des prodiges de valeur dans cette journée, comme dans les trois précédentes, et le jeune héros, sur lequel la France entière avoit les yeux levés, obtint le titre de Grand-Condé. Son exemple sembloit doubler l'énergie des Français; une foule de généraux se formèrent simultanément; le vicomte de Turenne, le plus célèbre, le plus habile de tous, et l'égal de Condé même, réalisoit les plus heureuses espérances, et, sous les yeux du jeune prince qui l'estimoit, se distingua par d'éclatantes actions.

La paix de Vestphalie, qui rendit la paix à l'Europe, replongea la France dans les horreurs de la discorde; les parlemens vouloient s'immiscer dans le gouvernement de l'État; les dernières guerres civiles avoient laissé des germes

de rebellion dans l'intérieur de la France, et surtout dans Paris. Les parlementaires gagnèrent des princes du sang et des seigneurs qui cherchoient uniquement l'intérêt de leur propre ambition : au nombre de ces personnages les plus marquans, on voyoit le prince de Conti, le duc de Beaufort, le cardinal de Retz et le duc de Bouillon : le sage Turenne lui-même se laissa entraîner par les séditieux ; Condé étoit pour la cour, et un tel appui suffisoit pour la rassurer. Le plus dangereux de tous ces rebelles, le fougueux Gondy, cardinal de Retz, ne respiroit que révolution, et ne se plaisoit que dans les troubles de l'anarchie : comme tous blâmoient le gouvernement, et jetoient le ridicule sur ses opérations, on les nomma *frondeurs*.

Jamais guerre civile ne fut plus burlesque dans sa cause, ni plus dangereuse dans ses effets; car enfin, l'exemple de l'Angleterre en révolte contre Charles Ier étoit contagieux, et le parlement, institué pour veiller au maintien des loix constitutives, en ébranloit lui-même les fondemens. Heureusement l'esprit de républicanisme anglais n'avoit point pénétré dans le royaume ; le peuple valoit mieux que ses magistrats, et s'il n'eût pas mieux valu, si les principes de la liberté eussent été prêchés en France, ainsi qu'on

qu'on les prêchoit en Angleterre, les parlemens eussent été eux-mêmes les premières victimes de leur fausse politique.

De part et d'autre on fit, on chanta des couplets satiriques, et néanmoins on se battit avec fureur. Ce Louis XIV, depuis si respecté de ses sujets, fut obligé de quitter sa capitale, et la journée de Charenton, près Paris, coûta bien des larmes à la France : cette guerre se termina par un accommodement.

La chance ne tarda point à tourner; le prince de Condé mettant à un prix excessif ses services, forme à son tour des projets contre le cardinal 1650.
ministre, projets combinés avec trop d'irascibilité et de hauteur. Le libérateur de la cour, se laissant prévenir par ses ennemis, est arrêté et mis en prison, ainsi que son frère le prince de Conti, et son beau-frère le duc de Longueville. Condé, au bout d'une année, est tiré de captivité par le cardinal qui bientôt est forcé de sortir du royaume; le prince étoit entré innocent dans sa prison, il en sortit coupable.

Poussé d'intrigues en intrigues, de fatalités en fatalités, le héros français ne pouvant échapper à sa destinée, se retire chez les Espagnols. Mazarin rentre en France plus puissant que jamais; Condé 1652.
prend les armes contre sa patrie; la guerre ci-

vile se rallume; il traverse la France, devient la terreur de la famille royale qu'il avoit sauvée; un autre grand homme, le vicomte de Turenne, par l'habileté de ses manœuvres, sauve, à Gien, le jeune monarque. Le vainqueur de Rocroi s'avance jusqu'aux portesde Paris; Turenne le suit, et ces deux grands généraux se livrent une bataille sanglante dans le faubourg S. Antoine; Condé alloit succomber, si mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, n'eût tiré elle-même le canon de la Bastille sur les troupes royales, et si Condé ne fût entré dans les murs de la capitale.

Le parlement, toujours indocile et rebelle, nomme Gaston lieutenant-général du royaume, affront fait à la majesté royale, puisque Louis XIV étoit majeur. Enfin Mazarin est sacrifié, une seconde fois, au ressentiment de la magistrature; le ministre s'éloigne, les troubles s'apaisent dans
1653. l'intérieur; mais le prince de Condé se retire de nouveau parmi les Espagnols. La puissance du roi s'affermit, Mazarin revient en triomphe, l'esprit de parti disparoît, la fronde s'évanouit, toutes les passions se taisent, le parlement est abaissé et l'autorité royale respectée. Il ne restoit plus à combattre que les ennemis extérieurs, ces mêmes Espagnols qui avoient fomenté la dis-

corde, et profité des malheurs de la guerre civile en reprenant un grand nombre de places.

Turenne marche contre eux, fier de se mesurer contre Condé, généralissime de l'armée ennemie. Celui-ci s'illustre encore dans plusieurs campagnes: surveillé de près par les généraux espagnols, suspecté par eux, gêné dans toutes ses opérations militaires, il ne pouvoit déployer les mêmes talens qu'à la tête d'une armée fran- 1658.
çaise: la perte de la bataille des Dunes, la prise de Dunkerque ne doivent être imputées qu'aux effets de cette jalousie et de cette mésintelligence. 1659.

La conclusion de la paix des Pyrénées assure à la France la possession de plusieurs conquêtes importantes, et l'heureux hymen de Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, cimente l'union entre deux nations jusqu'alors rivales. Condé est rendu à la France, et le trône relevé dans toute sa splendeur; il n'y avoit plus que des Français soumis respectueusement, et empressés de témoigner leurs hommages à un monarque qui, par la majesté empreinte sur toute sa personne, sembloit les commander. Mazarin, principal auteur du traité de paix, se voyoit au comble de la faveur, lorsque la mort vint l'ar- 1661.
rêter, et détruire l'unique obstacle qui auroit

pu embarrasser Louis XIV dans l'exercice de l'autorité suprême : la reconnoissance et l'habitude de suivre les conseils du cardinal, avoient jusque-là tenu enchaînées les grandes qualités du jeune roi.

En Angleterre, Charles I[er] opposa en vain, dans Oxford, parlement à parlement : celui de Londres avoit pour partisans les fanatiques du royaume, et par conséquent la presque totalité de l'Angleterre ; celui des royalistes manquoit des solides appuis de la puissance ; le spectacle d'un prince brave, généreux, doux, clément, ne put attendrir ni désarmer les Anglais puritains. Essex, Fairfax, Manchester, retenus par l'ambition dans le parti rebelle, fermoient l'oreille à toutes les propositions d'accommodement. La fortune trahit le grand cœur de Charles I[er] à la journée de Naséby (1640) : jusqu'alors, ce roi avoit triomphé dans les différens combats qu'il livra en personne ; depuis ce désastre ses affaires allèrent toujours en déclinant. L'intrépide Montrose opposoit, en Écosse, la plus ferme résistance ; après avoir obtenu de grands avantages sur les rebelles, ce fidèle serviteur, réduit à une poignée de braves, fut obligé de prendre la fuite, et de quitter sa patrie. Charles, inébranlable

dans l'adversité, étoit résolu de mourir les armes à la main; tout l'édifice de l'ancienne constitution s'écrouloit sur les débris du trône; des institutions républicaines remplaçoient les institutions monarchiques, et le gouvernement presbytérien renversoit toute la hiérarchie religieuse.

La courageuse Henriette de France, digne fille d'Henri IV, se multiplioit pour aller chercher des secours à son époux renfermé dans Oxford. Menacé d'un siége par Fairfax, Charles Ier se rendit dans le camp des Écossais, espérant que sa présence réveilleroit le respect et l'amour de ses anciens sujets. Le fanatisme avoit étouffé ces sentimens dans leur cœur, et les soldats ne rougirent point, par le plus honteux des traités, de remettre le roi entre les mains des parlementaires.

De la secte des presbytériens qui, la première leva l'étendard de la revolte, venoient de sortir les indépendans à la tête desquels figuroit l'hypocrite Cromwel. Les revers accablans de Charles Ier étoient l'ouvrage de ce général, homme plus ambitieux que fanatique, en qui de grands talens militaires tenoient lieu de vertus. Le premier, à la bataille de Marston, il avoit effrayé les royalistes par une victoire remportée

par eux. Hambden, principal auteur de la révolution, n'existoit plus, et les plus honnêtes gens du parti presbytérien se trouvoient dans une funeste impuissance; les indépendans seuls dominoient; ceux-ci ne prirent que des mesures extrêmes. Leur chef, Cromwel, cassa le parlement presbytérien pour former un parlement militaire (1647), et l'armée entièrement dévouée à ce parti s'empara de la personne du roi. Le malheureux Charles Ier parvint à s'évader, et se réfugia dans l'île de Wight; il ne fit que changer de prison, parce que le gouverneur de cette île étoit une des créatures de Cromwel.

Les Écossais, revenus à des principes de modération, d'ailleurs intéressés à soutenir le parti presbytérien attaqué par les indépendans, prirent les armes en faveur de Charles Ier; leurs efforts tardifs ne servirent qu'à rendre le sort du monarque plus critique. Cromwel les ayant vaincus, subjugua l'Écosse, épouvanta les royalistes par de sanglantes exécutions, fit déclarer Charles Ier coupable de haute-trahison, et, pour le juger, assembla (1648) une haute cour de justice. Traduit devant cet inique tribunal, Charles récusa de pareils juges, et, dans son discours qui respire la plus grande noblesse de sentimens, s'exprima comme s'il avoit été sur le trône, et non à

côté ; il leur déclara « qu'il n'étoit pas assez septiciste (1) pour douter de leur force, mais qu'il étoit leur roi héréditaire par le droit de sa naissance ; que toute l'autorité de l'État, libre même et réuni, n'avoit pas le droit de lui faire son procès, à lui qui n'étoit redevable de sa dignité qu'à la suprême majesté du ciel ; et que ceux qui s'arrogeoient la qualité de ses juges étoient ses sujets; que leur autorité n'étoit pas mieux fondée que celle des voleurs et des pirates; qu'ainsi il devoit laisser l'apologie de son innocence ». L'arrêt qui le condamna à la mort ne l'effraya point; tous les attributs de la royauté décoroient la personne de Charles Ier, lorsqu'il marcha à l'échafaud. Le monarque, après avoir prononcé un discours d'adieu très-pathétique à ses sujets, après avoir recommandé à un gentilhomme masqué, qui faisoit l'office de bourreau, de ne point le manquer, embrassa Juxon, évêque anglican, s'agenouilla, fit une courte prière, étendit les mains, signal dont il étoit convenu avec l'exécuteur qui lui sépara la tête

---

(1) C'est la courte analyse du discours que Charles Ier prononça devant la haute cour qui l'envoya à la mort.

d'un seul coup, la ramassa, et cria d'une voix forte : « *Cette tête est celle d'un traître* (1649) ».

Le régicide Cromwel osa braver tous les autres souverains, en faisant battre une monnoie qui portoit cet exergue : *Et nunc intelligite, reges terræ.* La république fut proclamée aussitôt, la chambre des pairs supprimée comme un vestige de monarchie, une nouvelle ère adoptée, et Cromwel nommé protecteur. L'hypocrite, une fois parvenu à ses fins, redoutant les principes des indépendans, principes subversifs de toute politique et de toute morale, les combattit avec la même force qu'il les avoit encouragés dans l'origine, et employa contre eux l'appareil même des supplices. Après avoir réduit au silence ces anarchistes, Cromwel, passant en Irlande, exerça d'affreuses cruautés dans cette île attachée au parti royaliste, et la subjugua toute entière.

L'intrépide Montrose avoit reparu en Écosse, résolu de venger l'assassinat de Charles Ier; mais ses compatriotes, aveuglés par les passions du temps, le traitèrent avec toute la barbarie des sauvages, et Montrose souffrit la mort avec toute l'intrépidité, toute la sublimité de courage d'un héros.

Charles II, fils de Charles Ier, alla pourtant

se réfugier parmi ces fanatiques qui, après l'avoir reconnu pour roi (1650), l'accablèrent d'outrages, et le garrottèrent, en quelque sorte, avec tous les liens de leurs préjugés. Cromwel, plein d'énergie, partit rapidement pour l'Écosse, et battit complétement les Écossais à la journée de Dunbar (1651). Charles prit un parti désespéré, qui prouvoit la grandeur de son courage, et non la sagesse de sa politique, ce fut de se renfermer dans la ville de Vorcester; ses partisans essuyèrent de nouvelles défaites : Cromwel survint dans la ville d'où le roi venoit de sortir, peu d'heures auparavant. Les particularités de l'évasion de Charles tiennent plus du roman que de l'histoire : cette victime de l'ambition, quoique proscrite, étoit encore chère à un grand nombre d'Anglais. Charles II, fugitif, se rendit, par une espèce de prestige, invisible aux regards des satellites du tyran, se trouva au milieu d'eux sans en être reconnu, et après avoir couru des dangers incroyables, réussit à s'embarquer pour la France.

Fairfax, autrefois général, n'étoit plus qu'un simple particulier. Iréton, Ludlow, Monck secondoient Cromwel avec toute leur énergie brûlante, et tout leur fanatisme pour la cause républicaine. Voulant faire respecter au dehors la répu-

blique, le protecteur déclara la guerre à la Hollande. Jaloux de régner, sans rivaux, se jouant des droits les plus sacrés, il cassa plusieurs parlemens de sa création, dont un, et le plus méprisable de tous, lui avoit conféré la puissance suprême. Blake, amiral anglais, Tromp et Ruyter, amiraux hollandais, se disputèrent l'empire des mers avec un acharnement invincible : de part et d'autre on combattit avec la même valeur, et l'Océan fut teint du sang des deux nations; mais la Hollande fit la paix, et céda l'honneur du pavillon à son ennemie (1654).

La France et l'Espagne recherchèrent, à l'envi, l'alliance de Cromwel; la seconde de ces puissance n'ayant pu l'obtenir, les flottes anglaises désolèrent le commerce espagnol, et s'emparèrent de la Jamaïque. Le protecteur enchaîna toutes les passions, asservit toutes les volontés à la sienne, et gouverna, l'espace de douze années, l'Angleterre, plus maître, plus despote que les rois eux-mêmes : lui-même, au milieu de l'appareil de sa puissance militaire, vivoit dans de perpétuelles alarmes, et les remords vengeurs déchiroient son ame. Cromwel finit sa carrière comme les tyrans, assiégé de toutes les terreurs de la mort (1658), à l'âge de cinquante-huit ans.

Il légua une injuste autorité à son fils aîné, Richard Cromwel qui, moins ferme dans le crime, ne voulut pas, ou ne sut pas la conserver. Les royalistes conçurent bientôt les plus flatteuses espérances par la retraite de Richard qui se démit du protectorat; les républicains rappelèrent l'ancien parlement régicide, nommé par dérision *rump*, (Croupion). Le général Lambert, avec la même politique, la même audace qu'Olivier Cromwel, contint les partisans de la monarchie; ses succès ne furent pas de longue durée. Au moment où la république paroissoit assise sur des fondemens inébranlables, se préparoit une révolution inattendue.

Monck, gouverneur de l'Écosse, zélé républicain en apparence, mais secret partisan de Charles II, d'ailleurs jaloux de l'autorité de Lambert, impénétrable à tout le monde, maniant les esprits avec dextérité, conduisit son plan avec un art admirable, sema la discorde parmi les troupes républicaines, et se servit même de l'exaltation des fanatiques pour parvenir à ses fins: le parlement même le débarrassa d'un compétiteur redoutable, en faisant arrêter Lambert. Cet inepte et barbare *rump*, qui aplanit, sans le vouloir, toutes les difficultés, désormais devenu

un instrument inutile, fut cassé avec indignation. Monck, assuré de ses moyens, maître des esprits, rétablit la monarchie, et dissipa les divers partis républicains. Un parlement libre, composé d'honnêtes citoyens, rappela Charles II, et toute l'Angleterre tomba, pour ainsi dire, aux genoux du monarque (1660) qui récompensa magnifiquement le général, auteur d'une révolution si rapide. Le souverain punit les régicides les plus criminels, licencia les corps d'armée, redoutables encore par le fanatisme des soldats, et, guidé par les conseils du sage Clarendon, gagna les cœurs par sa clémence, ainsi que par l'oubli généreux de toutes les erreurs et de toutes les fautes passées. Les Anglais rendirent avec enthousiasme à la couronne tout son lustre, allèrent au-devant des désirs de Charles II, et s'appliquèrent à lui faire oublier les malheurs qui avoient traversé sa vie avant le rétablissement de la royauté.

En Allemagne, Ferdinand III, par son artificieuse politique, éloignoit la paix de ses États : les talens du général Merci, et la situation de la France nourrissoient les projets d'ambition de l'empereur, projets que Condé, d'une part,

le général suédois Torstenson, et Ragotski en Hongrie, d'une autre, ne tardèrent point à détruire. Les armées impériales étoient vaincues sur tous les points; les progrès de Torstenson, dans le cœur de l'Allemagne, devinrent si alarlarmans, si terribles, qu'après bien des lenteurs affectées, Ferdinand signa avec la Suède et la France victorieuses, la paix (1648) qui mit un terme à cette guerre de trente ans, si célèbre en grands événemens, et durant laquelle parurent tant de généraux habiles.

Ferdinand III, pour épargner à ses peuples de nouveaux malheurs, demeura simple spectateur des troubles qui agitèrent la France, content d'affermir la puissance de sa famille, de faire goûter à ses sujets les douceurs de la tranquillité publique, et de se concilier l'affection des électeurs : la mort le fit descendre au tombeau, dans le temps qu'il se livroit à cette occupation si louable (1657). Après un interrègne de quatre mois, après bien des contestations, le collége électoral choisit pour empereur, Léopold, fils de Ferdinand III, et lui fit acheter ce titre par les sacrifices les plus durs, qui ne lui laissoient plus qu'un vain nom: du moins, dans ses États héréditaires, Léopold put faire le bien, et régner pour le

bonheur de ses sujets naturels, jusqu'à l'année 1661.

L'Espagne luttoit contre sa malheureuse destinée ; Condé, dans les plaines de Rocroi, coupa le nerf de cette monarchie. Si cette contrée avoit eu un gouvernement plus ferme, un roi plus éclairé que Philippe IV, elle auroit pu tirer un meilleur parti des troubles de la France, ainsi que des talens de ce même prince Condé, naguères la terreur des Espagnols, et que la force des circonstances jeta parmi eux. Dom Louis de Haro ne manquoit ni de souplesse, ni de politique ; l'une et l'autre de ces qualités ne servirent qu'à couvrir de honte la maison d'Autriche. Philippe IV, le premier, ne rougit pas de reconnoître la tyrannie de Cromwel : lâcheté inutile ! car le tyran fit la guerre à l'Espagne qui, en Amérique, offroit une riche proie à l'Angleterre : cette guerre acheva de ruiner le commerce des Espagnols. Après la conclusion du traité des Pyrénées, l'Espagne retombant dans son état de langueur et de foiblesse, ne donna plus aucun signe de vie en Europe, et sembla disparoître du milieu des nations. D'obscures intrigues remplirent les momens des successeurs de Charles-Quint et de Philippe II.

Le royaume de Naples, théâtre de tant de révolutions, sous les rois de la maison d'Anjou, étoit demeuré assez paisible sous la domination des monarques espagnols; alors on vit ce que, dans tous les siècles et dans toutes les contrées, peut opérer la sage fermeté d'un bon gouvernement. Les *diables* qui habitent *le paradis de l'Italie*, devinrent des anges, et les Deux-Siciles durent cet avantage aux vice-rois envoyés par l'Espagne : le duc d'Ossuna, l'un d'eux, se fit craindre, respecter et chérir en même temps. Cependant, sous le règne de Philippe IV (1647), une étincelle produisit une explosion dans la ville de Naples, mécontente de l'impôt que le duc d'Arcos avoit établi sur les légumes et les fruits. Un individu de la plus basse extraction, sortant tout à coup de la foule, devenu, par instinct, chef de parti et général, Mazaniello, dirigea les bras de cinquante mille hommes, qu'un panier de figues, insolemment renversé par un précepteur, avoit mis en fureur, et fait courir aux armes : en un moment, l'assassinat fut organisé dans la ville. On se feroit difficilement une idée des vengeances ridicules, puériles, indécentes et sanguinaires auxquelles se livra cette populace effrénée. Toute la noblesse, tout le corps de la bourgeoisie trembloient devant le redoutable Mazaniello, que la

faveur populaire enivroit, et qui se berçoit des plus flatteuses espérances ; mais la populace dans un moment d'humeur et de caprice, renversa, brisa cette idole vivante, la traîna dans les rues, et la jeta dans un égoût. Le lendemain, versant des larmes sur sa propre victime, se reprochant les excès de sa cruauté, elle fit à Mazaniello de magnifiques funérailles, dont la pompe fut relevée par la présence forcée d'un nombreux clergé.

Ennuyée de la souveraineté, fatiguée de révolutions, guérie d'une fièvre ardente qui avoit épuisé ses forces, toute cette populace rentra dans le devoir, malgré les promesses chevaleresques du duc de Guise qui, s'étant jeté dans Naples s'efforça d'entretenir le feu de la discorde, espérant se procurer une couronne : il ne sut pas même ménager Janvier Anneze, nouvelle idole de la multitude, aussi fier, aussi jaloux du pouvoir, mais plus habile et plus circonspect que son prédécesseur. Guise termina ses brillantes destinées par être envoyé captif en Espagne. En Sicile, la seule ville de Messine leva l'étendard de la révolte contre son souverain. Si le duc de Vivonne eût été aussi actif qu'il étoit brave, l'île entière eût passé sous la domination française : la ville rebelle

fut

fut contrainte, par la force des armes, de se soumettre à ses maîtres légitimes.

Les Portugais, animés par le souvenir de leur grandeur passée, soutenus par les secours de la France, repoussèrent courageusement toutes les attaques des Espagnols; l'antipathie naturelle qui séparoit les deux peuples, ne leur permettoit pas de vivre sous la même domination. Jean IV, réveillant la fierté de son peuple, s'appliquoit à recouvrer en Asie, en Afrique, ainsi qu'en Amérique, les nombreuses colonies qui avoient appartenu à la couronne de Portugal. A la mort de ce roi (1656), le sceptre passa entre les mains d'Alphonse VI, prince sans caractère, à la vérité, mais dont les mauvaises qualités ne ralentirent point les efforts de la nation qui enfin recouvra l'importante colonie du Brésil, conquête due à la fidélité aussi bien qu'à la bravoure des colons portugais attachés à la métropole.

Les Hollandais, en possession des richesses du Nouveau-Monde, reconnus en Europe pour un peuple libre et indépendant, excitoient la

jalousie de l'Angleterre. Dans la lutte engagée, du temps de Cromwel, entre leur pays et cette puissance, ils donnèrent sur mer la plus haute idée de leur courage : les amiraux Tromp et Ruyter élevèrent la gloire de leurs compatriotes au plus haut degré, et les Provinces-Unies acquirent une prépondérance marquée en Europe. Tous les rois s'empressoient de rechercher l'alliance de cette république, et l'Espagne elle-même les ménagea avec soin. Les Hollandais se comportèrent, à l'égard de Cromwel, avec moins de bassesse que toutes les autres nations, et ces républicains vertueux témoignèrent plus d'horreur pour l'assassinat de Charles Ier, que les souverains de l'Europe, intéressés cependant à venger la majesté royale si horriblement outragée: Charles II ne put trouver d'asile en France, et ce prince en trouva un dans la Hollande. Les Hollandais se multipliant, en quelque sorte, pour étendre leurs relations commerciales, envoyèrent des ambassades dans les contrées les plus éloignées de l'Asie, subjuguèrent l'île de Ceylan qui appartenoit aux Portugais, construisirent des forts dans l'Indostan, se réservèrent, aux Molucques, le commerce exclusif des épiceries, et firent régner, dans leur patrie, le luxe et l'abondance.

Durant les dernières années de Ladislas VII, et sous le règne de Jean-Casimir son frère, la Pologne affoiblie par une anarchie continuelle, voit les Cosaques de l'Ukraine se détacher de sa domination, pour se donner à la Russie. Ce royaume habité par un peuple naturellement brave, mais tourmenté par des discordes civiles, n'avoit aucune constitution fixe ; une noblesse fière et dure traitoit les paysans comme des bêtes de somme : pleine de jalousie contre les souverains, elle s'opposoit à tout moyen de défense, les empêchoit de fortifier les places, et laissoit les frontières ouvertes aux Russes, aux Turcs, ainsi qu'aux Tartares, parce que se fiant sur sa bravoure, elle se croyoit capable de faire tête aux ennemis extérieurs, et de les repousser : il est vrai que la fameuse *pospolite* (la noblesse à cheval) formoit un corps nombreux, qui ne s'assembloit jamais sans répandre l'effroi au dehors. Jean-Casimir eut perpétuellement les armes à la main contre les Cosaques et les Russes, qu'il vainquit dans plusieurs batailles.

En Danemarck, Christiern IV (1648) étoit mort après un règne de soixante ans, laissant à

Frédéric III un État épuisé par la guerre. Ces mêmes Suédois, autrefois sujets du Danemarck, vinrent, sous le commandement de leur roi, Charles-Gustave, assiéger Copenhague. Cette capitale repoussa vigoureusement les ennemis; une défense aussi héroïque acheva d'épuiser les finances. Accablé de dettes, l'État nourrissoit une plaie dévorante; Frédéric ne trouvoit aucun remède au mal; un affreux avenir s'ouvroit devant lui; il falloit ou abdiquer la couronne, ou se dégager, par une révolution, de cette situation critique. La reine Sophie-Amélie, son épouse, lui inspira le courage de tenter ce dernier parti, et devint l'ame de la noble conjuration qui éclata: cette singulière révolution, qu'on peut appeler la révolution sans larmes, fut conduite avec une finesse et une dextérité surprenantes.

Au nord de l'Europe, les changemens s'opèrent par de simples coups de main, et l'on passe d'un règne à un autre sans ressentir ces secousses prolongées qui, sous des climats moins rigoureux, ébranlent les fondemens de la société. Dans nos contrées, une révolution, telle qu'un grand orage, s'annonce de loin, et le bruit en est aussi durable que terrible: en Angleterre, en France, en Allemagne, la masse entière de la nation fermente, s'agite, et il en résulte, entre les divers

partis, un choc effroyable. Heureuses les nations qui, après ces catastrophes, se reconnoissent promptement, se rallient à une autorité tutélaire, et goûtent enfin un bonheur d'autant plus vif, qu'il a été acheté par des sacrifices plus nombreux!

Ailleurs, d'ordinaire, ce sont des jeunes gens qui échauffent une nation, et l'excitent à la révolte : dans le Danemarck, ce furent deux têtes froides, Suane et Nansen, respectables vieillards, qui excitèrent leurs compatriotes à recouvrer leurs droits : grâce à la sagesse de leur conduite, ce ne fut qu'une crise passagère, à laquelle succéda un meilleur ordre de choses. Cette révolution humilia l'orgueil insupportable de la noblesse danoise, avide, égoïste, et qui, plus touchée de ses priviléges pécuniaires que de l'honneur, restant dans un repos honteux, ne se familiarisoit depuis long-temps, qu'avec l'intrigue et la débauche: plus de générosité, plus de grandeur, plus de patriotisme dans ces ames dégradées; ils n'avoient plus rien de noble que le nom. A cette époque, la noblesse des autres royaumes de l'Europe étoit guerrière; en Danemarck, les bourgeois de Copenhague seuls s'étoient distingués les armes à la main.

Frédéric convoqua dans cette ville les États-

généraux, composés des quatre ordres. Au lieu de désarmer la nation, les nobles la bravèrent par des injures, et l'on entendit l'un d'eux, Othon - Krag, se livrant à une fierté brutale, s'écrier, en présence des députés de la bourgeoisie : « *Croyez-vous donc qu'il ne doive exister aucune différence entre un gentilhomme et un paysan* »? Il auroit dû, au moins, compter au nombre de ses égaux des hommes qui, durant le siége de Copenhague, s'étoient illustrés par la plus héroïque défense : la noblesse ne vouloit faire aucun sacrifice, ni prendre pitié du déplorable état du royaume, et néanmoins elle possédoit les principales richesses ; l'orgueil survivoit uniquement dans ces ames foibles, aux vertus de leurs ancêtres. Le 11 octobre 1660, les portes de Copenhague se fermèrent; la milice bourgeoise se mit sous les armes, pour empêcher les députés nobles de quitter la capitale, et d'opérer, par cette fuite, la dissolution des États-généraux : tout à coup ces hommes, qui osoient se dire les seuls nés libres, cédèrent sans aucune résistance, et finirent par se prêter de mauvaise grâce à tous les événemens qui suivirent celui-ci. Le peuple, indigné de leur avarice, aima mieux confier au souverain une autorité illimitée, que de souffrir plus long-temps

leurs dédains, et la couronne fut déclarée héréditaire, d'élective qu'elle étoit auparavant. Frédéric, que les nobles avoient poussé à cette mesure désespérée, les sauva de la fureur des paysans; tout rentra bientôt dans le devoir. Les Danois, sous un gouvernement absolu, cessèrent d'être foulés indignement; le commerce et l'agriculture refleurirent, et la liberté fut plus assurée sous le despotisme d'un seul, que sous celui de plusieurs.

La Suède, quoique gouvernée par une femme, jouit en paix de la glorieuse moisson de lauriers, faite par des généraux habiles et pleins de valeur; la politique, aussi saine que vigoureuse, présidoit aux conseils de Christine. Cette reine elle-même n'avoit personnellement aucune des qualités faites pour en imposer aux peuples: au lieu de gouverner les Suédois, elle s'occupoit de philosophie; cette étude dégoûta du pouvoir suprême Christine, qui descendit volontairement du trône (1654) pour le céder à Charles Gustave, duc des Deux-Ponts, lequel prit le nom de Charles X. Après son abdication, la fille de Gustave Adolphe se comporta avec une légéreté, une bizarrerie de caractère qu'on ne

sauroit trop déplorer : elle se rendit en France, où Louis XIV accueillit cette princesse avec les égards les plus flatteurs ; elle n'y répondit qu'en souillant le palais de nos rois, à Fontainebleau, du sang du malheureux Monadelchi, son écuyer et son amant. Christine avoit renoncé au sceptre, et non à ses passions ; elle alla promener sa vaine philosophie et ses ridicules prétentions, dans l'Italie. Quant à Charles Gustave, à force d'intrigues, il souleva une partie de la noblesse polonaise contre le roi Casimir, et défit, plusieurs fois, les troupes de ce prince. Le monarque suédois porta des coups encore plus terribles au Danemarck, et mit le siége devant la capitale que sauva la bravoure des bourgeois.

En Russie, le pacifique czar, Michel Romanof, après un règne de quarante-neuf ans, mourut en 1645. Son fils, Alexis Michaliowitz, âgé de seize ans, lui succéda : quelques troubles assez sérieux, causés par la tyrannie de Morosof, favori du prince, furent promptement apaisés par la sagesse du clergé, et un imposteur, qui cherchoit à soulever les peuples, périt du dernier supplice. En Russie, dans cette contrée sauvage et hyperboréenne, les nobles sentimens de la vertu,

bannis du reste de la terre, semblèrent trouver un asile à la cour de Michaliowitz; jamais ce czar ne voulut reconnoître l'injuste domination de Cromwel, ni admettre dans l'empire les ambassadeurs du protecteur. Les Russes, se vengeant des maux que la Pologne leur avoit causés, firent d'importantes conquêtes dans le duché de Lithuanie; le peuple vainqueur se trouva bientôt lui-même dans une détresse affligeante, qui enfanta de nouveaux troubles : l'intrépide Michaliowitz, digne de porter la couronne, terrassa les rebelles qui étoient venus l'attaquer jusque dans son palais, et n'usa de la victoire que pour soulager ensuite ses sujets, et veiller à leur subsistance.

En Turquie, Ibrahim, frère d'Amurath IV, oublia, dans les infâmes débauches du sérail, qu'il avoit un grand empire à gouverner; cependant ses armes prospérèrent au dehors, et les Turcs enlevèrent aux Vénitiens l'île de Candie toute entière, excepté la capitale même de l'île. Épris d'une passion criminelle pour la fille du muphti, il la déshonora : quelques jours après, ce chef sacré de la religion musulmane gagna les janissaires qui se portèrent dans le sérail, étranglèrent le sultan, placèrent sur le trône son jeune

fils Mahomet IV, âgé de sept ans, qui saisi de crainte (1648) pleuroit en présence des bourreaux. Cependant le prince Cantemir, dans son *Histoire ottomane*, se contente de dire qu'Ibrahim mourut au milieu des préparatifs qu'il faisoit pour conquérir la ville de Candie.

Les révolutions se succédoient dans Constantinople, et l'une coûta la vie à l'aïeule du sultan, que les rebelles immolèrent; heureusement le visir Kiuperli, par sa fermeté, rétablit la tranquillité publique : les armées ottomanes obtinrent de nouveaux avantages sur les Allemands. Après avoir conclu la paix avec l'Allemagne, le grand visir chargea son fils Kiuperli-Ali de réduire Candie (1656). Les Français auxiliaires étoient les plus fermes remparts de cette ville assiégée, défendue par le brave Vénitien Morosini.

En Perse, Abas II, subjugua le Kandahar, alors sous la domination du grand-mogol, et dans les loisirs de la paix mérita l'amour de ses sujets, par son ardeur à leur rendre lui-même la justice, par son affabilité et sa clémence. C'est le premier des sophis qui se montre à nos yeux avec cet appareil si doux de la puissance suprême.

l'Indostan présentoit un spectacle bien opposé; Aureng-Zeb, fils du foible et indolent mogol Schah-Jean, joua, dans cette contrée le même rôle que Cromwel en Angleterre. L'hypocrite, affectant tous les dehors de la piété, arma ses frères les uns contre les autres : « *Vous n'ignorez pas*, dit-il à l'un d'eux, *le dessein que j'ai pris de vivre, le reste de mes jours, dans la retraite et la pénitence; les grandeurs du siècle n'ont rien qui soit capable de toucher mon cœur : vive Dieu et son prophète! Je ne souffrirai point que l'impiété et l'hérésie soient assises sur le trône* ». C'est par cette artificieuse hypocrisie, que trompant un de ses frères, il l'engagea de prendre le titre d'empereur. Aureng-Zeb, à force de perfidies et de ruses vainquit son autre frère Dara (1656), fit Schah-Jean prisonnier, et dit à son père : *Cède à tes enfans une place que tu déshonores.* Bientôt le monstre trahit celui même qu'il avoit d'abord entraîné à la révolte, et fit couper à Dara la tête, qu'il eut la barbarie de tenir entre ses mains, non sans la contempler avec ravissement. Tous les autres frères d'Aureng-Zeb subirent le même sort, et enfin le Cromwel de l'Indostan, mettant le comble à tant de forfaits, empoisonna son père (1658).

Le barbare usurpateur avoit de grands talens militaires, et un art admirable pour gouverner les peuples, qu'il rendit heureux : on est forcé de convenir que le souverain se montra aussi estimable dans Aureng-Zeb, que l'homme étoit horrible : on est forcé de convenir qu'il présenta l'assemblage le plus monstrueux des plus grands crimes et des plus grandes vertus. Il subjugua Golconde, Maduré, Carnate, et, toujours sanguinaire dans le cours de ses expéditions, fit égorger les rois de ces différens pays.

Après la mort de Zunchi, dernier souverain de la dynastie Taimingienne, les Tartares hésitèrent quelque temps à envahir la Chine. Usanguey, désirant venger la mort de son maître Zunchi, commit l'imprudence de les appeler dans cet empire ; sa haine pour les tyrans l'aveugla sur les dangers d'une telle résolution. Ly et Cham, à l'approche des Tartares, prirent lâchement la fuite ; mais avant de quitter Pékin, ils déchargèrent le poids de leur fureur sur le peuple qui détestoit leur tyrannie. Les Tartares, se voyant dans l'intérieur de la Chine, levèrent le masque, et s'emparèrent des villes au nom de leur kan, Zunchi, qui s'éloigna des déserts de la Tartarie pour venir régner dans ce pays de conquêtes.

Les Chinois, dans la partie méridionale, opposèrent aux Tartares la plus opiniâtre résistance ; l'avidité et la férocité firent prendre les plus tyraniques mesures aux conquérans. A cette époque l'homme riche, tremblant devant ces étrangers, envia la condition de l'homme pauvre. A Kangton les grands prirent l'habillement des gens les plus misérables, afin de se mieux cacher, travestissement qui ne les sauva pas toujours de la fureur de leurs ennemis. Des cartes de sûreté furent imaginées par les vainqueurs ; elles portoient cette inscription : « *Peuple soumis aux Tartares* ». La ville de Nankin se distingua par son héroïque dévouement au sang de ses anciens souverains, et cette ville perdit elle seule plus de trois cents mille habitans ; Tartares et Chinois prirent, saccagèrent et abandonnèrent alternativement cette immense et malheureuse cité. Un simple pirate, le fameux Icoan, brava long-temps avec les Chinois, restés fidèles à la dynastie détronée, toute la puissance des conquérans qui, dans la Chine méridionale, comptèrent jusqu'à six cent mille combattans. On se représente les Chinois comme n'ayant aucune énergie ; ils en montrèrent néanmoins beaucoup dans cette circonstance : les peuples les plus efféminés, les moins

belliqueux, à la longue apprennent à mourir dans des temps de révolution, et l'ame des vainqueurs passe dans celle des vaincus.

Zunchi, kan des Tartares, s'efforça de faire oublier, autant qu'il fut en son pouvoir, les malheurs de la Chine; cependant il poursuivit tous les membres de la famille de Zunchin, et les fit mourir.

Au milieu des agitations de l'Europe, Venise abandonnée à ses propres ressources, engagée dans une lutte inégale contre les Ottomans qui vouloient subjuguer l'île de Candie, déploie une valeur digne d'un meilleur succès. Tant que l'anarchie régna dans Constantinople, les Vénitiens purent espérer de fatiguer leurs ennemis; mais l'élévation du célèbre Kiuperli à la place de grand-visir, déconcerta toutes leurs espérances : les Turcs avoient déjà, depuis 1603 jusqu'en 1655, formé trois fois le siége de Candie, et trois fois l'intrépide Morosini les avoit contraints de se retirer : jamais l'amour de la patrie n'enfanta plus de prodiges. Dès le commencement des hostilités, le généreux doge, François Frizzo, quoique âgé de quatre-vingts ans, donnant l'exemple du plus héroïque dévouement, n'hésita pas de sacrifier à la patrie le

souffle de vie qui lui restoit ; ce généreux vieillard mourut avant de s'embarquer. Toute la chrétienté avoit les yeux fixés sur Venise ; mais aucune puissance, excepté les papes, n'agissoit ostensiblement en faveur de cette république.

Un corps de volontaires français, presque tous nobles, ayant à leur tête le duc de Beaufort, alla se renfermer dans Candie, et déploya une rare intrépidité ; il fallut, enfin, après vingt-quatre années de résistance, céder aux efforts des Turcs qui ne trouvèrent à leur entrée dans cette ville qu'un monceau de ruines.

PAPES. Dans la chaire de S. Pierre, paroît encore, une année, Urbain VIII qui eut pour successeur Innocent XI : le premier, quoique tourmenté par l'ambition de ses neveux, les Barberins, chérissoit les peuples comme leur père spirituel ; il eut la consolation d'assoupir les feux de la guerre allumée par ses proches, et de mourir au milieu de l'Italie pacifiée par ses soins.

Innocent X vécut comme un anachorète sous la thiare, et n'eut aucune préférence pour sa famille. Un cercueil, ainsi que d'autres symboles de la mort, placés dans son appartement, lui

retraçoient sans cesse ses devoirs, et le terme de ses grandeurs : il resta toujours pauvre au milieu de l'appareil de la puissance souveraine.

Alexandre VII (1655), aussi pieux, aussi charitable que les apôtres, montrant l'intérêt le plus tendre pour la cause de l'humanité, travailla avec la plus grande ardeur à réconcilier les rois entre eux, et ses nonces contribuèrent beaucoup à la conclusion du traité de paix de Munster.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

De 1661 *à* 1715 *après J. C.*

Louis XIV, nourri au sein des orages politiques, entouré des images sanglantes des révolutions, abandonné à lui-même dès l'enfance, se forma par la seule vigueur de son génie, et suppléa, de cette sorte, à son éducation que l'on avoit négligée. Le spectacle de la rebellion dut sans doute l'instruire efficacement, en lui donnant l'idée de régner avec fermeté, avec despotisme, et d'imprimer autour de sa personne le respect, par les dehors de la majesté et de la grandeur.

Après la mort du cardinal Mazarin, le monarque,

narque, âgé de vingt-deux ans, annonce qu'il veut régner par lui-même, et Louis XIV effectuant bientôt sa promesse, devient l'appui de l'État : tout prend un air de noblesse et de grandeur, tout change autour du trône et dans la France entière; dès l'année 1661, commencent les beaux jours de Louis XIV. Colbert, choisi à la place du surintendant Fouquet, met fin aux déprédations publiques, rétablit l'ordre dans les finances, ravive le commerce, encourage les arts, et trouve le moyen d'enrichir le royaume par l'appareil même des fêtes qui succédèrent à des batailles, et qui attirèrent un grand nombre d'étrangers à Paris.

Roi d'une nation courageuse, Louis XIV, pour se faire respecter, humilie le roi d'Espagne, Philippe IV, son beau-père, le contraint 1662.
de céder la préséance, et force le pape Alexandre VII de lui adresser des excuses pour une insulte faite, dans Rome, à l'ambassadeur français. Des chefs-d'œuvres de tous les genres sont bientôt enfantés : une fois que le génie de la nation eut pris son essor, rien ne put l'arrêter; Riquet unit, par le moyen du canal du Languedoc, la Méditerranée à l'Océan. Vaincre la nature est le plus sublime effort de l'art : des rois, chez les peuples des premiers âges du monde, essayèrent

en vain de la dompter. Que de milliers d'esclaves (six vingt mille) Néchos perdit en Égypte pour opérer une navigation artificielle, et joindre la mer Rouge à la Méditerranée, sans pouvoir exécuter une entreprise dont le succès étoit plus tard réservé aux Lagides !

Les Grecs, qui érigèrent de si magnifiques temples, et qui s'immortalisèrent par tant de chefs-d'œuvres, les Grecs ne purent cependant jamais lier par un canal les deux golfes entre lesquels se trouve resserré l'isthme de Corinthe, aujourd'hui l'Examiles. Les Romains, si habiles à construire des aqueducs, à faire une distribution sage et bien entendue des eaux, à jeter des ponts sur les fleuves, sur les torrens, et en général si versés dans la science de l'architecture hydraulique, les Romains conçurent le projet du canal du midi, et faute de lumières, ne possédant point la connoissance des écluses, ils n'osèrent le réaliser.

Percer des rochers, faire disparoître toutes les inégalités du terrain, rassembler de toutes parts les eaux, leur creuser des bassins, les emmagasiner, en quelque sorte, telles étoient les principales opérations nécessaires pour l'exécution de cet immense travail, opérations qui sembloient excéder le pouvoir et les forces de l'homme, et dont l'homme, néanmoins s'est tiré

avec honneur. Tout cède, tout plie devant son génie; cet être, en apparence si foible sous le rapport physique, mais si puissant sous le rapport moral, change la marche des rivières et des fleuves; il faut qu'ils obéissent; il faut que les eaux des fontaines, des étangs, des marais mêmes se dégorgent dans un réservoir commun que Riquet ouvre pour les recevoir, et pour s'en servir au besoin; enfin il faut que, sous sa main créatrice, la nature contribue à la prospérité de l'État, à vivifier le commerce et l'agriculture.

Le siècle de Louis XIV vit éclater cette étonnante merveille; et les peuples du midi de la France, à l'apparition de ces eaux rassemblées presque magiquement dans un pays naguères sec, aride, s'étonnèrent, en apercevant couler comme un grand fleuve, un canal.

Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes.

Ce fut Louis XIV qui, protégeant Riquet, osa disposer en maître des deux mers, les enchaîner l'une à l'autre, et se les rendre tributaires (1).

---

(1) On sera peut-être charmé de retrouver ici les vers de Pierre Corneille sur cette jonction :

La Garonne avec l'Aude, en leurs grottes profondes,
Soupiroient dès long-temps pour marier leurs ondes,

Cette entreprise du canal du midi, si utile à la France, ne coûta point de larmes à l'humanité,

---

Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature attachée à des loix éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent;
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

Voici la traduction en vers latins, faite par le P. Leclerc, Jésuite.

« *Dudùm mitis Atax, antrisque Garumna profundis*
» *Ardebant lymphas thalamo sociare jugali:*
» *Scilicet ut, junctis tandèm feliciter undis,*
» *Littus ad occiduum gazæ veherentur Eoa.*
» *Talibus at votis, ac talibus ignibus obstans,*
» *Æternamque sequens legem natura superbis*
» *Fluctibus objecit magno longo ordine montes,*
» *Immensosque operi scopulos, rupesque cavandas.*
» *Gallia! vix jussit Lodoix et saxa dehiscunt;*
» *Terra sinus aperit; procumbunt vertice montes;*
» *Cedunt cuncta: subit defossos unda canales,*
» *Terrarumque simul monstrat, mariumque potentem* ».

Selon Piganiol de la Force, « on a été obligé d'excaver plus de deux millions de toises cubes de terre, ou de tap, et plus de cinq cent mille de rochers; de construire cent quatre écluses, seize chaussées, cent vingt-quatre épanchoirs, et beaucoup de ponts.... sans

et lui épargna, au contraire, les fatigues et les dangers inséparables d'une longue navigation maritime (1).

Rien en Europe, ni dans les autres parties du globe, n'est comparable à ce chef-d'œuvre de l'industrie humaine, pas même les canaux de la Russie : à la vérité, dans cet empire, les deux points de jonction du golfe de Finlande à la mer Caspienne, sont séparés par une distance beaucoup plus considérable que le golfe de Lyon ne l'est de l'Océan; cette jonction est aussi beaucoup moins importante et beaucoup moins hardie; moins importante, la mer Caspienne n'est qu'une mer isolée, qui n'aboutit à aucune mer; moins hardie, puisque la nature a fait presque tous les frais de cette immense communication, les lacs Ladoga, Ilmen, et un grand nombre de petits lacs fournissant des eaux en abondance. Le canal

---

néanmoins comprendre dans tous ces ouvrages, les moles et quais du port de Cette, qui sont par eux-mêmes des ouvrages immenses ».

(1) Une des familles qui méritent le plus d'être illustrées, c'est celle des Caramans, descendans de Riquet, puisque le génie forme leur principale noblesse, et que la reconnoissance nationale a consacré leur nom dans les fastes de l'histoire.

de Vicheney-Volotchok, qui opère cette jonction du golfe de Finlande à la mer Caspienne, n'occupe que très-peu d'étendue, trois quarts de lieue. La nature a singulièrement favorisé les Russes, en établissant par eau, des correspondances faciles qui lient entre elles les différentes provinces de leur pays : s'ils avoient le génie entreprenant des Français, ils ne tarderoient pas à pouvoir se rendre de la Baltique à la mer Blanche, par les lacs Ladoga, Onéga, Valdo, et les rivières qui sortent de ces lacs. Un jour, dans l'Amérique, les peuples, par le moyen des grandes pièces d'eau placées de tous côtés, pourront aussi se transporter rapidement de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, sans avoir besoin non plus d'employer beaucoup les efforts

Tandis que le canal du midi se montre aux regards étonnés de l'Europe, une marine est créée; et bientôt les nombreux vaisseaux du monarque français faisant courber les flots de l'Océan, portent la gloire de son nom aux extrémités les plus reculées de la terre : les bienfaits accordés aux savans de tous les pays, achèvent de lui concilier l'admiration universelle.

Au milieu de ce renouvellement général des esprits, lorsque l'industrie nationale se réveille sur tous les points, la France reprend les ar-

mes contre l'Espagne, Turenne subjugue la Flandre : ensuite ce général et le grand Condé, tous les deux, sous les yeux de Louis, subjuguent la Franche-Comté. La paix d'Aix-la-Chapelle termine cette guerre passagère; la France restitue la Franche-Comté à l'Espagne, et garde une moitié de la Flandre. Quand le bras de Louis est en repos, son génie opère d'autres prodiges; la France se couvre de magnifiques monumens, ses ressources s'accroissent, mais la jalousie s'allume dans le cœur des autres souverains : la Hollande, quoique redevable aux Français, de sa liberté et de son indépendance, aigrit encore, et irrite enfin Louis XIV. 1668.

Trop sensible à quelques injures de Gazettier, ébloui de sa fortune, trop fier lui-même dans l'expression de ses sentimens, et dans l'exercice de sa puissance, il envahit les Provinces-Unies, accompagné de l'élite de ses généraux, Turenne, Condé, Vauban, Luxembourg : cette république étoit perdue, si elle n'eût trouvé, dans son désespoir, les moyens de repousser les armées françaises, en déchaînant contre elle l'Océan, sans craindre de submerger ses propres possessions. L'Europe entière s'unit contre la France qui, bravant les efforts de l'Europe conjurée, remporte de nouvelles victoires. Louvois, mi-

nistre habile, plein de grandes vues, mais dur, hautain, inflexible, du fond de son cabinet, dirige toutes les opérations militaires: la postérité reprochera toujours à ce ministre l'incendie du Palati-
1672. nat, cruauté dont le vicomte de Turenne devint à regret l'instrument, et qui excita l'indignation de tous les peuples. Louis, en personne, subjugue une seconde fois la Franche-Comté, tandis que, dans les Pays-bas, Condé gagne la sanglante bataille de Sénef, sur le prince d'Orange. En Allemagne, un boulet enlève Turenne à la monarchie, au moment que ce grand homme va se mesurer
1675. contre Montécuculli, le plus habile des généraux de l'empereur: les Allemands pénètrent en Alsace; Condé rassure, par sa présence, les troupes consternées de la perte de leur général, repousse les ennemis, et accablé lui-même sous le poids des infirmités, renonce au commandement, va s'ensevelir dans sa retraite de Chantilly, pour se reposer des fatigues de la guerre dans le commerce paisible des muses.

Cependant la fortune de la France prévaut encore durant plusieurs campagnes; Créqui, Louis XIV, Monsieur, frère du roi, sur terre, et Duquesne, sur mer, se signalent par de nouveaux
1678. exploits, mêlés de quelques revers glorieusement réparés: enfin la paix de Nimègue garantit

à la France une partie de ses conquêtes. Malgré la signature des préliminaires de cette paix, le prince d'Orange, au mépris des loix de l'humanité, essayant de surprendre les troupes françaises, ne retire que de la honte d'une pareille perfidie, et Luxembourg le repousse près de la ville de Mons. Louis XIV eût mérité, à plus juste titre, le surnom de *Grand*, que ses sujets lui 1682.
donnèrent alors, s'il eût su se modérer dans son ambition; l'éclat de tant de victoires obscurcit son jugement. Humilier l'orgueil des forbans d'Alger, nettoyer les mers pour garantir la sûreté 1683.
du commerce, étoient, sans doute, des entreprises dignes d'un vaillant monarque; mais s'emparer de Strasbourg en pleine paix, c'étoit indisposer toutes les puissances, et vouloir les armer de nouveau contre la France.

Pour comble de malheurs, au lieu de travailler à jouir de l'industrie des calvinistes, au lieu de ménager des hommes précieux devenus citoyens, et qui ne pouvoient plus causer d'ombrage à l'autorité royale, Louis XIV exerçant contre eux les plus cruelles injustices, emploie la force des armes pour convertir ces religionnaires, et enfin révoque *l'édit de Nantes*, donné par Henri IV. Cette révocation cause tous les 1685.
malheurs qui suivirent une mesure si impoliti-

que ; de nombreuses émigrations privent la monarchie de sujets utiles ; ces fugitifs enflamment partout le ressentiment des princes contre une ingrate patrie ; leurs plaintes et leurs cris contribuent, en même temps que les prétentions de Louis XIV, à réunir l'Europe entière.

1689. Loin de se laisser intimider, croyant pouvoir abattre la fameuse ligue d'Augsbourg, il fait ouvrir la campagne en Allemagne, par le dauphin, et la prise de Philisbourg redouble la confiance des Français en leur propre force. Jacques II, détrôné en Angleterre par le plus mortel ennemi de Louis XIV, se retire en France : Louis accueille ce prince avec bonté, le renvoie sur une
1690. flotte, en Irlande, et après la malheureuse journée de la Boyne, s'empresse de faire oublier à Jacques II la perte du trône. De toutes parts les Français opposent la valeur à leurs nombreux ennemis ; ils essuient quelques échecs dont ils se vengent au moment même par de nouvelles victoires. Luxembourg triomphe des Hollandais à Fleurus, et, deux années après, bat, à Steinkerque, l'armée commandée par Guillaume, tout à la fois roi d'Angleterre et stathouder de Hollande : peu de temps après, à Nervinde, il triomphe, avec le même bonheur, de ce roi toujours redoutable. Luxembourg ne cueille pas

seul des lauriers ; le maréchal de Lorges, en Allemagne ; en Savoie, Catinat, aux journées de Staffarde et de la Marsaille ; le maréchal de Noailles, en Catalogne, soutiennent aussi dignement l'honneur des armes françaises.

La défaite de la flotte française aux ordres de Tourville, par les Anglais, sur les côtes de Normandie, suspend le cours de ces prospérités, et livre Louis XIV à de tristes réflexions ; une défaite si désastreuse, dont la marine n'a jamais pu relever, laisse les côtes des provinces de l'ouest exposées aux ravages des vainqueurs. Les talens de Dugai-Trouin, l'intrépidité de Jean-Bart et du chevalier Forbin, leurs hardis coups de mains, leurs prises, ne pouvoient dédommager la France de la destruction de ses vaisseaux ; tant de campagnes avoient épuisé les finances ; toutes ces considérations influèrent sur la conduite de Louis qui rendit un moment la tranquillité à l'Europe, par la paix de Riswick. 1797.

Les deux années qui s'écoulèrent depuis ce fameux traité, furent les dernières années de la grandeur et de la gloire de la France. Charles II, en mourant, lègue ses États à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; succession de larmes et d'infortunes ! Pour placer le jeune prince sur le trône, Louis sacrifie ses trésors et

ses troupes; l'Europe, pour une troisième fois, s'arme contre une seule nation : ce ne sont plus ni les mêmes armées ni les mêmes généraux. Le
1702. prince Eugène, en Italie, fait reculer Villeroi, surprend Crémone. Vendôme, aussi recommandable par les qualités du cœur et par celles de l'esprit, que par ses talens militaires, tout à la fois le plus paresseux et le plus actif des hommes, venge l'honneur des Français à la journée de Luzara. Villars, en Allemagne, également digne successeur des Turenne et des Condé, triomphe des Impériaux à Friedlingen,
1703. à Hochstet, et fait trembler l'empereur jusque dans Vienne. Eugène et Marlboroug marchent au secours de ce souverain; Villars venoit d'être rappelé : ils battent Tallard et Marsin à Hoch-
1704. stet, en moins d'une année, si diversement célèbre par une victoire et par une défaite; une des plus belles armées est anéantie, et la terreur, si long-temps chez les ennemis, passe chez les Français.

Une guerre de religion, celle des camisards ou calvinistes révoltés des Cévennes, pouvoit entraîner les suites les plus désastreuses pour la France; ils se défendoient dans leurs montagnes avec tout l'acharnement du désespoir. Pour détruire ce foyer de fanatisme, qui pouvoit concourir aux vues de l'ennemi, la cour se voit

obligée d'envoyer le maréchal de Villars : après avoir défait les camisards dans plusieurs rencontres, ce général traite avec leurs chefs, et met fin à cette guerre civile.

Les succès de Vendôme en Italie, et le gain de la bataille de Cassinato ne peuvent ramener la fortune en France ; l'imprudence du maréchal de Villeroi, la bravoure et l'habileté de Marlboroug, à Ramillies, compromettent la sûreté de la monarchie. Cette journée, le malheureux siége de Turin, les progrès des Anglais en Espagne, la 1706.
prise de Gibraltar, redoublent la consternation générale : heureusement les Castillans, dévoués à 1707.
la cause de Philippe V, trouvent dans leur héroïsme des ressources pour faire face au danger, et la victoire d'Almanza, par le maréchal de Berwick, ranime le courage de cette nation fidèle. En France, les dangers s'accroissent; une 1708.
armée puissante, commandée par le duc de Bourgogne, et dirigée par Vendôme, s'avance dans les Pays-Bas : celui-ci, contrarié dans ses opérations, ne peut développer ses talens, ni empêcher de nouveaux revers ; Eugène et Malboroug, unis ensemble, s'emparent de Lille. La terreur règne à la cour ; des partis ennemis pé- 1709.
nètrent jusqu'auprès du séjour de nos rois : plus d'armées, plus de finances ; l'État se trouve dans

un épuisement total, et, pour comble de malheurs, un hiver rigoureux achève de décourager la nation. Alors Louis, touché du spectacle de la misère publique, propose la paix, et ne peut l'obtenir. Villars livre la bataille de Malplaquet: blessé dans l'action, il est forcé de quitter le champ de bataille, et les ennemis, malgré leur perte, bien supérieure à celle des Français, prennent la ville de Mons.

Louis XIV, accablé par tant de revers, sen-
1710. sible aux plaintes, aux besoins de ses peuples, propose de nouvelles conditions plus humiliantes que les premières, et qui sont de même rejetées: on veut le rendre barbare, on veut armer le père contre le fils: les progrès des alliés deviennent, de jours en jours, plus alarmans; les places les plus fortes tombent devant Eugène et Marlboroug. En Espagne les affaires paroissent aussi désespérées; Vendôme, redemandé par Philippe V, rappelle la victoire sous les drapeaux des Castillans, et la glorieuse journée de Villa-Viciosa raffermit le sceptre entre les mains du petit-fils de Louis XIV.

La France voit continuer le cours déplorable
1712. de ses malheurs; son roi parvient à désarmer l'Angleterre; la foudre n'en est pas moins suspendue sur sa tête: le prince Eugène victorieux, chasse

devant lui les débris de l'armée française, et menace la capitale. Le monarque français, grand dans l'adversité, résolu de s'ensevelir sous les débris de la monarchie, ou de vaincre à la tête de son peuple, confie la destinée de la France à Villars, qui sauve la patrie à Denain, et, l'année suivante, procure la paix d'Utrecht, à laquelle 1713.
refuse d'accéder l'empereur. Villars obtient de nouveaux succès : le maréchal, plénipotentiaire et général en même temps, force, peu de temps après, dans Rastadt, l'ennemi de mettre bas les 1714.
armes.

La mort avoit moissonné les têtes les plus chères au cœur de Louis XIV; elle l'attaqua, mille fois, dans ses plus douces affections avant de le frapper lui-même : tous ses enfans, et la plus grande partie de sa famille, le précédèrent dans la tombe. Enfin, ce grand monarque, le patriarche des souverains de l'Europe, termine, au sein de la religion, dans la foi de ses pères, un long règne de soixante et douze années, après avoir vu descendre du trône dans la tombe, trois empereurs, cinq rois d'Angleterre, cinq sultans, quatre czars, huit souverains pontifes, etc. 1715.

La vie de Louis XIV nous offre trois phases différentes : dans la première, c'est un roi errant

et fugitif devant ses sujets : dans la seconde, c'est un monarque puissant, chéri de ses sujets, qui rend la France heureuse, et que toutes les nations étrangères admirent : dans la troisième, c'est un souverain accablé par les revers, qui voit toute la splendeur de son règne s'effacer, et que le spectacle de la désolation de ses peuples accompagne jusqu'au dernier soupir.

En Angleterre, le souvenir de la fin tragique de Charles I[er] auroit dû rendre plus sage, plus sérieux, son fils Charles II, et l'engager à s'appliquer davantage aux soins du gouvernement. Prodigue des trésors de l'État, ce monarque excita les murmures de la nation contre lui : les Hollandais, ayant repris les armes (1664), allèrent braver les Anglais jusque dans la Tamise, et brûler les vaisseaux de leurs ennemis : pour comble de malheurs, un vaste incendie consuma la ville entière de Londres, qui sortit plus brillante de ses cendres. Le traité de Bréda (1667), garantit cependant à l'Angleterre l'honneur du pavillon ; Charles II entra dans la triple alliance contre Louis XIV, sans prendre une part active aux hostilités, et plutôt pour faire sa cour au peuple, que par désir de la vengeance contre le monarque français. Les anglicans persécutèrent

rent les presbytériens (1). Charles II, indolent, léger, inconséquent, se livra sans mesure aux plaisirs, et, sur ce même théâtre, qui fumoit encore du sang de Charles I[er], son père, ne s'occupa que de tournois, de parties de chasse, de bals magnifiques, de petites cabales, de galanteries et d'intrigues amoureuses.

Il se ligua avec Louis XIV contre les Hollandais qui, sur mer, grâce à l'habileté de leur amiral Ruyter, se couvrirent de gloire, et malgré les talens du duc d'Yorck, balancèrent la puissance navale de leurs ennemis; cette guerre, commencée en 1670, se termina par une paix avantageuse à la Hollande (1674). En Angleterre, une inquiétude vague agitoit toujours les esprits, et la haine contre les *papistes* donnoit lieu à de calomnieuses dé-

(1) Le fanatisme conservoit toujours sa pieuse audace : un presbytérien rebelle disoit, au milieu des tortures : « *Adieu, soleil, lune, étoiles, monde et temps; adieu corps foible et périssable; je te salue éternité; je vous salue Anges et Saints; je vous salue Sauveur du monde, ô Dieu! juge de tous.* Le fanatique lord Russel, près d'aller à l'échafaud, ayant monté sa montre, dit gaiement : *C'en est fait pour le temps, il ne faut plus penser qu'à l'éternité.*

nonciations, ainsi qu'à des exécutions nouvelles : ce n'étoient plus les presbytériens qui se conduisoient ainsi, c'étoient les anglicans eux-mêmes. Au milieu de ces froissemens politiques, Charles II reprenant son premier caractère de fermeté, enchaîna le fanatisme au pied du trône, fit périr sur l'échafaud les chefs des factieux, Russel et Sidney, et mourut véritablement roi, en 1689, à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant pour héritier, son frère le duc d'Yorck, depuis long-temps en butte à la haine des anglicans, à cause de l'attachement de ce prince pour la religion catholique.

Sous le règne précédent, Jacques II s'étoit distingué dans la guerre maritime contre les Hollandais; il eut même la gloire d'inventer la plupart des signaux aujourd'hui en usage sur l'Océan, et d'augmenter les forces navales de la Grande-Bretagne. Une sage politique ne régla point le zèle religieux de ce souverain qui auroit dû ménager le fanatisme de ses sujets. La révolte du duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, et les exécutions barbares qui en furent la suite, rendirent le monarque odieux; la faveur accordée à des catholiques, et la réception d'un nonce du pape dans Londres, augmentèrent le nombre des mécontens : Guillaume,

gendre de Jacques II, les encourageoit en secret, du fond de la Hollande, tandis que son beau-père fermoit les yeux sur les bords du précipice. Le stathouder, appelé en Angleterre par un puissant parti, débarqua avec une nombreuse flotte à Torbay (1688); les plus grands seigneurs se déclarèrent pour lui, et il ne resta pas un seul ami à celui-ci : ceux-mêmes que son rival avoit comblés de bienfaits, Marlborough entre autres, le trahirent, ainsi que sa propre fille. Jacques II, si intrépide sur mer, qui s'étoit signalé dans tant de combats, déconcerté par cet abandon universel, céda honteusement le trône à son ennemi (1689), pour se réfugier en France, où Louis XIV l'accueillit avec bonté.

Guillaume III, reconnu roi par le parlement, rencontra en Écosse quelque résistance que les Anglais vainquirent aisément. Pour plaire à ses nouveaux sujets, l'usurpateur affecta des manières populaires qui répugnoient naturellement à son humeur sérieuse; les Irlandais catholiques, à la persuasion de Tyrconnel, prirent les armes en faveur des Stuarts qu'une flotte française transporta dans leur île : Guillaume y passa également. Le succès de la bataille de la Boyne, dû au vieux Schomberg, réfugié français, ruina les espérances de Jacques II (1690), et l'obligea de retourner

en France, quoiqu'il eût pu encore combattre à la tête d'un peuple fidèle, dévoué entièrement à sa cause. De nouvelles scènes de cruauté désolèrent l'Écosse ; Guillaume n'étoit roi que pour la représentation ; les Anglais, jaloux, ombrageux, l'inquiétoient dans toutes ses entreprises.

Le parlement britannique, fougueux, cruel dans son intolérance, se remplit de Torquemadas : traitant, avec la plus révoltante inhumanité, les Irlandais vaincus, et d'une autre religion que la sienne, il les dépouilla des droits les plus sacrés de la nature, et les flétrit par le plus dur esclavage. Toutes les tentatives faites pour le rétablissement de Jacques II, furent punies avec une excessive sévérité : Louis XIV, par le traité de paix de Riswick, reconnut enfin Guillaume, toujours redoutable par ses intrigues et son animosité personnelle contre la France. Dans un pays où toutes les passions populaires se trouvoient encore déchaînées, au milieu du choc des partis, la guerre étoit plus avantageuse que la paix à celui qui tenoit les rênes du gouvernement ; le monarque reçut de nouvelles mortifications de la part de ses sujets. Plus d'une fois, il dut maudire une funeste ambition qui, jusqu'alors, ne lui avoit causé que des tracasseries et des cha-

grins : Guillaume mourut en 1702, à l'âge de cinquante - trois ans, après avoir de nouveau allumé un vaste incendie en Europe, dans l'espoir de perdre Louis XIV, ainsi que la monarchie française.

Anne Stuart, seconde fille du roi Jacques II, monta sur le trône, aux acclamations de toute l'Angleterre, et le génie de cette grande reine redoubla l'énergie de la nation qui poussa vivement les hostilités : la veuve de Guillaume obtint, du parlement, tous les subsides qu'elle pût désirer. Milord Marlborough, sur le continent, retraça, par ses victoires, les jours glorieux du règne d'Édouard III : les Anglais ne furent pas moins heureux sur mer, et s'enrichirent aux dépens de la France et de l'Espagne. La prérogative royale rétablie, dans son lustre, les divers partis comprimés dans l'intérieur du royaume, la prise de Gibraltar, la réunion de l'Écosse à l'Angleterre (1706), doivent éterniser l'habileté et la gloire de la reine Anne.

La France étoit sur le point de succomber, lorsqu'une intrigue de cour causa la disgrâce de Marlborough, qui d'ailleurs choquoit la reine par une impudente fierté et une sordide avarice : on lui enleva le commandement de l'armée, on accabla d'outrages ce héros, et l'Angleterre

abandonna les intérêts des alliés, en concluant la paix à Utrecht (1713). Anne survécut peu de mois à cet événement; des mouvemens séditieux troublèrent ses derniers jours. L'électeur d'Hanovre, George Ier, arrière petit-fils de Jacques Ier, succéda à cette princesse à l'âge de cinquante-quatre ans (1714), et se montra digne de la couronne, par sa sagesse, sa fermeté, ses manières insinuantes et sa prudente politique; il lui falloit toutes ces qualités et tous les talens de Robert Walpole, son conseil, pour étouffer le mécontentement des partis qui relevèrent la tête.

L'Espagne, depuis la journée de Rocroi, telle qu'un arbre frappé de la foudre, se flétrit entièrement: cette monarchie s'ensevelit au delà des Pyrénées, dans le souvenir de son ancienne grandeur; il n'y avoit plus sur le trône que des fantômes de souverains. Philippe IV, au lieu de régner, s'amusoit à composer des tragédies, et se montroit plus jaloux de la gloire d'être auteur, que de paroître un grand roi : la paix des Pyrénées lui permit de vivre dans cet état d'obscurité. L'Espagne, après avoir joué un rôle si éclatant, après avoir tourmenté, par sa politique, toutes les nations de l'Europe, s'éva-

nouit à leurs yeux, et ne sembla plus faire partie du continent : de foibles intrigues de cour, les soins minutieux d'une ridicule étiquette, absorbèrent toute l'attention des souverains, depuis Philippe III, jusqu'à l'avénement de la maison de Bourbon.

Philippe IV s'éteignit (1665) sans avoir été roi un seul jour : son fils, Charles III, étoit encore enfant ; la reine mère, chargée de la régence, se laissoit conduire par le père Nitard, homme plus vertueux qu'habile ministre, et dont l'élévation excita la jalousie des grands. Le bâtard, Dom Juan d'Autriche, ligué contre le Jésuite, parvint à l'écarter, le fit expulser du royaume, sans pouvoir s'empêcher d'admirer le noble désintéressement de son ennemi contre lequel presque tous les historiens lancent les plus violens sarcasmes. La reine mère vouloit absolument faire accepter au père Nitard, une forte somme : « *Non*, dit-il, *je ne l'accepterai point ; je suis entré pauvre religieux en Espagne, j'en sortirai de même.* »

Charles II, devenu majeur, n'eut d'un souverain que le titre ; des ministres captivèrent cet esprit foible, et régnèrent sous son nom : l'Espagne languit et s'appauvrit davantage. Il mourut sans héritier, en 1700, après avoir désigné dans

un testament, pour son successeur, Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui prit d'abord assez paisiblement le sceptre, sous le nom de Philippe V.

Dans la fameuse guerre, dite *guerre de la succession*, presque toute l'Europe s'arma contre Louis XIV et contre l'Espagne : son roi, brave, actif, intelligent, eut l'art de se faire chérir des Castillans qui se dévouèrent pour sa cause : son compétiteur, Charles d'Autriche, ne put jamais ébranler ces sentimens; les journées d'Almanza et de Villa-Viciosa, affermirent sur le trône Philippe V, que Vendôme, Noailles, Berwic secondèrent de leur habileté et de leur valeur : la guerre se termina en 1712, par la prise de Barcelone. Louise de Savoie, épouse de Philippe V, contribua beaucoup, par ses manières nobles, son courage, sa présence d'esprit, à ranimer la confiance des soldats espagnols, et à les attacher à la cause de leur souverain.

En Portugal, dom Pèdre, de concert avec la reine, dressoit toutes ses batteries contre le malheureux Alphonse, et cherchoit à le supplanter. Le monarque, réduit par une épouse infidèle et par un frère ambitieux, à un état d'a-

bandon et de misère aussi déplorable qu'autrefois Charles VI en France, n'excitoit plus qu'une stérile pitié parmi ses sujets. Les grands prononcèrent la déchéance d'Alphonse, et proclamèrent régent, dom Pèdre auquel ils étoient dévoués, et qui eut la barbarie de faire arrêter son frère. La reine, princesse du sang français, épousa l'usurpateur qui étoit à la fleur de l'âge. L'infortuné Alphonse, relégué à l'île Tercère, oublia, dans les douceurs de la vie privée, la perte d'un trône sur lequel il n'avoit essuyé que des chagrins et des tracasseries. Dom Pèdre donna quelques larmes au sort du roi detroné, et ne le tira pas moins de l'île de Tercère, pour le renfermer dans un château. L'infortuné prince, après quinze années de captivité, expira en proférant ces paroles : « *Je m'en vais, mais la reine me suivra bientôt, pour rendre compte devant le redoutable tribunal, des maux qu'elle m'a faits* ».

Pèdre, après avoir satisfait son ambition, régna avec beaucoup de prudence, de fermeté, et eut pour successeur (1706) son fils Jean VI qui se concilia l'estime et l'affection de ses sujets.

La Hollande, gouvernée par les conseils de Wit, défendue par la valeur de Tromp et de

Ruyter, balança sur mer la puissance des Anglais, et sortit victorieuse de la guerre à laquelle le traité de Bréda mit fin, en 1667. La Haye devint le centre de toutes les négociations, et le génie du grand pensionnaire dirigea les principales opérations de la première ligue contre Louis XIV. Ce roi nourrissoit dans son cœur un vif ressentiment contre les Hollandais que la France avoit toujours protégés, et qui, peu reconnoissans, se déclaroient les ennemis les plus opiniâtres de ce pays. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, tout sembloit favoriser ses projets de vengeance; de Wit, rigide républicain, avoit enlevé le stathoudérat à la maison d'Orange. Ce grand homme s'étoit, par une inconséquence inexplicable, chargé de donner une éducation soignée au jeune Guillaume; il le fit nommer général de la république, au moment que Louis XIV menaça sérieusement la Hollande d'une invasion. Sur mer, les Hollandais commandés par Ruyter, se défendirent avec un courage opiniâtre, à la sanglante bataille de Torbay, contre les flottes anglaise et française combinées.

Il n'en étoit pas de même sur terre; les Français, eu une seule campagne, subjuguèrent une grande étendue des Provinces-Unies. Les Hollandais, attribuant leurs re-

vers à de Wit, nomment Guillaume III stathouder, massacrent et déchirent en pièces le grand pensionnaire, ainsi que son frère. A la persuasion de Guillaume, le peuple rompt les digues, et se sert des eaux mêmes de l'Océan pour repousser ses ennemis. La Hollande, sauvée par cet acte de désespoir, reparoît plus puissante qu'auparavant, et devient le refuge de tous les ennemis personnels de Louis XIV. Guillaume III, presque toujours vaincu, sans être jamais déconcerté par la mauvaise fortune, règle la plupart des plans de campagne contre la France.

Après la mort de ce prince, roi d'Angleterre et stathouder en même temps, le parti républicain relève la tête, et le grand pensionnaire, Héinsius, joue le même rôle que Corneille de Wit, sans éprouver le sort tragique de son devancier. Les Hollandais contemplent avec plaisir les humiliations de Louis XIV, et font paroître contre ce prince une inhumanité révoltante: un immense commerce, fruit de l'industrie nationale, enrichissoit toujours la Hollande; l'Angleterre, plus politique, acquéroit une puissance maritime qui, bientôt, lui assura une supériorité marquée sur cette rivale.

En Allemagne, les Turcs pénétrant dans la Hongrie, obtinrent d'abord de grands avantages. Léopold Ier envoya le prince de Baden et Montécuculli qui, changeant la face des affaires, repoussèrent les ennemis, et, fortifiés du secours des Français, terrassèrent les infidèles à la journée de S. Gothard sur le Raab : l'empereur s'empressa trop tôt de conclure avec la Porte une paix déshonorante (1664), qui souleva d'indignation la Hongrie où les Allemands restèrent exposés à la haine d'une nation courageuse et fière. Une conspiration ourdie pour les chasser, ayant été découverte, Montécuculli parut à la tête d'une armée et soumit les Hongrois : les auteurs de cette conspiration, Serin, Frangipani et Nadasti, perdirent la tête sur un échafaud.

Léopold, après avoir été l'ami de Louis XIV, après avoir même partagé avec ce monarque la succession d'Espagne, prit les armes contre la France (1673), et n'eut qu'à se repentir de cette fausse démarche. Les Français victorieux ravagèrent l'Allemagne ; la perte de Turenne, l'habileté, les talens de Montécuculli, ceux de Charles V, duc de Lorraine, ne purent ramener la victoire sous l'étendard des Impériaux ; les armes françaises prospéroient de toutes parts, et

principalement dans les Pays-Bas; mais dans le nord, les Suédois, alliés de la France, battus, dépouillés d'une partie de leur puissance, cessèrent d'être redoutables à la maison d'Autriche.

A peine le traité de Nimègue avoit rendu la paix à l'Europe, que l'Empire attaqué, en pleine paix, par Louis XIV, jeta les hauts cris contre l'insatiable ambition de ce roi. Les hostilités alloient recommencer, lorsqu'une révolution, arrivée en Hongrie, obligea Léopold de conclure, pour vingt ans, une trève avec la France. Le comte de Tékeli, chef des rebelles, déterminé à régner sur les Hongrois, appela à son secours les Turcs (1683) qui, sous le commandement du grand visir Cara-Mustapha, s'avancèrent dans l'Autriche, et mirent le siége devant Vienne : la ville eût succombé infailliblement, si Cara-Mustapha avoit eu plus d'activité. Le brave Stharemberg, renfermé dans cette capitale, arme les bourgeois ainsi que les étudians, et oppose une vigoureuse résistance aux infidèles. Toute la chrétienté étoit en alarmes; Vienne avoit besoin d'un prompt secours. Léopold, plus propre à jouer le rôle d'empereur dans de vaines cérémonies, qu'à la tête d'une armée, restoit immobile d'effroi. Enfin, Jean Sobieski, roi de Pologne, se présente, ainsi que le duc Charles de Lorraine, dé-

fait dans une grande bataille les Ottomans, leur porte un coup terrible dont ils n'ont jamais pu se relever, et détruit leur nombreuse armée. L'emperenr, ingrat par vanité, au lieu de traiter Sobieski avec la franchise de la reconnoissance, exige des hommages qui choquent justement la vanité du sauveur de l'Allemagne, lequel retourne dans ses États.

Un autre héros, le duc de Lorraine, remporte de nouvelles victoires sur les Turcs, les chasse devant lui, s'empare de Bude, saccage cette ville, répand la terreur à la Porte, soumet la Hongrie, s'empare dans la même année de Belgrade (1688), et fait reconnoître la couronne de ce pays héréditaire dans la maison d'Autriche. Léopold dépouille les Hongrois de leurs principaux priviléges : cet empereur, enorgueilli de tant de succès, ne craignit point de rompre la trève avec les Français : sa confiance téméraire en la fortune lui suscita de nouveaux dangers. Les infidèles, après avoir encore essuyé quelques défaites, n'ayant plus à redouter le duc de Lorraine envoyé contre les Français, vainquirent à leur tour les Autrichiens, et attaquèrent une seconde fois la Hongrie.

Nous avons vu, en parlant de la France, quelle terreur l'armée du dauphin répandit en

Allemagne. L'érection du duché d'Hanovre en électorat (1693), parut un attentat aux loix constitutionnelles de l'Empire : le mécontentement, causé par cette innovation, en même temps qu'il diminua le péril de la position de Louis XIV, ralentit le zèle des princes allemands, qui s'empressèrent de signer le traité de Riswick (1697). Le prince Eugène, méconnu, dédaigné en France, répara les revers des Impériaux en Hongrie, défit, à la journée de Zentha, les Turcs qui perdirent vingt mille hommes, et par cette victoire les força de signer la paix de Carlowitz (1699).

Les feux de la guerre étant rallumés pour la succession de l'Espagne, Léopold, pour se ménager de nouveaux appuis, créa (1701) l'électeur de Brandebourg roi de Prusse : on connoît les résultats des campagnes des Impériaux, les exploits du prince Eugène et de Marlboroug; les armées impériales, triomphoient sur tous les points. Les ennemis de l'empereur étoient écrasés : le prince Ragotski, seul chef des Hongrois, une troisième fois rebelles, inquiétoit la maison d'Autriche. Léopold paroissoit au comble de la grandeur, au comble, de ses vœux, quand la mort vint terminer la carrière de ce prince (1705), qui ne possédoit aucun talent, mais

qui eut le bonheur d'être servi par une foule d'habiles généraux et d'habiles ministres. Les armées de son fils, Joseph Ier, doué des plus grandes qualités, maître absolu d'un empire qui ne songeoit qu'à écraser la France, obtinrent des succès encore plus éclatans : tout plioit devant elles ; la fortune lui sourioit de tous côtés. La Hongrie étoit rentrée dans le devoir, il jouissoit de tout l'éclat de la gloire : ce fut au milieu de ce triomphe, que cet empereur, à la fleur de l'âge, descendit au tombeau (1711). Après un interrègne de six mois, son frère, Charles VI, non moins ferme, non moins sage, poursuivit, avec la même vivacité, la guerre contre les Français ; mais déjà une jalousie secrète affoiblissoit la ligue : Anne redontoit Marlborough, et les Anglais ne contemploient point, sans effroi, la maison d'Autriche près de recouvrer toute sa puissance : Charles VI ne voulut point accéder au traité d'Utrecht, obstination qu'il paya bien cher. La fortune se lassa d'accabler la France, et les exploits de Villars forcèrent enfin l'empereur de conclure la paix à Rastadt (1714).

La Suisse, depuis Zuingle, jouissoit d'une paix

paix profonde, lorsqu'en 1709, le fanatisme lança de nouveau dans ce pays les brandons de la discorde, au sujet du comté de Toggenbourg, qui appartenoit au prince abbé de Saint-Gall. Zuric et Berne embrassèrent le parti des protestans toggenbourgeois, dont les prétentions séditieuses inquiétoient vivement leur souverain; les cinq cantons catholiques embrassèrent la défense du prince abbé, et de la religion : cette fois leurs efforts ne furent pas couronnés du succès. L'armée protestante battit (1712) celle de leurs rivaux, et se rendit maîtresse d'une grande étendue de territoire : une seconde bataille coûta encore plus de sang aux catholiques, qui perdirent deux mille hommes. Le traité d'Arau mit un terme aux fureurs de la guerre civile, et fixa les prétentions respectives des catholiques et des protestans.

La Prusse, depuis peu de siècles, détachée de l'ancien royaume de Pologne, commence à jouer un rôle important.

Frédéric-Guillaume, surnommé *le Grand*, jette les fondemens de la grandeur prussienne : à l'avénement de ce prince (1640), l'électorat de Brandebourg, ravagé par les Suédois de Gustave-Adolphe, offroit l'image d'un désert

couvert de cendres et de ruines. Frédéric-Guillaume, par sa fermeté, son activité, son génie, vint à bout de relever les villes de dessous leurs décombres, et de changer entièrement la face d'un pays si malheureux : allié de la Hollande contre les Français, ce prince, aussi magnanime, aussi vertueux que Fabricius, eut horreur de la proposition faite par un traître, d'assassiner Turenne, et crût devoir en prévenir ce général. La révocation de l'*édit de Nantes* procura des milliers de nouveaux sujets à la Prusse presque déserte, et Frédéric-Guillaume sut mettre à profit l'industrie ainsi que les talens des calvinistes expatriés. Ce législateur des Prussiens, mourut en 1688, après avoir gouverné ses peuples l'espace de quarante-huit années.

Il eut pour successeur, son fils Frédéric III, premier électeur qui obtint le titre de roi en 1701: perfectionnant l'ouvrage de son père, il favorisa l'agriculture, les arts et le commerce. La Prusse jusque-là en friche, produisit d'abondantes récoltes, grâce aux travaux des réfugiés français, et compta de nombreuses manufactures qui augmentèrent prodigieusement les ressources nationales. Frédéric III, naturellement sévère et dur, persuadé que la force seule garantit la puissance, s'appliqua sans relâche à discipliner ses troupes,

et à les rendres habiles dans les évolutions militaires : ce dernier soin l'occupa presque tout entier, et ce monarque ne songea point assez à faire reposer cette monarchie naissante sur les bases plus solides de la morale et de la religion.

Une anarchie permanente affoiblissoit la Pologne ; les grandes qualités de ses rois ne pouvoient contrebalancer les vices d'une constitution qui, chaque jour, minoit elle-même les forces du royaume. Les Polonais luttoient sans cesse contre les Turcs, les Kosaques et les Russes ; la noblesse aimoit mieux éterniser la guerre que de permettre aux souverains de fortifier les places frontières : elle-même, voulant servir de rempart à la patrie, montoit à cheval pour aller repousser l'ennemi, et l'expédition terminée, recommençoit à renouer des intrigues. Casimir V, fatigué des contrariétés que lui faisoient éprouver les nobles, soupirant après les délices de la vie privée, abdiqua volontairement le trône de Pologne (1668) pour se retirer en France. Ses sujets lui donnèrent pour successeur un simple gentilhomme, Michel Koribut Wisnovieski, issu du sang des Jagellons, auquel il fallut faire un sorte de violence pour

le placer sur le trône. Les nobles servirent très-mal le souverain qu'ils avoient promis de seconder ; la Pologne essuya de grands revers durant les premières années de son règne ; les Turcs s'emparèrent de Kominieck, et réduisirent les Polonais à une paix honteuse, à la fin de 1672 ; mais, l'année suivante, Jean Sobieski rompit cette paix, et par ses victoires effaça la honte nationale. Michel Koribut étant mort de chagrin (1674), les États de Pologne choisirent pour monarque le général victorieux ; appuyé du crédit de la France, il remporta de nouvelles victoires sur les Turcs, et les contraignit de déposer les armes. Cependant la Pologne elle-même, dans le cours de ces succès, voyoit sa puissance diminuer, et les Cosaques du Dniéper renoncer à sa domination pour se donner à la Russie : le traité de Moscou (1686) coûta de nouveaux sacrifices à ce pays. Le sauveur de l'Allemagne, de retour de son expédition, n'essuya en Pologne que d'humilantes contradictions : la noblesse ne pouvoit, sans jalousie, contempler de grandes qualités qui lui causoient de l'ombrage ; tremblant pour ses priviléges, elle n'espéroit les conserver qu'au milieu de l'anarchie, et qu'en déconcertant les projets de Sobieski qui s'efforçoit de faire passer le sceptre entre les mains de son

fils. Des chagrins domestiques avancèrent les jours de ce monarque, le plus grand qui ait régné sur les Polonais. Après sa mort (1696), le prince de Conti fut nommé roi; mais Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, nommé également par un autre parti, demeura en possession de la couronne élective, et jouit assez tranquillement de sa puissance jusqu'en 1700, que Charles XII fondant sur la Pologne, battit les troupes d'Auguste, le chassa de ce pays, le poursuivit en Saxe, le battit de nouveau, l'obligea de renoncer au trône, et fit élire roi Stanislas Leczinski (1704). Les Russes et les Suédois se firent une guerre opiniâtre dans cette malheureuse contrée; la fortune de Stanislas s'évanouit avec celle de son bienfaicteur, et ce prince, obligé de s'éloigner, se retira dans le duché de Deux-Ponts.

En Danemarck, Frédéric III, maître absolu dans le royaume, n'abuse point du pouvoir suprême, et gouverne ses peuples avec une douceur vraiment paternelle; il mourut en 1670. Les Danois, sous le règne de son successeur, Christiern III, ayant fait une descente en Suède, dans la province de Scanie, furent battus par

les Suédois à la journée de Lunden, et laissèrent sept mille hommes sur le champ de bataille (1675). La sagesse du roi prévint les malheurs qu'auroit pu entraîner une semblable défaite, et le Danemarck, au milieu de l'agitation universelle, reçut le doux privilége de jouir d'une tranquillité constante. A la mort de Christiern III (1699), et sous le règne de son fils Frédéric IV, la guerre se ralluma entre les Danois et les Suédois ; Charles XII vint mettre le siége devant Copenhague (1700), et dicta la paix au Danemarck qui, durant toute cette guerre du nord, entendit l'orage gronder autour de lui, sans en ressentir les terribles effets : cependant Frédéric IV profita des malheurs de Charles XII, et fit sur les Suédois de grandes conquêtes.

En Suède, Charles XI, indigné de voir Louis XIV abandonner les intérêts de la Suède, qui depuis long-temps combattoit pour les intérêts de la France, se déclara un des ennemis les plus acharnés du monarque français, et entra avec plaisir dans le projet de la triple alliance (1667). Depuis, les deux puissances se réconcilièrent, et même la France seconda la Suède dans la guerre contre le Danemarck et contre

l'électeur de Brandebourg : celui-ci enleva aux Suédois un grand nombre de places qu'il rendit par le traité de 1679. Charles XII, oublié de nouveau par la France, reprit des dispositions hostiles, et s'unit contre elle avec l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Charles XI étant mort (1697), eut pour successeur son fils Charles XII.

Ce jeune prince n'avoit que des inclinations guerrières, et ne sembla régner que pour les satisfaire ; il communiqua facilement son ardeur et son enthousiasme pour la gloire, à des sujets encore éblouis de l'éclat des exploits de Gustave-Adolphe : renonçant tout à coup aux jouissances les plus agréables de la vie, il ne parut occupé que du soin de s'illustrer par la voie des armes, et de renverser l'empire des Russes. Charles XII, l'Alexandre un peu travesti des siècles modernes, débuta dans la carrière des armes avec des succès inouis ; ses conquêtes furent rapides, sa valeur étonnante, son activité incroyable. Faire trembler le Danemarck, désarmer ce pays, battre les Russes à Narva(1701), détrôner Auguste, soumettre la Livonie et la Pologne, tous ces succès il les obtiut en moins de trois campagnes. Les armées russes n'osoient plus tenir devant celle de ce conquérant ; mais

un grand homme, le czar Pierre, réparoit, à force de génie, des revers si multipliés : ces Russes si barbares, si ignorans, s'aguerrissoient au milieu de leurs défaites mêmes, et prenoient de leurs ennemis des leçons de discipline, ainsi que de tactique militaire.

Le roi de Suède, résolu de détrôner le czar, pénétra dans la Russie, et plus opiniâtre que ferme, continua la campagne durant ce fameux hiver de 1709, qui devint si fatal à la France. Charles XII, entièrement défait à la journée de Pultawa, le neuf juillet de cette même année, perdit tout le fruit de ses victoires, et s'enfuit à Bender, sur le territoire de l'empire ottoman où, durant quatre années, il se conduisit plutôt comme un héros de roman, que comme un souverain sage et prudent dans l'adversité. Son absence occasionna de nouveaux revers à la Suède; les Russes s'emparèrent d'une partie de la Finlande et de la Livonie, tandis que sur mer, le roi de Danemarck attaquoit les vaisseaux suédois. Charles XII, dans sa retraite, conçut un moment l'espoir, en armant les Turcs contre son rival, de le faire succomber; mais les Ottomans se laissèrent gagner par le czar qu'ils auroient pu forcer de se rendre prisonnier sur les bords du Pruth. Les Russes accablèrent la Suède, détruisirent sur

mer une flotte suédoise, près des îles Aland, et semèrent l'épouvante dans tout le royaume : l'arrivée de Charles XII, sur la fin de 1714, à Stralsund, en Poméranie, ranima un peu le courage de ses malheureux sujets.

En Russie, Alexis Michaliowitz réforma les mœurs de la nation, abaissa l'orgueil du patriarche de Moscou, dispersa les bandes d'anarchistes qui, sous la conduite d'un nommé Razzin, désoloient les provinces voisines du Volga, et fit écarteler (1650) leur chef. Cet habile souverain, protecteur des arts et des sciences, créateur de la marine russe, respecté de ses sujets et des puissances du nord, après avoir établi des relations commerciales entre la Russie et la Chine, laissa, par sa mort (1676), le sceptre à son fils Fédor III, âgé de dix-neuf ans. Des victoires, sur les Turcs, accrurent les possessions de l'empire; le jeune czar, attentif au bien de ses sujets, ne consulta que le mérite pour accorder les emplois de l'État, et tenta les plus grands efforts pour les tirer de l'ignorance profonde dans laquelle ils étoient engourdis, mais avec des moyens bien dignes d'une nation sauvage, moyens de rigueur et de tyrannie, plus propres à dégoûter

les Russes de l'étude des lettres, qu'à la leur faire chérir. Fédor mourut à l'âge de vingt-huit ans (1682), et la nation plaça sur le trône son frère Pierre, au préjudice d'Ivan V, qui étoit l'aîné. Les Strélitz, mécontens et stimulés par Sophie, sœur du czar, proclament les deux princes souverains en même temps, massacrent les ennemis d'Ivan, déclarent cette princesse régente, l'investissent de l'autorité suprême, et cette milice exerce une tyrannie cruelle, que l'impératrice n'osa d'abord réprimer. Sophie s'armant enfin de fermeté, en imposa à ces soldats rebelles, et punit leur chef du dernier supplice : deux campagnes glorieuses contre les Turcs, sembloient avoir affermi son pouvoir ; aidée des conseils du sage Galitzin, elle fit prendre à la Russie un aspect nouveau : ce ministre médita la grande idée de réformer entièrement les Moscovites, et de les mettre au niveau des autres nations européennes.

Pierre, impatient de régner, ne pouvant supporter le joug de Sophie, l'éloigna du gouvernement (1689), la fit renfermer dans un monastère, puis obligea son frère Ivan de descendre du trône, et de vivre dans une retraite obscure : dès-lors, maître absolu de ses sujets, le czar donna un libre essor à ses talens ainsi qu'à son génie.

C'est à cette époque que commence, à proprement parler, l'histoire de Russie; un seul homme changea tout à coup les destinées de cet empire : jusqu'alors de farouches souverains, de turbulens boyards, un peuple superstitieux, une milice indisciplinée avoient rendu la Russie inaccessible aux étrangers. Afin de fixer nos idées sur l'histoire de ce pays, nous la diviserons en quatre périodes, d'après les diverses translations du siége, d'une ville dans une autre : 1.° la Russie, qui eut pour capitale Kiew, de 862 jusqu'en 1156; 2.° la Russie, qui eut pour capitale Volodimer sur la Kilasma, de 1156 jusqu'en 1328; 3.° la Russie, qui eut pour capitale Moscou sur la Moska, de 1328 jusqu'en 1688; 4.° la Russie, qui eut pour capitale Pétersbourg.

Le hasard, qui d'ordinaire préside aux destinées des empires, servit merveilleusement le czar Pierre : sans le voyage du Génevois Lefort, vraisemblablement l'honneur de civiliser les Russes eût échappé au fils de Michaliovitz, et le voile de la barbarie seroit encore étendu sur la vaste contrée qu'ils habitent. Pierre descendit volontairement du trône, pour aller travailler en Hollande : cet ouvrier extraordinaire, de sa baraque de Sardam, expédioit les affaires politi-

ques les plus importantes, régloit la conduite de ses généraux, de ses ministres, en même temps qu'il manioit le compas, et qu'il apprenoit la coupe des vaisseaux.

De retour en Russie, il cassa la milice des Strélitz qui s'étoient révoltés, et que ses généraux, durant l'absence du czar, avoient vaincus (1698) ; lui-même assista au supplice de ces soldats ; lui-même en décapita un grand nombre, et força les principaux seigneurs de la cour à l'imiter : durant cinq mois entiers, les têtes de plus de neuf cents de ces victimes restèrent placées à côté de leurs cadavres. Il outragea, dans la personne de sa sœur Sophie, un sexe que les hommes les plus féroces ont coutume de ménager, et fit pendre, sous la fenêtre de cette infortunée princesse, deux Strélitz qui tenoient à la main des lettres qu'on la soupçonnoit de leur avoir écrites : mauvais mari, il fit fouetter, et ensuite renfermer dans un monastère, son épouse Eudoxie.

Le même siècle vit naître deux chefs-d'œuvres de l'art : Louis XIV avoit joint la Méditerranée à l'Océan, le czar Pierre joignit, par un canal qui lie la Msta au Téver, la mer Caspienne à la mer Baltique ; ouvrage moins étonnant, comme nous l'avons dit, que le canal du Languedoc,

puisqu'en Russie la nature avoit fait les frais de l'entreprise, et qu'une très-petite distance séparoit les deux rivières.

Vaincu par les Suédois, abandonné de son allié le roi Auguste, il se roidit contre la fortune, surtout, lorsqu'après avoir demandé la paix à Charles XII (1707), il reçut pour réponse, que le roi de Suède iroit *traiter de la paix à Moscou.* En apprenant cette insulte: « *Mon frère Charles*, dit le czar, *veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius* ». La victoire de Pultawa couronna enfin les efforts surnaturels de Pierre, et les Russes aguerris, ne craignirent plus de combattre de pied ferme contre leurs ennemis. « *Je vois bien*, dit Charles XII, en voyant la bonne contenance de leur armée, *que nous avons appris aux Russes l'art de la guerre.* Le czar, vainqueur, triompha dans Moscou, avec tout le faste et tout l'orgueil des anciens Romains: on connoît les opérations malheureuses de la campagne de Pruth (1712) contre les Turcs, l'ingénieux stratagème de Catherine qui sauva l'armée russe, et le mariage de Pierre avec cette femme célèbre, que la fortune se plut à tirer de la plus basse extraction pour l'élever au faîte des grandeurs.

Une marine formidable, créée par le génie

du czar, sortit des chantiers de la Baltique; la flotte russe battit la flotte suédoise.

Pierre se ressemble peu à lui-même, c'est à la fois un objet d'admiration et d'horreur; une action louable est immédiatement suivie d'une action criminelle : quelle différence entre ce Pierre qui égorge les Strélitz dans une partie de débauche, qui casse la tête à quatre-vingt-quatre chefs des rebelles d'Azow, et ce Pierre qui, l'épée à la main, plein d'une généreuse indignation, protège les habitans de Narva, et monté à l'hôtel de ville, dit en leur montrant cette épée : « *Elle n'est pas teinte du sang des habitans, mais de celui de mes soldats, que j'ai versé pour votre défense* ». Tout est surprenant dans la vie du czar, ses défaites, ses victoires, ses mariages, ses goûts, ses vices, ainsi que toute sa conduite; ce qui l'entoura n'excite pas moins notre surprise : son bras droit, dans les combats, Mentzicoff, Pierre le trouve dans la boutique d'un pâtissier; une pauvre orpheline livonienne, Catherine, partage son lit et son trône; la fortune se plut à justifier ce double choix.

Il faut en convenir, l'homme dans Pierre, ne présente qu'un objet horrible; mais son génie admirable fit prendre à la Russie une

face nouvelle ; des usages barbares furent abolis, des loix sages promulguées, et l'État se vit des ressources qu'on n'auroit pu espérer : des ports furent creusés ; une cité florissante sortit, par une espèce d'enchantement, du fond d'un marais ; des prodiges de tous les genres éclatèrent sur tous les points de l'empire ; et Pierre lui-même, le plus grand prodige que l'on puisse citer, toujours actif, toujours infatigable, obéit, commande, combat, conclut des alliances, police une nation sauvage, détruit des préjugés grossiers, sans que le génie de ce souverain soit embarrassé de cette diversité de rôles.

Si le czar Pierre étonna l'Europe par ces changemens, il ne l'épouvanta pas moins par de sacriléges vengeances, au commencement, au milieu, ainsi qu'à la fin de son règne.

En Turquie, les Cosaques vinrent se mettre sous la protection de la Porte ; Mahomet IV marcha contre les Polonais (1672), prit le Kaminiek, et força les ennemis de lui demander la paix : cette campagne fut le terme des prospérités de l'empire ottoman. Cette paix ayant été rompue, le sultan est battu près de Choczim,

par Jean Sobieski : alors, pour se distraire de ses chagrins, Mahomet se livre aux plaisirs ; une nouvelle guerre s'allume contre la Russie (1679), et les Turcs essuient de nouveaux revers. A peine cette guerre fâcheuse est terminée, que Tékeli s'étant révolté contre l'empereur d'Allemagne, Mahomet IV eut l'injustice de rompre le traité conclu les années précédentes, et d'appuyer les prétentions du rebelle, qui se fit nommer roi de Hongrie. Les Turcs levèrent une armée formidable qui, sous la conduite du grand-visir, Cara-Mustapha, marcha sur Vienne, assiégea cette ville (1683), défendue avec une rare intrépidité par le comte de Stharemberg. Mustapha, aveuglé par l'orgueil, ne poussant point avec assez de vigueur ce siége, donna le temps à Jean Sobieski de survenir, de battre les infidèles, et de dissiper leur nombreuse armée. Le duc de Lorraine fit essuyer de nouvelles pertes à la Porte : dans Constantinople, le feu de la sédition se ralluma à la vue des malheurs qui affligeoient l'État, et les janissaires contraignirent Mahomet IV, après un règne de plus de dix-sept ans, de résigner le sceptre à son frère Soliman II.

Le nouveau sultan étoit pieux, timide, et avoit toutes les vertus d'un derviche ; sa propre gran-

deur

deur l'effraya dans le premier moment. Il ne tarda point à prendre des sentimens dignes de la puissance suprême, et il eut la vertueuse énergie de punir les coupables auteurs de son élévation : Constantinople devint un théâtre de meurtres, où les janissaires exercèrent des cruautés si inouies, que l'ulema (le corps des gens de loi) déploya l'étendard de Mahomet contre ces rebelles. Les Allemands, habiles à profiter de ces troubles, poussent leurs conquêtes en Hongrie, s'emparent d'Agria, de Belgrade, ainsi que des villes les plus fortes de la Hongrie, et subjuguent la Servie toute entière, tandis que les Vénitiens ravagent la Morée : les Polonais et les Russes ne furent pas aussi heureux, puisque les Ottomans repoussèrent les efforts de ces deux peuples.

Soliman III démêla dans la foule de ses sujets le fameux Kiuperli, et l'en tira pour l'élever à la dignité de grand-visir. Ce grand homme mettant fin à l'anarchie, s'appliqua d'abord à calmer les esprits agités, à faire revenir les Turcs de leur effroi, à corriger les abus, à consoler les peuples, en adoucissant leur sort : tout prit une face nouvelle sous la direction de ce grand-visir qui, pour un moment vivifia l'empire ottoman. Les Turcs vinrent de toutes parts s'enrôler sous

ses drapeaux : homme de tête et de main, Kiuperli savoit exécuter un plan, comme il savoit le concevoir.

Il entre en campagne contre les Impériaux (1689), reprend la Servie, pénètre en Hongrie, s'empare de Belgrade, passe le Danube, et retourne à Constantinople. Après cette glorieuse expédition, Soliman III étant mort, le grand-visir plaça sur le trône Achmet II, fils d'Ibrahim, et frère cadet du sultan défunt : c'étoit un prince stupide ; mais Kiuperli tenoit les rênes du gouvernement, et l'empire florissoit. Les gens de guerre qui adoroient ce général, le soutinrent contre les intrigues si dangereuses de la Porte. Après s'être assuré de l'esprit de son armée, Kiuperli marche en Hongrie, passe la Save, et défait les Allemands ; il alloit une seconde fois triompher des Impériaux près de Salaukemen, lorsqu'une balle renverse par terre le défenseur, l'ornement et la gloire de l'empire turc : la victoire se décide pour les chrétiens (1692) ; les infidèles n'essuient plus que des revers. Le stupide Achmet II mourut au milieu de ces calamités : son successeur Mustapha II (1695), fils de Mahomet IV, jeune, infatigable, plein d'esprit et de feu, réunissoit toutes les qualités propres à faire un grand souverain. Il se mit lui-même à la tête de

ses armées ; les temps de gloire étoient écoulés pour les Turcs ; la fortune lui sourit un moment au commencement de son règne, et finit par accabler le jeune sultan sur le champ de bataille de Zenta (1697) : les Allemands, sous le commandement du prince Eugène, détruisirent, à la vue même du sultan, la plus grande partie de l'armée turque, sur les bords de la Teysse, non loin de Waradin ; elle perdit environ trente mille hommes. Le malheureux Mustapha, obligé de s'enfuir à Constantinople, se livra aux plaisirs de la chasse, pour s'étourdir sur le sentiment de sa honte et de ses chagrins. La paix conclue entre la Porte et la cour de Vienne acheva de le perdre ; le peuple murmura, et des murmures passa promptement à la révolte : les terribles janissaires s'acheminèrent en armes au sérail, et signifièrent (1703) à leur souverain, de se choisir un successeur. Mustapha II auroit pu rester possesseur du trône, s'il eût voulu faire mourir son frère Achmet : l'idée d'un fratricide lui inspiroit de l'horreur ; il alla trouver Achmet, l'embrassa tendrement, l'exhorta à régner plus sagement que lui-même, à punir les rebelles, et ensuite se retira dans un appartement de son palais, où il mourut trois mois après sa déposition.

Achmet III suivit ponctuellement les conseils

de Mustapha, et fit jeter, dit-on, plus de dix mille janissaires dans le Bosphore : il reçut Stanislas et Charles XII sur le territoire ottoman (1709); cédant aux vives instances de ce prince, il déclara la guerre aux Russes; les Turcs la firent avec vigueur. Le czar Pierre (1711), cerné sur les bords du Pruth, par l'armée ottomane, eût été obligé de se rendre avec toute l'armée russe, sans la trahison d'un pacha qui se laissa gagner à force d'argent.

Au fond de l'Asie, comme en Europe, les trônes sont occupés par des princes d'un grand caractère, et le mouvement n'est ni moins universel, ni moins fécond en événemens mémorables.

En Perse, Abas II mourut infiniment regretté de ses sujets (1666) : son fils Soliman, débauché, paresseux, féroce, augmenta les regrets publics par sa tyrannie, se montra aussi cruel que Sophi-Mirza, et rendit son nom aussi exécrable; on trembloit à son approche comme à celle d'un tigre : ce prince, adonné au vin, immoloit, dans les transports de sa frénésie, les objets qui auroient dû lui être les plus chers. La Perse, gouvernée par un tel monstre, s'affoiblit

considérablement. Insatiable de vengeance, insatiable de volupté, Soliman mourut consumé de débauche (1674), et son fils Husseyn lui succéda.

Le nouveau Sophi, ennemi du sang, fut le plus doux, le plus clément, le plus pieux, mais aussi le plus foible de sa race; il étoit plus propre à faire un derviche qu'un souverain. Sa foiblesse perdit la monarchie et changea la Perse en désert : cette contrée ressent encore aujourd'hui le contre-coup des révolutions que ce vice enfanta. Husseyn enseveli dans les délices du sérail d'Ispahan, donne sa confiance à de vils eunuques qui gouvernent despotiquement l'État.

Mir-Weiss, génie supérieur, quoique né au milieu d'une nation à demi-sauvage (celle des Afghuans), connoissant la situation de l'empire, plein de mépris pour une cour efféminée, habile à dissimuler, souple, intrigant, d'un esprit délié, Mir-Weiss trompa le prince et les ministres les plus clairvoyans; abusant de leur crédulité, il se servit des Persans pour affoiblir les Persans eux-mêmes. Ayant rassemblé ses compatriotes, il leur dit : « *Le serpent qui veille, triomphe du lion endormi : cachons le cimetère sous des roses, et si vous m'estimez assez pour me charger du*

soin de votre vengeance, qu'un secret inviolable règne parmi nous. ». Dès l'année 1708, tout le Candahar s'étoit déjà révolté, et dans Ispahan on ignoroit encore et les vues et les projets d'un ennemi si redoutable. L'assassinat du gouverneur de cette importante province, frontière de l'Indostan, fit ouvrir les yeux sur la grandeur du danger, et sur la nécessité de réduire les rebelles; Mir-Weis, nommé chef des Afghuans (1709), se fortifia dans les montagnes, détruisit les troupes envoyées contre lui : dans cette campagne, les Persans perdirent le seul général qui, par ses talens, eût pu conjurer l'orage prês de fondre sur tout l'empire. De nouvelles armées du Sophi éprouvèrent le même sort que les premières, et le Kandahar indépendant, causa les plus vives alarmes à la cour du Sophi.

Dans l'Indostan, Aureng-Zeb, durant un long règne, gouverna ses sujets avec autant de fermeté que de politique, s'appliquant lui-même à l'administration de la justice, à la prospérité du commerce, à la sûreté publique, et contenant, par sa vigilance, les Omrhas ou seigneurs indiens, qui auroient été tentés d'imiter leurs ancêtres et de fouler les peuples.

Cependant les Marattes (peuple qui habite les montagnes de l'Inde), sous la conduite de leur chef Sévagée, défendirent, les armes à la main, leur indépendance; soutenus par le courage et les talens de Sambagée, fils et successeur de Sévagée, ils devinrent très-redoutables au grand Mogol. En 1707 s'éteignit de vieillesse à l'âge de plus de cent ans, Aureng-Zeb, ce patriarche des scélérats, dont on ne sauroit sans effroi contempler les grandes qualités. L'ambition, tenue si long-temps en respect, se réveilla sous le règne de son fils Bahader qui, pour mettre fin à la guerre civile, fit trancher la tête à deux de ses frères; cruauté inutile, puisque la guerre civile se ralluma avec plus de fureur.

Les Omrhas rebelles, vainquirent leur souverain, et placèrent sur le trône son neveu Surosker (1713).

En Chine, Xunchi, premier empereur de la dynastie des Tartares-mantcheoux, étoit mort à la fin de 1662, laissant pour héritier de l'empire son fils Kamhi : celui-ci s'efforça d'étendre toutes les lumières, et de réunir tous les esprits; il encouragea l'étude des sciences et des lettres,

fit fleurir le commerce, protégea les missionnaires, récompensa la vertu, et rapprocha, au moyen d'une sage politique, les Chinois des Tartares, qui ne formèrent bientôt plus qu'une même nation. Le christianisme se propagea rapidement dans ce vaste empire; le nombre des chrétiens se multiplia prodigieusement, et les néophytes exercèrent publiquement leur religion avec toute la ferveur des premiers fidèles de l'Église. Les missionnaires, tout-puissans à la cour impériale de Pékin, se livroient à l'étude des mathématiques, de la méchanique, et se rendoient utiles, de toutes les manières, pour le bien de cette chrétienté florissante.

Une dispute très-vive indisposa depuis l'empereur contre le christianisme, et le bruit des controverses retentit des rives du Lyé aux bords de la Seine et du Tibre; les Jésuites furent calomniés indiguement; l'aigreur et l'injustice s'en mêlèrent: on accusoit de luxe, ces pères obligés de s'habiller de soie, et de se faire porter en chaise comme des lettrés; on ignoroit, lorsqu'on dirigeoit contre eux de semblables accusations, et les usages et les préjugés des Chinois, accoutumés à ne respecter, à n'entendre favorablement que les hommes décorés des attributs et des livrées de la science; on oublioit, ou plutôt l'on fei-

gnoit d'oublier que ces mêmes missionnaires, quelquefois transportés sous le ciel de l'Inde, reprenoient aussitôt d'autres habitudes pour le bien de la religion, vivoient de privations, et, pour leur nourriture, se contentoient d'un peu de riz et de quelques herbes. En France, les philosophes eux-mêmes prirent part à ces discussions, et versèrent le ridicule sur les deux partis, qu'il auroit été si facile de concilier : il s'agissoit des cérémonies chinoises, des honneurs rendus à Confucius, et surtout des sacrifices offerts à ce sage ; au fond, c'étoit plutôt un culte civil qu'un culte religieux. On condamnoit, en Europe, de sages missionnaires, plus à portée que leurs ennemis, d'apprécier le caractère de la nation chinoise, et de juger les marques extérieures de respect que cette nation sensible et reconnoissante accorde à la mémoire de son premier législateur. La cour de Rome, croyant voir dans ce culte une espèce d'idolâtrie, le proscrivit, et les Jésuites se soumirent à la décision du souverain pontife : un légat, le cardinal de Tournon, se rendit dans la Chine pour examiner cette affaire importante, et, comme il se préparoit à revenir en Europe, mourut à Macao, en 1709. Kambi, furieux, proscrivit, de son côté, le christianisme, bannit de son empire

tous les chrétiens, et cependant retint dans sa cour plusieurs missionnaires, que leurs connoissances et leur mérite rendoient recommandables. Cet empereur conclut avec la Russie, en 1690, la paix de Nipehou, qui établit les limites entre les deux empires.

La gloire du nom de Louis XIV parvint jusque dans le royaume de Siam. Un Grec, Constance, homme insinuant, plein de dextérité, ayant gagné l'esprit du souverain de ce pays, lui persuada de se lier, par une alliance, avec le puissant monarque des Français : en conséquence, des ambassadeurs de Siam arrivèrent à Paris (1684), et présentèrent leurs hommages à Louis XIV; on conçut de cet événement les plus flatteuses espérances pour la propagation de la foi, ainsi que pour l'accroissement du commerce. Des missionnaires et des troupes s'embarquèrent sur une escadre aux ordres du chevalier de Forbin; les Français construisirent des forts dans le royaume de Siam, et, par cette mesure, éveillèrent la jalousie des naturels : leur faveur ne tenoit qu'à l'existence du Grec Constance. Une révolution renversa du trône le souverain, et son plus proche parent, le féroce Pi-

tracha, fit subir le dernier supplice à Constance. Le nouveau prince attaqua les Français qui, dans une forteresse (1688), se défendirent comme des lions, et par des prodiges de valeur, obtinrent une capitulation honorable, avec la permission de retourner en Europe.

En Afrique, les villes d'Alger, de Tunis et de Tripoli, repaires des plus infâmes brigands, équipoient des vaisseaux qui portoient la désolation sur les côtes de l'Italie, de l'Espagne et de la France. Louis XIV, animé d'un juste ressentiment, et trop fier pour supporter plus longtemps les cruelles insultes faites à ses sujets par ces pirates, envoya Duquesne bombarder Alger (1682). L'artillerie de l'escadre française foudroya cette ville, et réduisit le dey à relâcher les prisonniers, ainsi qu'à respecter désormais la puissance d'un peuple qui pouvoit punir ses ennemis les plus éloignés : le maréchal d'Estrées traita, avec la même rigueur, Tripoli, et força cette ville, ainsi que celle de Tunis, de respecter le commerce français. Le roi de Maroc, Ismaël-bey, en 1699, recherchant l'amitié de Louis XIV, envoya à ce prince un ambassadeur; l'Espagne

affoiblie, perdit la ville d'Oran que leur enlevèrent les Algériens (1708).

Nulle part, les jeux sanglans de la fortune ne furent plus fréquens que dans l'empire de Maroc; une ambition féroce donne les scènes les plus tragiques. La dynastie des Mérinis venoit d'être anéantie par l'usurpateur *Crom-el-Haye-Mul;* l'anarchie faisoit de l'empire un séjour inhabitable. Muley-Archid (1664) réunit enfin, à force d'attentats, sous un seul sceptre, les diverses provinces jusqu'alors occupées par une foule de concurrens, et son empire s'étendit, des bords du détroit de Gibraltar, jusqu'au cap *Non*, si célèbre dans l'antiquité. Muley-Archid, en s'amusant dans un jardin, périt de mort violente, en 1672, et eut, pour successeur, son frère Muley-Ismaël, encore plus vicieux, plus féroce qu'Archid.

Ce seroit outrager l'humanité que de rapporter, à l'exemple d'Anquetil, les traits de barbarie du nouvel empereur. Témoigner cette répugnance, cette horreur, fait assez présumer à nos lecteurs que nous connoissons parfaitement la vie d'Ismaël-Bey, ainsi que celle de Lila-Zidona, son épouse : c'est profaner la majesté de l'histoire, que de s'arrêter à des détails qui révoltent la décence, et qui feroient frémir les gens

les plus grossiers, pour peu qu'ils ayent de sensibilité (1). Caligula, Néron et Commode étoient d'illustres scélérats, en comparaison de ce monstre que l'Afrique seule a pu enfanter.

Le spectacle uniforme de la plus affreuse barbarie, de la terreur la plus sombre nous effraie dans le royaume de Maroc; des scènes capables d'intéresser seulement des bourreaux, épouvantent l'humanité, et causent les plus douloureuses impressions : Ismaël-Bey traita son fils avec une férocité de tigre, et vécut presque aussi long-temps qu'Aureng-Zeb.

L'Amérique septentrionale devint un champ de bataille entre les Français et les Anglais : ces deux peuples civilisés, armant, pour leurs querelles, les peuples sauvages voisins des grands lacs, se firent une guerre plus furieuse qu'en Europe. Les Iroquois, les Miamis, les Algonkins, les Hurons, etc., présentèrent les succès de la plus affreuse barbarie aux yeux des Euro-

---

(1) Lisez le livre intitulé : *Recherches historiques sur les Maures*, et *Histoire de l'empire de Maroc*, par M. de Chénier, chargé des affaires du roi auprès de l'empereur de Maroc, T. III.

péens ; mais leur mélange, avec des nations civilisées, les corrompit, et l'usage des liqueurs spiritueuses commença la destruction de la plupart de ces peuplades.

Pour la dernière fois, Venise donne des marques de vigueur : les Vénitiens, forts de leur gloire passée, et secourus par ces mêmes Français, que la plus étonnante révolution a rendus leurs compatriotes, prouvèrent, dans les mers de Candie, qu'ils n'avoient point dégénéré de leurs ancêtres, les Henri Dandolo, les Pisani et les Carlo-Zéno.

La perte de cette île fut réparée glorieusement, puisqu'ils conquirent sur les Turcs une partie de la Morée, et que des troupes vénitiennes portèrent le fer, la flamme et la terreur jusqu'aux portes de Constantinople : ce furent comme les derniers efforts de cette république ; son commerce étoit tombé, et avec lui s'étoient écroulés les fondemens de sa puissance. Venise, désormais, jusqu'à l'époque de sa réunion à l'empire français, ne se soutiendra plus que par son antique renommée.

Dans la chaire de S. Pierre, parurent Clément IX, Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII, et Clément XI qui survécut à Louis XIV : les mœurs des souverains se corrompent en Europe, celles des papes s'épurent davantage, et la plupart vivent sous la thiare comme des cénobites.

Coup d'œil sur cette grande période.

Jamais la nature, soit pour le crime, soit pour la vertu, ne fournit un plus grand nombre de productions d'élite; jamais non plus le mouvement des grandes passions ne parut aussi universel : le bruit des révolutions résonne dans toutes les parties de l'un et de l'autre continent.

Dans ce tableau si animé du monde, figurent, avec des couleurs bien différentes, Louis XIV, Jean Sobieski, Joseph Ier, Pierre-le-Grand, Charles XII, Cromwel, Aureng-Zeb, Ismaël-Bey, Xunchi et Kamhi; et dans un rang inférieur pour la dignité, mais avec un éclat non moins vif, Turenne, Condé, Luxembourg, Villars, Montécuculli, le duc de Lorraine, le prince Eugène, Marlboroug, Tromp, Ruyter, Kiuperli et

Mir-Weiss. Les journées de Rocroy, de la Hogue, de Ramillies, de la Boyne, d'Almanza, de Villa-Viciosa, de Narva et Pultawa; les siéges de Vienne, de Bouchain, de Lille, de Choczim, etc., furent les plus mémorables événemens. Un empire, jusqu'alors formidable, celui des Ottomans, s'affoiblit; un empire presque inconnu, celui des Russes, prend un accroissement rapide de puissance.

La politique va bientôt se diriger vers cette contrée, et sur les bords de la Newa, vont se balancer les destins des principales puissances de l'Europe.

SIÈCLE LITTÉRAIRE DE LOUIS XIV.

Nous voilà donc arrivés à l'époque la plus glorieuse de l'histoire moderne. Un prince dont l'éducation avoit été négligée, un prince nourri dans les troubles d'une minorité orageuse, s'éleva tout à coup, par le seul instinct de son génie, au-dessus de tous ses prédécesseurs, et vint à bout de donner l'impulsion à tout son siècle : princes, ministres, généraux, magistrats, tous secondèrent les vues de ce grand monarque : les uns, par la sagesse de leur administration, les autres par leurs exploits, ces derniers, par leurs profondes connoissances, et tous,

tous, par leur goût éclairé pour les lettres, concoururent à élever cet édifice de gloire. Ce qui distingue essentiellement ce siècle des précédens, c'est que tous les peuples de l'Europe firent des progrès dans les lettres.

Du couvent de Port-Royal, sont tirées les premières étincelles du feu sacré qui embrase la nation française. Blaise Pascal, en fixant notre langue dans ses *Lettres provinciales*, jette les premiers fondemens de ce magnifique édifice; les esprits policés travaillent à donner, de jours en jours, une belle forme et des règles assurées à cette langue. Corneille, par la mâle et sublime fierté de son génie, fait revivre sur la scène les plus célèbres Romains, et les fait parler comme s'il eût été choisi pour être leur interprète. Racine, dont le nom s'identifie avec la perfection même, poëte tendre et sublime à la fois, plein d'une douce harmonie, vient nous émouvoir, en même temps que nous enchanter par la vérité et la fraîcheur de ses tableaux.

Avant Corneille, la comédie n'avoit que des traits informes : le *Menteur* de ce poëte enlève les suffrages de la nation. Molière, supérieur à Aristophane, à Térence, à Plaute, peint les ridicules de son siècle; l'esprit, l'enjouement, la finesse assaisonnent chacune de ses pièces, et les font goûter universellement.

Regnard, dans sa comédie du *Joueur*, ne se fit guères moins admirer que le premier de nos comiques.

La Fontaine, organe de la nature même, fait parler les animaux comme des sages, et se montre, peut-être, le génie le plus original de ce siècle étonnant; jamais, avant ce poëte inimitable, la morale n'avoit été égayée avec autant de grâce. Madame Déshoulières chante les prairies, les ruisseaux et les moutons. Boileau fait connoître l'art de faire de beaux vers, en donnant lui-même l'exemple d'en composer de parfaits, et sert de guide à ses contemporains; il falloit un tel Aristarque pour un tel siècle. Quinault, dans la poésie lyrique, écrit des vers pleins de mollesse, de grâce, de douceur, et quelquefois de sublimité. Madame de Sévigné s'immortalise dans le genre épistolaire, par une vivacité de style, par une facilité, des grâces, et par un heureux abandon qui appartiennent exclusivement aux femmes.

D'une part, Fénélon, à l'ombre des bosquets de l'île de Calypso, trace aux rois des préceptes de vertu et de saine politique; de l'autre, Bossuet, du haut de la chaire évangélique, les épouvante par le spectacle du néant des grandeurs humaines, et se présente à nos yeux sous les traits de Démosthène et de Cicéron; rien ne

résiste à son éloquence ; il abat, il écrase l'impiété qui ose se mesurer contre lui : jamais cette cour, polie et superbe de Louis XIV, n'entendit cet énergique apôtre qu'avec un respect religieux. Historien profond et sublime, Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, s'attire l'admiration de tous les peuples, excepté des Français qui, long-temps méconnurent le prix d'un tel chef-d'œuvre.

L'éloquence mâle et austère de Bourdaloue lui fait dédaiguer les fleurs ; mais la force de sa dialectique, la solidité, l'énergie de ses pensées, la connoissance du cœur humain, placent ce Jésuite à côté du grand Bossuet même. Dans Fléchier, l'art paroît avec trop d'affectation ; néanmoins, dans quelques-unes de ses oraisons funèbres, surtout dans celle de Tureune, ce prélat, s'élevant au-dessus de lui-même, s'assure une gloire immortelle par ce chef-d'œuvre.

Massillon ferme la marche des orateurs sacrés qui illustrèrent la chaire fançaise ; il fut de tous les prédicateurs, celui qui descendit avec le plus de succès dans le cœur de l'homme pour en sonder les plis et les replis. Son *petit Carême* est peut-être le morceau le plus achevé qui soit sorti de la main des hommes.

La Bruyère fait ressortir, dans ses *Caractères*,

les travers et les bizarreries de la société. La Rochefoucauld, dans ses *Maximes*, s'attacha à démêler les ressorts de l'amour propre, et les penchans secrets qui nous font agir : c'est le beau monde que cet esprit poli et délié a spécialement étudié. En Angleterre, ainsi qu'en France et en Italie, on recule les bornes des sciences physiques et mathématiques. Mansard, le cavalier Bernin, construisent pour Louis de magnifiques palais, que Le Brun, Le Poussin et Le Sueur s'empressent d'embellir des chefs-d'œuvres de la peinture.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME SYNCHRONISME.

De 1715 *à* 1726, *époque à laquelle Louis XV déclare, le* 16 *juin, qu'il veut régner par lui-même.*

Les mœurs avoient été respectées sous le règne précédent; la nation avoit éprouvé de fâcheux revers; mais du moins le prince, par son exemple, fortifioit les véritables fondemens de la monarchie, et les principes religieux donnoient à la politique, ainsi qu'à l'opinion pu-

blique, une sage direction : tout parut changer au commencement de la minorité de Louis XV ; on ne s'occupa que d'amusemens frivoles auprès d'un trône ébranlé par les secousses de tant de guerres désastreuses, et que le respect pour la morale, ainsi que pour la religion, pouvoient seuls maintenir.

Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume, et régent absolu (1), livré à son funeste penchant pour les plaisirs, crut pouvoir les allier avec les soins du gouvernement : brave, libéral, spirituel, vif, toutes ces qualités auroient eu besoin d'être soutenues, d'être relevées par d'autres non moins essentielles qui lui manquèrent, telles que la prudence, l'attachement aux anciens usages et aux anciens principes de la monarchie. Bientôt la France offrit les images de la plus révoltante débauche, et dans le palais de nos rois se renouvelèrent les scènes impures d'Héliogabale. La nation, jusqu'alors accoutu-

---

(1) Comme tous les ambitieux, il promit en plein parlement plus qu'il n'avoit résolu de tenir : *Je ne veux*, dit-il, *être indépendant que pour faire le bien ; je consens d'être lié, tant qu'on voudra, pour faire le mal.*

mée au spectacle de la décence, unie à la majesté, accoutumée à voir ses maîtres couvrir leurs foiblesses et leurs passions d'un voile imposant, commença à ne plus regarder le trône avec les mêmes transports d'amour et les mêmes marques de vénération; les grandeurs humaines furent dégradées, et les yeux désenchantés.

L'avilissement des grands seigneurs et des princes, fit naître de tristes réflexions philosophiques sur les devoirs des souverains et sur les droits des peuples ; on ne vit plus dans les rois eux-mêmes que des hommes ordinaires, peut-être plus imparfaits, plus vicieux que les simples particuliers, et l'éclat de la puissance suprême s'éteignit, en quelque sorte, dans les ombres d'une honteuse mollesse. Un ministre sans frein, sans pudeur, sans principes, le cardinal Dubois, l'ame des conseils de Philippe, contribua le plus à décréditer la religion aux yeux du peuple qui, le plus souvent, dans son ignorance, confond l'homme avec la religion même; la plupart des grands ne vouloient plus respirer que pour vivre comme des Sardanapales.

Quelques seigneurs, élevés dans les principes austères de la vertu, désirant le bien, ne pou-

vant l'opérer, seuls contre tous, et trop foibles pour s'opposer au torrent, du moins témoignèrent hautement leur indignation. Le jour même de l'entrée du cardinal Dubois au conseil, le duc de Noailles eut le courage de dire à ce ministre : « *Cette journée sera fameuse dans l'histoire, monsieur; on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le conseil en fit déserter tous les grands du royaume* ». L'infâme ministre, devenu tout puissant, fit exiler ce vertueux général.

Dès l'esprit de système réalisoit en France les vœux les plus désastreux, et l'Écossais Law ébranloit toutes les fortunes pour en élever quelques 1716.
nouvelles sur les débris des anciennes. Le désir d'acquérir des richesses imaginaires dans le nouveau monde, l'appât grossier tendu à la cupidité des particuliers, ruinèrent les principales familles, et le papier-monnoie fit disparoître le numéraire en France. Tout sembloit concourir à préparer la dissolution de l'État, à détacher les Français de leur propre patrie, et à les précipiter dans l'abyme; les décrets d'une mystérieuse et inévitable Providence avoient livré l'esprit des hommes puissans au délire de leurs passions, et, du milieu de cette corruption universelle, avoit fait subitement éclore tous les ger-

mes d'une révolution dans la masse entière du corps social de l'Europe.

1718. Cependant, l'ambition arracha quelquefois le régent de la scandaleuse ivresse des sens, et les projets aussi gigantesques qu'insensés du cardinal Albéroni, la vaste conspiration tramée par ce génie extraordinaire, forcèrent Philippe de se liguer avec Georges Ier, roi d'Angleterre, contre Philippe V. La France qui avoit prodigué le sang de ses soldats pour placer sur le trône un petit-fils de Louis XIV, fit au roi d'Espagne une guerre opiniâtre ; et le maréchal de Berwick, un des enfans naturels de Jacques II, obtint des avantages signalés sur ces mêmes Espagnols, qui pourtant se proposoient de rétablir les Stuarts sur le trône de la Grande-Bretagne.

Un prince de la maison de Bourbon ne rougit point de bannir du territoire français l'héritier des Stuarts; Philippe ignoroit sans doute que ses descendans pourroient un jour se trouver sur le même théâtre d'adversité. Le roi d'Espagne céda enfin aux nombreux ennemis armés contre sa couronne, et le renvoi du cardinal Albéroni, son
1720. ministre, mit fin aux hostilités.

La paix ne fut pas un bienfait pour la France ; ceux qui gouvernoient ce pays, moins distraits

par les affaires extérieures, se livrèrent, avec un nouveau fanatisme, à leurs désordres, et scandalisèrent davantage la nation. Louis XIV étoit déjà majeur, mais sans expérience, lorsque le régent mourut, usé par la mollesse et la débauche (1). Le prince de Condé, après avoir occupé le ministère peu de mois, fut obligé d'abandonner le titre de premier ministre au cardinal de Fleury, homme vertueux et rempli de vues patriotiques, mais que la vieillesse rendoit foible et timide. 1723.

Alors commence cet engouement si funeste pour l'Angleterre : la nation française, à l'imitation du duc d'Orléans, étroitement lié avec Georges Ier, se passionne pour la constitution, les loix, les usages de cette île, et abjure les sentimens de sa propre dignité, engouement que réprouvoit la raison autant que la politique. On fut bientôt Anglais dans toute l'étendue de la France, et une foule d'écrivains commencèrent à décrier les mœurs ainsi que les coutumes nationales; aussi verrons-nous bientôt l'*anglo-*

(1) On porta son corps au Val-de-Grâce : comme suivant l'usage, on faisoit un éloge pompeux des *vertus* du prince, on prétend que l'abbesse, justement scandalisée, répondit : *Parlons peu, et prions beaucoup*.

manie étouffer les sentimens de patriotisme, et détacher les cœurs des Bourbons qui persécutoient alors les Stuarts.

En Angleterre, un esprit d'impiété et d'irréligion avoit remplacé le fanatisme ; des athées, cachés sous le manteau de la philosophie, renversoient, par des écrits licencieux, toutes les bases de la morale : cet esprit d'irréligion, comme nous l'avons déjà dit, passa à la cour de France où bientôt l'on sourit à toutes les idées de liberté qui tendoient à renverser le christianisme et la monarchie. L'Angleterre acquit une forte puissance d'opinion sur les Français eux-mêmes, en même temps que sa marine, de jour en jour, devint plus formidable.

La maison des Stuarts comptoit encore un grand nombre de partisans, surtout en Écosse, où le comte de Marr fit proclamer roi le fils de Jacques, sous le nom de Jacques III. La maison de Brunswick trembla pour son existence politique : le prétendant, à la tête d'une nombreuse armée, menaçoit Londres même; mais la bataille de Dumblain, gagnée par le duc d'Argyle, sur le comte de Marr, détruisit le parti des Stuarts (1716) : le prétendant, lui-même, après

avoir échappé à mille dangers, fut obligé de repasser sur le continent. Georges Ier usa de la victoire avec barbarie, et la plupart des seigneurs qui avoient embrassé la cause de Jacques III, périrent sur l'échafaud : tout céda aux désirs du vainqueur, et la permanence du parlement, durant dix années, remplit entièrement ses vues, en cimentant la puissance du monarque anglais. La Grande-Bretagne, à l'abri des révolutions intestines, étendit sur mer sa prodigieuse influence, s'arma contre les Espagnols, et obtint de grands avantages sur les flottes de Philippe V. Un aventurier, nommé Blunt, abusant en Angleterre de la crédulité publique, présentant le même appât que Law à la cupidité des particuliers, causa le même bouleversement et les mêmes malheurs. La France, dont la marine étoit presque ruinée, ne put se relever de ses désastres, tandis que l'Angleterre répara promptement les siens avec les ressources d'un immense commerce. Au milieu de cette prospérité publique, naissoit une corruption universelle; les représentans de ce peuple, naguères enflammé d'un zèle si brûlant pour les principes religieux, affichèrent, soit l'indifférence, soit le mépris le plus marqué pour toutes les religions, et quoique prêchant la tolérance universelle, se montrèrent violens

persécuteurs du catholicisme : c'étoit la seule religion qu'ils exceptassent de cette tolérance si philosophique.

En Allemagne, le prince Eugène tourna contre les Turcs cette valeur et ces talens qui avoient fait trembler la France ; l'empereur Charles VI reprit les armes contre eux, afin de venger l'infraction d'un traité conclu entre Venise et la Porte ottomane, traité dont il s'étoit rendu le garant. Eugène, secondé par le courage des Hongrois redevenus fidèles, vainquit les Ottomans à la journée de Peter-Waradin (1716), les vainquit une seconde fois devant Belgrade, et cette forte ville, tombée en son pouvoir, assura le succès de deux campagnes brillantes : le héros dicta aux Turcs, dans Passarovitz, une paix extrêmement avantageuse pour la maison d'Autriche ; les intérêts des Vénitiens, qui avoient perdu la Morée, furent sacrifiés indignement par les négociateurs. Charles VI entra, contre l'Espagne, dans la fameuse ligue, nommée la *quadruple alliance ;* les armées de cet empereur s'emparèrent de la Sicile : cette guerre extérieure n'empêcha point l'Allemagne de jouir d'une tranquillité constante ; d'horribles exécutions contre

les partisans du rebelle Ragotski, épouvantèrent néanmoins la Hongrie.

En Espagne, Philippe V, à peine affermi sur le trône, se laissa éblouir par les projets chimériques du cardinal Albéroni, son premier ministre, qui méditoit de changer la face entière de l'Europe : la conquête de la Sardaigne fut le seul événement qui signala la valeur des Espagnols ; du reste, ils succombèrent sur tous les points. L'amiral anglais Byng détruisit une partie de leur flotte devant Syracuse ; les Français, pénétrant dans la Catalogne ainsi que dans la Biscaye, emportèrent un grand nombre de villes, et causèrent des pertes irréparables à l'ennemi. Philippe V, accablé par tant de revers, congédia Albéroni pour se réconcilier avec les quatre grandes puissances armées contre lui ; de nouveaux États créés en Italie (1720), consolidèrent la paix, et affermirent le sceptre entre ses mains ; l'Espagne enfin, sous le sage gouvernement de ce prince, jouit de quelque tranquillité, et l'industrie se réveilla un peu dans un pays d'où elle étoit bannie depuis deux siècles environ : quelques intrigues de cour, conduites par des femmes, n'exercèrent pas leur influence au delà

du palais des rois. Philippe V, soupirant après les douceurs de la vie privée, abdiqua le trône en 1724, pour y placer son fils Louis Ier, que la mort en fit descendre au bout de sept mois et demi; le père se vit obligé de céder aux instances de tous les grands, et de reprendre, quoique avec peine, un sceptre qu'il ne se sentoit plus la force de tenir.

En Prusse, Frédéric Guillaume Ier, d'une humeur sombre, farouche, cruelle, du reste, monarque plein d'activité, de prudence, continuoit à organiser une nombreuse armée, rassembloit les plus beaux hommes de l'Allemagne, pour en faire des soldats qu'il s'occupoit à dresser à une discipline sévère, et, dans ses États, établissoit le régime militaire.

Frédéric IV, roi de Danemarck, redoutoit la vengeance de Charles XII, qui envahit la Norwège : la mort de ce rival délivra de toute inquiétude les Danois qui, sous le gouvernement paternel de leur monarque, goûtèrent les solides fruits de sa sagesse et de sa bonté.

Charles XII, roi de Suède, toujours grand, toujours intrépide dans les malheurs, bravant les forces de la Russie, du Danemarck et de la Prusse, résolut d'enlever la Norwège à la seconde de ces puissances ; mais un coup de fauconneau étendit par terre ce héros (1718). Ulrique Eléonore, sa sœur, lui succéda : cette sage princesse s'efforça de guérir les plaies de l'État, et de remédier aux malheurs de la Suède épuisée d'hommes et d'argent : les Russes victorieux, opérèrent des débarquemens dans le royaume, et ravagèrent une grande étendue de pays ; les Suédois furent battus sur terre et sur mer.

Enfin la paix de Neustadt mit fin à cette guerre désastreuse (1720) : la Pologne, sous Auguste II, se vit maîtrisée par les Russes, et le royaume perdit une partie de son indépendance.

En Russie, le czar Pierre, barbare lui-même au fond du cœur et dans sa conduite privée, s'efforçoit néanmoins de faire disparoître la barbarie dans toute l'étendue de son vaste empire, et poursuivoit le cours de ses utiles réformes :

libre de toute inquiétude, se livrant à sa passion favorite pour les voyages, il visita, une seconde fois, avec Catherine son épouse, l'Allemagne, la Hollande et la France (1717). Dans ce dernier pays, on lui prodigua tous les honneurs qu'une nation vive, spirituelle et naturellement portée à l'enthousiasme, pouvoit prodiguer à un homme, objet de l'admiration universelle, sous le double rapport de la gloire militaire et de la gloire législative.

La méfiance, la jalousie contre son fils Alexiowitz, le rappelèrent bientôt dans son empire; le czar craignoit que le jeune prince ne détruisît un ouvrage entrepris et exécuté avec tant de peine: il est vrai que Pierre s'étoit toujours montré, à son égard, d'une sévérité excessive, paroissant à ses yeux, plutôt comme un juge inflexible que comme un père. Alexiowitz, tremblant au seul nom de Pierre, s'enfuit en Allemagne, et revint bientôt à Moscou, cédant aux instantes sollicitations de son père, qui promit solennellement de lui pardonner. Pierre, abjurant les sentimens les plus doux de la nature, oubliant une pareille promesse, obligea (1718) son fils de renoncer à la couronne, punit du plus affreux supplice tous les seigneurs de la cour attachés à ce prince, et fit renfermer dans un couvent, Eudoxie,

doxie, première épouse du czar. Le clergé se vit contraint, par Pierre, de donner une déclaration contre Alèxiowitz, et le sénat de Moscou prononça, contre ce jeune prince, un arrêt de mort, que l'on exécuta dans la prison.

Pierre, pour se distraire de ses chagrins domestiques, pour s'arracher aux remords par le mouvement des armes, immédiatement après la paix de Neustadt, attaqua la Perse déchirée par la discorde civile; il s'empara des côtes occidentales de la mer Caspienne (1723), et fit une entrée triomphante dans Moscou. En vieillissant, l'humeur du czar devenoit plus sombre et plus cruelle; il immola à ses cruels soupçons de nombreuses victimes, avant de descendre au tombeau, le 28 janvier 1724. Catherine Ire, son épouse, appuyée de tout le crédit et de toute la réputation militaire du prince Mentzicof, fut reconnue unanimement impératrice.

En Turquie, Achmet III n'essuya que des revers au dehors; cependant peu de sultans régnèrent avec plus de sagesse et de douceur. Constantinople, approvisionnée abondamment par ses soins, cessa de présenter un spectacle d'anarchie, et les étrangers n'y furent plus ex-

posés aux mêmes avanies qu'autrefois. Les Turcs, naguères si entreprenans, alors découragés par de nombreuses défaites, cessèrent aussi d'alarmer la chrétienté, et la chrétienté cessa en même temps de les regarder avec la même horreur.

En Perse, Mir-Weiss étoit mort en 1717; Mahmoud, son fils aîné, aussi féroce que brave, à l'âge de dix-huit ans, assassina son oncle qui vouloit conclure la paix avec Schah-Hussein, et après avoir commis cet attentat, obtint, des Afghuans ses compatriotes, le titre de généralissime. Les divisions augmentoient chaque jour dans la Perse, et le foible sophi, triste jouet des factions, demeuroit simple spectateur de leurs sanglantes querelles. La nature sembla avertir les Persans, de la terrible révolution qui alloit s'opérer dans leur patrie; un tremblement de terre renversa la ville de Tauris, et quatre-vingt mille habitans périrent ensevelis sous ses ruines; durant tout l'été de 1722, le ciel fut enveloppé d'épais nuages, et ce dernier phénomène répandit la consternation parmi les gens du peuple.

Ces sujets d'alarme n'etoient que trop bien fondés; Mahmoud réunissant, dans un âge tendre, toute l'expérience d'un vieux capitaine, connois-

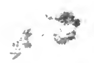
sant la situation déplorable de cet empire, résolut de subjuguer la Perse, à la tête de ses Afghuans. Thest-Ali-Kan, le seul général qui eût battu ces sauvages montagnards, avoit perdu la vie; aucun homme de cœur n'existoit pour conjurer l'orage. Mahmoud, se précipitant tout-à-coup des montagnes du Kandahar, s'avança, à marches forcées, jusqu'aux portes d'Ispahan, battit l'armée persane sous les murs de cette capitale, et, victorieux, y fit son entrée solennelle.

Le timide Schah-Hussein, resté dans Ispahan, se soumit avec résignation à son cruel destin; lui-même, en présence des grands qui avoient refusé de prendre la fuite avec le fils aîné du sophi, présida au couronnement de Mahmoud. Le jour de cette cérémonie, Hussein détacha de son turban l'aigrette royale, pour la remettre à l'usurpateur, en lui disant : « *Mon fils, puisque l'Être suprême ne veut plus que je règne, et que l'instant qu'il a marqué pour vous faire monter au trône est arrivé, je vous cède, de tout mon cœur, l'empire; et je souhaite que vous le gouverniez en toute prospérité : régnez donc en paix* ». Le farouche Mahmoud, ému de pitié à la vue d'un souverain naguères si puissant, lui répondit : « *Telle est l'instabilité*



des grandeurs humaines; Dieu qui dispose, à son gré, des empires, fait passer, comme il lui plaît, la domination de main en main, et d'une nation à l'autre; mais je vous promets de vous regarder toujours comme mon propre père, et je n'entreprendrai rien, à l'avenir, que par vos conseils.

Mahmoud, au comble de la puissance, ne put jouir lui-même long-temps de son bonheur; une noire mélancolie le dévoroit, et de sinistres soupçons le tenoient perpétuellement éveillé; le barbare, dans un accès de rage, égorgea la famille de Hussein, et ne fit grâce qu'à deux enfans de l'infortuné monarque qui, pour les défendre, s'exposant au fer du bourreau, reçut plusieurs blessures: à l'aspect du sang et des larmes du vieillard qu'il avoit jusqu'alors respecté, Mahmoud ne put résister à la compassion (1725).



Le prince Thamasp, le seul des fils du sophi qui eut le courage d'échapper, par la fuite, à la vengeance des Afghuans, avoit sauvé du naufrage cette partie de la monarchie persane qui avoisine l'Arménie; et secondé par les talens d'un aventurier, brigand de profession, le célèbre Nadir, le fils de Hussein, défendoit ses États contre les Turcs qui venoient de subju-

guer la Géorgie : le jeune prince gagna même sur eux une grande bataille, et reprit la ville de Tauris. Les Russes n'inquiétèrent pas moins vivement Thamasp qui, pour les désarmer, leur céda une grande étendue de territoire.

La division affoiblit les Afghuans, et les empêcha de détruire une monarchie rivale qui s'élevoit à côté de la leur. Mahmoud, ombrageux, cruel, livré à de vaines terreurs, s'aliéna le cœur de l'armée : son cousin Ascraf, encore plus féroce, tua l'usurpateur, et monta lui-même sur le trône, le 22 avril 1725. La Perse, ravagée par les Afghuans et par les Turcs, présente le spectacle le plus lugubre et le plus affligeant pour l'humanité.

Dans la Chine, Kamhi acheva, à la fin de 1722, un long règne illustré par des vertus et de grands talens : cet empereur étoit parvenu à rapprocher les Chinois des Tartares conquérans, et à faire disparoître les sentimens de jalousie qui divisoient les deux peuples, ainsi qu'à les réunir dans les mêmes affections patriotiques. Son quatrième fils et son successeur, Yamthi, dès son avénement, s'écarta des principes de tolérance de son père, et sévit avec rigueur contre les

chrétiens : les fréquentes disputes des Jésuites missionnaires, les bruits calomnieux répandus contre ces pères par leurs nombreux ennemis, l'envoi de plusieurs légats, dans l'empire de la Chine, causèrent de l'ombrage au nouveau prince, et l'excitèrent à la persécution.

L'Afrique n'offre toujours que des scènes de barbarie et des révolutions sanglantes. Muley Ismaël, accablé de vieillesse, n'en conservoit pas moins son penchant à la cruauté, et se baignoit dans le sang de ses sujets.

Les Espagnols, sous le commandement du marquis de Leyde, triomphèrent trois fois devant Ceuta, des armées africaines.

Venise donna encore quelques signes de vigueur contre les Turcs, et Schullembourg, général au service de cette ancienne république, se signala par un grand nombre d'exploits : ce furent comme les derniers mouvemens de vie des Vénitiens. Désormais ces républicains se borneront à un rôle purement passif, et ne se soutiendront plus que par le souvenir de leur gloire et de leur grandeur passées.

Le duc de Savoie devient roi de Sardaigne, par le traité de 1717, et dom Carlos, infant d'Espagne, devient duc de Parme et de Plaisance ; le petit État de Toscane jouit d'une heureuse tranquillité sous le gouvernement de ses grands-ducs.

Les peuples de l'État ecclésiastique, sous le pontificat de Benoit XIII, ainsi que dans les premières années de celui de Clément XII, goûtèrent aussi les douceurs de la paix, et, protégés par un gouvernement paternel, entendirent de loin gronder l'orage sans en éprouver les effets : les papes, renfermés dans le cercle de leurs augustes et pieuses fonctions, se concilioient l'estime de toute l'Europe.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

De 1726, au dix mai 1774 après J. C.

LOUIS XV.

Sous le ministère du sage et paisible cardinal de Fleuri, la France épuisée, se relève de ses longues pertes ; mais la politique de cette monar-

chie devient aussi timide que ce vertueux vieillard ; il n'accorde que de foibles secours à Stanislas Leczenski, élevé une seconde fois par un parti au trône de Pologne, et que les Russes contraignent de prendre la fuite.

1733. Louis XV, unissant ses armes à celles de l'Espagne et de la Sardaigne, déclare la guerre à l'em-
1734. pereur ; elle eut les plus heureux résultats : les victoires de Parme et de Guastalla, remportées
1735. en Italie par le maréchal de Coigni ; celles de Bitonto par le duc de Montémar, en signalant encore la valeur française, rappelèrent le souvenir des plus glorieuses campagnes de Louis XIV. Le maréchal de Villars, âgé de quatre-vingts-ans, termine sa carrière par de beaux exploits, la prise de Milan, de Tortone et de Novare. La guerre extérieure ne troubla point la prospérité publique ; l'abondance reparut au sein des familles.

1738. Le traité de Vienne, à cette époque même, décèle le défaut de prudence de la cour : une nouvelle guerre s'étant allumée à la mort de l'empereur Charles VI, Louis XV se ligue avec le roi de Prusse contre l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, pour élever sur le trône impé-
1740. rial l'électeur de Bavière, qui prit le nom de Charles XII : une armée française fait d'abord les plus grands progrès en Allemagne ; Marie-Thé-

rèse, soutenue par de bons généraux, adorée des soldats et de ses peuples, recouvre bientôt la supériorité. Les troupes françaises se fondent insensiblement, et le maréchal de Belle-Isle, s'illustrant par une retraite glorieuse devant Prague, revient en France avec les foibles débris de cette armée : de nouvelles défaites, 1742.
entre autres celle de Dettingen, relèvent le parti des Autrichiens, tandis que la France voit le nombre de ses ennemis s'accroître.

Louis XV, depuis la mort du cardinal de Fleuri, se montra quelque tems avec toute la valeur d'Henri IV, et mérita l'estime ainsi que l'affection de ses sujets, par son activité, sa valeur, deux qualités propres, en tout temps, à charmer une nation vive et belliqueuse. La douleur causée par la maladie du roi dans Metz, et l'alégresse, l'enthousiasme que fit naître la nouvelle de son rétablissement, furent comme les derniers élans de l'amour des Français pour le sang des Bourbons. La victoire du maréchal de Saxe à Fontenoi, 1745.
la conquête du Brabant hollandais, les 1746.
exploits du prince de Conti en Italie, furent aussi les derniers trophées érigés en l'honneur de cette monarchie : de nombreuses défaites, celles de Plaisance, de l'Assiète, les conquêtes des 1747.
Anglais en Amérique, la perte de plusieurs ba-

tailles navales ne purent cependant décourager
1748. les armées qui conservèrent encore, quelques années, la supériorité. Le traité d'Aix-la-Chapelle, favorable à toutes les autres puissances, déshonora la France, et annonça la foiblesse du monarque, ainsi que la pusillanimité ou plutôt la trahison des ministres.

Louis XV, dans les douceurs d'une longue paix, s'oublia encore davantage; petit, mesquin dans ses jouissances, gravement occupé de bagatelles, de parties de chasse, passant sa vie à *Courre le cerf*, il laissa les rênes du gouvernement flotter entre les mains de ses maîtresses et d'hommes inexpérimentés; ce ne fut plus qu'un roi de théâtre; la mollesse éteignit l'esprit naturel du monarque. Les querelles obscures et ridicules du jansénisme occupoient toutes les têtes; dans la France revivoient ces temps ténébreux du Bas-Empire, où de puériles disputes de sectes absorboient les loisirs du souverain et des grands: derrière les jansénistes, se tenoient aux aguets, des hommes irréligieux qui, au fond du cœur, se moquoient des deux partis, et travailloient avec une ardeur inouie à propager des principes subversifs de toute religion (1)

(1) La plupart des esprits forts, disoient dans ce

Dans l'intérieur, on ne prenoit aucune précaution pour arrêter les progrès de l'*anglomania*, et pour réduire au silence des hommes qui, semant partout de pernicieuses doctrines, préparoient des malheurs incalculables à leur patrie ; ils n'avoient de Français que le nom. Les flottes britanniques enlevoient à la France ses colonies d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, tandis que les philosophes, les littérateurs, les grands eux-mêmes, exaltoient, outre mesure, les coutumes anglaises ; tandis que de nouveaux admirateurs, de nouveaux partisans combattoient, dans leurs écrits, en faveur de ces insulaires, et pour ainsi parler, sous leurs bannières. Ces Français, aveuglés par de faux préjugés, par de faux systèmes, applaudissoient à des triomphes qui ruinoient le commerce de leur patrie, et la faisoient descendre du sommet de la gloire au dernier degré d'avilissement : une certaine langueur de vie succéda à la vie active des Français, et toute leur vivacité se porta du côté des nouvelles opinions philosophiques.

La France, tout à coup, descendit au rang

---

temps : « Si nous n'étions philosophes, nous serions jansénistes ».

des *puissances du second ordre*; il n'y avoit point d'ensemble dans les opérations militaires; le désordre régnoit dans les finances; on les dissipoit en de folles prodigalités; elles servoient à soudoyer le vice qui infectoit de toutes parts la cour: déjà la sinistre influence des maîtresses se manifestoit dans les conseils; le secret de l'État étoit vendu ou trahi.

1755. Georges II, sans déclaration de guerre, détruisoit la marine marchande française. Louis XV tente de repousser la force par la force, et se voit attaqué, en même temps, par les Prussiens et par les Anglais; c'est alors que, par une de ces combinaisons rares, vrais phénomènes en politique, l'Autriche semble, pour un moment, confondre ses intérêts avec ceux de la France, et qu'une étroite alliance unit deux maisons si long-temps rivales; alliance malheureuse, al-
1757. liance qui entraîna la perte du trône! Les exploits du maréchal de Richelieu, la victoire du maréchal d'Estrées, à la journée d'Hastembeck sur les Anglais, précédèrent d'une année la capitulation de Closter-Seven, événement honteux pour la Grande-Bretagne. Le roi, malgré
1758. sa douceur, sa bonté, faillit être sacrifié par
1759. le fanatisme de Damiens, digne émule de Ravaillac: quelques succès obtenus encore par le

maréchal de Broglie et par le maréchal de Castries à Closter - Camp, à Jansbourg, ne peuvent contrebalancer ceux des ennemis de la France à Crevelt, à Minden et à Var- 1760.
bourg. Les Anglais insultoient les côtes de la France, lui enlevoient, dans les Indes orientales, en Afrique et en Amérique, ses plus riches colonies, et usurpoient l'empire des mers qui baignent les côtes de l'un et de l'autre continent.

Le pacte de famille conclu entre la maison des Bourbons de France et celle d'Espagne, quoique glorieux pour la monarchie, ne lui procura 1761.
aucun avantage réel.

Dans ces circonstances on proscrivit les Jésuites, les seuls hommes qui possédassent l'art de former la jeunesse : la France, entraînée par un esprit de vertige, gouvernée, en quelque sorte, par *l'anglomanie*, s'endort, pleine de sécurité, au milieu des tempêtes qui se formoient dans son propre sein. Par le traité de Paris, Louis XV avilit 1763.
encore davantage un peuple né pour dicter la loi à ses ennemis au lieu de la recevoir ; le monarque oublioit dans les bras de ses maîtresses, dans l'agitation des intrigues de cour, les intérêts du royaume et les soins du gouvernement : d'autres ennemis intérieurs, plus dangereux, loin d'être surveillés, levant impu-

nément la tête, caressoient les grands, en étoient caressés, et cependant travailloient à la ruine du trône, de la noblesse et de l'autel. Ils n'osoient éclater sous le règne d'un souverain, fier, guerrier, malgré sa mollesse, malgré ses désordres; un prince que la révolte eût tiré de sa léthargie, et qui, certainement, seroit monté à cheval pour combattre les séditieux : ce n'étoit pas encore le roi qu'il leur falloit pour agir efficacement. Les parlemens, qui auroient dû se rallier autour du trône, sembloient prendre à tâche, quoique dans des vues bien différentes, de seconder les projets des novateurs.

Une funeste ambition s'empare de toutes les classes de la société, et chacun songeant à se déplacer, n'aspire qu'à une révolution : déjà tous les rangs disparoissent, tous les états se confondent; les grands seigneurs promènent eux-mêmes dans toute la France le niveau de l'égalité, et n'apprennent plus qu'à *penser*; des réunions cabalistiques sont encouragées; une philantropie trompeuse et un hypocrite amour de la nature effacent les sentimens les plus doux de la sociabilité. Le duc de Choiseul, qui prévoyoit le danger, ministre ferme, actif, intrépide, en vain s'efforce de faire tête à l'orage; la cour

sans règles ni principes fixes, abandonne lâchement un défenseur qu'elle auroit dû soutenir de tout le poids de l'autorité royale. La France étoit cependant heureuse au dedans, riche de ses produits, et jouissant de toutes les douceurs de la liberté; mais le bonheur trop uniforme, fatigue, ennuie, dégoûte les nations: au sein de la paix, elles ne méditent d'ordinaire que des projets de réforme : on crie contre les abus, sans penser qu'en les corrigeant, à force ouverte, on peut les remplacer par des excès de tout genre; sans penser que les abus se trouvent partout, dans toutes les constitutions, et sont comme inhérens à la foiblesse humaine. Les Français se croyoient malheureux, parce que réellement ils ne l'étoient pas, et qu'ils ne gémissoient point sous le fardeau des impositions, ni dans les chaînes du despotisme.

Le règne de Louis XV présente à l'observateur, une des époques de l'histoire où les peuples jouirent de la plus entière félicité; et pourtant cette époque précède une des plus sanglantes catastrophes dont l'histoire nous ait tracé le récit! De fatales spéculations ébranloient la nation entière, et les ministres, plus coupables que les particuliers, se livroient eux-

mêmes à l'idée d'un mieux chimérique : on se plaignoit sans sujet au sein de l'abondance ; on murmuroit contre le despotisme sous une monarchie tempérée, et sous le règne d'un prince bon, facile et doux : on crioit à la superstition, au moment que les dernières traces de la religion s'éteignoient dans les cœurs les plus intéressés à maintenir ce fondement de tous les États ; le mouvement imprimé à tous les esprits étoit aussi rapide qu'audacieux. En vain quelques hommes incorruptibles, prévoyans, amis de l'ordre et de leur patrie, signaloient le danger ; les sarcasmes de la philosophie étouffoient leur voix ; il n'y avoit plus d'estimable, dans le beau monde de la France, que des Prussiens et des Anglais ; on se permettoit de tout dire, de tout écrire, sous prétexte d'éclairer le peuple, et de le débarrasser des entraves des préjugés : la licence ne connut plus de bornes ; chacun se crut appelé à réformer l'État : les seigneurs anglais affectoient de prendre les usages et les modes des Français, mais avec une perfide discrétion, et seulement pour tromper une nation qui couroit au devant de sa perte sur la route de l'impiété.

Dans une conjoncture si critique et si nouvelle, la monarchie perdit le grand dauphin, père

père de Louis XVI, prince d'un grand caractère, bon, humain, clément, éclairé comme il convenoit sur les véritables intérêts du peuple, et que la trempe bien connue de son esprit faisoit redouter des factieux : lui seul auroit pu sauver la France du naufrage. Louis XV, tourmenté par de noirs pressentimens, toujours en guerre avec les parlemens qui se plaisoient à creuser le tombeau de la monarchie, dans lequel eux-mêmes devoient être précipités, Louis XV mourut, le 10 mai 1774, d'une maladie honteuse, 1774.
occasionnée par ses débauches.

En Angleterre, Georges Ier, habile à manier les esprits, à ménager ses intérêts politiques, à démêler le talent, prince lui-même doué d'un certain génie, obtint du parlement les subsides nécessaires à la défense de la couronne contre les entreprises de l'Espagne. Les Anglais, assiégés dans Gibraltar par les Espagnols, bravèrent aisément, du haut de ce rocher, les efforts de leurs ennemis ; la paix se rétablit promptement entre les deux peuples (1727). Georges survécut peu de mois à cet événement, et mourut à l'âge de soixante-huit ans.

Georges II, son successeur et son fils, avoit

des vues d'ambition plus vastes encore que celles de son père : le nouveau roi passa lui-même sur le continent pour combattre en faveur de Marie-Thérèse. Sans la précipitation du duc de Grammont, le maréchal de Noailles foudroyoit toute l'armée ennemie, et peut-être obligeoit, sur les bords du Mein, le monarque anglais de se rendre prisonnier. Georges II fit équiper un plus grand nombre de vaisseaux que ses prédécesseurs, et par le moyen de ces forteresses mouvantes, s'empara de l'empire des mers : ses flottes victorieuses causèrent à la France des pertes multipliées, et le pavillon britannique imprima la terreur à toutes les nations. L'expédition en Écosse, du prince Édouard, fils du prétendant, n'eut qu'un résultat malheureux : vainqueur dans plusieurs combats, il pouvoit pénétrer jusqu'à Londres ; mais cette entreprise étonnant son audace, il se retira en Écosse : la maison des Stuarts perdit, dès-lors, toute espérance de remonter sur le trône, et se vit en butte à la persécution. La cour de France, lâchement effrayée de la puissance de la maison d'Hanovre, ne rougit point de contraindre, par la force, le prince Édouard de quitter un État où son aïeul, Jacques II, avoit reçu une si généreuse hospitalité ; honteuse complaisance qui ne ralentit point les efforts de l'Angleterre, et ne l'empêche

point de ruiner en détail le commerce français! Un moment, Louis XV, sensible à l'affront et aux torts faits à ses sujets, menaça d'un débarquement cette île ennemie : la marine française se trouvoit dans un état trop déplorable pour seconder les projets du monarque ; les Anglais, revenus de leur première frayeur, ravagèrent impunément les côtes de la Bretagne, de la Normandie, et s'emparèrent même de plusieurs places. Portant leurs forces maritimes sur le golfe de Bengale, ils subjuguèrent la plus belle partie des provinces dont ce golfe baigne les côtes, procurèrent à la Grande-Bretagne de nouvelles sources de richesses qui lui permirent de soudoyer presque tous les États du continent de l'Europe, et de se les rendre, en quelque sorte, tributaires. Guillaume Pitt dirigeoit toutes les opérations du cabinet de Saint-James, et son génie remuoit, en quelque sorte, le monde entier.

En mourant, Georges II légua le sceptre (1760) à son petit-fils. Georges III embrassa le même système que son aïeul, et la puissance anglaise prit de nouveaux accroissemens dans les deux mondes : il poursuivit la guerre contre la France avec le même succès que son prédécesseur. Le traité de paix signé à Paris (1763), suspendit, durant quelques années, les hostilités entre les deux

nations rivales. L'Angleterre victorieuse, voulut traiter ses colonies de l'Amérique septentrionale avec trop de rigueur, et mettre sur elles de nouveaux impôts qui causèrent une révolution : depuis long-temps des idées d'indépendance se répandoient sur les bords de la Délaware, peuplés par des Européens de tous les cultes, et qui, différens de religion, se réunissoient tous dans un même esprit de liberté. Les premiers mouvemens éclatèrent contre la métropole en 1765 : le parlement britannique ayant dédaigné les justes représentations des colonies, celles-ci poussées à bout se proclamèrent indépendantes, rompirent tous les liens qui les attachoient à la mère-patrie, et l'on se prépara de part et d'autre à la guerre.

L'Allemagne, sous Charles VI, jouit d'une assez grande tranquillité. Ce prince essaie de faire adopter (1731) par la diète de l'empire, la fameuse loi nommée la *pragmatique sanction*, qui assuroit la succession à sa fille Marie-Thérèse d'Autriche. L'Angléterre et la Hollande appuient les prétentions nouvelles de l'empereur qui, en 1733, secourt Auguste III, fils d'Auguste II, roi de Pologne, et le rétablit sur le trône d'où Stanislas est une seconde fois précipité : cette

protection coûta cher à Charles VI. Louis XV, pour venger la cause de Stanislas, son beau-père, déclare la guerre à l'empereur, qui essuie de grandes pertes, et se voit forcé (1736) de faire la paix moyennant de nombreux sacrifices. Le prince Eugène étoit mort; les Turcs, depuis si long-temps humiliés, rentrent tout à coup en campagne, battent les Impériaux, enlèvent, dans les années 1737 et 1738, tous les pays que les infidèles avoient perdus : le traité conclu devant Belgrade assiégée, couvre de honte l'empire germanique. Charles VI meurt l'année suivante 1740 : avec lui finit la branche masculine de la maison d'Autriche.

Les droits de sa fille Marie-Thérèse, épouse de François duc de Lorraine, sont aussitôt contestés par un grand nombre de concurrens qui s'efforcent de la dépouiller de son riche héritage. Le plus terrible de tous, Frédéric II, roi de Prusse, envahit presque toute la Silésie, et gagne sur les Autrichiens la bataille de Molwitz. Dans cet état presque désespéré, la France, par les intrigues du maréchal de Belle-Ile, se ligue contre l'impératrice : c'est alors que Marie-Thérèse, supérieure à son sexe, pleine de vertu, de courage, va confier sa fortune aux Hongrois, les harangue en latin, leur présente son fils

Joseph II, et leur arrache des larmes de sensibilité. Ces hommes, jusqu'alors intraitables, changés par le grand cœur de leur souveraine, tirent le sabre, et s'écrient avec enthousiasme : « *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia.* » Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ». Serment sublime, serment qu'ils tiennent avec exactitude. Ils fournissent de nombreuses troupes avec lesquelles Marie-Thérèse bat celles de Charles VII, électeur de Bavière : elle fait attaquer les Français avec une nouvelle vigueur, les contraint de quitter l'Allemagne, et, peu de temps après, fait couronner empereur, dans Francfort, François Ier son époux. De nouveaux succès, obtenus par les Prussiens, ne peuvent changer ni la résolution, ni les mesures de cette héroïne même; Frédéric se réconcilie avec elle, et conclut le traité de Dresde (1746).

Marie-Thérèse, délivrée de toute crainte sur ce point, porte le théâtre de la guerre en Italie : ses généraux triomphent partout, dans cette contrée, des armées françaises, s'emparent de Gênes, et pénètrent dans la Provence ainsi que dans le Dauphiné d'où ils sont chassés presqu'aussitôt. Les Autrichiens enorgueillis de tant de succès, abusèrent de leur puissance, traitè-

rent, avec toute la rigueur du régime militaire, la ville de Gênes qui, retrouvant des ressources dans son désespoir même, chassa ces oppresseurs de l'enceinte de ses murs, et se rétablit dans sa première indépendance.

Après le traité d'Aix-la-Chapelle, on vit la maison d'Autriche et celle des Bourbons, depuis si long-temps ennemies, s'allier ensemble ; phénomène politique attribué aux intrigues du cardinal de Bernis, alliance qui entraîna la plupart des désastres de la France. La paix signée à Paris (1761), remit les diverses puissances belligérantes dans leur première situation : l'empereur François Ier mourut l'année suivante, et Joseph II, son fils, lui succéda en 1765. Le nouveau souverain tourmenté par la manie des innovations, donna le premier, l'exemple aux rois, de se dégrader aux-mêmes et de détruire leur propre autorité. Jouet d'une fausse philosophie, sous prétexte de combattre l'ignorance, les préjugés et le fanatisme, il essaie d'ébranler la croyance religieuse de ses peuples. Peu accoutumés aux étranges maximes qu'il leur faisoit prêcher, ils murmurent hautement, et prennent cet empereur en aversion : ce fut dans la Hongrie que le mécontentement éclata avec le plus de force.

En Suisse, deux conspirateurs, hommes de lettres, Hainz et Konig, essayèrent de renverser la constitution de leur patrie : ce complot fut heureusement découvert, et les auteurs subirent le juste châtiment de leur crime. Quelques troubles éclatèrent également dans le canton d'Uri et dans la ville de Neufchâtel, ainsi que dans Fribourg.

En Prusse, Frédéric II succéda (1740) à Frédéric Guillaume Ier. Traité avec une sévérité barbare par son père, il s'étoit formé à l'école du malheur; Frédéric Guillaume lui laissoit en mourant une belle armée, des généraux pleins d'expérience, et des trésors considérables. Un nouveau principe vivifiant anima tout à coup un pays qui n'étoit qu'un point presque imperceptible en Europe, et le plaça hors de la sphère commune : à peine l'esprit eut-il le loisir de suivre les progrès de cette croissance, tant ils furent rapides. Mais la monarchie prussienne, en s'élevant, est une de celles qui renferma, à son origine, le plus de symptômes de décadence et de mort.

Le génie de Frédéric, surnommé *le Grand*, créa cette puissance redoutable : il avoit en tête

des ennemis exercés, qui lui disputèrent vaillamment la victoire. A la journée de Molwitz, il dut la liberté, l'honneur et le triomphe à la rare présence d'esprit ainsi qu'à la bravoure de son général Schewerin : l'année suivante, il défait complétement, à la journée de Czalslaw en Bohême, le prince Charles de Lorraine, frère de l'empereur François Ier. Frédéric conclut une paix glorieuse qu'il rompt en 1744; il envahit la Bohême, et subjugue d'abord une grande partie de cet État, d'où le prince Charles vient à bout de le chasser. Le monarque prussien porte ses armes en Silésie, et bat l'armée autrichienne, peu de temps après que les Français eurent battu, sous les ordres du maréchal de Saxe, l'armée combinée de Hollande et d'Angleterre. Frédéric écrivit à Louis XV : « *J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi* ». Tour à tour, l'allié ou l'ennemi de Marie-Thérèse, il quitte ou prend les armes suivant les intérêts de la monarchie prussienne : le gain de la bataille de Prague (1757) coûta la vie à Schewerin et aux meilleurs officiers du monarque prussien. Son étoile pâlit à la fin devant celle de Marie-Thérèse; Daun, aussi habile, aussi fertile en ruses que Frédéric, bat l'armée prussienne à Cholemitz, fait mordre la poussière à dix mille

Prussiens, et, au bout de quelques mois, remporte une seconde victoire non moins éclatante, à Hoch-Kirchen. Laudon, autre général autrichien, presse Frédéric, le serre de près, et n'obtient pas des avantages moins glorieux. On ne voit plus dans la vie du roi, qu'un enchaînement de malheurs; les Russes et les Autrichiens lui portent des coups redoublés. Il étoit perdu, sans la mort d'Élisabeth, impératrice de Russie (1762), et sans l'avénement au trône de Pierre III qui, admirateur du génie de Frédéric, au lieu de combattre ce rival, le secourt, et lui donne les moyens de faire face au danger et de repousser les Autrichiens. La paix de 1763 permit à la monarchie prussienne de respirer, et de réparer ses nombreuses pertes; paix honorable pour Frédéric, puisqu'elle lui assura la possession de la Silésie, et le replaça au même point qu'avant cette fameuse guerre de sept années.

Les Prussiens, aujourd'hui encore si peu recommandables sous le rapport religieux, furent la nation qui se convertit la dernière au christianisme, et qui embrassa, une des premières, la réforme de Luther. Depuis le meurtre de S. Adalbert (1161), envoyé par Boleslas, roi de Pologne, pour dissiper dans ce pays les ténèbres de l'idolâtrie, jusqu'en 1300, la Prusse

devint un théâtre de carnage : les chevaliers de l'ordre teutonique, ou porte-glaives, firent aux Prussiens une guerre d'extermination, et ces terribles missionnaires poussèrent leurs conquêtes jusque dans le grand duché de Lithuanie; l'ambition, plus que le zèle de l'Évangile, conduisit leurs pas en tous lieux. Une partie de ces militaires périrent dans les combats, et, sous Albert de Brandebourg, la Prusse se trouva réduite à de très-foibles ressources. De quelles étonnantes révolutions les peuples sont témoins depuis un demi-siècle! Durant la longue et sanglante *guerre de trente ans*, à peine les Suédois, si foibles maintenant, daignèrent-ils faire attention à ce petit État de la Prusse, qui resta si long-temps sous la dépendance de l'ordre teutonique : certes, Louis XIV s'inquiétoit fort peu de compter l'électeur de Brandebourg au nombre de ses ennemis.

Un seul homme métamorphosa toute une nation, l'échauffa, en quelque sorte, du feu de son courage, de son génie, la fit briller de l'éclat des plus glorieuses victoires, et changea les destinées de la Prusse qui, seule d'entre les monarchies modernes, s'éleva subitement au faîte de la puissance et de la grandeur. Frédéric, marchant sur les traces des conquérans de l'an-

tiquité, fondateurs d'empires, força la victoire de couronner ses glorieux travaux, et ce général roi, portant le sceptre sous les drapeaux, songea plus à conquérir des provinces, qu'à y jeter les bases d'un gouvernement sage et réglé sur la saine politique : le premier d'entre les souverains, il ne rougit point d'arborer l'étendard de l'athéïsme, et de corrompre, par des écrits indignes d'un grand monarque, sa famille, son armée et ses sujets.

Depuis cette mémorable révolution, les puissances européennes ont mis sur pied des armées plus nombreuses, et le régime militaire a changé la forme de la plupart des gouvernemens, parce que la Prusse elle-même en avoit donné l'exemple : alors, dans ce royaume, tout présentoit un aspect guerrier, et le roi n'en étoit réellement que le premier soldat.

Écrire la vie de Frédéric, c'est, pour ainsi parler, tracer l'histoire du royaume de Prusse. Général habile, ce roi savoit pénétrer les vues de ses ennemis, et se rendre impénétrable dans les siennes. Réduit à ses propres forces, il fit face de toutes parts aux Russes, aux Saxons, aux Français, aux Autrichiens, et il vint à bout, par son génie, son courage, son habileté, de dissiper cette ligue formidable qui, selon toutes

les apparences, devoit l'écraser. Hardi pour les coups décisifs, il ne laissoit jamais échapper une occasion favorable de vaincre ; quelquefois, cependant, son audace fut mal combinée. Aucun prince ne sut mieux profiter d'une victoire, ni se relever plus promptement d'une défaite : on le croyoit perdu sans ressource, et peu de jours après il reparoissoit sur le théâtre de la guerre avec une armée nouvelle : aujourd'hui battu, et forcé de se tenir sur la défensive, demain il reprenoit l'offensive, pour harceler un ennemi bien supérieur en forces. Vif ou lent, selon les circonstances, campé dans la plaine, ou retranché sur des hauteurs inaccessibles, on le voyoit fondre comme l'aigle sur sa proie, ou fatiguer l'ennemi par des mouvemens continuels de campemens et de décampemens, et, à la tête de moins de quarante mille hommes, en lasser plus de cent mille : c'est principalement dans ces ruses de guerre que Frédéric excella.

Quoique vainqueur à Breslaw, Lissa, Rosbach, Lowositz, etc., la victoire lui fit pourtant de fréquentes et de cruelles infidélités, surtout à Chotsmitz, à Hockinchurn, à Cunnerdof. Son heureuse étoile pâlit constamment devant les Russes qui, dans presque toutes les rencontres, défirent ses généraux, et le battirent lui-même

complétement à la journée de Francfort. Mille fois ce monarque eût été accablé, s'il avoit eu sur les bras des ennemis aussi actifs qu'ils étoient braves ; mais au lieu de marcher droit à Berlin, ils s'amusèrent à former des siéges, et finirent par se consumer ; la jalousie secrète qui régnoit entre leurs généraux, le servit merveilleusement : nul doute que les Russes et les Autrichiens confédérés, n'eussent étouffé dans son berceau la monarchie prussienne avec son roi victorieux. Si les Français avoient eu à leur tête un roi entreprenant, si le courage de cette nation eût été exalté au point où nous le voyons aujourd'hui, Frédéric n'eût pas joué un rôle aussi distingué. Ce que la postérité lui reprochera toujours, c'est de s'être trop aveuglément fié à la fortune, et de s'être exposé, avec une témérité inouie, à des dangers auxquels il n'échappa que par une espèce de miracle.

Si l'on peut attaquer la gloire de Frédéric comme général, on peut également attaquer sa gloire comme monarque. On connoît ses liaisons avec les hommes qui propageoient alors dans toutes les cours de l'Europe, de fausses doctrines ; il aimoit, il caressoit les novateurs qui ont ébranlé tous les trônes. Il cultiva le double laurier de Mars et d'Apollon, et se montra

beaucoup trop jaloux, pour un souverain, d'obtenir une réputation littéraire. Le laurier d'Apollon s'est déjà flétri; on estime fort peu ses poésies franco-germaniques : ce n'est pas le poëte que la postérité admire dans Frédéric, c'est le guerrier, le tactitien, le héros qui disciplina, avec tout l'art des anciens généraux romains, une nombreuse armée; le héros qui fit de si beaux exploits militaires, qui déconcerta ses ennemis par la hardiesse, la rapidité de ses marches, et qui plaça un peuple, jusqu'alors inconnu, au rang des nations les plus puissantes; c'est le héros qui, dans l'une et dans l'autre fortune, déploya toutes les ressources d'un génie aussi actif qu'inépuisable. Voilà les véritables titres de Frédéric, ceux qui lui garantissent le surnom de *Grand*.

En Espagne, Philippe V, remonté sur le trône après la mort de son fils Louis, s'unit, en 1729, avec l'Angleterre, la Prusse et la France contre la maison d'Autriche; c'étoit moins Philippe qui régnoit, qu'Élisabeth princesse de Parme, sa seconde épouse. Le monarque capricieux, dévoré quelquefois par une sombre mélancolie, inégal, inconstant, paresseux, dégoûté des grandeurs, avoit besoin d'un tel mentor pour

gouverner ses États. Les Espagnols se dist
guèrent d'une manière signalée, dans les ca
pagnes d'Italie, qu'ils firent conjointement av
les Français, et chassèrent les Allemands
royaume de Naples et de Sicile. Le roi de S
daigne, uni à Marie-Thérèse d'Autriche, affi
blit la puissance espagnole, et l'Angleterr
redevenue ennemie de cette puissance, ravag
les côtes de Naples. De nouveaux efforts et
nouveaux exploits couronnent la valeur des tro
pes de Philippe V, qui combattant avec les Fra
çais, enlèvent Milan, Parme, Plaisance,
s'emparent d'une partie des États du roi de Sa
daigne (1745). L'année suivante, mourut ce ro

Il eut pour successeur son fils Ferdinand V
qu'une bonté inaltérable, une piété sincère,
un amour constant pour la justice firent chér
de ses sujets : il aima si tendrement son épous
Barbe de Bragance, qu'il ne put survivre qu'
an à la perte de cette princesse (1759). L'Esp
gue renonça à tout projet d'agrandissement
contente d'exercer au dedans d'elle-même, c
héroïsme qui avoit manqué d'être si funeste à
liberté de l'Europe : sa politique est devenue t
mide à force de circonspection; mais aussi elle e
devenue moins odieuse; on ne voit plus de c
Philippes, de ces *démons du midi*, agiter to
l

les États, et semer la discorde : les révolutions minent insensiblement la constitution des autres peuples, et changent leur caractère. Il en résulte, pour la nation espagnole, une sorte d'inertie qui, laissant reposer ses forces et borner ses lumières, devoit, tôt ou tard, ne lui procurer qu'un bonheur négatif; bonheur dont peuvent s'accommoder quelques individus, mais qui répugne à une nation, lorsqu'elle porte en elle-même le sentiment de sa propre dignité. Rien n'a changé en Espagne, que la politique; du reste, le perpétuel mouvement des passions, qui altèrent, dénaturent et renouvellent sans cesse les mœurs des nations européennes, ne se fait point encore sentir au delà des Pyrénées.

Chez les Napolitains, la révolution, plus bizarre que terrible, occasionnée sous le règne de Louis XIV, par Mazaniello, avoit été suivie d'une tranquillité parfaite; ensuite leur pays devint quelque temps un théâtre de guerre, sur lequel se battirent les Autrichiens, les Français, les Savoisiens et les Espagnols, qui s'en disputèrent la possession: le royaume de Naples resta enfin à un prince du sang de Philippe V. Après avoir passé successivement sous la domination de Char-

les II, fils de Léopold, et de l'empereur Charles VI, les Deux-Siciles furent conquises en 1734, par dom Carlos qui les gouverna avec autant de douceur que de sagesse : il remit le sceptre à Ferdinand IV son fils, pour aller régner en Espagne (1759).

Des jours de prospérité se levèrent sur ce beau pays, dont les habitans se distinguèrent par des mœurs aussi polies que celles des autres peuples de l'Europe : près du Vésuve, cet enfer terrestre si redoutable, des villes anciennes furent exhumées, et après quinze cents ans de sépulture, restèrent exposées à l'avide curiosité des hommes. Les arts et les sciences fleurirent parmi les Napolitains qui, tirant l'antiquité des entrailles de la terre, s'enrichirent dans ce commerce si nouveau des vivans avec les morts.

En Sicile, un horrible tremblement de terre coûta la vie à des milliers d'hommes (1757).

Le Portugal, sous le règne de Juan VI, mort en 1750, et sous celui de son fils et de son successeur, Joseph, rechercha, par rivalité contre la maison d'Autriche, l'amitié et la protection de l'Angleterre : les Anglais, sous le titre d'alliés, devinrent les maîtres de ce petit royaume

dont ils firent le principal commerce. Les auteurs d'une conspiration contre la vie de Joseph, dans laquelle trempèrent quelques Jésuites et les principaux seigneurs du royaume, furent punis avec la dernière rigueur. Après cet événement, un arrêt bannit du royaume, tous les religieux de l'ordre de Jésus.

Un affreux tremblement de terre renversa, la seconde année du règne de Joseph, la ville de Lisbonne; environ trente mille habitans périrent ensevelis sous les décombres de leurs maisons. Le marquis de Pombal, ministre audacieux, plein de fermeté et de grandes vues, dirigeoit les conseils du roi son maître; les Espagnols, secourus par les Français, envahirent le Portugal, et prirent quelques places qu'ils évacuèrent par le traité de Paris (1763).

Sous Frédéric IV, les Danois continuèrent à jouir d'un gouvernement paisible. Un incendie, occasionné par l'imprudence d'un particulier (1729), dévora une partie de la ville de Copenhague, construite en bois: cette capitale fut rebâtie avec plus de magnificence. Christiern VI monta sur le trône en 1730: en 1766, le général Kellert opéra, dans le palais, une révolution

qui n'eut aucune suite dangereuse pour le Danemarck. Struenzée, Brandt, la reine Caroline, sœur de Georges III, et femme de Christiern, en furent les principales victimes: Struenzée et Brandt périrent sur l'échafaud, et Caroline reléguée dans l'électorat d'Hanovre, mourut, au bout de quelques années, de honte et de chagrin. La monarchie danoise s'ensevelit dans une obscurité profonde, et ne prit aucune part aux événemens qui se passèrent sur le reste du continent.

En Suède, sous les règnes paisibles de Frédéric II et d'Adolphe-Frédéric, s'élevèrent deux partis, celui des *bonnets*, et celui des *chapeaux*; le premier, déclaré pour les principes de liberté, le second, pour la cause royale. Le sénat de Stockolm abusant de la bonté, ou plutôt de la foiblesse d'Adolphe - Fréderic, avoit usurpé une partie de l'autorité suprême, et faisoit sentir son despotisme au monarque lui-même qui, en mourant, laissa la couronne (1769) à son fils Gustave III, prince bon, doué des qualités les plus solides, les plus aimables, les plus propres à lui concilier l'estime ainsi que l'affection des Suédois, et non moins habile à dissimuler ses projets, que prompt et

intrépide à les exécuter. Les sénateurs, soutenus par la faction des *bonnets*, levoient hautement la tête, et diminuoient, chaque jour, la prérogative royale. Gustave, pour se débarrasser de ces ennemis, conduisit son plan avec une prudence, une dextérité surprenantes, et, par tous les genres de séductions et de caresses, vint à bout de gagner un grand nombre de partisans du sénat: cette assemblée de factieux méditoit, de son côté, les desseins les plus sinistres contre la personne du roi. Gustave en ayant été instruit, rassemble à l'instant ses troupes ainsi que les *chapeaux*, monte à cheval, les harangue, sans que personne donne la plus légère marque d'approbation, lorsqu'un jeune officier répond : *Oui, nous vous suivrons.* Cette réponse électrise toutes les têtes; on marche contre le sénat; on le tient assiégé; on occupe les principaux postes de la ville de Stockolm, et Gustave III, une nouvelle constitution à la main, se fait accorder le même pouvoir qu'avoient eu ses prédécesseurs, Gustave-Vasa, Gustave-Adolphe et Charles XII (1772). Un levain de discorde fermentoit cependant parmi un grand nombre de nobles, partisans secrets des *bonnets*.

La Pologne ne pouvoit résister plus longtemps aux attaques redoublées de l'anarchie ; Frédéric-Auguste II, rétabli sur le trône, entouré d'une noblesse remuante et fière, ne jouit pas d'un moment de tranquillité. A la mort de ce prince, arrivée en 1733, les Russes, unis aux troupes saxones, firent nommer, pour lui succéder, son fils Frédéric-Auguste III. Stanislas avoit quitté sa paisible et douce retraite de Lorraine, pour essayer de recouvrer un sceptre si dangereux et si peu digne d'envie : abandonné des Polonais, poursuivi par les Russes et les Saxons, errant, fugitif, il n'échappa à la fureur de ces ennemis que par une espèce de miracle. Frédéric-Auguste, plus heureux que tous ses prédécesseurs, n'éprouva aucune contrariété ni aucune secousse.

A sa mort (1763), la Russie, la Prusse et l'Autriche s'apprêtèrent, en secret, à démembrer une monarchie républicaine privée de tout appui, et qui se détruisoit elle-même. Avant d'en venir à l'exécution de ce projet, ces trois puissances firent élire, l'année suivante, un simple gentilhomme, Poniatowski, qui prit le nom de Stanislas-Auguste : ce ne fut qu'un fantôme

de roi. La czarine Catherine II, et Frédéric-le-Grand, occupés à fomenter des troubles dans l'intérieur du pays, favorisèrent les protestans qui, secondés par de si puissans protecteurs, demandèrent à partager les mêmes priviléges que les catholiques : une diète rejeta leur demande. Aussitôt les Russes déclarés en faveur des mécontens, exercèrent les actes les plus arbitraires en Pologne, et traitèrent les Polonais comme un peuple conquis. Poniatowski, devenu suspect à ses sujets qui le croyoient, non sans raison, dévoué à la Russie, se vit méprisé universellement ; peu s'en fallut que des conjurés ne lui arrachassent la vie en 1771. L'année suivante, les Autrichiens, les Prussiens et les Russes démembrèrent la Pologne, et poussèrent même l'effronterie jusqu'à faire sanctionner dans une diète, leur odieuse usurpation. Après avoir, dans un manifeste insultant pour le droit des gens, déploré hypocritement les vices de la république polonaise, ils rétablirent le *liberum veto*, le plus odieux de tous, et le plus funeste à la sûreté publique.

En Russie, Catherine Ire étant descendue au tombeau (1727), Pierre II, petit-fils de Pierre-

le-Grand, encore en bas âge, lui succéda. Le prince Menzicoff exerça la principale autorité durant la minorité du czar, et porta ses vues jusque sur le trône : il étoit à la veille de marier une de ses filles avec Pierre II, lorsque le prince Dolgorouski trama habilement la perte de ce rival qui, ayant été saisi, fut revêtu d'un habit de paysan, et relégué, avec toute sa famille, dans les déserts de la Sibérie, où bientôt Dolgorouski même, dépouillé à son tour, également triste jouet de la fortune, ne tarda point à le suivre, pour y traîner une misérable vie.

Pierre II étant mort à l'âge de seize ans, les grands reconnurent pour impératrice, Anne Iwanowa ; la cour de Pétersbourg devint un foyer d'intrigues et de petites révolutions. Biren, d'une extraction aussi basse que celle de Menzicoff, gouvernoit le cœur et l'esprit de cette souveraine qui le fit nommer duc de Courlande. Les Russes n'eurent point à se plaindre d'avoir une femme à leur tête ; les grands seuls eurent à souffrir des persécutions du favori, qui, du reste, ne manquoit ni d'intelligence dans l'administration, ni de vues sages et utiles à la prospérité publique. Anne Iwanowa s'éteignit en 1740, et laissa le trône à Ivan VI, encore enfant, sous la tu-

telle d'Anne de Mecklembourg sa mère, princesse qui, sans expérience, fut gouvernée par une favorite : une fille de Pierre-le-Grand vivoit encore; c'étoit Elisabeth Pétrowna.

En Russie, un jour, une nuit bornent le cours des événemens les plus terribles; le lendemain tout est en repos, et les mœurs nationales n'en paroissent nullement altérées; on peut dire que les révolutions s'opèrent paisiblement dans le silence et dans l'ombre du mystère. Quand Ivan VI fut précipité du trône (1741), des gardes respectant le sommeil de l'innocence, dit le savant historien Lévesque, attendirent, autour de son berceau, les premiers rayons du jour (1). Cet enfant qui s'étoit couché souverain, à son réveil n'étoit plus qu'une tendre victime de l'ambition; on l'enleva du palais impérial pour le renfermer dans une citadelle : la grande duchesse Anne fut également arrêtée dans son lit, renfermée, et ensuite conduite hors de l'empire, avec son époux.

Durant dix-sept années de règne, Elisabeth,

(1) On peut consulter l'excellente *Histoire de Russie*, par M. Lévesque, un des hommes qui, sous le rapport du talent, font aujourd'hui le plus d'honneur à la nation française.

aussi prudente dans sa conduite politique, que douce et affable à ses sujets, rendit encore plus respectable la puissance des Russes, et prit une part active aux affaires de l'Europe; elle avoit les sentimens, l'élévation d'ame de Catherine, sa mère, et tout le génie de Pierre-le-Grand.

Cette souveraine eût renversé le nouveau royaume de Frédéric-le-Grand, si la mort ne l'eût enlevée en 1762. Elle avoit désigné pour lui succéder, Pierre de Holstein, son neveu, depuis quelques années, uni par les liens du mariage, avec la célèbre Catherine d'Anhalt-Zerbst. Le czar, admirateur des évolutions prussiennes et du *Code Frédéric*, n'eut que les inclinations, les passions et les goûts d'un soldat : il parut ridicule aux yeux des grands qui lui entendoient parler sans cesse de réforme. La crainte que ces discours inspiroient, opéra une révolution; l'impératrice, dédaignée par son époux bizarre, se mit à la tête des nobles conjurés, dirigés par Orlof, amant de Catherine, et par le comte Panin : cette conspiration fut conduite avec une effrayante dextérité. Pierre III régnoit depuis six mois, lorsque, le 8 juillet, Catherine gagna, pendant la nuit, les soldats, et le lendemain se fit proclamer czarine.

Pierre III avoit encore les moyens de châtier

les auteurs de la révolte, s'il eût voulu suivre les avis du général Munich; mais l'empereur délibéra au lieu d'agir, et tout fut perdu : abandonné des troupes, il se rendit auprès de son épouse qui le fit renfermer dans une forteresse, où, peu de jours après, le traître Orlof, suivi de quelques complices, étrangla le czar, forfait dont l'histoire ne sauroit parler sans flétrir le nom de l'impératrice, pour l'intérêt de laquelle des scélérats le commirent, et que depuis elle honora des plus grandes faveurs.

Catherine étoit née pour gouverner un grand empire : les Russes, encore une fois, n'eurent point à rougir d'avoir une femme pour souveraine; sa vigilance s'étendit sur toutes les parties de l'administration civile et militaire ; elle sut faire un habile choix de ses ministres et de ses généraux; ses talens politiques égaloient la vigueur de son esprit. En peu d'années, les Russes, sous un tel guide, acquirent une prépondérance marquée en Europe ; leurs armées devinrent la terreur des autres nations, et de rapides conquêtes inspirèrent un effroi presque universel : on commença à craindre, pour un court avenir, que le nord de l'Europe n'écrasât le midi; tout prit un aspect nouveau en Russie, l'industrie, le commerce, la navigation et les lettres.

Les Turcs, sous le règne d'Achmet III, parurent dans une attitude redoutable, et firent quelques exploits; la trahison des pachas rendit inutile ce retour passager de la fortune. La sagacité, la prudence et la sagesse du sultan, assuroient dans l'intérieur la tranquillité de l'empire, lorsqu'au dehors, les Persans triomphèrent des armées ottomanes : les défaites aigrirent les janissaires ; en 1730, les fureurs de l'anarchie se renouvellent. Une révolution fit perdre le sceptre à Achmet III, auquel les rebelles donnèrent pour successeur Mahomet V, son neveu, prince doux qui respecta les jours de son oncle. Leur chef, le grec Patrona, exerça dans Constantinople des fureurs inouies, et dicta impérieusement des loix au grand-seigneur lui-même : cette capitale étoit chaque jour témoin des scènes les plus cruelles. Patrona, sans éducation, uniquement livré au féroce instinct d'un orgueil populaire, alloit, jusque dans le sérail, commettre ses affreux forfaits, crise trop violente pour être de longue durée; il falloit obéir aux moindres caprices de cet obscur scélérat : enfin, Patrona fut égorgé dans le palais, avec quarante de ses complices,

au moment qu'il se préparoit à immoler de nouvelles victimes à son aveugle rage. Toutes ces révolutions ébranlèrent l'empire ottoman ; les généraux russes battirent les armées turques, enlevèrent à la Porte la Crimée, et Mahomet V trembla pour la perte de Constantinople même.

Thamas-Kouli-Kan frappoit des coups mortels à la puissance ottomane, subjuguoit la Géorgie, l'Arménie. A peine la Porte étoit délivrée de cet ennemi, que la guerre se rallume avec la Russie (1733). Munich battit les Turcs et s'empara d'Oczacow, tandis que les Allemands les pressoient du côté de la Hongrie. Les Ottomans se défendirent avec succès contre ceux-ci, tandis que les Russes, chaque jour, obtenoient sur eux-mêmes de nouveaux avantages : un traité de paix conclu avec l'empereur d'Allemagne (1739), leur valut de nouvelles provinces de l'ancienne Hongrie. Les Turcs se défendirent, avec le même courage, contre les troupes de Nadir-Schah, qui avoit repris les armes, et forcèrent ce prince de signer une paix avantageuse pour la Porte (1746).

Mahomet V étant mort en 1754, eut pour successeur Osman II, fils de Mustapha II : aucun événement bien mémorable ne se passe sous le règne de ce sultan qui mourut au bout de

trois années, et laissa le trône à Mustapha III, fils d'Achmet III. L'empire ottoman jouit d'une assez grande tranquillité jusqu'à la fin de l'année 1768, que les hostilités recommencèrent entre la Porte et la Russie : la guerre ne fut pas heureuse pour les Turcs, auxquels les Russes enlevèrent Azof, Choczim, la Moldavie et la Valachie. Sur mer, les Ottomans n'essuyèrent pas des revers moins fâcheux. Vers ce même temps, l'Egypte, gouvernée par le fameux Aly-Bey, lève l'étendard de la révolte : le chef des mamelucs, battu par les Turcs, est contraint de s'enfuir, et cette fertile contrée rentre dans le devoir. La mort fit descendre (1774) Mustapha III du trône, sur lequel monta son frère Achmet, déjà avancé en âge.

En Perse, le cruel Ascraf fit mourir (1725) le vieil Husseyn, dont Mahmoud avoit respecté les jours : la férocité du tyran dégénéra en frénésie. Thamas II, fils du dernier Sophi, maître de toute la partie de la Perse qui avoisine les frontières de la Russie, toujours secondé par les talens de Nadir, un de ses généraux, profitant de l'horreur qu'inspiroit la tyrannie des Afghuans, battit ces étrangers, et rentra dans

la ville d'Ispahan : ce prince méritoit de régner par son humanité, sa douceur et sa piété filiale. Comme Nâdir l'exhortoit à se réjouir d'une semblable victoire, le sensible Schah répondit : « *Et comment veux-tu que mon cœur s'ouvre à la joie ! Quand le malheur de mes peuples et mes infortunes particulières seroient de nature à être oubliées, puis-je ignorer que le meurtrier de mon père et les bourreaux de mes frères sont encore à Schiras, où ils tiennent dans une indigne captivité les princesses de mon sang* » ?

Les Persans poursuivirent avec acharnement l'armée fugitive de leurs ennemis, les vainquirent de nouveau, et tuèrent sur le champ de bataille, Ascraf, à peine âgé de 27 années (1730). Nadir déguisant, sous le voile de la reconnoissance et de la flatterie, l'ambition qui le dévoroit, prit le surnom de Thamas-Kouli-Kan, mots qui signifient *esclave de Kan Thamas*. De grandes victoires remportées sur les Turcs, augmentèrent la réputation de ce général ; il la fit servir contre son maître et son bienfaicteur, qu'il renversa du trône (1732) pour y placer Schah Abas III, encore en bas âge, fils de Thamas II. Quant à l'infortuné Schah, une mort violente termina ses jours. Abas III périt bientôt, et Nadir, proclamé kan de la Perse, s'efforça, par de nouveaux exploits

sur les Turcs, d'effacer la tache de son horrible ingratitude et de son usurpation : après avoir conclu la paix avec la Porte, il subjugua le pays des Afghuans, se jeta sur l'Inde, entra dans Delhi, et pour se venger du meurtre de quelques soldats, commanda à son armée le massacre de sept cent mille habitans de cette grande ville; il tira des richesses immenses de cette vaste contrée, en imposa aux armées innombrables du foible Grand-Mogol, qui n'osèrent l'attaquer : il est vrai que la plupart des généraux étoient vendus à Nadir Schah. Chargé des dépouilles de l'Inde, il retourna dans la Perse, et les renferma dans une forteresse où ce prince avare se rendoit souvent pour les contempler. La guerre contre les Tartares Usbecks, les Turcs et les Russes, occupa successivement les armes de ce conquérant : une hauteur insupportable indisposa contre lui les principaux officiers qui, vengeurs des Séphis, l'assassinèrent sous sa tente (1747). Des flots de sang coulèrent dans ce pays, le plus malheureux de l'Univers : une bataille fit perdre le sceptre et la liberté à son neveu Adel Schah (1745). Ibrahim Mirza, frère d'Adel, et son vainqueur, prit le diadème; Charosk Mirza battit Ibrahim, le fit prisonnier et décapiter (1749); Adel-Schah, épargné jusqu'alors, subit le

le même sort. Un simple religieux, Schah-Soliman, qui se disoit issu des Séphis, détrôna le cruel Charosk, lui fit crever les yeux, et, ayant été vaincu lui-même, quelque temps après, expira dans les plus cruels supplices. Aly-Merdon-Kan s'empara d'Ispahan (1750) : tous les fléaux fondirent sur la Perse; chaque province se choisit, à son gré, des souverains; en vingt années on en compta jusqu'à cinq. Les Géorgiens, sous la conduite de leur prince, Tey-Mouras, ravagèrent cette malheureuse contrée.

Des provinces entières de cet antique royaume sont devenues des déserts, et des millions d'habitans, maudissant une si cruelle patrie, ont émigré pour aller s'établir sur le territoire de l'empire russe, principalement dans les steps d'Astrakan. La ville de Thérah est devenue la résidence des nouveaux monarques; Ispahan n'est plus qu'une vaste solitude, où l'on marche, pendant plus de quatre heures, sur des ruines et sur le tombeau de cette immense cité : les vieillards persans ont vu sa gloire, et voient aujourd'hui sa désolation. Tant de révolutions si cruelles ont fait d'Ispahan une antiquité, ainsi qu'un monument terrible des vicissitudes humaines : comme Ninive et Babylone, elle n'inspire plus qu'un sentiment de tristesse; et cependant tout

semble inviter les peuples à venir se fixer dans la plaine où cette capitale est, pour ainsi dire, ensevelie : le climat, la beauté des eaux, la position et l'heureuse fertilité du sol. Mais il arrive un instant fatal, un instant inévitable pour les villes et pour les monarchies les plus florissantes, la destruction ne les épargne pas plus que les hommes eux-mêmes.

Dans l'Indostan, le grand-mogol Mohamed, prince foible, sans courage, dépouillé, comme nous l'avons déjà raconté, de ses trésors par Nadir-Schah, trahi par ses courtisans, voyoit l'empire de Tamerlan démembré de toutes parts, d'un côté par les Persans, de l'autre par les Marattes et par différens usurpateurs; il mourut la même année que Nadir-Schah fut assassiné.

Les Anglais et les Français établis sur la côte de Coromandel, fournirent du secours aux nababs révoltés contre le souverain ; Lord Clive, qui rendit les premiers maîtres de tout le Bengale, aussi politique que brave, posa sur des bases solides l'édifice de la grandeur de sa nation dans les Indes : elle enleva aux Français un grand nombre de places importantes, entre autres Surate, Pondichéri, et fit presque ex-

clusivement le commerce de cette riche contrée, où les Anglais parlent et agissent aujourd'hui en conquérans. Les Afghuans, après avoir été la terreur de la Perse, descendent dans les plaines de l'Indostan, dispersent l'armée du grand-mogol, s'emparent de Delhi, et achèvent de ruiner cette grande ville. Un ennemi nouveau, Hyder-ali-Kan, souverain de Mysore, arrête le cours des victoires des Anglais (1769); une horrible famine désole le Bengale, ravagé depuis long-temps par la guerre, et ce fléau enlève un tiers de la population indienne.

La supériorité de la discipline européenne a pu seule faire obtenir des succès si éclatans aux Anglais, qui doivent leur triomphe moins à l'habileté du célèbre colonel Clive, qu'à la générosité et à l'humanité des Français. En 1756, les Anglais eussent été exterminés par un soubab, si les Français, sans craindre de s'exposer au ressentiment du vainqueur, n'eussent volé à leur secours. La plus noire des trahisons paya le plus grand des bienfaits : bientôt Chandernagor et tous nos établissemens au Bengale furent ruinés par ces insulaires qui, d'usurpations en usurpations, sont parvenus à se créer au loin une puissance dont l'accroissement étonne aujourd'hui l'Univers. Des mar-

chands étalent dans Calcuta tout le luxe des souverains, et foulent avec dédain cette terre lointaine, où ils parurent, dans l'origine, si humbles et si courtisans envers les moindres petits princes de l'Inde. Leurs comptoirs, ces marchands les ont changés en forteresses, et leurs magasins en arsenaux.

Sous le même ciel où vivent les Indiens d'une humeur si douce, si tranquille, habitent les Marattes, peuple fier et belliqueux, peuple qui s'aguerrit de jour en jour, peuple destiné par la Providence à se couvrir d'une gloire immortelle, peuple, en un mot, vers lequel toute l'Inde a les yeux tournés, et qui infailliblement en deviendra un jour le libérateur. Ni les Patanes, ni les Afghuans ne sont gouvernés avec autant de sagesse et de vigueur que les Marattes, et ne possèdent d'aussi grands moyens d'attaque et de défense : de la même religion que les Indoux, ils n'en combattent qu'avec plus d'ardeur et d'espoir de réussir dans leurs projets. L'islamisme s'affoiblit sensiblement, et ils n'ont plus à craindre les armes des musulmans qui, peu d'années avant ce synchronisme, arborèrent l'étendard de Mahomet contre ces montagnards idolâtres, et les défirent dans une grande bataille.

Le grand-mogol, souverain de cette riche contrée, est réduit à la nullité par les Anglais : ce puissant monarque, qui s'intitule *le soleil radieux de l'Univers*, pâlit au fond de son palais où la mollesse le tient honteusement enchaîné; les marches de ce trône si resplendissant aux yeux du vulgaire, sont toujours souillées de sang.

La nature a cependant tout fait pour rendre heureux les hommes de cette contrée; et ils le seroient infailliblement, s'ils pouvoient jouir en sûreté des richesses que la nature leur prodigue, et si tant de peuples ne jetoient des regards avides sur des lieux si favorisés, où les trésors de toutes les nations vont s'engloutir. Les Indiens payent bien cher le misérable avantage d'être, en quelque sorte, les trésoriers du monde.

Dans la presqu'île au delà du Gange, l'histoire des royaumes d'Ava et de Pégu, quoique ignorée des peuples Européens, renferme dans cette période, des événemens très-mémorables : on prétend que les annales de ces deux pays remontent à une origine assez reculée, et qu'on y aperçoit des vestiges de grandeur humaine, ainsi que dans l'Égypte, l'Asie mineure, la

Grèce et l'Italie. Hélas ! partout des monumens renversés attestent la gloire des empires qui ne sont plus, et partout les indigènes peuvent montrer à des étrangers *campos ubi Troja fuit* : mais ce ne sont pas de semblables réflexions qui, pour le moment, doivent nous occuper. Les jeux sanglans de la fortune sur ce vaste théâtre de l'Univers, ne sont pas aperçus de toutes les nations : la naissance de l'empire des Birmans, sous le règne de Louis XV, est un des phéuomènes du dix-huitième siècle, et le fondateur de cet empire, Alompra, en est un des hommes les plus exatraordinaires. Né dans une basse condition, mais adroit, infiniment habile à manier les esprits, rusé, homme de tête et de main, animé de toute l'énergie d'une sauvage indépendance, il ne put voir, de sang froid, le royaume d'Ava, sa patrie, gémir sous le joug des Péguans qui en avoient fait la conquête : leur monarque Beinga-Della, dans le cours de ses prospérités, s'étoit signalé par de criantes injustices, par de grands crimes, et avoit fait égorger le dernier souverain d'Ava, son prisonnier. Alompra, à la tête de cent hommes seulement, commença la guerre contre les Péguans ; il la termina avec une armée de cent cinquante mille de ses compatriotes qui lui

adjugèrent la couronne. Il s'appliqua à changer l'humeur des Birmans naturellement doux, aimables, et joyeux : jamais peuple ne s'éleva plus subitement que les Avanois, du comble de l'humiliation, au comble de la puissance.

Alompra se jeta sur le Pégu, battit les Péguans sur terre et sur mer, s'empara de leur pays, et fut enlevé au sein de la victoire par la mort, lorsque ce conquérant étoit sur le point de subjuguer le Siam. Sa famille règne aujourd'hui sur une grande étendue de pays situés au delà du Gange, dans une immense péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine.

Dans la Chine, T-Chien-Long, fils et successeur de Yamthi, ou Yong-Tchings, effrayé des progrès que les armées anglaises faisoient dans le Bengale, aigri par les menaces pleines de jactances de lord Clive, confondant tous les chrétiens dans la même unité de croyance, persécuta encore davantage le christianisme : cette religion fut proscrite, le sang des martyrs coula dans toute l'étendue de l'empire, et le feu de la persécution s'étendit jusqu'au Tonkin, où le roi mit à prix la tête des chrétiens. Cependant, à la cour même de l'empereur chinois,

les missionnaires jouirent encore de quelque crédit, et quelquefois ils s'en servirent efficacement pour désarmer la fureur du souverain.

L'Amérique change tous les jours de face, et de nombreuses colonies sorties de l'Europe, portent, sous un nouvel hémisphère, les mœurs, coutumes et usages de leur patrie. Les nations sauvages de l'Amérique septentrionale s'affoiblissent insensiblement.

Vers le midi, les peuplades indiennes, encore intactes, recourent à la trahison pour défendre leur liberté : on vit les Natcher de la Louisiane, massacrer en un seul jour (1729) tous les Français établis dans cette contrée. Les Anglais, ayant essayé d'envahir les possessions espagnoles, furent repoussés : plus heureux contre les Français, ils enlevèrent à ceux-ci le Canada.

En Afrique, après la mort de Muley-Ismaël (1727), de nouvelles révolutions causées par l'insolence des troupes noires, ensanglantèrent l'empire de Maroc; une vie crapuleuse abrégea promptement les jours et le règne de Muley Achmet Deby, son fils; les horreurs de la dis-

corde et de la guerre civile ne firent que s'accroître sous Muley-Abdallah qui succéda à son frère, en 1729 : c'étoit une bête féroce. Un jour, il dit à sa mère : « *Mes sujets n'ont d'autre droit à la vie que celui que je leur laisse, et je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de les tuer moi-même* ». Les Noirs jouent le même rôle qu'autrefois les cohortes prétoriennes dans Rome, rançonnent les souverains avec la même avidité, les déposent avec la même facilité, et les égorgent avec la même fureur. Muley-Abdallah, cinq fois renversé du trône par eux, à force d'adresse parvint à les diviser et à les affoiblir. Cet empereur avoit des talens, du caractère; mais la voix de l'humanité ne se fit jamais entendre dans son cœur : un de ses esclaves, l'ayant sauvé lorsqu'il étoit près de se noyer, le barbare Abdallah abattit la tête à son libérateur, en disant : « *Voyez cet infidèle qui croit m'avoir sauvé, comme si Dieu avoit besoin de sa médiation pour sauver un shériff* ». Ce monstre eut pour successeur, en 1755, son fils Sidi Mahomet, le premier qui ait régné avec quelque modération, et qui ait conservé quelques traits de l'homme sur le trône de Maroc : il s'occupa de rétablir, dans ses États, le commerce que tant de révolutions cruelles avoient détruit, attira

les négocians étrangers dans les villes, et les prit immédiatement sous sa protection. Son règne fut un moment troublé, en 1772, par un fanatique Marabout, dont les troupes furent aisément dissipées : leur chef paya de sa tête une ambition criminelle.

Papes : depuis la mort de Louis XIV, jusqu'à celle de Louis XV, Clément XI, Benoît XIII, Clément XII, Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV occupèrent successivement le trône pontifical; ils se délassèrent de leurs travaux apostoliques dans le sein des muses. Rome devint, à juste titre, la ville sainte et la ville savante : ces papes furent universellement estimés et respectés par les hommes de toutes les communions. Deux conciles, celui de Rome, 1725, et celui d'Embrun, 1727.

SIÈCLE LITTÉRAIRE DE LOUIS XV.

Le flambeau des lettres commence à jeter un éclat moins vif; la corruption des mœurs cause celle du goût.

On a trop déprimé, on a trop exalté le dix-

huitième siècle, et l'on a porté des jugemens qui se ressentent de l'un ou de l'autre de ces excès ; le siècle qui produisit Voltaire, J. B. Rousseau et Buffon, ne doit pas être l'objet de notre mépris. Voltaire conserva du siècle de Louis XIV, dans lequel sa première jeunesse s'étoit écoulée, ce goût exquis qui le distingue si éminemment de tous les autres écrivains : s'il eût embrassé moins de guerres, il auroit pu égaler la gloire de ses devanciers. J.-B. Rousseau, par son feu, la hardiesse de ses pensécs, sa verve poétique, retraça Pindare et Horace.

+ genres,

La vertu ose adresser quelquefois des remontrances au vice. Daguesseau, assis sur les lis, fait entendre une éloquence vive et majestueuse ; le cœur de ce grave, de cet éloquent chancelier, fut aussi pur que le sanctuaire même de la justice ; il prédit les malheurs près de foudre sur la France.

Le style devient de plus en plus ampoulé, et les idées deviennent de plus en plus fausses ; on se livre, avec une espèce d'émulation, au jeu si dangereux des paradoxes, et les charmes du style revêtissent les systèmes les plus erronés et les plus étranges. J. J. Rousseau vante, avec tout le feu de son élocution, les douceurs de la vie sauvage, au milieu d'une nation civilisée,

et pare le vice des couleurs de la vertu. Voltaire plus coupable encore, oubliant que le véritable génie respecte la morale ainsi que la religion, outrage l'une et l'autre, et se plaît même à défigurer les vérités historiques. D'autres écrivains, d'un talent bien inférieur, marchent la tête levée, et dans leurs écrits, sonnent, pour ainsi dire, la destruction de toutes les bases de la société. Les sciences exactes et physiques envahissent le domaine de la littérature, et tuent l'imagination ; on s'empresse de les cultiver ; les esprits qui se tournent vers elles s'embarrassent dans une foule d'inutiles méthodes, et s'égarent dans des routes ténébreuses. L'admiration croissoit comme la sottise et l'impudence des auteurs : on se passionne pour les plantes, on accorde de l'esprit aux bêtes, et l'on en refuse aux hommes : ces savans, d'une nouvelle espèce, se montrent plus superstitieux, plus inconséquens, plus crédules que les anciens Égyptiens. Ceux-ci, lorsqu'ils alloient chercher les dieux parmi les légumes de leur jardin ; lorsque, l'encensoir à la main, ils rendoient de bizarres hommages à des animaux, avoient du moins une intention louable ; les œuvres de la création leur paroissoient comme autant de miroirs dans lesquels la divinité se pei-

gnoit en caractères visibles. La sensibilité de nos philosophes se portoit sur les fleurs et sur les animaux ; c'étoit alors le règne de la nature : on auroit pu leur appliquer ces paroles que Jules César adressoit un jour à des barbares qui caressoient de petits chiens avec une sorte d'affection : « *Ne dispensez point pour des bêtes ce grand fonds de sensibilité et de tendresse qui est dû à vos semblables* ».

Au milieu de ce siècle, les Français passèrent des discussions littéraires aux discussions politiques ; et le gouvernement, par son incroyable silence, sembla favoriser tous les complots qui se tramèrent contre le trône et l'autel. On déclamoit sans cesse contre la superstition et contre les préjugés ; néanmoins, dans ce siècle de philosophie et d'incrédulité, on se rendoit en foule aux baquets de Mesmer, et l'on demandoit des miracles au charlatan Cagliostro.

Les Anglais allumèrent en France cette guerre d'un nouveau genre, qui auroit dévoré la France entière, si enfin un génie réparateur n'eût relevé sur ses bases l'édifice de l'ordre social.

Vers ce temps commence la période brillante des Allemands septentrionaux, et leur science s'allie un peu avec le goût.

Quelques littérateurs de la Grande-Bretagne.

eurent un caractère piquant assez agréable. Dans les romans de Tom-Jones, de Tristram-Shandy, de Clarisse, ils jetèrent négligemment leur science et leur philosophie, sans trop s'inquiéter si cette semence pouvoit lever et fructifier dans les ouvrages obscurs où ils la laissoient tomber : ils imitèrent, sans le vouloir, ces énormes oiseaux des déserts de l'Afrique, qui déposent leurs œufs dans le premier endroit venu, et se contentent de les couvrir d'un sable léger. Il est bien surprenant de trouver des auteurs aussi gais chez un peuple où des hommes meurent de mélancolie.

Quoique les saillies de ces littérateurs s'éloignent, pour l'expression, de la gaieté ordinaire, elles plaisent, et prouvent une belle ame qui ne se laisse point éblouir au milieu des éclairs produits par une imagination vive. Tantôt ce sont des sylphes, et tantôt des gnomes; tantôt ils dansent sur la pointe d'une aiguille, et tantôt ils reviennent aux matières les plus relevées : à propos d'une épingle, ils vont nous parler de la misère de l'espèce humaine, et devenir les précepteurs des nations. Nous croyons les tenir un moment; nous le croyons, et ils nous échappent presqu'aussitôt. Le sel de la plaisanterie assaisonne les discussions les plus

sérieuses : ce mélange de grave avec le badin ne sauroit manquer de dérider le front de l'homme le plus austère, et le forcer de payer un tribut d'hommage à ces écrivains, qui surent à la fois faire couleur une larme, et naître un sourire, et qui, le plus souvent, réjouissent le cœur de l'homme.

Ces *Momus* de la littérature européenne excellent dans l'art si difficile de saisir les ridicules, de placer adroitement une morale où l'on s'attendoit à trouver seulement une agréable folie : le sentiment vient presque toujours se mêler à chacun de ces traits d'une satire qui n'offense personne, de ces traits qui volent avec rapidité de toutes parts, et frappent à coup sûr, mais sans jamais blesser, sans jamais épouvanter les êtres les plus foibles et les plus timides.

Leurs digressions sont burlesques; presque tous les chapitres de leurs ouvrages ont un intitulé bizarre : tels sont ceux de Swift et de Sterne, auteurs vifs, moralistes enjoués; celui-ci principalement est dans son genre un modèle inimitable : ce n'est ni Lucien, ni Montaigne, ni Rabelais, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux ; il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaieté et

leur aimable diction : toutes les bagatelles, il les enjolive ; et sous la main de cet habile maître, quand elles ont reçu les couleurs fraîches de son imagination, elles acquièrent un prix inestimable. On est cependant un peu fâché contre lui, lorsqu'il jette sa philosophie dans *la rue*, sous *la remise*, qu'il la met à *la porte*, quand il la renferme dans *une tabatière*, ou bien quand il pousse la hardiesse jusqu'à la faire monter sur *le bidet*, et à la faire courir avec *un postillon*.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 1774 *au* 21 *janvier* 1793, *après J. C.*

Louis XVI, petit-fils de Louis XV, commença son règne sous les auspices de la bienfaisance et de la vertu ; lui-même, égaré quelque temps par la philosophie, ne soupira qu'après des changemens qui, suivant de perfides flatteurs, devoient ramener le bonheur parmi ses sujets. La suppression du *joyeux avénement*, l'abolition de la torture, l'affranchissement du petit nombre de serfs, victimes encore, dans quelques diocèses, du régime féodal, la sup-

pression

pression des corvées, la réintégration des protestans dans leurs droits de citoyen, tant de bienfaits devoient lui assurer la reconnoissance éternelle des Français. Jamais souverain ne reçut des témoignages plus doux, plus vifs, de l'amour de ses peuples : on comparoit à Titus, à Antonin le pieux, à Marc-Aurèle, ce même Louis XVI, destiné à périr indignement sur un échafaud ! ni la prudence ni la politique ne le guidèrent dans les nombreux sacrifices qu'il fit à la nation. Sous le ministère de M. de Vergennes, quelques actions de vigueur signalèrent au dehors le règne de Louis XVI ; d'autres ministres, dévoués aux novateurs, sapèrent eux-mêmes les fondemens de la monarchie.

Une inquiétude vague alarmoit les bons esprits ; des émeutes ébranlèrent un trône qui sembloit affermi si solidement ; une famine fut créée au sein de l'abondance, et des propos séditieux se firent entendre. Louis XVI s'entoura d'hommes séduits par de faux systèmes : en des circonstances aussi critiques, au lieu de surveiller, de réprimer au dedans le républicanisme, il s'engagea, sans aucune nécessité, dans une guerre lointaine, sacrifia ses trésors, ses flottes, pour créer dans le nouveau monde une république, où se forma l'é-

lite des révolutionnaires, et conclut une paix
1783. assez désavantageuse : on parla, plus que jamais, de réformes ; elles s'opérèrent enfin, et de coupables ministres licencièrent la partie la plus saine, la plus fidèle de la maison militaire du roi. Il n'eut point assez d'énergie pour entreprendre une guerre juste, honorable, contre les
1787. Prussiens qui envahirent la Hollande, sous le commandement du duc de Brunswick, et bravèrent insolemment cette même France aujourd'hui si puissante, dont les armées, en moins de trois semaines, ont subjugué récemment la Prusse elle-même. Cette guerre extérieure, où l'on n'avoit aucun principe dangereux à puiser, offroit pourtant le seul moyen de prévenir la chute du trône des Bourbons, parce qu'elle présentoit à la nation française une utile distraction à toutes ses idées de changemens.

La fuite de Calonne, le choix de Brienne, archevêque de Sens, nommé au ministère, deviennent le signal de la révolution ; des mouvemens séditieux se manifestent ; on oblige, à Paris, les Français de se prosterner devant cette statue d'Henri IV, renversée depuis, après le fameux 10 août, par les mêmes hommes qui exigeoint des passans un semblable hommage : le comte d'Artois, frère du roi, est

outragé par la populace, au sortir du parlement. Louis XVI déploie l'appareil militaire, et le peuple oppose la force à la force; des réunions se forment dans diverses provinces: en Bretagne, ainsi qu'en Dauphiné, le tiers-état l'emporte sur la noblesse. Despréménil est arrêté, le tumulte augmente; les ministres semblent prendre plaisir à dépouiller Louis de l'autorité suprême, pour le livrer sans défense à la rage des ennemis.

5 mai 1788.

Cependant une philosophie séditieuse travailloit à dégoûter la multitude du présent, et lui inspiroit un désir désordonné de l'avenir; de hardis réformateurs, dans leurs écrits, ou plutôt dans leurs manifestes, attaquent ouvertement le trône et l'autel: on répand, avec une effrayante rapidité, des satires contre le monarque, preuve évidente d'une conspiration tramée de longue main; toutes sentoient la ligue; c'étoit l'extrait mortuaire de la monarchie, que l'on publioit en tous lieux. On affectoit d'attribuer cet excès à la populace, comme si elle s'amusoit à faire de si grands frais d'esprit, comme si elle ne jetoit point sa fougue en un seul jour: une partie de la noblesse et du clergé étoit vendue aux conspirateurs; il n'y avoit plus de France. Louis enveloppé, caché dans cette sombre obscurité, ne

cherchoit point à s'en dégager ; immobile au sein de la tempête qui se préparoit, il ne cherchoit point à la dissiper par sa présence, ni à réveiller l'amour des Français en parcourant les provinces.

Une année avant la révolution, toutes les bornes sont franchies ; les parlemens donnent le premier signal des troubles, en demandant la convocation des Etats-généraux ; les parlementaires furent aussi les premiers punis de leur imprudence. Le tiers-état, contre l'usage antique du royaume, obtient une double représentation. (5 mai 1789.) Dès cet instant, la révolution est décidée ; les Etats-généraux s'assemblent et se constituent en assemblée nationale ; dans l'enceinte de leurs délibérations, on conspira contre le roi, que les scrupules d'une fausse humanité conduisoit à sa perte : il falloit opposer de la prudence et de la vigueur aux factieux ; il les enhardit par une condescendance aveugle et par une servile crainte. Louis XVI cessa d'être roi, du moment qu'il eut souffert la fameuse séance du jeu de paume ; lui-même se trouvoit dans une cruelle perplexité : un moment sa fierté se réveille ; il annonce quelque caractère, et l'on s'attend à quelque coup d'éclat. Dans la séance royale du 23 juin, il parle en maître, casse les arrêtés du tiers-état : le



monarque se dementant, quatre jours après, oublie ses devoirs, flatte cet ordre, et tremble devant lui. Avec plus de résolution, il pouvoit du moins tenter la fortune, et paroître à la tête des troupes qui, par son commandement, cernoient la capitale : il sait monter à cheval pour faire des parties de chasse, et non pour défendre sa couronne; bientôt des cris de liberté et d'égalité se font entendre. Charles I[er], roi d'Angleterre, eut dans Wentvorth, comte de Straffford, un ministre aussi vertueux qu'éclairé et attaché à la personne de son maître; Charles, par foiblesse, le sacrifia. Louis eut dans Necker un ministre ambitieux, principal auteur des troubles; et Louis XVI, par le même sentiment de foiblesse, le conserva.

Enfin la foudre perce les nuages amoncelés depuis un demi-siècle sur notre patrie; au 14 juillet, le tocsin résonne d'une extrémité de 1789.
la France à l'autre, et donne l'éveil à l'Univers; le conseil est enlevé à Louis XVI, et dans son inquiétude, dans son trouble, il est sourd à la voix de la politique. L'audace des révolutionnaires leur tient lieu de talent; la bastille est prise devant une nombreuse armée dont il a paralysé les forces; des scènes d'horreur ensanglantent Paris. Le roi, qui n'a pas eu la force de manier

l'épée, a le courage de se rendre dans cette capitale, d'y entendre, de sang froid, le compliment ironique du maire Bailly, et arbore lui-même les livrées de la rebellion; des milices nationales s'organisent dans toutes les villes et dans toutes les campagnes. Lafayette, homme vain, plein d'ambition, sans moyens pour la soutenir, intimide son maître: un autre homme, perdu de dettes, de débauches et d'honneur, le comte de Mirabeau, s'érige néanmoins en législateur de la France.

Louis XVI éprouve de nouvelles contrariétés, et redoute de nouvelles révolutions. Dans la nuit du 5 au 6 octobre, il est assailli, dans son palais de Versailles, par une troupe de forcenés. Le roi, accompagné de sa famille, est entraîné dans la capitale, précédé, dans sa marche, de têtes de gardes du corps qui avoient péri en voulant le sauver; alors on enlève à Louis XVI les plus beaux fleurons de sa couronne; les constitutions antiques de la couronne sont foulées au pied; on brise les appuis du trône et de l'autel; la constitution civile du clergé est décrétée, et la persecution tourmente les consciences. L'émission d'un papier-monnoie, connu sous le nom d'*assignats*, est reçue avec enthousiasme par la classe même des citoyens

dont cette mesure devoit renverser la fortune ; on détruit tout, on ne rebâtit rien ; on ne voit que des architectes habiles seulement à nous entourer de ruines. A la première fête du 14 juillet, Louis XVI, avec plus de sagesse et de politique, 1790. eût pu tirer parti des excellentes dispositions de la plupart des fédérés ; il reste dans une inaction, une torpeur incoucevables ; lui-même épouvante les amis du trône, et l'année suivante, 28 février, fait désarmer, dans le palais des Tuileries, 1791. ses partisans, connus sous le nom de *chevaliers du poignard* ; les nobles effrayés émigrent en foule.

On l'abreuve d'amertumes, on l'insulte journellement dans les clubs ; le souverain d'un peuple libre ne peut aller respirer l'air à S. Cloud : le 18 avril, il fuit ; mais il est arrêté à Varennes près de la frontière, ramené dans Paris, et retenu dans une plus étroite captivité. Des factieux attroupés dans le champ de Mars, veulent déjà exercer leurs droits de souveraineté, et faire le procès au souverain : on déploie contre cette populace le drapeau martial, et on la disperse à coups de fusil ; Louis XVI captif attend le sort qui lui est réservé. Après un interrègue de deux mois, cette illustre victime est de nouveau replacée sur le trône, et couronnée avant Septemb. qu'on ne l'immole. 1791.

Les autres souverains de l'Europe, ignorant sans doute que cette terrible révolution les atteindroit un jour, virent, avec une espèce de joie, une nation entière prendre les armes. C'étoit à cette époque même qu'ils auroient dû attaquer la France; mais ils espéroient que la discorde leur livreroit ce pays : sans expérience, sans lumières, ils ignoroient (et cependant l'étude de l'histoire auroit dû le leur apprendre) qu'un peuple passionné pour la liberté est invincible, et que ces milices nationales, si fort tournées en ridicule dans toutes les gazettes de l'Europe, s'aguerriroient avant peu. Ils méditoient en secret le projet de traiter la France comme ils avoient traité la Pologne; cette fois, la Providence dérangea les calculs d'une si noire perfidie.

L'assemblée nationale, dite assemblée *constituante*, quoiqu'elle n'eût rien constitué, se retire le 30 septembre, pour faire place à l'assemblée législative : de nouveaux élémens de révolution paroissent; les novateurs manifestent hautement leurs projets, et de nouvelles tragédies s'apprêtent. Les honnêtes gens, trop timides, essaient en vain de faire marcher la constitution monarchique, établie sur le modèle de la constitution anglaise; des scènes d'anarchie se

passent dans Paris ; tout respect pour la propriété est méconnu ; le peuple pille les boutiques, et taxe arbitrairement les denrées ; on désorganise les troupes de ligne ; un combat s'engage à Nancy entre des régimens dévoués au roi, et d'autres gagnés par les révolutionnaires ; la guerre s'allume au dehors ; on impute à Louis XVI les revers que des hommes peu accoutumés au maniement des armes, devoient nécessairement essuyer avant de se discipliner ; sa position devient de jours en jours plus alarmante ; l'audace des révolutionnaires s'accroît avec les dangers publics.

Les personnages qui avoient ébranlé les fondemens de la monarchie, pour les asseoir à leur manière, conservoient, du moins, quelque sentiment de modération et un reste d'attachement pour le sang de leurs rois ; la révolution, dans sa marche rapide, les a elle-même écartés, et d'autres plus entreprenans, ont pris leur place. Une secte effrénée dans ses mœurs, dans ses principes, dans ses actions, s'empare du pouvoir, dirige à son gré la multitude, et se précipite dans les extrêmes : l'ombre mourante de la monarchie offusque les yeux de cette secte effroyable, qui s'associe tous les brigands du royaume : le ministre Roland, d'abord soutenu par ces hommes si connus sous le nom de *jaco-*

bins, ose demander la proscription et l'exil des ecclésiastiques qui n'ont point voulu prêter serment de fidélité à la constitution civile du clergé. Le religieux monarque, un moment intrépide, refuse de se prêter au désir des clubs; ce refus irrite les jacobins : d'horribles menaces rétentissent à toute heure aux oreilles de
1792. Louis XVI, et lui annoncent sa douloureuse agonie (1). Au vingt juin, la majesté royale est avilie par une populace furieuse qui, à la vue de la garde nationale et de plusieurs régimens de ligne, monte dans le palais des Tuileries. Louis, dans cette circonstance, témoigna plus de grandeur d'ame qu'on n'auroit pu l'espèrer. Au 10 août suivant,

(1) Deux mois avant le fameux 20 juin, nous vîmes Louis XVI assister à la messe dans la chapelle du palais des Tuileries : les spectateurs émus avoient les yeux fixés sur ce monarque, tandis que les siens se plongeoient dans l'éternité. Absorbé par la douleur, ce roi de la terre, si malheureux, paroissoit anéanti en présence du roi des rois : un reste d'appareil qui entouroit le trône près de s'écrouler, les gardes rangés en haie dans cette chapelle, une douce symphonie et l'attendrissement de ses serviteurs pleins de la tristesse de leur maitre, ajoutoient à toutes les impressions que faisoit naître un spectacle déjà si touchant par lui-même.

les Français demeurés fidèles, sont, avec une poignée de Suisses, pulvérisés sur les débris du trône; le plus beau jour de l'année éclaire cette scène de deuil et de carnage. Louis XVI, avant le combat, quitte son palais pour aller se réfugier au milieu de ses ennemis; il est enfermé dans la tour du temple : la rage des Jacobins redouble; des personnages, encore plus effrayans que les premiers, acquièrent une funeste influence. Roland est accusé de *modérantisme*, et renvoyé; Danton, Robespierre, Marat, deviennent les maîtres de la France, et les chefs du parti constitutionel de 1791, sont obligés de fuir en terre étrangère, afin de se soustraire à l'aveugle fureur de cette même populace qu'ils avoient soulevée contre la cour. La garde nationale est désarmée, et des piques remplacent les fusils : au 2 septembre, le sang le plus pur des Français 1792.
coule dans Paris, ainsi que dans plusieurs villes, et forme, pour ainsi dire, l'hécatombe de la royauté. Les Prussiens envahissent la Champagne, et s'arrêtent tout à coup, lorsqu'ils pouvoient pénétrer jusqu'aux portes de la capitale, où régnoit la terreur.

Le 21 septembre, une convention nationale se rassemble aussitôt, détruit ce que les deux précédentes assemblées avoient créé, et décrète la

république. Dumouriez, Kellermann et Beurnonville, recevant de toutes parts des renforts, reprennent l'offensive, et chassent devant eux l'armée prussienne, qu'ils auroient pu anéantir. Le général Montesquiou, d'un autre côté, fait la conquête de la Savoie; Custine force la ville de Mayence de se rendre; Dumourier, le six novembre, gagne la bataille de Jemmappes, et subjugue toute la Belgique.

La convention nationale poursuit le cours de ses destructions, et fait traîner en jugement le monarque : la France, l'Europe, le monde entier, saisis d'épouvante, étoient attentifs au dénouement de cette scène. Louis XVI semble reconnoître le tribunal devant lequel il comparoît, puisqu'il choisit trois défenseurs officieux : Charles Ier, en Angleterre, se montra plus fier et plus pénétré de sa dignité de roi. La conscience des députés est tyrannisée; quelques scélérats, dirigeant la multitude à leur gré, effraient une foule d'hommes pusillanimes; l'arrêt qui condamne à mort Louis XVI, est prononcé d'une voix tremblante par Vergniaud, président de la convention nationale; le soir même, Pelletier de Saint-Fargeau est tué : cet assassinat servit merveilleusement les projets des révolutionnaires, parce que le cadavre de la victime, exposé

publiquement, fut une espèce de spectacle qui, occupant la multitude, contribua à la distraire de la douleur universelle causée par le malheur du roi.

Le plus grand supplice de Louis XVI, fut celui qu'il éprouva en se séparant de sa famille éplorée : combien ne dut-il pas souffrir, et comme époux, et comme père, et comme monarque! il traversa, en voiture, toute la longueur des boulevards, bordés par deux haies de gardes nationaux, pâles, défaits, et dont les yeux se mouilloient de larmes. Un prêtre assis à ses côtés, M. Edgworth de Firmont, lui présentoit les secours si consolans de la religion chrétienne; un autre prêtre apostat, Leroux, officier municipal, conduisoit à la mort le roi, et insultoit à ses derniers momens : le plus morne silence régnoit; le ciel étoit enveloppé d'épais nuages; la nature sembloit avoir fait une pause. Ah! nous le demandons, l'histoire offre-t-elle un spectacle plus lugubre, plus terrible, plus propre à nous anéantir, que la longue marche de ce monarque à travers les flots de son peuple, et que son arrivée au lieu de l'exécution? un bon roi avec des bourreaux! devant son palais même! un échafaud dressé sur les débris de la statue de Louis XV son aïeul, et la

21 janvier 1793.

tête du petit-fils, dégouttante de sang, présentée aux regards des farouches spectateurs, sur cette même place où s'étoit célébré son mariage, avec une pompe si différente; quels souvenirs, et quelles effroyables images pour la postérité! Avant de recevoir le coup fatal, Louis XVI s'écria d'une voix forte: « *Français, je meurs innocent; je pardonne à tous mes ennemis: puisse ma mort être utile au peuple* ». C'est ainsi que périt Louis XVI, dans l'âge le plus agréable de la vie, à trente-huit ans, sans avoir jamais éprouvé que les soucis du pouvoir suprême.

Ce n'est point l'esprit de parti qui dirige en ce moment notre plume tremblante; nous serions coupables si nous suivions d'autre guide que l'histoire; elle doit être aussi sévère qu'impartiale. Le plus éminent service qu'on puisse rendre au gouvernement actuel, c'est d'exposer ces terribles images aux regards de la postérité; images toujours instructives, puisqu'elles rappellent le peuple à ses devoirs, puisqu'elles font ressortir le bonheur inappréciable de vivre sous une administration forte, sensée, et capable de le contenir, pour l'intérêt de tous, dans les bornes de l'obéissance et du respect. Oui, il faut que la postérité s'instruise;

il faut qu'elle connoisse tous les dangers de la foiblesse et de l'inexpérience; il faut qu'elle sache apprécier la fermeté dans les souverains; il faut enfin qu'elle connoisse le délire et la fureur des passions humaines, ainsi que la nécessité d'un gouvernement sourd à la voix de la crainte. Les annales les plus terribles des peuples, et les plus expressives, sont les places de Withal et de Louis XV : sur ces deux théâtres de la vengeance aveugle des nations; on peut faire les réflexions suivantes.

Les rois, dans des temps de révolution, sont ornés du diadème, comme le sont de bandelettes sacrées, les victimes près d'être égorgées sur l'autel. Depuis le sacrifice d'Aristomène, roi des Messéniens, le supplice d'Aristocrate, roi d'Arcadie, celui d'Agis, roi de Lacédémone; depuis le sacrifice plus moderne de Verméland, roi d'une partie de la Scandinavie, jusqu'à Charles Ier et Louis XVI, toujours les peuples ont déchargé le poids de leur colère sur des princes foibles et vertueux. Si les bienfaits sont les plus beaux trophées que les monarques puissent s'ériger dans le cœur de leurs sujets, ce ne sont pas toujours, dans ces temps désastreux, les moyens les plus sûrs pour affermir le sceptre entre leurs mains. Il est certain pays en Afrique, où le

premier audacieux peut disputer la couronne à son roi, et lui arracher la vie, pourvu que cet audacieux se fasse jour à travers les gardes, et qu'il puisse pénétrer jusqu'à la personne de son maître. Telle est la condition des souverains dans ces temps déplorables, où tout un peuple est livré à des idées de réforme et de bouleversement.

Le premier des Bourbons fut assassiné par le fanatisme religieux, et le dernier par le fanatisme philosophique: les Bourbons s'annoncèrent, dans la personne d'Henri IV, avec une héroïque fermeté; les Bourbons finirent, dans la personne de Louis XVI, avec une foiblesse vraiment inconcevable. Cette même ville de Paris, qui avoit opposé une si opiniâtre résistance à Henri IV, laissa immoler juridiquement le dernier de ses successeurs, et la rage des ligueurs sembla renaître et se réjouir à la vue d'un pareil spectacle.

Louis XVI apporta sur le trône les vertus d'un sage, et n'eut presqu'aucune des qualités qui font le monarque; avec beaucoup d'instruction, il se conduisit comme le plus inexpérimenté des hommes. L'histoire fera sans doute ressortir les contrastes suivans : Louis XVI procura

cura la liberté à des peuples du nouveau monde, et perdit la sienne dans son royaume. Louis XVI endura, avec un stoïcisme étonnant, les opprobres du supplice, et Louis XVI, au 10 août, ne sut pas mourir, avec honneur, la couronne en tête, l'épée à la main, sur les débris de son trône; il n'envia point un trépas si noble pour un prince infortuné, et ne se pénétra point de cette maxime de l'antiquité : « *Le trône est un glorieux tombeau* ».

Justification de Louis XVI.

Communément on impute à la foiblesse de Louis XVI toutes les catastrophes de la révolution. Sans vouloir le justifier pleinement, on peut, jusqu'à un certain point, l'excuser. A son avénement à la couronne, presque toutes les classes de la nation étoient infectées des principes révolutionnaires; et d'ailleurs les rois eux-mêmes, depuis la mort de Louis XIV, avoient laissé ébranler tous les fondemens de leur trône. Le plus grave reproche qu'on soit en droit de faire à Louis XVI, c'est d'avoir pris les idées les plus fausses sur la royauté et sur l'amour du peuple; c'est d'avoir licencié une partie de sa maison militaire, et de s'être livré, en quelque sorte sans armes, à ses ennemis; c'est de n'avoir point

cherché à ramener l'opinion publique égarée, et de n'avoir donné aucun encouragement aux écrivains attachés à la monarchie : au contraire, ils se virent en butte aux traits de la persécution. Dès l'année 1788, toute espèce de remède devint à peu près inutile : Louis XVI, dès-lors, fut entraîné par un torrent qui auroit peut-être entraîné Louis XIV, oui, Louis XIV lui-même. Des cris séditieux l'avoient effrayé dès la première année de son règne; les conspirateurs étoient parmi ses courtisans, parmi les plus grands seigneurs et dans sa propre famille ; les gardes-du-corps eux-mêmes étoient travaillés de la maladie épidémique; les régimens étoient désorganisés ; la France entière, frappée d'un esprit de vertige, menaçoit la puissance royale.

A la vérité, Louis XVI, par sa foiblesse, désespéroit ses amis ; mais la noblesse elle-même, trop fière, trop peu politique, mettant à découvert des prétentions outrées, et un mépris choquant pour les autres classes de citoyens(1), nuisit à la cause du roi, et se perdit entièrement ; elle aima mieux rompre que plier. Les nobles, aigris par le ressentiment, par la perte de leurs

(1) Voici un couplet fait durant l'émigration, couplet inséré dans toutes les feuilles du temps, et que les

priviléges, n'eurent ni l'habileté, ni la souplesse nécessaires dans des temps de révolution; ils compromirent souvent Louis XVI, en étalant leurs antiques maximes de preux chevaliers, que la philosophie, depuis long-temps, avoit tournées en ridicule, maximes que *le peuple souverain* regardoit comme surannées et attentatoires à la majesté nationale. Sans doute aucun d'eux ne connoissoit l'histoire, lorsqu'avant la déclaration de guerre contre l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, ils s'amusoient à tourner en ridicule les évolutions de la garde nationale, et à chansonner les volontaires du camp de Gonesse, ainsi que la nouvelle constitution française. Avec de sages

auteurs du *Logographe* insérèrent, sans doute, pour faire ressortir la présomption des nobles.

AIR : *Mon père étoit pot.*

Au piquet, dame nation
Joue avec la noblesse;
Celle-ci joue avec guignon,
L'autre triche sans cesse.
Cependant, malgré ce malheur,
Pour elle je parie :
Il ne lui faut qu'un roi de cœur
Pour gagner la partie.

Un roi de cœur, servi par des sujets aussi imprudens et aussi impolitiques, eut été presqu'aussi embarrassé que Louis XVI même.

tempéramens, avec quelque connoissance des événemens passés, avec quelques sacrifices faits de bonne grâce, ils eussent pu maîtriser les événemens, et calmer les esprits; jugemens austères, et néanmoins conformes à la vérité historique, si l'on se reporte aux temps dont nous parlons. Un petit nombre de seigneurs de la cour, plus expérimentés, pensèrent bien différemment : on ne les écouta point. Quelques-uns, dès le principe, annoncèrent que la révolution française feroit le tour du globe; mais les nobles, en général, s'imaginoient que c'étoit un orage passager. A les entendre parler, quelques régimens de Pandours, de Tolpaches et de Croates devoient promptement dissiper les troupes timides et indisciplinées de la garde nationale. Sous ce point de vue, les journaux intitulés : *les Actes des Apôtres*, et *l'Ami du roi* contribuèrent au renversement du trône, puisque ces feuilles n'étoient remplies que de couplets satiriques, et d'assez mauvaises plaisanteries contre les clubs et les patriotes.

Non, encore une fois, ce n'est pas avec de pareils moyens qu'on peut rendre d'importans services; on ne faisoit que doubler l'énergie des révolutionnaires, et les aigrir davantage : on ne méprise jamais injustement des hommes sous les

armes. Les Espagnols avoient de même versé le ridicule sur les *gueux de la Hollande*, et ces *gueux*, comme nos *sans-culottes*, surent bien faire repentir les railleurs de cet excès d'imprudence et de folie. Quand les royalistes composèrent, du temps de la ligue, la fameuse satire *Ménippée*, ils avoient déjà pour eux, dans Paris même, le plus grand nombre des rieurs : on étoit fatigué de la guerre civile; Henri IV se trouvoit à la tête d'une armée presque toujours victorieuse. Durant les malheurs de Louis XVI, le parti *aristocratique*, pour me servir de la dénomination usitée de nos jours, n'avoit aucun point d'appui; les couplets satiriques n'étoient propres qu'à divertir les poëtes, et non le peuple qui n'entendoit pas raison. Quand Butler fit, en Angleterre, *le chevalier Hudibras*, le parti royaliste étoit en force; le peuple anglais soupiroit après le rétablissement de la monarchie. Le peuple français, au contraire, ne rêvoit que république.

L'espérance de la révolution avoit fait naître une sorte d'ivresse dans toutes les classes de la société ; toutes appeloient cette révolution par leurs vœux ; toutes, du moins, regardoient la monarchie comme usée par la vieillesse ; toutes, par un effet trop ordinaire de l'inconstance humaine, soupiroient après un changement, et se

croyoient appelées à jouir d'une félicité imaginaire.

Qu'on juge impartialement les faits postérieurs au fameux 14 juillet, et l'on modérera ses reproches contre Louis XVI. Si dans le quatorzième siècle, le dauphin qui, depuis régna sous le nom de Charles V, s'échappe de Paris, les provinces du moins le secondent, et lui fournissent une armée pour combattre et détruire les rebelles. Louis XVI eut le même courage, sans obtenir le même succés : en 1791 il s'enfuit à Varennes; il est arrêté près de la frontière; personne ne vole à son secours; les régimens commandés pour l'escorter ne sont pas prêts; dans presque toutes les villes, les bourgeois furieux courent voiler les emblèmes de la royauté; le monarque fugitif est ignominieusement ramené dans la capitale; le seul individu, Dampierre, qui se hasarde à lui témoigner quelque respect, est massacré sous ses yeux. Sur toute la route, le roi n'entendit proférer que de grossières injures, que d'atroces imprécations contre sa personne et contre celle de la reine. Quelle leçon, et quels souvenirs! Après le 20 juin, le département de la Somme lui offre soixante bataillons : pas un seul homme ne se présente. Et l'on veut que Louis XVI n'ait point désespéré du salut de la monarchie! Au 10 août,

pouvoit-il raisonnablement compter sur la garde nationale parisienne qui l'avoit outragé tant de fois, et qui l'avoit conduit avec tant de violence de Versailles à Paris? d'ailleurs, elle étoit composée de pères de famille peu disposés à se battre. Le matin même du 10 août, il passa en revue la garde nationale qui se trouvoit devant le château des Tuileries : les grenadiers des Filles Saint-Thomas parurent dévoués à la cause du monarque; mais les cris de *vive le roi*, furent très-foibles dans les autres bataillons, et furent couverts par les cris démocratiques de *vive la nation;* Louis XVI succomba sous le poids des tristes réflexions que dut lui faire naître un empressement si peu marqué. Tout autre néaumoins seroit mort en roi, à la tête du petit nombre de braves qui lui restoient.

Durant le long espace que les Capétiens occupèrent le trône, c'est-à-dire, depuis 987 jusqu'en 1792, la succession ne fut jamais interrompue : cette continuité de règnes, dans une même famille, est peut-être une chose inouie dans les annales des peuples. En France, l'ambition, quoique aussi hardie qu'en Angleterre, avoit été plus respectueuse jusqu'à l'époque de 1789.

La dynastie capétienne se divise en cinq

branches qui tiennent au tronc principal : les Capétiens purs, c'est-à-dire, de père en fils, depuis Hugues-Capet jusqu'à Philippe de Valois, exclusivement; les Capétiens Valois, depuis Philippe de Valois jusqu'à Charles VIII, inclusivement; les Capétieus Valois-Orléans, qui fournissent le seul Louis XII; les Capétiens Valois-Angoulême, qui commencent à François Ier, et finissent à Henri III; les Capétiens Bourbons qui commencent à Henri IV, et qui finissent à Louis XVI.

De sanglantes révolutions marquent le passage d'une branche à l'autre; jamais les Français n'essuyèrent autant d'échecs, que sous les Capétiens Valois; jamais il n'y eut moins de patriotisme en France; jamais les seigueurs ne poussèrent aussi loin l'insolence, et la révolte; jamais souverains ne furent plus infortunés ; la peste, la guerre et la famine désolèrent en même temps la nation.

Philippe de Valois mourut le cœur déchiré par les maux de ses sujets ; Jean expira dans les fers ; Charles VII mourut en démence et captif des Anglais; Charles V mourut des suites du poison; Charles VII se laissa mourir de faim et de désespoir; le superstitieux Louis XI, tremblant aux approches de la mort, présenta un

spectacle indigne d'un homme et d'un roi; Charles VIII fut tué en regardant jouer à la paume : cependant cette branche finit noblement dans la personne de ce jeune monarque. Les lauriers de Fornoue couvrent le tombeau des Valois, et dérobent une partie de la honte de Créci, de Poitiers, d'Azincourt et de Verneuil : la branche des Valois-Angoulême finit dans l'ignominie; elle ne donna aucun monarque dont la sagesse et la politique puissent être louées.

En Angleterre, Georges III, résolu de pousser vivement la guerre contre les insurgés de l'Amérique septentrionale, donna ordre de les attaquer (1776), au général Howe qui s'empara de New-Yorck, mit en fuite les troupes anglo-américaines, et s'arrêta au milieu de ces brillans exploits. Wasingthon, chef des insurgés, sut tirer un parti avantageux de l'imprudente conduite de Howe; et ralliant à propos ses concitoyens, d'abord effrayés, rétablit leur confiance, en remportant une victoire signalée sur les Anglais. L'année suivante, les Américains, sous la conduite de Gates, obligèrent toute une armée anglaise, commandée par Burgoyne, de se rendre prisonnière, ainsi que leur chef.

L'alliance contractée par Louis XVI avec les Etats-Unis d'Amérique, doubla les moyens et le courage de cette nouvelle république. Les Espagnols ayant pris part, de concert avec la France, aux hostilités, l'amiral Rodney battit leurs flottes, et l'Angleterre conserva sur mer toute sa supériorité; mais sur terre, en Amérique, ses armes ne prospérèrent point, et le général anglais, Cornwalis, pressé vigoureusement par Wasingthon, subit la même honte que Burgoyne.

Depuis la conclusion de la paix de 1783, le cabinet de Saint-James, ne pouvant oublier la part que le cabinet de Versailles avoit prise aux événemens de l'Amérique, fomenta, sous main, la révolution près d'éclore en France : elle éclata; mais l'Angleterre, trompée dans son calcul, s'aperçut bientôt que cette révolution, loin d'affoiblir les Français, les rendoit plus terribles. Les malheurs de Louis XVI, en effrayant Georges III, et en lui arrachant des larmes, ne le détournèrent point des vues d'une injuste ambition. La nation anglaise se promettoit aussi de s'adjuger les ports qu'elle trouvoit à sa bienséance; heureusement la république française devint autrement redoutable que la monarchie sous les Bourbons.

En Espagne, Charles III encouragea l'industrie nationale, et fit tout le bien que l'on pouvoit attendre d'un prince qui régnoit sur une contrée dépeuplée par les guerres précédentes, et par des causes antérieures à l'avènement de la maison des Bourbons : au dehors, il eut à soutenir contre l'empereur de Maroc une guerre très-vive, qui se termina par une paix honorable à ses sujets. A la fin de 1779, il s'unit à la France contre l'Angleterre, et n'eut pas beaucoup à se louer d'avoir embrassé ce parti, puisque les Anglais battirent ses flottes, et que ses sujets assiégèrent inutilement, durant quatre années, la ville de Gibraltar ; entreprise fatale, qui coûta des sommes immenses à la monarchie espagnole. Le traité de Paris ayant fait cesser les hostilités entre les puissances belligérantes, Charles III, jusqu'à l'époque de sa mort (1788), gouverna ses peuples avec autant de douceur que de sagesse : il eut pour successeur son fils Charles IV qui, durant les premiers troubles de la France, se comporta avec beaucoup de prudence et de politique. Dans la suite il s'intéressa personnellement au sort de l'infortuné Louis XVI, et tenta tous les

moyens imaginables de le sauver, en faisant adresser par son ambassadeur des remontrances pleines de modération à la convention nationale.

Il ne se passa aucun événement mémorable en Portugal ; le roi Joseph Ier, étant mort en 1777, eut pour successeur sa fille Marie, qui régna conjointement avec dom Pèdre son époux. Les Anglais jouirent exclusivement des productions du sol, et firent le principal commerce du pays : l'état militaire tombe dans une sorte d'avilissement, et la nation abâtardie se repose sur des étrangers du soin de sa défense. En 1786, dom Pèdre descendit au tombeau, et la reine Marie son épouse, ayant l'esprit aliéné, on confia les rênes du gouvernement à son fils, le prince du Brésil.

En Allemagne, aussi bien qu'en France, des semences de révolution étoient répandues par le souverain lui-même ; les peuples de la Germanie, invinciblement attachés à leurs usages antiques, ne s'accommodoient guères des idées philosophiques que l'on s'efforçoit de mettre en crédit : quelques hostilités eurent lieu, pendant

une année seulement, au sujet de la succession de Bavière entre la Prusse et l'Autriche; la paix de Teschen, en 1779, rétablit la bonne harmonie entre les deux puissances. L'unique ambition de Joseph II, étoit de régénérer son empire; les Hongrois rejetant toutes ses vues de réforme, prirent une attitude menaçante. L'empereur ayant voulu, au commencement de l'année 1787, donner un nouvel ordre d'administration aux Pays-Bas, ces provinces se révoltèrent : sans doute qu'elles espéroient être soutenues par la France dans leur révolte; mais déjà des troubles éclatoient dans ce royaume, et à cette époque, la première assemblée des notables, loin de conjurer l'orage, effrayée elle-même, se séparoit sans avoir pris aucune mesure efficace. Joseph II, augmentant les dangers de sa position, se joignit à la Russie, l'année suivante, et entreprit contre les Turcs, une guerre dont les résultats, heureux pour les Russes, ne furent pas très-brillans pour les armées allemandes.

Cependant les Belges inquiétoient vivement la maison d'Autriche; ils montroient la ferme résolution de se constituer en république; ils avoient un chef, Vandernoot, et des milices réglées; ils pouvoient associer leurs intérêts à ceux des patriotes français qui, dans les jour-

naux, embrassoient publiquement le parti des insurgés. L'effroi gagne d'abord les troupes autrichiennes ; enfin, le général Bender les rallie, attaque vivement les Belges désunis, les bat, et les fait rentrer dans le devoir. Les premiers feux de cette guerre civile étoient à peine éteints, que Joseph II meurt le 20 février 1794, se repentant, trop tard, de son attachement à une philosophie trompeuse. Joseph II révoqua très-sincérement, avant sa mort, la plupart des actes arbitraires qu'il s'étoit permis contre la nation hongroise; il n'eut pas le temps de faire oublier les maux qu'il avoit causés en voulant soutenir *les droits de l'homme*. Son épitaphe, tracée par un magnat de Hongrie, renfermant l'historique de la vie de cet empereur, nous a paru digne d'être offerte aux yeux du public(1).

---

(1) *Épitaphe de Joseph II, en assez mauvaise prose latine rimée.*

STA VIATOR:
Hic jacet Imperator,
JOSEPHUS SECUNDUS
Rarò jucundus.
Princeps non amatus,
Hic multa perfecit,
Cuncta tractavit,
Et nihil efformavit.
Systemata finxit.
Et nullum defixit :
Galliam invisit,
Belgium amisit.
Multa ædificavit,
Mænia devastavit,

Il eut pour successeur, Léopold II, son frère, grand duc de Toscane, également philosophe, qui, en Italie, avoit couvert de son égide le concile de Pistoie contre Pie VI, et que Joseph II appeloit son *théologien*.

Ce prince, timide et politique, s'appliquant à ramener les esprits par les voies de la conciliation, accorde une amnistie générale aux Belges,

---

Templa vacuavit,
Clerum destruxit,
Zelum extinxit.
A Pontifice visitatus,
Et doceri se non passus,
Fundatorum mentem
Sanctè disponentem,
Pro libitu mutavit,
Et sibi appropriavit.
Thesauros accumulavit,
Quos brevi profudit.
Consilia audivit,
Optima contrivit.
Binas duxit uxores;
Binas removit sorores.
Hungaros in vitâ,
Credo, pressit ita,
Ut neque Rex coronatus
Hæc unquàm fuisset ausus.
Populum enervavit.
Linguam exoticam
Finxit vernaculam,
Ut fieret Hungaria
Teutonum patria.
Politicam erexit,
Et secum evexit.
Disciplinam calcavit,
Et parentes conturbavit.
Ipsa mors gemens
Adhuc et fremens
Populi lamento
Succurrit in momento.
Paulò antè mortem
Novit suam sortem:
Pœnitudine actorum,
Revocatione factorum,
Cuncta emendavit;
Et ad patres migravit.
Quadraginta novem annis
Vixit jam exanimis
IMPERATOR ROMANORUM.
Per secula seculorum,
Requiescat inter Divos,
Cùm jam non sit inter vivos!
VIATOR JAM VADE:
HÆC NOTA ET VALE.

et garantit solennellement leurs priviléges : sa position vis-à-vis de la France en révolution, étoit un peu plus embarrassante ; toute la sagssse humaine eût échoué en présence d'une nation étrangère, exaltée par le fanatisme de la liberté : tout projet de guerre sembloit effrayer ce prince pacifique ; et cependant, on l'outrageoit lui-même, chaque jour, dans des libelles ; on outrageoit plus indignement encore sa sœur Marie Antoinette, épouse de Louis XVI. Prévoyant que la guerre éclateroit incessamment entre la France et l'Empire, il s'empressa, à la *fin* de 1792, de signer la paix de Sistowa avec les Turcs, auxquels Léopold abandonne toutes les conquêtes faites par les Autrichiens. La mort l'enlève le premier mars de l'année suivante, au moment de se voir forcé de prendre une part active à la grande coalition.

Son fils et son successeur François II, étoit destiné à soutenir le fardeau de cette guerre terrible dont aucune tête couronnée ne savoit prévoir le danger : quelques succès obtenus auprès de Mons, aveuglent les vainqueurs ; ils espèrent pénétrer dans l'intérieur de la France ; ils espèrent se partager les dépouilles de ce pays qu'ils croient perdu sans ressource ; ils espèrent subjuguer les provinces qui sont à leur bienséance. Ces

Ces espérances connues publiquement, ne font qu'aggraver le malheur de Louis XVI; un manifeste plein d'insolence, indigne tous les esprits contre des ennemis aussi impolitiques que peu magnanimes; on s'aperçoit bientôt que la cause des royalistes leur est indifférente, et que leur unique but est de conquérir la France.

Une guerre passagère s'allume entre les Prussiens et les Impériaux pour la succession de l'électeur palatin, Charles-Théodore; les Prussiens pénètrent dans la Bohême sans pouvoir s'y maintenir. La paix de Teschen, en 1779, rétablit les relations d'amitié entre les deux puissances belligérantes. Frédéric-le-Grand, en correspondance avec les savans les plus illustres de l'Europe, se délassoit de ses travaux guerriers, lorsque la mort le surprit au milieu de ses occupations philosophiques, le 27 août 1786: son neveu, Frédéric-Guillaume II, lui succéda. Le nouveau roi, intéressé à venger les insultes faites à sa sœur, épouse du stathouder, par les Hollandais insurgés, envoya une armée de trente mille hommes sous le commandement du duc de Brunswick, qui entrèrent dans ce pays, s'en emparèrent presque sans coup férir, et forcè-

rent, par leur présence, les États-généraux de proclamer le stathoudérat héréditaire dans la maison d'Orange.

Le congrès de Pilnitz unit la Prusse à l'Autriche : les Prussiens s'ébranlèrent avec une armée considérable, s'emparèrent de Longwy ainsi que de Verdun, s'avancèrent dans les plaines de Champagne, entre Sainte-Ménehouldt et Châlons-sur-Marne, et se fortifièrent au camp de la Lune, au lieu de marcher directement sur Paris. Une nombreuse cavalerie leur permettoit d'agir efficacement pour la délivrance de Louis XVI ; mais ils restèrent dans l'inaction, et s'y morfondirent : de faux calculs d'ambition, la cupidité, une lettre de Louis XVI (1), et bientôt des essaims de volontaires, les contraignirent de rétrograder précipitamment ; le général Kellermann les battit à la journée de Valmy (20 septembre 1792). La conduite vraiment étonnante du roi de Prusse, présente encore aujourd'hui une énigme, que le temps expliquera sans doute.

---

(1) Nous nous souvenons très-bien que l'horrible Marat, dans un de ses numéros, citoit textuellement cette lettre.

Le commerce de la Hollande passa presque tout entier entre les mains des Anglais : la guerre que cette république soutint contre les Anglais, en 1780, jusqu'à la fin de 1784, lui fit perdre l'empire des mers de l'Inde.

Le stathouder, Guillaume IV, vouloit s'arroger un pouvoir absolu : il n'avoit aucune espèce de talent pour soutenir l'ambition qui l'animoit ; mais son épouse, sœur du roi de Prusse, avoit beaucoup de mérite : elle joignoit à cet avantage, une fermeté, un caractère qui, chez un peuple moins grave, eurent valu à cette princesse, un plus grand nombre d'admirateurs. Elle ne craignit point de répondre, en son propre nom, à une adresse présentée au stathouder par les Etats-généraux ; conduite qui blessa la fierté des flegmatiques Hollandais, et les porta à des actes d'insulte et d'outrage contre leur souveraine. L'année suivante, le peuple mécontent, jaloux de sa liberté, se révolta contre le stathouder. En 1786, les républicains et les orangistes se livrèrent une bataille sanglante dans la ville d'Amsterdam : ceux-ci alloient succomber, lorsque le roi de Prusse, épousant la querelle de son beau-frère, secourut, dissipa le parti patriote, et rétablit son allié.

Des hommes inquiets, turbulens et amis du désordre, s'agitèrent dans Genève : le canton de Berne, la France et la Sardaigne voulant étouffer ces semences d'anarchie, intervinrent, les armes à la main, comme médiateurs ; et contenus par les troupes de ces trois puissances, les Génevois furent obligés de modifier leur constitution démocratique. Quelques troubles éclatèrent également dans la ville de Fribourg, et furent promptement apaisés. La Suisse goûtoit une paix profonde, lorsque la révolution française fit naître, dans les cantons, des espérances dont ils ne furent pas long-temps à sentir le ridicule ; on cessa de ménager ce pays ; la vue de régimens étrangers, incorruptibles, retenus par une sévère discipline, à la solde de Louis XVI, déplaisoit aux novateurs français. Le désarmement du régiment d'Ernest dans la ville d'Aix, l'abolition des priviléges accordés par nos rois au gouvernement helvétique, le massacre des Suisses au 10 août, et dans les prisons de Paris, au 2 septembre, n'excitèrent qu'une stérile indignation ; les cantons persévérèrent dans leur système de neutralité. Les principes de la révolution se propageoient dans les montagnes de l'Helvétie, et les

idées d'égalité fascinoient les yeux de la multitude ; des hommes avides qui s'enrichissoient des dépouilles de la France, étoient d'ailleurs intéressés à retenir les premiers élans de la fureur nationale.

En Suède, des germes de mécontentement et de sédition étoient restés dans le cœur d'un grand nombre de nobles ; Gustave III n'en travailloit pas avec moins de constance au bonheur de ses sujets : plein d'honneur et de courage, la puissance des Russes ne l'intimida point, et ce prince, en 1788, envahit la Finlande, déterminé à pénétrer jusqu'à Pétersbourg : il eût, peut-être, réussi dans ce projet, sans la mutinerie des principaux officiers de son armée. Les Suédois se battirent sur mer contre les Russes, près de l'île d'Hogland, avec une bravoure étonnante : les deux escadres se retirèrent, chacune se flattant d'avoir remporté la victoire.

Les Danois, alliés de la Russie, étant débarqués en Suède, firent quelques conquêtes dans ce pays, et se virent obligés ensuite de se retirer ; leur roi prit le parti de conclure la paix, et de se renfermer dans une exacte neutralité. Gustave III, malgré les obstacles de tout genre suscités par la noblesse, dirigeant habilement les

diètes du royaume, gagna celle qui se tint dans Stockholm au commencement de 1789, diète qui étendit considérablement la prérogative royale: la guerre contre les Russes se continuoit avec fureur. Une grande victoire navale remportée par Gustave en personne, à Swenkusund (1790), rapprocha la Russie de la Suède, et les deux puissances mirent bas les armes. La révolution française et le récit des infortunes de Louis XVI, touchèrent le cœur de Catherine et de Gustave; le roi de Suède épousa la cause du monarque français avec autant de chaleur que de franchise, et se rendit aux eaux de Spa, pour se tenir prêt à secourir Louis XVI qui devoit quitter la France: la journée de Varennes détruisit un pareil projet. Gustave retourna en Suède, plus fermement résolu que jamais de combattre en faveur de Louis XVI: il étoit sur le point de partir pour se mettre à la tête des armées coalisées; il alloit jouer un rôle important sur la scène de l'Europe, lorsqu'une conspiration se forma contre lui-même. Ce prince reçut l'avis de ne point aller à un bal qui se donnoit le 15 mars 1792; au lieu d'écouter un avis si sage, il répondit: *allons voir s'ils oseront m'assassiner*. Ils osèrent pourtant commettre ce forfait; un des conspirateurs, le gentilhomme Ankas-

trom, tire un coup de pistolet au monarque qui, blessé à mort, n'expira que le 29 mars; l'assassin expira dans les tortures du supplice. Le duc de Sudermanie, frère de Gustave III, fut chargé de la régence du royaume, pendant la minorité de Gustave IV, fils du monarque assassiné. La Suède, dans la situation où elle se trouvoit, avoit besoin de repos; aussi ne prit-elle aucune part aux événemens mémorables qui ébranlèrent l'Europe.

Le Danemarck, si nous exceptons une guerre passagère contre la Suède, jouit de la plus grande tranquillité : cette puissance se renferma aussi dans les bornes de la neutralité, et les Danois conservèrent toutes leurs relations commerciales avec la France en révolution.

La Pologne possédoit encore son vain fantôme de roi, Stanislas II; mais la czarine régnoit véritablement dans ce pays. Une armée russe, au mois de mai 1792, réduisit au silence les patriotes polonais; et, dans le même mois que les Marseillais renversoient en France le trône de Louis XVI, cette armée força Stanislas de se prêter à toutes les vues de la czarine.

En Russie, Catherine II, après avoir triomphé des Turcs, après avoir assuré à ses peuples la libre navigation sur toutes les mers et dans tous les ports de la Turquie, après s'être mise en possession de la Crimée, que lui céda le kan Guéraï, dernier rejeton de Gengis-Kan; enfin après avoir dispersé la nation turbulente des Kosaques Zaporoskoi, se livra entièrement à l'étude des lettres et de la philosophie. Cette souveraine protégea les savans de la France, et ses faveurs s'étendirent spécialement, et avec une sorte de prédilection, sur ceux qui, dans leurs écrits, travailloient au renversement de tous les trônes.

Malgré tous les avantages que ses armées avoient obtenus dans les campagnes précédentes, Catherine déclara de nouveau (1788) la guerre à la Porte, et les Russes se signalèrent par de rapides conquêtes. Le prince Potemkin, à la prise d'Oczakow (1788), fit passer au fil de l'épée toute la garnison turque : sous le commandement de Suwarow, ils vainquirent, dans plusieurs batailles, leurs ennemis, à la journée de Martinésie (22 septembre 1789), s'emparèrent de Bender et prirent Ismaïlow, où trente mille Turcs tombèrent sous le glaive des vainqueurs. Pour

s'épargner la peine de faire des prisonniers, le barbare Suwarow prolongea le combat, afin de détruire un plus grand nombre de Musulmans. Le spectacle de la France en révolution, qui alarmoit toutes les puissances, détermina la czarine à signer la paix de Jassi. Catherine eut l'art d'exciter les autres souverains à s'armer en faveur du malheureux Louis XVI, tandis qu'elle-même ne songeoit qu'à s'agrandir dans la Pologne.

En Turquie, Achmet, souverain d'un peuple dégénéré, se voit enlever, par les Russes, les plus belles provinces de son empire. Les Turcs déploient leur antique valeur seulement contre les Autrichiens; la politique timide et cruelle qui présidoit aux conseils du divan, excite de nouveaux troubles dans les provinces de l'Asie : cependant Constantinople étoit devenue un séjour assez paisible. Une mort subite enleva, le 7 avril 1789, Achmet qui eut pour successeur son neveu, Selim III, prince doux, clément, et né pour faire le bonheur d'une grande nation, dans un siècle moins orageux.

La Perse, agitée par les divisions intestines, désolée par la guerre civile, respira, durant

quelques années, sous le règne de Kérim. A la mort de ce souverain (13 mars 1779), la guerre civile se ralluma avec une nouvelle fureur entre plusieurs rivaux; l'émigration dépeupla et appauvrit de plus en plus cette contrée de l'Asie: enfin, Fétah-Kan, fils de Kérim, sorti victorieux de ces troubles, s'occupa sans relâche de remédier aux maux publics.

Dans l'Indostan, le grand-mogol Shah-Aulum, confiné dans son palais par les Anglais, ne jouissoit plus que d'un vain titre; toute cette riche et immense région se trouvoit au pouvoir de la Grande-Bretagne.

Dans les quatre parties du monde, des trônes s'écroulent, des peuples sont subjugués, des rois périssent sur l'échafaud, des conquérans font retentir la terre du bruit de leur nom, et viennent se ranger à côté des Alexandre et des César. Les scènes qui se passent sur ce vaste théâtre de l'Univers, ne sont pas aperçues par toutes les nations: nous, que le sentiment de nos maux a si long-tems absorbés; nous, qui avons aussi éprouvé les secousses terribles d'une révolution, nous n'avons pas eu l'esprit assez

libre pour jeter un regard hors de l'Europe, et considérer ailleurs les jeux sanglans de la fortune.

La nature humaine seroit-elle, à quelques nuances près, la même dans les contrées les plus lointaines? Sur les rives de la Seine comme sur les rives aussi ignorées que sauvages de l'Irraouaddy, on voit les peuples bouleversés par les mêmes passions, et les mêmes causes produire les mêmes effets. L'Asie nous présente de ces rapprochemens remarquables, bien propres à frapper l'observateur philosophe, qui aime à comparer les peuples entre eux, pour en saisir des traits de ressemblance.

Des révolutions sans nombre se succèdent dans l'empire des Birmans; le crime élève au trône des ambitieux, et le crime les en précipite.

Des scènes tragiques suivirent la mort d'Alompra. Un de ses successeurs (le cruel Schemboan), l'an 1776, exerçe sur Beingadella, dernier roi du Pégu, dont Alompra avoit respecté les jours, un acte de vengeance inoui. Dans l'Asie, où les souverains sont presque des dieux invisibles, où les nations n'osent lever les yeux jusque vers le trône, un roi fut jugé solennellement dans sa capitale, condamné comme coupable de haute trahison, conduit à un infâme

supplice, et périt, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, sous la hache du bourreau, dans une plaine voisine de la ville du Pégu, en présence de ses anciens sujets fondant en larmes, et des principaux magistrats en habit de cérémonie. La fortune avoit comblé de ses faveurs Beingadella; mais dans le cours de ses prospérités, il s'étoit signalé, comme nous l'avons déjà dit, par de grandes injustices, par de grands crimes, et avoit fait égorger le dernier roi d'Ava, son prisonnier. L'adversité fit éclater la foiblesse naturelle du roi de Pégu, sentiment qui s'accrut avec ses malheurs.

Schemboan eut toute l'audace et tous les talens militaires d'Alompra; il conquit les royaumes de Tipra, d'Arracan. Le roi de Siam, dont il envahit les États, au lieu de se défendre vaillamment, alla se cacher dans l'épaisseur des forêts, où il fut la proie des tigres. Un pêcheur voulut jouer contre les Birmans le même rôle qu'Alompra avoit joué contre les Péguans, dans le royaume d'Ava; mais ce n'étoit qu'un obscur fanatique, dont l'esprit et les moyens ne répondoient nullement à la hardiesse; aussi fut-il promptement écrasé.

Qui le croiroit? au milieu du bouleverse-

ment universel des nations, les pays barbaresques jouissent de la plus parfaite tranquillité : aucun acte de violence et de férocité ne souille, dans Maroc, le règne de Sidi-Mahomet, qui mourut le 11 avril 1790. Avec son fils et son successeur, Muley-Ismaël, recommence le cours des cruautés ; les sujets et les frères de ce prince le tuèrent en 1791.

Venise touchoit à ses derniers momens ; le roi de Sardaigne contemploit avec effroi la France en révolution, près de dévorer ses États ; Naples et l'Italie entière trembloient comme à l'approche d'un grand orage.

Papes : Pie VI, élu pape après la mort de Clément XIV, en 1775, s'efforça de détourner les coups que plusieurs souverains catholiques portoient eux-mêmes à la religion : il se rendit à Vienne en Autriche, pour ramener au devoir l'empereur Joseph II, et ne retira de ce voyage que des fatigues. Le pontife se montrant le père de ses sujets, s'appliqua à faire régner l'abondance parmi eux, et les gouverna avec une douceur vraiment touchante.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME SYNCHRONISME.

Du 21 janvier 1793, au 18 brumaire 1799 après J. C.

Les plus affreuses calamités suivent la mort de Louis XVI ; la révolution, telle que Saturne, commence à dévorer ses propres enfans. Les constitutionnels de 1791 se cachent ; la perte de la bataille de Nerwinde et de la Belgique, la désertion de Dumouriez, la prise du camp de Famars par les Autrichiens, aux ordres du prince de Cobourg, loin de décourager la nation française, réveillent et centuplent son énergie ; d'autres armées remplacent les armées défaites. Girondins, Brissotins, Montagnards se disputent le pouvoir suprême dans la convention : la commune de Paris balance l'influence de la convention même, et agit de concert avec les députés du parti démocratique; les Montagnards plus
31 mai 1794. audacieux triomphent de leurs adversaires ; Péthion, quelque temps idole des Parisiens, comme Lafayette, s'enfuit, et se tue. Parmi les chefs du parti vainqueur, on distingue Marat, Danton, Couthon, Saint-Just, Lebas, Robespierre, Billaud-Varennes, Henriot, général de la garde

parisienne, Hébert, Chaumette, Coffinhal, Dumas et Fouquier-Thinville. Les Guadet, les Brissot, les Vergniaud, les Gensonné, les Valazé et les Barbaroux subissent le même supplice que le roi.

Dès ce moment le règne de la *jacquerie* s'étend sur toute la surface de la France; le peuple français est arraché à lui-même, à ses mœurs, à ses habitudes, à son caractère; il se partage en bourreaux et en victimes: on change ses habitudes et ses institutions; on change les noms des lieux et des hommes; malheur à celui qui a pour père ou pour fils un Brutus! il faut rester dans une douleur concentrée; l'exprimer seroit un crime impardonnable. Le silence du tombeau règne dans les antiques demeures de l'opulence; on se travestit en tous lieux pour échapper à la tyrannie. Les muses prennent l'accent de la démagogie et de la terreur en permanence; la langue est souillée par un cynique néologisme; les loix divines et humaines sont muettes; l'impiété des tyrans jette, en quelque sorte, son interdit sur la France; ils deviennent iconoclastes. Le ciseau et le marteau ne résonnent plus dans nos édifices publics, que pour défigurer ou briser les chefs-d'œuvres des arts; les temples sont profanés et dépouillés de leurs ornemens, les

autels renversés, les funérailles religieuses proscrites, le service divin interrompu, les prêtres massacrés; tous les devoirs sont oubliés, toute justice anéantie, et le commerce de la vie humaine dérangé. Plus de Dieu; on le renie (1), on le proscrit à grands cris sur les places publiques, et dans les temples de la *raison* et de la *nature;* on déclare aux morts une guerre sacrilége; on divinise Brutus et Scévola; on crie: *paix aux chaumières, et guerre aux châteaux;* et pourtant la foudre révolutionnaire atteint les citoyens sous le chaume même. Au milieu des massacres, et le pied sur les cadavres, les tyrans ne cessent d'invoquer la *liberté*, la *fraternité;* sur la demeure des particuliers paroissent ces noms si doux, accompagnés de celui de la *mort:* les noms de Pitt et de Cobourg retentissent à tou-

---

(1) Cependant, par une contradiction inconcevable, on lisoit ces vers si religieux de Racine, à la porte de la salle où le tribunal révolutionnaire tenoit ses séances.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.

Cet horrible tribunal avoit lui-même, sans le vouloir, écrit l'arrêt de sa propre condamnation.

tes

tes les oreilles, et enflamment le ressentiment des jacobins. Lyon est ensevelie sous ses débris par une armée républicaine : chaque soir on sacrifie à la mort les têtes les plus chères et les plus illustres ; les forêts servent d'asile à l'homme vertueux, comme dans les âges primitifs du monde ; heureux ! si l'image de l'échafaud ne le poursuivoit pas jusque dans ces retraites obscures.

La France déchirée au dedans, est insultée au dehors par des ennemis imprudens et peu magnanimes, qui ne cachent point leur projet de conquérir et de démembrer cet empire. La terreur, imprimant un mouvement universel à la nation, fait lever plûs d'un million de soldats ; quatorze armées sont mises sur pied. La guerre de la Vendée embrase les provinces de l'ouest, et chaque jour l'incendie étend ses ravages : de ridicules généraux, sans talens, ne se présentoient devant les royalistes que pour essuyer de honteux revers ; si un seul chef vendéen eût possédé les qualités d'un général, c'en étoit fait de la convention et de la république (1).

---

(1) Dans le parti royaliste, certes la valeur française

Les Prussiens et les Autrichiens forcent les lignes de Weissembourg. Le hideux Marat assassiné par la jeune Charlotte Corday, reçoit les honneurs du Panthéon. Toulon est livré aux Anglais. Le duc d'Yorck se hasarde à débarquer à la tête d'une armée près de Dunkerque; elle est battue à la journée de Honskootte, par le général Houchard. La reine Marie-Antoinette, est jugée par le tribunal révolutionnaire, et traînée à l'échafaud. Le duc d'Orléans, devenu le *citoyen Égalité*, périt du même genre de mort que Louis XVI. Tandis que les Français se déchirent, qu'ils s'ensanglantent d'une main, ils conservent assez de force pour repousser de l'autre l'Europe conjurée contre eux; ils reprennent Toulon et les lignes de Weissembourg.

La terreur fait chérir davantage la gloire, ou plutôt fait préférer les fatigues et les périls de la guerre, à la cruelle incertitude d'un sort qui menaçoit toutes les têtes: il valoit mieux vendre courageusement sa vie contre les Autrichiens, que se la laisser arracher par les tyrans. La terreur, comme un coup électrique, frappe toutes les

---

brilloit avec éclat; on y voyoit beaucoup de bras, mais pas une seule tête.

classes des Français, en qui résidoient de véritables sentimens de patriotisme: on retrouvoit dans les camps, la franchise, la liberté, l'amitié qui étoient bannies des villes; une foule immense de proscrits, courent se ranger sous les étendards de la république: ils aiment mieux venger son honneur, que concourir à perdre la France elle-même. Cette crise étoit trop violente pour être de longue durée.

Après la sanglante journée de Pissotte, près Fontenai, les Vendéens passent imprudemment la Loire, traînant à leur suite une foule innombrable de femmes et d'enfans; passage qui leur coûta bien cher, puisqu'il causa leur perte: ils n'avoient aucun but, aucun plan arrêté. Au lieu de se porter rapidement sur Paris, ils vont assiéger Granville; l'armée républicaine les défait à la journée du Mans, poursuit les débris de l'armée vaincue, et les détruit.

Le féroce Danton lui-même est envoyé à l'échafaud par Robespierre, après avoir prédit au tribunal révolutionnaire la chute prochaine de son ennemi. La vertueuse Élisabeth, sœur de Louis XVI, porte avec sérénité, avec courage, sa tête sous la hache révolutionnaire. 5 avril 1794.

L'enthousiasme de la liberté opère au dehors de nouveaux prodiges; la victoire de Fleurus

gagnée par le général Jourdan, la reprise de la Belgique, les exploits de Dugoumier contre les Espagnols exaltent la nation, et déconcertent les puissances confédérées; les scènes d'horreur se multiplient dans l'intérieur; la terreur devient plus sombre, plus cruelle, et atteint un plus grand nombre de victimes.

27 juillet. Enfin le 9 thermidor luit sur la France éplorée; un souffle de la Providence, si long-temps tournée en dérision, renverse Robespierre, le plus exécrable de nos tyrans, et le fait tomber dans l'abyme révolutionnaire ouvert par le crime au crime lui-même, ainsi qu'à la vertu. Du fond des cachots, l'humanité en pousse un cri de joie (1); les fers des proscrits sont rompus; mais

(1) Robespierre en allant à l'échafaud, fut accueilli par des applaudissemens universels. La postérité la plus reculée entendra les imprécations qu'une femme, égarée par la douleur, adressa à ce tyran, lorsqu'on le traînoit au supplice. S'ouvrant un passage à travers les flots de la multitude, elle saisit d'une main la charrette, et montrant l'autre à Robespierre : « Monstre, lui cria-t-elle, monstre vomi par les enfers, ton supplice m'enivre de joie ». Robespierre, mutilé, déjà plongé dans les horreurs de la mort, se réveilla, et regarda un moment cette femme pleine d'é-

la vengeance, quelque temps après, leur fait commettre d'affligeantes représailles, et les révolutionnaires, de bourreaux qu'ils étoient, deviennent à leur tour des victimes; de violentes secousses se font encore sentir. La victoire se range de toutes parts sous les drapeaux français; Pichegru s'empare de la Hollande au milieu de l'hiver; la paix est signée avec la Prusse. Dans 1795.
l'intérieur de la France, les jacobins tentent de rétablir le régime révolutionnaire, et la salle des séances de la convention est souillée par la présence d'une populace féroce qui coupe la tête au représentant du peuple Féraud. On présente 20 mai.
cette tête ensanglantée au président de la convention, en le ménaçant de la mort, s'il ne signe

nergie: « Monstre abominable, reprit-elle, je n'ai qu'un regret, c'est que tu n'ayes pas mille vies, pour jouir du plaisir de te les voir toutes arrachées les unes après les autres ». Elle le suivit jusqu'au pied de l'échafaud, où cette dernière apostrophe frappa les oreilles de Robespierre: « Va, scélérat, descends au tombeau avec l'exécration de toutes les épouses et de toutes les mères de famille ».

On a composé les deux vers suivans pour servir d'épitaphe à Robespierre:

Passant, ne pleure point mon sort;
Si je vivois, tu serois mort.

pas, sur le champ, la constitution de 1793; il s'y refuse avec énergie. Plusieurs femmes se trouvoient au milieu des assassins; tout sembloit perdu, lorsque les sections se rassemblent, et que la garde nationale accourt et repousse les affreux anarchistes.

Une première pacification suspend les fureurs de la guerre civile. Charette, général en chef des Vendéens, au lieu de continuer les hostilités à une époque où la France fatiguée de la république, tourmentée par la famine, soupiroit après un changement, Charette, disons-nous, livre son artillerie, et peu de temps après, quoique affoibli, reprend les armes. Les Anglais font un débarquement d'émigrés dans la baie de Quiberon; c'étoit l'élite de la marine française : ils furent vaincus par l'armée républicaine aux ordres du général Hoche, et presque tous les prisonniers immolés, avec leur intéressant chef, le jeune de Sombreuil. Londres se réjouit de cette défaite comme d'une grande victoire, et avec bien plus de raison que l'aveugle convention nationale.

L'Espagne avoit fait sa paix avec la république, ainsi qu'un grand nombre de princes allemands, et la France se trouvoit déjà considérablement agrandie par la réunion définitive de la Belgique, du pays de Liège et de la Savoie; mais des

élémens de discorde existoient toujours dans Paris. Les Parisiens désiroient la dissolution de la convention nationale, et murmuroient hautement contre elle : sans chefs, sans projets, guidés seulement par la haine, ils se portèrent en armes devant le lieu de ses séances, d'où ils furent aisément repoussés. Enfin cette assemblée cède la place à un nouveau corps législatif, partagé en deux conseils, et le directoire exécutif est installé dans le palais du Luxembourg. Stoflet, l'un des chefs du parti vendéen, est pris et envoyé à la mort; Charette ne tarde pas à subir le même sort.

5 octobre, au 13 vendémiaire.

C'est alors qu'entre dans la lice guerrière, à la fleur de l'âge, le héros aujourd'hui assis sur le trône impérial. L'audace, unie à la sagesse, devint la règle de toutes ses entreprises; son coup d'œil étoit juste et rapide, son ardeur infatigable, et il donnoit ses ordres avec un imperturbable sang froid, sous le feu des plus redoutables batteries : c'est par les victoires signalées de Montenotte, Millesimo, Mondovi, Lodi, Castiglione, Rovérédo, Arcole, Rivoli, et par la prise de Mantoue, que l'Univers apprend à le connoître. Des marches aussi rapides que savantes et hardies, sont aussitôt suivies des plus beaux résultats; le pouvoir magique du génie semble

1796.

faire mouvoir l'armée française, dont le général savoit réunir les forces sur le point le plus important : les monts, les défilés, les rivières hérissées, à l'autre bord, d'artillerie, ne l'arrêtent point; on voit les troupes françaises se précipiter, la baïonnette au bout du fusil, dans les retranchemens de l'ennemi, et lui prendre ses canons, à travers une grêle de balles et de mitrailles. L'Europe étonnée de ces grands coups de maître, sent qu'un nouvel Alexandre, appréciant les hommes et les circonstances, opéroit une si grande révolution. Les armées françaises, commandées par le général Moreau, battent les Autrichiens à Néresheim, à Friedberg, et font de rapides progrès en Allemagne : de fâcheux revers à Neumarck, à Wurtzbourg, Alterkirken, suivent immédiatement ces deux grandes victoires, et Moreau est forcé de repasser le Rhin. L'archiduc s'empare du fort de Kell, après la résistance la plus héroïque opposée par les Français.

Cependant Bonaparte réduisoit aux plus fâcheuses extrémités la monarchie autrichienne. L'archiduc, regardé comme la dernière espérance de l'Autriche, vole au secours de l'empereur; le vainqueur des Français sur le Rhin, ne peut ramener la fortune; il est défait à la journée

du Tagliamento, et le gain de cette bataille assure à Bonaparte la conquête de toute l'Italie. C'est sans doute par des vues dont les calculs n'appartiennent qu'à un grand homme, que le conquérant résiste au désir si naturel de s'emparer de la capitale de l'Autriche : couvert de lauriers, il signe les préliminaires de la paix à Léoben, à trente lieues de Vienne.

Tandis que Bonaparte fait une ample moisson de lauriers, les factions s'agitent de nouveau dans l'intérieur; les anarchistes essaient de gagner les soldats du camp de Grenelle: on les saisit. Le niveleur Babœuf et ses complices sont arrêtés; l'enceinte des deux corps législatifs devient le principal foyer de la discorde; l'audace l'emporte une seconde fois à la journée du 18 fructidor; les députés vaincus sont enchaînés. La terreur reparoît sous d'autres formes, et les déserts infects de la Guïanne reçoivent des Français de tous les âges, de tous les partis et de toutes les conditions.

Les feux de la révolution française s'allument dans le pays de Vaud; les habitans plantent des arbres de la liberté. Berne veut s'opposer à ces mesures; une armée entre en Suisse, subjugue le pays, et la république helvétique est fondée suivant les principes de notre constitution française.

Bonaparte fait voile pour l'Orient et s'empare de Malte : plus habile, plus heureux que S. Louis, après être débarqué en Égypte, il terrasse les mamelucs à la journée des Pyramides, s'empare du Caire, et les restes de cette milice vaincue, vont dans les déserts cacher la honte de leur défaite. Il ne peut recevoir de renforts de la France, mais il en trouve de puissans dans son génie; tout prend une face nouvelle dans le pays conquis par sa valeur.

L'Orient retentissoit du bruit des exploits de Bonaparte. Tandis que ce général se signale par une conquête si importante, la flotte française se laisse presque embosser dans la baie d'Aboukir : l'amiral anglais, Nelson, survient; un combat furieux s'engage, et l'ennemi profitant du vent, ainsi que de la fâcheuse position de cette flotte, remporte une victoire éclatante.

L'Egypte, un moment, semble sortir de sa longue léthargie; l'antiquité en tressaille de joie. Les conquérans, doués d'une imagination vive, ne purent fouler, sans émotion, cette terre consacrée par de si grands souvenirs, où tous les genres de perfection éblouissoient leurs regards, l'élégance, la délicatesse, et la pompe du style des monumens. En approchant de Thèbes, une division de l'armée française, saisie d'un agréable

trouble, muette d'étonnement, s'arrête d'elle-même : quoique harassée de fatigue, brûlante de soif, la vue d'un tel spectacle la transportant d'admiration, elle bat des mains par un mouvement spontanée ; on auroit dit que cette superbe Thèbes, ressuscitant toute entière, rouvroit ses cent portes, ses cent palais, pour recevoir les soldats d'un général plus grand que son roi Sésostris, et lui découvroit les merveilles de son labyrinthe. Cependant la division de Desaix n'apercevoit plus qu'une ombre de la magnificence de cette ville, abandonnée par les hommes depuis plus de deux mille ans : les descendans des Gaulois, possesseurs d'un pays où régna Sésostris, et se tenant en extase sur les ruines de Thèbes, quel spectacle ! Ce rapprochement, il faut en convenir, n'est pas un des moindres prodiges de notre révolution.

Au milieu de ces déserts, au milieu des débris de la nature et du temps, le soldat conserve son caractère national et les héroïques souvenirs de sa patrie ; rien ne le décourage ; il se figure encore dans cette France chère à son cœur, et il plante une croix sur laquelle, jouet de la plus douce illusion, il écrit ces mots : *Route de Paris*.

La victoire semble, en même temps que Bo-

naparte, s'éloigner de nos rivages; la tempête redouble parmi nous; la fortune se déclare partout contre la France. Les Anglais battent, près des côtes d'Irlande, une escadre française qui vouloit porter des secours aux Irlandais insurgés : le général Championnet, après avoir défait les Lazzaronni, et avoir réduit Naples, organise la république *Parthénopéenne*, et meurt au milieu des présages d'un sinistre avenir. Les hostilités recommencent entre l'Autriche et la France; la Russie embrasse la défense de la première. L'armée républicaine est vaincue par l'archiduc Charles, à la journée de Stockadt; et des coups aussi terribles sont portés en Italie, contre les troupes françaises, aux ordres du général Schérer : les armées autrichiennes font d'effrayans progrès dans cette contrée; Suwarow triomphe à la journée de Cassano. La discorde se met parmi les membres du directoire; les clubs se rouvrent : les Napolitains, commandés par le cardinal Ruffo, rentrent dans Naples, et se signalent, par les vengeances les plus atroces, contre leurs compatriotes républicains. Les Austro-Russes triomphent des armées françaises sur les bords de la Trébie; ils entrent dans le Piémont, prennent Turin, et battent à Novi les Français qui perdent leur général Joubert. La flotte hollan-

daise, du Texel, venoit de se rendre aux Anglais; l'Italie entière étoit conquise par les ennemis.

La honte de tant de revers est bientôt effacée; le souvenir si récent des exploits de Bonaparte, animoit toujours les armées françaises, malgré leurs défaites. Ces mêmes Anglais, débarqués en Hollande sous la conduite du duc d'Yorck, sont vaincus par Brune; la mésintelligence se glisse parmi les alliés; la jalousie divise leur généraux. Masséna triomphe des Austro-Russes, près de Zurich en Suisse; le Courbe s'oppose à la marche de Suwarow, et le force de se retirer précipitamment.

Cependant le gouvernement du directoire exécutif n'avoit aucune consistance; les anarchistes s'agitoient de nouveau; il étoit question de bannir tous les nobles du territoire français. Les proscriptions recommencent; on enleve les citoyens de leurs foyers, pour les renfermer comme otages dans des forteresses : une autorité foible et chancelante dicte des loix révolutionnaires; le midi de la France est déjà bouleversé par la guerre civile, et les bourreaux sont près de ressaisir leur sceptre meurtrier. Dans les clubs, on tient le langage de la terreur; la France ressemble à un vaisseau sans pilote et livré à la merci des flots :

aucun homme n'avoit assez de caractère, ni assez de génie, pour s'élever tout à coup au-dessus de ses concitoyens, et faire cesser la tempête. Le seul général capable de la sauver du naufrage, étoit sur les rives lointaines du Nil ; il apprend la nouvelle des malheurs publics. Tel que César suivi de sa fortune, Bonaparte s'embarque aussitôt sur un navire, trompe la vigilance de l'ennemi, et se trouve rendu à la France. Tous les yeux se tournent vers lui ; l'attente universelle n'est point trompée. Le 18 brumaire, Bonaparte tire la nation tremblante des mains de l'anarchie, ferme les barrières de la révolution, et met fin aux alarmes et aux calamités publiques. Dans un mois consacré aux mânes chez les anciens, dans un mois que la religion chrétienne a sanctifié parmi nous, dans un temps où la nature se flétrit, où tout meurt, les Français commencent une nouvelle existence politique : désormais, à l'abri de la fougue populaire, l'ordre social renaît, les autels se relèvent, la religion unit le ciel à la terre ; les Français retrouvent des loix, un gouvernement, une patrie, et Bonaparte, nommé premier consul, impose silence à toutes les factions, réunit les divers partis, et s'élève au-dessus de toutes les passions.

L'Espagne est la seule puissance que des principes d'honneur et d'humanité ayent dirigée durant la fureur de notre révolution ; elle est la seule qui n'ait point eu pour but de détruire la France par la France elle-même ; elle ne fit que repousser les efforts de l'anarchie qui menaçoit de franchir les Pyrénées, et de renverser l'édifice de l'ordre social.

Les armées espagnoles furent redevables de leurs succès, dans les campagnes de 1793, à la guerre civile qui désoloit le midi ainsi que l'ouest de notre patrie : alors il n'y avoit point d'ensemble dans les opérations militaires ; les commissaires envoyés par la convention, paralysoient le courage des généraux, et les effrayoient plus que l'ennemi ; les troupes étoient désorganisées ; mais lorsque les maux de l'anarchie cessèrent, la valeur nationale enfanta, au delà des Pyrénées, les mêmes prodiges que sur les bords du Rhin.

Deux hommes, vraiment extraordinaires, dom Ventura Caro et Antonio Ricardos, commandoient les troupes de sa majesté catholique. Faire connoître ces deux habiles capitaines, c'est relever la gloire de nos armées qui vinrent à bout de répandre jusque dans Madrid

la terreur du nom français. Caro, avec vingt-deux mille hommes, se chargea de garder les hauteurs de la rivière de Bidassoa, et de couvrir la Biscaye ainsi que la Navarre, ligne immense dont la défense auroit exigé un développement de forces plus considérables. Caro méditoit un projet avec calme, et l'exécutoit avec audace; aucun danger ne l'intimidoit : il partageoit toutes les fatigues du soldat; malade, il se faisoit porter sur un brancard, et, de ce lit d'honneur, essuyoit les décharges de nos soldats. Ce bouillant général, profitant du désordre qui régnoit sur nos frontières, enleva Andaye, Château-Pignon, regardés comme imprenables, força le poste de la *Croix du Bouquet*, et dégagea toute la frontière dont la garde lui étoit confiée : les Biscayens et les Navarrois le secondèrent quelquefois merveilleusement dans ses entreprises; ils se levèrent en masse.

Caro, journellement attaqué, sut, par l'incroyable rapidité de ses mouvemens, se multiplier sur tous les points que menaçoit l'armée française : l'intrigue, le jeu des plus viles passions, privèrent l'Espagne des talens de ce général, injustement condamné à l'inaction; il se retira dans ses terres. Le rempart qui couvroit ce royaume étoit tombé, ou plutôt les Français redoublant

redoublant de valeur, moins occupés par les troubles intérieurs, poussoient avec plus de vigueur cette guerre terrible. Des revers suivirent immédiatement la retraite de Caro qui, probablement, eût été lui-même forcé de céder à l'ascendant de nos armes; les troupes françaises, aux ordres du brave général Moncey, enlevèrent toutes les positions de l'ennemi, malgré la plus opiniâtre résistance, et d'éclatantes victoires ouvrirent aux Français la route de Pampelune.

Antonio Ricardos qui, dans cette même année 1793, fit la guerre offensive en Roussillon, s'acquit une gloire non moins brillante; les mêmes causes qui avoient un moment fait triompher Caro, favorisèrent Ricardos : il est même étonnant que les Français, divisés dans l'intérieur, ayent trouvé le moyen de faire, de toutes parts, face à leurs ennemis, sans éprouver plus de revers. Ricardos fut certainement un des généraux les plus redoutables qu'ils ayent eu en tête; son caractère étoit généreux, son esprit entreprenant, et l'on découvroit en lui un mélange de fermeté et de douceur.

Il profita, avec la même adresse que Caro, de nos discordes civiles; à la tête de trois mille hommes seulement, il pénétra dans le Roussillon,

par une vallée, sous le feu du fort de Bellegarde. Ayant composé une petite armée de douze mille hommes, il dépassa les postes français, s'empara de Saint-Laurent, de Cerda et de la ville de Ciret, malgré la bravoure du petit nombre de nos soldats qui disputoient le terrain : cette fois l'impétuosité espagnole rivalisa avec l'armée française. Le gain de la bataille de *Lamarden*, la prise de la formidable position défendue par les Français, mirent le comble à la gloire de Ricardos; presque toutes les places du Roussillon tombèrent en son pouvoir.

Le général français Dagobert arrêta les progrès de l'audacieux Ricardos, et battit un de ses lieutenans, non loin du mout Louis. Cet échec ne ralentit point l'activité du capitaine espagnol, et la victoire qui l'avoit tant de fois comblé de faveurs, se plut à le couronner à la journée de Truïllos; mais ce fut pour la dernière fois : bientôt les moyens d'exécution lui manquèrent; ses exploits l'avoient épuisé; le découragement régnoit en Espagne, aussi bien que la terreur du nom français; on ne lui envoyoit point de renforts; les Biscayens, alléguant leurs priviléges, refusoient de s'enrôler; le feu de la guerre civile n'embrasoit plus les provinces méridionales de la France.

Toulon venoit d'être repris par les Français: on eut alors le loisir de s'occuper de l'extérieur; nos généraux commençoient à être obéis plus exactement; l'énergie des Français s'accrut; ils se reconnurent enfin, et s'indignèrent de voir toute une province sous la domination espagnole.

Ricardos s'aperçut bientôt de ce changement; les mesures étoient plus sages, les attaques mieux ordonnées, plus vigoureuses du côté des Français. Dans une situation si critique, il se vit contraint de renoncer à l'offensive, et de battre quelque temps après en retraite avec le peu de forces qui lui restoient: son génie le rendit encore redoutable. Des prodiges de valeur illustrèrent les deux armées; des torrens de sang espagnol et français coulèrent dans une batterie que les républicains avoient prise, et qu'ils ne cédèrent ensuite aux Espagnols qu'en se faisant tous tuer sur la place, quoique pouvant se retirer sans honte. Ainsi combattoit Ricardos, chéri des Espagnols, estimé et admiré des Français, si bons connoisseurs en talens militaires. Ayant été appelé à Madrid, une mort hâtée par les travaux de cette glorieuse campagne, le ravit subitement à l'Espagne; l'ame de cette armée espagnole, jusqu'alors victorieuse, sembla s'é-

teindre dans lui. Dans la campagne suivante de 1794, toutes les places furent reprises, aussi bien que tous les postes; la terreur étoit passée dans le camp ennemi; Ricardos n'étoit plus.

Après de nombreux échecs, Charles IV craignant de voir les Français conquérir toutes les Espagnes, s'empressa de conclure la paix.

En Angleterre, les ministres étoient confondus de voir les événemens de la révolution française, ne pas tourner au gré de leurs espérances. Dans la guerre continentale, les Anglais ne déploient pas le courage de leurs ancêtres: certes, on eût été embarrassé aux journées de Honscoote et du Helder, de reconnoître les descendans des vainqueurs de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt et de Verneuil. Georges III, plus politique, plus avisé que les autres souverains de l'Europe, accrut les forces maritimes du royaume, et ses flottes obtinrent de grands avantages sur les Français, les Espagnols et les Hollandais: la trahison lui livra presque toute la marine de ce dernier peuple.

Le gouvernement britannique n'étoit point sans inquiétude du côté de l'Irlande, qui attendoit les Français avec impatience, comme ses

libérateurs. Les Irlandais insurgés se montroient résolus de se défendre jusqu'au dernier soupir; mais vaincus par les troupes anglaises, sans espoir d'être secourus par une flotte française qui portoit à bord vingt mille hommes de débarquement, et que la tempête dispersa, ils se virent obligés de rentrer sous l'obéissance. Une seconde tentative faite (1797) par les Français, fut encore plus malheureuse; l'amiral Warren battit, sur les côtes d'Irlande, la flotte française. Cette île présente un phénomène vraiment extraordinaire; la plus grande antipathie existe entre ses habitans et les Anglais, et cependant elle n'a jamais pu amener une révolution favorable au premier de ces peuples. Cette antipathie rendroit, sur le continent, deux nations indépendantes l'une de l'autre : sur l'Océan, il n'en est pas de même, les flottes anglaises tiennent l'Irlande en respect : braves et invincibles hors de leur île, les Irlandais, dans leur propre patrie, n'ont jamais pu secouer le joug de leurs oppresseurs.

Plus occupés de leurs propres intérêts que de celui de leurs alliés, les Anglais transportèrent de nouveaux soldats dans l'Inde, assiégèrent et prirent Séringapatam, capitale de l'empire de Mysore, et la mort de Tippo-Saib délivra ces

insulaires du seul ennemi qui pût effrayer leur puissance, (4 mai 1799). Nous avons vu que leur débarquement en Hollande n'eut pas un résultat très-honorable pour eux, et que le général Brune les contraignit de remonter sur leurs vaisseaux.

Jamais, il faut en convenir, l'Angleterre ne se vit plus puissante, puisqu'elle dicte, par le moyen de ses nombreuses escadres, des loix sous l'un et sous l'autre hémisphère, et qu'elle commande sur toutes les mers; jamais non plus, elle ne se vit aussi près de sa ruine. Du côté des Anglais, même fierté, même enthousiasme, mêmes succès que du côté des Français; mais les succès de l'Angleterre doivent l'effrayer elle-même, car enfin sa puissance est au dehors exposée aux tempêtes et à toutes les chances de la fortune. La France, à parler rigoureusement, n'a besoin ni de flottes, ni de colonies pour conserver sa prépondérance politique; l'Angleterre n'est rien sans colonies, et sans commerce.

Depuis Egbert jusqu'à Georges Ier, l'histoire d'Angleterre ne présente qu'un long enchaînement de révolutions; le crime en ensanglante presque toutes les pages : un peuple turbulent et cruel, des rois atroces, des rois foibles et

lâchement assassinés, une noblesse aussi insolente que perfide et ambitieuse, frappent sans cesse les regards du lecteur ; un gouffre est presque toujours ouvert au pied du trône. Durant les guerres civiles, les vainqueurs, semblables aux sauvages, massacrent les prisonniers, ou bien les font périr sur l'échafaud ; le peuple anglais n'obtint jamais par des voies nobles, les priviléges dont il est aujourd'hui si fier. La grande charte, regardée comme le palladium de l'Angleterre, fut extorquée, l'an 1212, au lâche et féroce Jean *sans terre*, par les barons plus despotes, plus cruels encore que leur monarque ; ce fut le prix de la perfidie : les communes reçurent cette grande charte, des mains de ces odieux tyrans qui cachoient leur ambition sous le voile du patriotisme. Le rebelle comte de Leicester, du temps d'Henri III, appela les communes au parlement ; elles débutèrent par des fureurs, et secondant les abominables efforts des seigneurs, firent surnommer *enragé*, le parlement où elles siégèrent.

Plusieurs fois, avant d'envoyer un souverain à l'échafaud, le parlement britannique sous l'influence des nobles, fit l'essai d'un régicide, principalement lorsqu'il déposa Édouard II. Les Anglais, furent à l'égard de leurs souverains,

ou la plus séditieuse, ou la plus fière, ou la plus soumise de toutes les nations. S'ils réclamèrent, les armes à la main, leurs priviléges, contre Charles Ier, sous des règnes antérieurs, ils souffrirent patiemment *la haute commission*, *la chambre étoilée*, ainsi que d'autres tribunaux sanguinaires, crées arbitraitement. Henri VIII altéra la religion des Anglais, étendit un bras de fer sur eux, et ils supportèrent avec résignation ce violent despotisme; ils virent, de sang froid, les bûchers s'allumer et consumer des concitoyens fidèles à la foi de leurs pères : et pourtant un siècle après, les mêmes Anglais, dans le délire du fanatisme religieux, s'armèrent contre Charles Ier, et le laissèrent immoler sur un échafaud !

Élisabeth les enchaîna : aucun roi ne commanda avec plus de hauteur, et n'obtint plus facilement des subsides de la part de cette nation si intéressée ; et pourtant sous prétexte d'économie, les Anglais avilirent Charles Ier, en refusant à ce monarque les subsides les plus justes et les plus nécessaires pour soutenir au dehors l'éclat de la dignité royale.

Nous avons très-peu parlé de l'Écosse, parce que l'histoire de ce pays se confond presque toujours avec celle d'Angleterre : les rois écossais

périrent, pour la plupart, tragiquement. Les annales de l'Écosse ne présentent qu'une suite non interrompue de meurtres et de combats.

La Suisse entière, effrayée des secousses imprimées par la révolution française, s'étudioit à ne causer aucun ombrage à une puissance qui possédoit tant d'élémens de discordes et de ruines; mais les apôtres de la liberté ne laissèrent pas long-temps ce pays tranquille : ils firent dans Genève le premier essai de leur doctrine, et le sang des plus honnêtes citoyens de cette ville, coula sous le fer des bourreaux, ainsi que dans Paris, dans Lyon, dans Nantes et dans Bordeaux; les noms de *liberté* et *d'égalité*, et de *droits de l'homme*, tout-puissans sur l'esprit de la multitude, causèrent des mouvemens séditieux dans plusieurs cantons, et jusque dans les âpres montagnes de la Rhétie. Les chefs du gouvernement ne prirent aucune précaution pour prévenir les suites de semblables révoltes, qui sembloient être les avant-coureurs d'une révolution prochaine; de nombreux écrits circulèrent dans toute l'étendue du pays, et semèrent la défiance dans les esprits.

La Suisse, restant dans une funeste sécurité,

espéroit conserver des richesses amassées depuis des siècles, et dont la possession lui étoit aussi chère que la liberté même. La régence de Berne, à force de complaisances, croyoit flatter la *grande nation* et la désarmer : elle chassa les émigrés de son territoire, livra au directoire exécutif un malheureux qui invoqua en vain les droits sacrés de l'hospitalité : inutiles sacrifices ! Le gouvernement français ne travailloit pas, avec moins d'ardeur, à soulever la Suisse entière contre l'olygarchie de Berne ; partout il s'efforçoit de rendre odieux les chefs du gouvernement helvétique, et à présenter à la multitude l'appât séduisant d'une égalité plus parfaite. Mengaud, commissaire du directoire exécutif, attisoit le feu de la discorde, et venoit offrir une nouvelle constitution, basée sur la constitution de 1795. Déjà Lucerne et Bâle avoient adopté les principes des Français ; Zurich elle-même ne tarda pas à suivre cet exemple, et Soleure se vit obligée de décréter la *liberté* et *l'égalité*. Tous les peuples sujets des cantons, manifestoient hautement le désir de se voir indépendans, et des sociétés populaires s'ouvrirent presque sur tous les points ; le pays entier étoit désorganisé. Berne elle-même, dans les commencemens, céda au torrent ; elle se réveilla

au moment où le directoire exécutif, demanda une *démission absolue de la magistrature entière, et du conseil de guerre ;* et encore, lorsque la guerre étoit déclarée, lorsque les armées étoient en présence, lorque la régence pouvoit attaquer les Français avec avantage, elle hésita, et s'amusa à parlementer.

Les bourgeois, irrésolus, se montrèrent tantôt décidés à mourir pour la défense de leur liberté, tantôt décidés à se soumettre aux propositions de la France : hésiter ainsi, c'étoit déjà s'avouer vaincus. Les généraux français, Brune et Schanenbourg, s'ébranlèrent enfin avec une armée formidable; l'indiscipline et l'insubordination s'accrurent; des divisions bernoises massacrèrent leurs officiers; la plus violente anarchie régnoit dans Berne. Cependant, ces furieux se battirent avec une rare intrépidité, et les femmes mêlées dans les rangs, avec les hommes, payèrent aussi de leur personne. Il fallut céder à la force, et le général Brune, victorieux, entra dans Berne, le 9 mars 1798.

Les petits cantons de la Suisse persévérèrent seuls dans un attachement inviolable à leur ancienne constitution, et résolurent de se défendre jusqu'au dernier soupir : contens de peu, se gouvernant eux-mêmes, ils se croyoient, dans

leurs montagnes, et peut-être avec raison, les hommes les plus libres et les plus démocrates de l'Univers. Guillaume-Tell, sembloit revivre et animer ce peuple, qui résista avec la plus grande opiniâtreté, et fut plutôt accablé que vaincu.

En Allemagne, François II poussa la guerre avec vigueur contre les Français : les Autrichiens, d'abord victorieux, se comportoient avec une politique si odieuse, que les Français de tous les partis ne tardèrent pas à reconnoître la perfidie de ces ennemis qui s'emparèrent de quelques villes, au nom *de sa majesté impériale et royale*, annonçant, avec assez de maladresse, par cette conduite, leurs vues de conquêtes. L'Autriche, ainsi que la Prusse, se promettoit de démembrer la France; les armées coalisées s'avançoient à marches lentes, et faisoient tomber devant elles les remparts d'un grand nombre de places. Le *comité de salut public* ne s'endormit point à l'approche du danger; le décret du 23 août 1793, fit lever toute la jeunesse française; quatorze armées se formèrent. L'ennemi lutta, encore quelque temps, avec avantage contre ces troupes levées tumultuairement; mais elles s'aguerrirent, et les journées

de Vatignies et de Fleurus rappelèrent définitivement la victoire sous les drapeaux de la république.

Dans les campagnes suivantes, les talens de l'archiduc Charles sauvèrent la maison d'Autriche en Allemagne. En Italie, le danger devint encore plus pressant pour elle ; le prince se transporta dans cette contrée où le général Bonaparte le vainquit : la Styrie, la Corinthie, le Tyrol furent envahis par les Français. Le général victorieux étoit sur le point de pénétrer jusqu'à Vienne, lorsque les préliminaires de paix furent signés en 1799. La victoire sourit de nouveau à la maison d'Autriche, et les succès de ses armées furent d'abord très-rapides. La Suisse étoit à la vielle d'être subjuguée par les Autrichiens; mais l'archiduc Charles s'étant retiré de ce pays pour se diriger sur Manheim, Masséna profitant de cette faute capitale, tomba sur les Russes, les vainquit, les écrasa, et s'empara de Zurich; événement décisif qui força Suwarow de se retirer, au moment que ce général accouroit de l'Italie, pour opérer sa jonction avec l'armée austro-russe.

La Hollande étoit conquise : la Prusse renfermée dans la neutralité, voyoit avec plaisir

ces guerres dont elle espéroit tirer un utile parti ; elle faisoit payer bien cher son amitié aux Français, et tiroit, chaque année, des sommes considérables de ce pays.

Dans Naples, Ferdinand III, idole des Lazzaroni, s'occupoit plus de frivoles amusemens que du soin de gouverner ses sujets.

En 1793, à l'époque où la France courboit la tête sous le joug des anarchistes, le Vésuve ayant renouvelé ses fureurs, tout le sud-est de l'Italie fut enveloppé d'épais nuages de cendres qui obscurcirent le soleil : l'imagination des Français, dans tout autre temps, se fût portée vers ce théâtre d'un inépuisable incendie ; mais alors elle étoit abattue par le sentiment des malheurs publics. Qu'étoit-ce en effet que ces révolutions de la nature, comparées aux révolutions politiques dont ils étoient alors les tristes victimes? Les comités révolutionnaires et les clubs étoient des volcans bien autrement redoutables que le Vésuve et l'Etna! le fer des assassins, plus terrible que les colonnes de feu et de flammes volcaniques, étinceloit seul à leurs yeux. Ah! l'innocence et la vertu au pied des échafauds n'eût-elle pas envié le voisinage de ces monts si célèbres?

Un *agréable* rapporteur du comité de salut public, se réjouit hautement d'un désastre auquel nous ne songeons d'ordinaire qu'en frémissant; il essaya de le faire tourner au profit du patriotisme, en disant que la nature même déclaroit la guerre aux rois, et que les foudres de la montagne alloient tous les atteindre et les dévorer.

Ferdinand avoit déjà fourni des troupes à la coalition, lorsque Bonaparte porta, pour la première fois, la guerre en Italie. La cour de Naples qui, jusqu'alors, n'avoit point connu les horreurs de la guerre, se vit contrainte de signer la paix.

A l'époque de l'invasion de l'armée française aux ordres du général Championnet, Ferdinand n'eut pas le courage de se mettre à la tête de soixante mille hommes dans la Calabre, pays difficile, âpre, où l'on peut faire une guerre de chicane, et disputer le terrain pied à pied contre les armées les plus nombreuses et les plus aguerries : il s'embarqua pour la Sicile, redoutant que les Français ne passassent le détroit de Messine, et ne le chassassent de cette île opulente.

Dès ce moment recommencèrent les antiques tragédies dont le peuple avoit perdu le souvenir; sous le plus beau ciel de l'Europe se commirent les plus affreux crimes; d'affreuses re-

présailles furent exercées contre les patriotes napolitains, lorsque les Français se virent, à leur tour, obligés d'évacuer la ville : deux mille partisans de la révolution furent jetés dans la mer ; le calme fut un moment rendu à cette triste contrée par le traité de Lunéville.

Au milieu des scènes sanglantes de la terreur française, les rois de l'Europe, au lieu de se rallier autour des vrais principes de l'honneur et de la justice, se plurent à les fouler aux pieds. Catherine II, impératrice de Russie, d'accord avec l'Autriche et la Prusse, contraignit, le 21 novembre 1795, Stanislas Poniatowski d'abdiquer le trône de Pologne, et ce pays, après onze cents ans environ d'existence politique, perdit entièrement son indépendance. Ce fut alors qu'un brave Polonais, Kosciusko, se mit à la tête de ses compatriotes, assez généreux pour se dévouer à la cause de la liberté commune ; mais que pouvoient faire ces hommes indignés contre des armées formidables et pourvues d'une nombreuse artillerie? Après quelques exploits, après des efforts inouis et des prodiges de valeur, il fallut succomber ; le sang des Polonais vaincus coula sur l'échafaud ; dans le même temps que la France

regorgeoit

regorgeoit de victimes; la plus belle portion de la Pologne fût dévolue à la Russie. Catherine II, après un règne de trente-cinq ans, mourut d'apoplexie, le 17 novembre 1793, et son fils, Paul Ier, lui succéda dans un âge mûr.

Les Russes s'agrandissoient prodigieusement du côté de la Perse; leur souverain, presque aussi bizarre dans ses manières que Pierre III, ne manquoit ni d'activité, ni de talens. L'Autriche et l'Angleterre parvinrent à gagner ce prince, qui fit marcher contre les Français une armée sous la conduite de Suwarow, le plus habile des généraux russes; les puissances regardoient, en quelque sorte, la Russie comme l'arrière-garde de l'Europe. Les progrès des Austro-Russes furent d'abord très-rapides; l'Italie toute entière céda aux efforts de Suwarow; la mésintelligence les affoiblit bientôt. L'archiduc Charles ayant dégarni l'armée russe d'un corps considérable de troupes autrichiennes, ce mouvement entraîna la perte des coalisés; les Français victorieux, se portèrent contre Suwarow qui accouroit pour opérer sa jonction. Apprenant la destruction de l'armée russe, ce général se tira, avec une rare habileté, d'un pas aussi difficile; il vainquit la nature même, et, par des prodiges de patience, échappa glorieu-

sement à la honte d'une entière défaite. Le czar Paul, justement indigné de la conduite de son allié, rappela les troupes russes, et Suwarow, peu de temps après, finit sa carrière.

Dans la Suède, durant la minorité de Gustave IV, et dans le Danemarck, sous le règne de Christiern VII, il ne se passa aucun événement mémorable : ces deux États restèrent dans l'immobilité, et ne firent qu'entendre le bruit des révolutions.

En Turquie, Sélim III resta egalement paisible spectateur de la grande révolution qui ébranloit tous les trônes de l'Europe. Ce prince doux, timide, enhardit bientôt par sa foiblesse les projets des pachas ambitieux ; l'anarchie dévora les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie : le plus entreprenant de tous, Paswan-Oglou, se forma une espèce de royaume indépendant, et brava tous les efforts de la Porte ottomane. La soumission apparente de ce rebelle mit fin aux troubles de cet empire (1798); les Turcs n'avoient plus aucun nerf; ils se virent obligés de recourir à la puissance des An-

glais, pour chasser de l'Egypte une poignée de Français.

Voilà par quels degrés insensibles s'affoiblit la puissance d'une nation qui avoit fait trembler l'Univers. Jamais gouvernement ne fut plus oppresseur que celui des Turcs; les villes détruites, le commerce anéanti, les arts étouffés, l'agriculture gênée, les plus riches contrées aujourd'hui converties en déserts, parlent assez contre leur tyrannie : ces barbares Musulmans qui traitèrent les peuples vaincus comme de vils animaux, qui se firent toujours gloire de régner le cimeterre à la main, qui ont couvert de ruines les cités les plus florissantes; n'emporteront les regrets d'aucune nation éclairée, lorsqu'à leur tour ils disparoîtront de dessus la scène du monde.

Les orages politiques s'apaisent dans la Perse; l'Indostan enrichit de ses trésors la Grande-Bretagne; l'empire des Birmans prend chaque jour un accroissement redoutable de puissance, sous le règne de Mindéragée-Praw : les Anglais s'étudient à caresser cette nation aussi active que belliqueuse.

En Chine, Tchien-Long, sans la jactance de

lord Clive, et les imprudentes menaces faites par ce général, eût cessé vraisemblablement de persécuter le christianisme. Après avoir fait, l'espace de soixante et un ans, le bonheur de ses sujets, ce prince abdiqua l'empire (1796) en faveur de son fils Ka-hing : au commencement de l'année 1799, la mort termina les jours de Tchien-Long, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Peu de souverains poussèrent aussi loin leur carrière, et menèrent une vie aussi laborieuse et aussi pleine. Dès les quatre heures du matin, on le trouvoit debout dans son palais : rempli d'ardeur, il jetoit, avec les premiers rayons de l'astre du jour, un regard paternel sur l'immense empire dont la Providence lui avoit confié le gouvernement, et commençoit à s'acquitter des devoirs de la souveraineté. A sa vigilance, à son activité, on auroit cru que cet empereur chinois s'étoit pénétré de ces paroles de Vespasien, près de rendre le dernier soupir : » *Il faut qu'un empereur meure debout* ». La mort le surprit occupé du bonheur de ses peuples.

PAPES : Pie VI, après avoir régné sur l'Etat ecclésiastique avec autant de sagesse que de po-

litique ; après s'être, durant le cours de ses prospérités, consacré au soulagement de ses peuples, ainsi qu'à la défense de la religion ; après avoir rendu aux Romains la salubrité de l'air par le desséchement des marais pontins, Pie VI chéri de l'Europe catholique et protestante, fut arrêté près du terme de sa carrière par la révolution française ; elle atteignit cet illustre vieillard qui eut la gloire de devenir martyr comme les premiers successeurs de S. Pierre : à peine finissoient les tourmens de Louis XVI, que ceux du pontife romain commencèrent. Le général Bonaparte avoit accordé la paix (1797) à Pie VI, et lui avoit témoigné tous les égards dus à la vieillesse et au caractère sacré de souverain pontife : le directoire exécutif, loin d'imiter ce noble et touchant exemple, ne garda aucune mesure. Le 15 février 1798, le peuple romain, sous les yeux d'une armée française, se constitue en république, et choisit cinq consuls pour se gouverner.

Pie VI, du faîte des grandeurs, se vit précipité avec dérision dans un abyme de maux : le vénérable pontife, sans cesse transporté d'un lieu à un autre, passant les Alpes dans la saison la plus rigoureuse de l'année, excita un religieux respect dans l'ame des braves

militaires français qui lui servoient d'escorte, et qui, plus d'une fois, le couvrirent de leurs propres vêtemens. Relégué à Briançon, renfermé dans une maison particulière, de là transféré à Valence, on ne lui permit pas long-temps de rester tranquille en un lieu où les habitans des campagnes voisines accouroient de toutes parts pour rendre de pieux hommages à l'illustre captif. Le conquérant de l'Italie étoit encore sur les bords du Nil, et ne pouvoit protéger cette victime : l'impitoyable directoire exécutif ordonna qu'elle seroit transférée à Dijon. Enfin le ciel enleva à la terre ce pontife sanctifié par de si douloureuses épreuves, et par des humiliations sans nombre; il étoit âgé de quatre-vingt-deux ans, et dans la vingt-cinquième année de son pontificat.

A peine Bonaparte est revenu de l'Egypte, que sensible au malheur, il fait recueillir les cendres de ce pape, et construire une colonne en signe d'expiation ; monument qui éternise et les vertus de Pie VI, et les grandes actions du héros; monument qui sembla annoncer à la France entière le rétablissement de la religion.

Depuis S. Pierre jusqu'à Pie VI, deux cent cinquante papes occupèrent le trône pontifical. Ceux qui régnèrent le plus long-temps furent,

S. Damase, de 366 à 384 ; S. Léon-le-Grand, de 440 à 461 ; Clément XI, de 1700 à 1721. Le pontificat de Pie VI renferme une série de vingt-cinq années ; c'est la plus longue que présente la liste de ces souverains, pour la plupart élevés dans la chaire de S. Pierre, à un âge où la vieillesse glace d'ordinaire le cœur des hommes.

Sur la fin de cette grande période, l'histoire de France, grâce aux exploits de Bonaparte, aujourd'hui assis sur le trône impérial, est réellement devenue l'histoire du monde entier. Déjà la vieille Europe, usée de consomption, est près de changer de face et de se renouveler.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Soixante-quatorzième synchronisme. *La fureur des conquêtes transporte l'ame guerrière de François Ier. Valeur de ce prince. Son imprudence, sa témérité et ses autres fautes. Les revers le rendent plus sage. Il fomente les troubles d'Allemagne. Quelques réflexions sur le caractère de ce monarque. Caprices, passions et vengeance d'Henri VIII en Angleterre. Il se sépare de l'Église romaine. La réforme s'établit en Écosse. Puissance de Charles-Quint. Cet empereur aspire à la monarchie universelle. Sa politique tortueuse. La maison d'Autriche hérite des deux couronnes de Bohême et de Hongrie. Éloge des Hongrois. Fin déplorable de leur dernier roi. Fermeté de Ferdinand qui châtie l'audace des protestans bohémiens. Grands troubles occasionnés en Suisse par la réforme. Les cantons protestans vaincus par les cantons catholiques. Événemens mémorables dans les contrées septentrionales de l'Europe. Christiern II. Gustave Vasa. Les progrès du luthéranisme arrêtés en Pologne. Commencement du règne d'Ivan-le-Terrible, en Russie. Prudence des Vénitiens. Destruction de la dynastie circassienne, en Égypte. Règne de Soliman II. Vertus et beau caractère de ce sultan. Prise*

terre durant les troubles de la France. — Espagne. — Portugal. — Philosophie de Joseph II. Insurrection des Pays-Bas. Repentirs tardifs de cet empereur. Situation embarrassante de son successeur Léopold II. Sa mort. François II, son fils, lui succède. — Conduite peu habile du roi de Prusse. Révolution en Hollande. Le stathouder méprisé et détesté universellement. — Troubles dans Genève. Apathie des cantons suisses. — Assassinat de Gustave II, roi de Suède. Ce pays jouit de la plus grande tranquillité durant la minorité de Gustave IV, ainsi que le Danemarck. — Grande puissance de la Russie. — Foiblesse de l'empire ottoman. Révolution au delà du Gange. Supplice d'un roi du Pégu. Papes. 432

Quatre-vingt-sixième synchronisme. *Anarchie en France. La montagne. Règne de la terreur. — Victoires au dehors. Les Vendéens.* 9 *thermidor. Les fers des proscrits tombent. Exploits de Bonaparte. La victoire se range partout sous les drapeaux de ce général. Conquête de toute l'Italie. —* 18 *fructidor. Expédition en Égypte. La terreur reparoît en France sous de nouvelles formes. Revers de nos armées. Anarchie en France. Dissolution de l'ordre*

Fin de la Table du Tome quatrième.

ERRATA DES QUATRE VOLUMES.

TOME II.

Page 223, *ligne* 22, au sujet de Capitolin et de Spartien, au lieu de ces mots : *auteurs de l'histoire d'Auguste*, lisez, *des Augustes.*

TOME III.

Page 62, *ligne* 13, au lieu de ces mots: *éprouvèrent des échecs*, lisez, *essuyèrent;* et deux lignes plus bas, au lieu de ces mots: *éprouva des défaites*, lisez, *essuya.*

Page 68, *ligne* 7, avant le mot exterminèrent, *ajoutez*, et qui.

Page 72, avant-dernière ligne, au lieu de ces mots: *à celui*, lisez, *au nombre.*

Page 143, *ligne* 5, au lieu de ces mots : *le tumulte des atomes*, lisez, *le tumulte des armes.*

TOME IV.

Page 361, *ligne* 3, *au lieu de* Louis XIV, *lisez*; Louis XV.

Page 431; *ligne* 5, au lieu de ces mots : *faire couleur une larme*, lisez, *faire couler une larme.*





